LAURENT OBERTONE

PRÉFACE DE STÉPHANE BOURGOIN

UTØYA

NORVÈGE, 22 JUILLET 2011, 77 MORTS

RÉCIT

RING

LAURENT OBERTONE

UTØYA

récit

ring.fr
ÉDITIONS RING

Collection
GRAND HÔTEL

Récits littéraires

RING
www.ring.fr

Tous les droits de traduction,
de reproduction et d'adaptation
Réservés pour tout pays.

© RING ÉDITIONS, 2013

PRÉFACE

Anders Behring Breivik, l'auteur des massacres d'Oslo et d'Utøya, appartient à la catégorie des tueurs de masse, c'est-à-dire à celle des individus qui vont tuer un grand nombre de personnes dans un laps de temps très court et qui ne cherchent pas à échapper aux forces de l'ordre. De manière générale, les tueurs de masse se ressemblent tous. Sur 113 tueries recensées ces vingt dernières années, 111 ont été commises par des hommes. Dans 95 % des cas, il s'agit de tueurs solitaires. Ce sont des individus isolés, introvertis, qui ont subi des brimades durant leur enfance, qui n'ont pas ou peu d'amis proches, pas de relation sentimentale non plus ou alors exceptionnellement. Breivik fréquente des prostituées, notamment lors d'un voyage à Prague où il cherche à se procurer des armes.

Très souvent aussi, ces meurtriers préparent minutieusement leur crime, parfois des années à l'avance. Breivik a commencé à écrire son Manifeste en 2002. Cinq ans plus tard, sur des forums de discussion, il affirme renoncer au parti populiste parce que l'action politique et démocratique mène à une impasse. En 2009, il crée sa société « Breivik Geofarm », avant de s'installer en mai 2011 dans une ferme pour lui permettre d'acheter six tonnes d'engrais chimiques, et lui servir de couverture à la fabrication de ses bombes.

Ces criminels vouent une haine farouche aux institutions gouvernementales. Comme les tueurs en série, ils n'éprouvent aucun remords. Eux seuls comptent. Leurs victimes sont chosifiées. La plupart d'entre eux sont aussi fascinés par les armes à feu et par la chasse. Ils se réfugient dans un monde virtuel, Internet et les jeux vidéo, et laissent presque toujours un testament numérique, comme le Manifeste écrit par Breivik.

Le goût du déguisement s'inscrit dans le profil de la plupart d'entre eux. Comme ils ont une piètre opinion d'eux-mêmes, ils éprouvent le besoin d'endosser le « costume » d'une personne qu'ils estiment être hyperpuissante, un militaire, un policier, un super-héros de bande dessinée. Au lycée de Columbine, en 1999, Dylan Klebold et Eric Harris sont

entièrement vêtus de noir, tout comme le tueur finlandais Matti Saari dans son lycée de Kauhajoki, en 2008, ou Kim De Gelder, à Termonde, en 2009. Certains revêtent le treillis militaire. D'autres, un uniforme de policier. Anders Breivik en porte un. De même que Freidrich Leibacher, l'auteur de la tuerie au parlement de Zoug en Suisse, il y a dix ans. Ces uniformes leur permettent d'endosser une autre personnalité. En se déguisant, ils rêvent de devenir des super-héros. Dans sa vidéo testament, Breivik se compare à un croisé des temps modernes. Il fait référence à Conan le Barbare, au résistant Max Manus, à Winston Churchill, etc. Avant ses premières auditions, il a exigé de comparaître devant le tribunal en uniforme militaire. Cela dénote son état mental. Il a besoin d'une armure, en quelque sorte, pour être quelqu'un, pour afficher son hyperpuissance aux yeux du monde entier.

Au moment où Anders Behring Breivik commet son acte, des témoins indiquent qu'il rit en abattant ses victimes. Il est à ce moment-là en transe et agit comme un robot. Lors de ses interrogatoires, il insiste sur le fait qu'il a effectivement commis « des actes cruels mais nécessaires » et plaide non coupable car il ne se sent pas responsable de ce qu'il a fait. Il n'éprouvera jamais de remords. Cela montre qu'il est totalement responsable de ses actes. Cette froide détermination s'explique par deux motivations. Ce désir de toute-puissance, de devenir l'égal de Dieu, et une volonté politique avouée : le tireur est un ultranationaliste et un fondamentaliste qui veut lancer une révolution en Norvège contre l'envahissement étranger. Le nom de son manifeste, « Templiers 2083, une déclaration d'indépendance européenne », fait d'ailleurs référence à une théorie des groupuscules néonazis des pays nordiques situant le début de la guerre des croisés contre les islamo-marxistes en 1999 et sa fin, avec la victoire des nationaux, en 2083.

En règle générale, les meurtres de masse se déroulent en un lieu unique. Avec Anders Behring Breivik, nous sommes en présence d'un cas assez inhabituel. Il a choisi deux cibles qui cristallisent, l'une et l'autre, ses haines. Des immeubles du gouvernement norvégien qu'il juge responsable de l'immigration massive en Norvège et sa haine des marxistes avec le rassemblement des jeunes du Parti travailliste, qu'il savait sur une île isolée, où il pourrait commettre un carnage sans être dérangé.

Ce phénomène des « Mass Murders » est lié à notre époque moderne, grâce à la fabrication d'armes semi-automatiques et automatiques et à leur accessibilité dans un certain nombre de pays (États-Unis, Finlande,

Allemagne, Suisse), et il est encore amplifié par les nouvelles technologies, notamment Internet. Depuis Columbine, les tueurs laissent tous un testament numérique. On a retrouvé de nombreuses vidéos où ils se mettent en scène, apprennent à tirer. Où ils tiennent un journal de bord. Idem pour le massacre de Virginia Tech qui a fait une trentaine de victimes en 2007. Idem avec les deux tueurs allemands dans deux écoles (Erfurt en 2002, Winnenden en 2009). Idem pour le tueur finlandais de Kauhajoki en 2008, etc. Depuis le massacre de Columbine, c'est pareil pour tous les tueurs de masse : on laisse un testament en vidéo ou un long post sur un blog. C'est assez frappant. C'est un crime d'imitation. On le voit bien avec Anders Behring Breivik qui puise les secrets de fabrication de sa bombe d'Oslo sur l'exemple de Timothy McVeigh et de son attentat meurtrier d'Oklahoma City, ainsi que sur des sites de suprémacistes blancs. Il n'hésite pas non plus à recopier des centaines de pages du manifeste d'« Unabomber », « La société industrielle et son avenir », écrit par Theodore Kaczynski. Breivik se contente à certains endroits de remplacer les mots « gauchisme » ou « gauchistes » par « multiculturalisme » ou par « marxistes culturels ». Pourtant, « Unabomber » est à l'opposé d'un Breivik car c'est un terroriste écologique.

Les médias sont également un peu responsables de la prolifération de ce type d'actes criminels en raison de la place qu'ils accordent à ces assassins. Si, par exemple, les médias décidaient de ne jamais publier l'identité des auteurs ni leur texte ou leur vidéo, je pense qu'on constaterait une réduction de ce phénomène. Ce que veulent ces individus, c'est passer à la postérité, or si on ne publie pas leur identité, la frustration sera extrême. La mégalomanie et le narcissisme d'un personnage comme Anders Behring Breivik sont d'ailleurs éloquents.

Dans 75 % des cas, les tueurs de masse se suicident ou se font abattre par les forces de l'ordre. Mais cela n'a jamais été le désir d'Anders Behring Breivik qui l'exprime avec clarté à plusieurs reprises dans son manifeste. Il veut être présent pour jouir de son procès et de sa célébrité. Comme tant de ces « Mass Murderers » ne sont plus là pour raconter leur parcours, et ce qui les a poussés vers des actes aussi extrêmes, la société éprouve les plus grandes difficultés à les cerner et à tenter de comprendre leurs gestes insensés. Voilà pourquoi il nous faut louer le travail titanesque de Laurent Obertone et la minutie exceptionnelle qu'il a développée pour reconstituer l'authentique parcours d'Anders Breivik, jusque dans ses moindres détails.

Il est aussi le premier à avoir eu le courage de s'embarquer dans une œuvre aussi « monstrueuse », dans tous les sens du terme. Endosser la personnalité d'un Anders Breivik n'est pas sans danger, mais tenter de mettre des mots sur l'inexplicable permettra peut-être à l'avenir d'éviter de telles tragédies.

Stéphane Bourgoin, auteur de *999 ans de serial killers* (éditions Ring)

AVERTISSEMENT

Rien dans *Utøya* n'est écrit au hasard.

Ce livre, qui respecte jusqu'aux expressions de ses protagonistes, relate les attentats du 22 juillet 2011 dans toute leur horreur et leur exactitude, en s'appuyant sur une très large documentation.

Elle porte d'abord sur Anders Behring Breivik lui-même, sur l'homme, sur ses proches, sur ses obsessions. Les chevaliers Templiers, les actes de terreur qui l'ont inspirés, les mouvements révolutionnaires, les organisations terroristes, ses orientations politiques, les engins explosifs improvisés, les armes à feu, l'ensemble des auteurs qu'il a lus, copiés ou cités ; Burke, Paine, Godwin, Gramsci, Trotsky, Arendt, de La Boétie, Marx, Barker, Thompson, Foran, Orwell, Hobbes, Mill, Locke, Smith, Rand, James, Von Clausewitz, Spencer, Ye'or, Pipes, Fjordman, Kaczynski, etc.

La source principale concernant Breivik est le manifeste 2083 – A European Declaration of Independence, son livre-testament, qu'il a écrit durant neuf ans et qui reflète son idéologie aussi bien que son état d'esprit. Selon lui, les attentats d'Oslo et d'Utøya ont d'abord pour but de favoriser la distribution numérique massive de ce manifeste. Ces 1515 pages sont majoritairement composées de textes d'autres auteurs, simplement copiés par Breivik puis insérés dans un vaste argumentaire idéologique, incluant d'abondantes tables de calculs et d'innombrables références, renvoyant le plus souvent à des sites Internet. Un millier de pages sont consacrées à la critique de l'islamisation, du marxisme et du multiculturalisme. La partie finale du manifeste est l'œuvre de Breivik lui-même. Il est question de digressions théoriques, religieuses, techniques, historiques ou philosophiques, de propos de l'auteur sur sa famille et ses amis, d'une présentation personnelle, dans laquelle il s'interroge lui-même, sur des dizaines de pages, en tentant d'anticiper toutes les objections idéologiques que l'on pourrait lui opposer.

En plus d'être un manuel doctrinaire, terroriste et révolutionnaire, le manifeste est une sorte de dossier de presse à la gloire de son auteur. La fin de ce livre, qui détaille la mise au point d'explosifs et la préparation des attentats, prend la forme d'un journal, sur une soixantaine de pages.

Les lettres d'Anders Behring Breivik, expédiées depuis sa prison, comme ses commentaires publiés sur le site Document.no du 7 septembre 2009 au 25 mars 2011, constituent d'intéressantes sources secondaires.

Il était bien évidemment primordial de recouper la vision qu'avait Breivik de lui-même avec un certain nombre de témoignages, de spécialistes, de psychiatres, de comportementalistes, de victimes, de policiers, de militants, de journalistes, de médecins, de magistrats, d'amis, de proches, de voisins, etc.

Ces témoignages furent également centraux dans la seconde partie du travail d'investigation, qui porte sur les faits eux-mêmes, et qui a nécessité une documentation tout aussi complète. Elle s'axe d'abord sur les Norvégiens et la Norvège, en particulier la ville d'Oslo, la vie politique norvégienne, le Code Pénal norvégien, le Droit Pénal norvégien, le système judiciaire et carcéral norvégien.

Elle concerne ensuite l'ensemble des pièces ayant trait aux attentats du 22 juillet 2011 :

– L'acte d'accusation contre Anders Behring Breivik ratifié le 5 mars 2012.

– La transcription intégrale de l'audience du 25 juillet 2011, statuant du maintien en détention de l'accusé. La transcription intégrale de l'audience du 14 novembre 2011, décidant du prolongement de la détention de l'accusé. La transcription intégrale de l'audience du 6 février 2012, décidant du prolongement de la détention de l'accusé.

– La transcription intégrale du procès d'Anders Behring Breivik, soit quarante-quatre jours d'audience étalés du 16 avril 2012 au 24 août 2012.

– Le dossier de l'instruction.

– Le jugement d'Anders Behring Breivik, rendu le 24 août 2012 par le district d'Oslo.

– Le rapport psychiatrique des docteurs Torgeir Husby et Synne Sørheim, publié le 29 novembre 2011. Le rapport psychiatrique des docteurs Terje Tørrissen et Agnar Aspass, publié le 10 avril 2012. Les

rapports psychiatriques du docteur Randi Rosenqvist, publiés les 18 août 2011, 1er novembre 2011 et 20 décembre 2011.

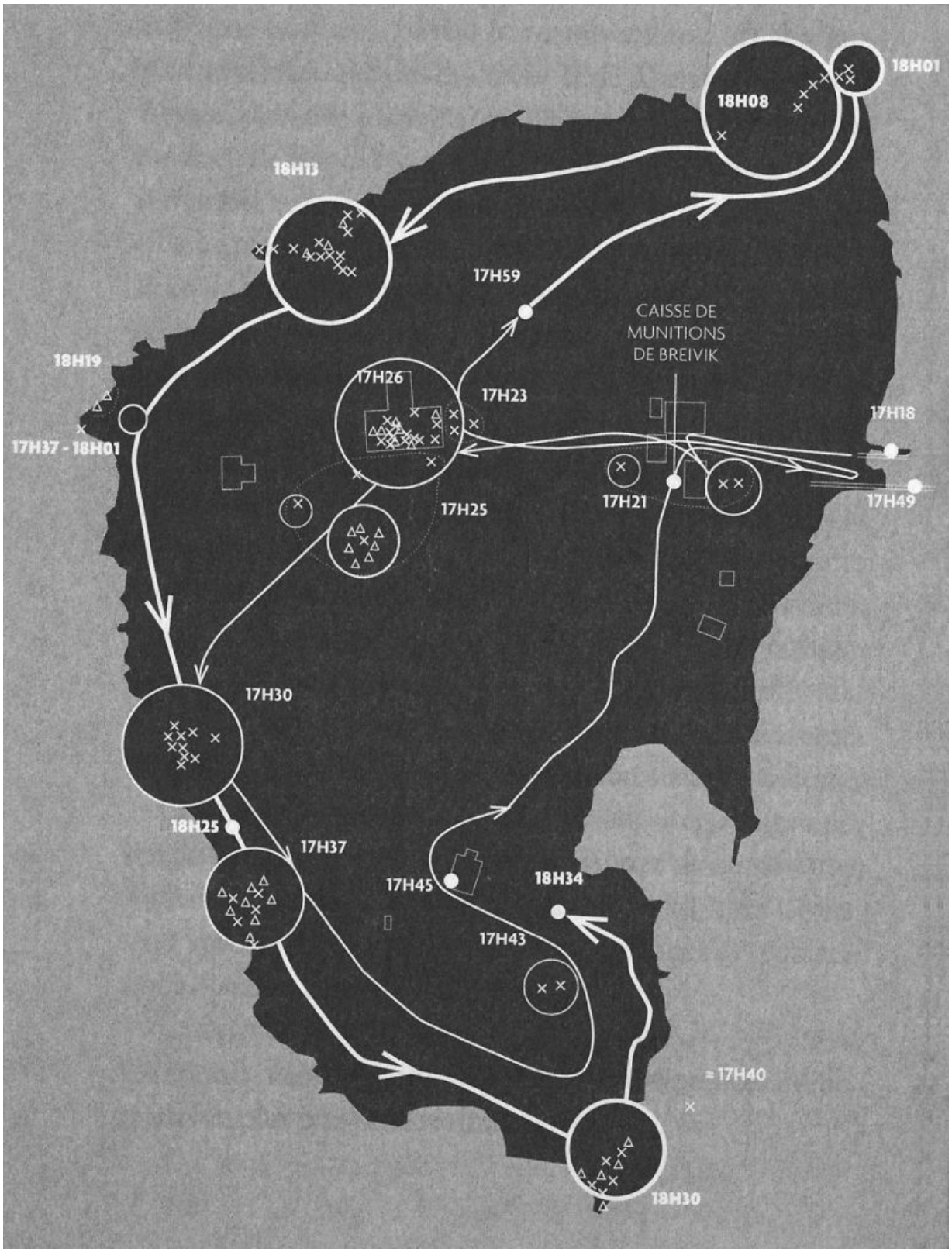
– La plainte déposée en janvier 2013 par Anders Behring Breivik, contre le ministre de la justice et le directeur du centre pénitentiaire d'Ila.

– Les communications régulières des avocats d'Anders Behring Breivik.

– Les reportages et dossiers publiés ou diffusés par les médias suivants : les chaînes de télévision NRK et TV2 et radios norvégiennes NRK et P4. Les journaux norvégiens Dagbladet, Aftenposten, Verdens Gang, Nettavisen, etc. Les journaux britanniques Telegraph, Guardian, Times, Dalymail, etc. Les médias danois Politiken.dk, Ekstrabladet.dk, bt.dk. Les agences de presse, médias américains et européens, dont l'énumération serait fastidieuse.

On peut ajouter les publications sur Regjeringen.no, site du gouvernement norvégien, mais aussi de nombreuses sources alternatives évoquant l'affaire, blogs, sites divers, sites spécialisés, encyclopédies, livres, études et publications diverses, etc.

Ce travail d'investigation a permis de restituer ces événements au plus près de la réalité.


18H01
18H08
18H13
17H59
CAISSE DE
MUNITIONS
DE BREIVIK
18H19
17H26
17H23
17H18
17H37 - 18H01
17H21
17H49
17H25
17H30
18H25
17H37
17H45
18H34
17H43
≈ 17H40
18H30

17h18 *Breivik est sur le quai*
17h21 *Victimes ×1 ×2 ×3*
17h23 *Victimes ×4 ×5 ×6*
17h25 *Dans le camp et autour du café, victimes ×7 ×8 ×9 ×10, 7 blessés*
17h26 *Café, victimes ×11 ×12 ×13 ×14 ×15 ×16 ×17 ×18 ×19 ×20 ×21 ×22 ×23, 7 blessés*
17h30 *Sentier des amoureux, victimes ×24 ×25 ×26 ×27 ×28 ×29 ×30 ×31 ×32 ×33, 1 blessée*
17h37 *En contrebas du sentier, victimes ×34 ×35 ×36 ×37 ×38, 8 blessés*
17h37 - 18h01 *Victime ×68 par chute et/ou noyade*
~ 17h40 *Victime ×69 par noyade*
17h43 *Victimes ×39 ×40*
17h45 *Breivik passe vers l'école*
17h49 *Breivik tire depuis le quai*
17h59 *Breivik appelle la police une première fois*
18h01 *Point nord-est, victimes ×41 ×42 ×43*
18h08 *Crique des bolchéviques, victimes ×44 ×45 ×46 ×47 ×48*
18h13 *Station de pompage, victimes ×49 ×50 ×51 ×52 ×53 ×54 ×55 ×56 ×57 ×58 ×59 ×60 ×61 ×62, 3 blessés*
18h19 *Point ouest, 2 blessés*
18h25 *Sentier des amoureux, Breivik appelle la police une dernière fois*
18h30 *Point sud-est, victimes ×63 ×64 ×65 ×66 ×67, 5 blessés*
18h34 *Arrestation de Breivik*

LE DERNIER VIKING

1

Un lion qui chasse pour tuer ne rugit pas

PROVERBE AFRICAIN

Quand je pose le pied sur le quai, l'île s'empare de moi.

Ciel sombre, air froid, terre humide. Entre le gris du ciel et de l'eau, une nappe de verdure au milieu du tableau. De l'herbe, quelques arbres. Le vent glacé qui balaie le fjord coupe l'air à l'horizontale, décharne la roche friable des rivages, se heurte aux piliers noirs de la forêt, des pins à l'écorce effritée, écorchés par le vent. On dit du vent des fjords qu'il mord les arbres.

L'arôme des résineux est fort, froid et piquant, mêlé à une odeur de grand large et d'eau stagnante. Un mélange de senteurs connu des seuls Norvégiens. Il y a aussi une curieuse émanation de neuf, de plastique et de caoutchouc. Une odeur de faux, de *made in Taiwan*. La brise électrifie la sueur de mon cou. Le cri des mouettes s'en va dans les souffles du soir. Dans le lointain, le bruit d'un bateau à moteur. Encore plus loin, des cris d'enfants. Des jeux. Sensation de vertige.

Les effets du stress sont innombrables. Ce déséquilibre bizarre, ces chocs nerveux qui me secouent la tête et me crispent les membres. Ces frissons. J'ai les mains froides et moites, les jambes électriques. Mes joues écarlates me trahissent, je le sais, comme un gosse certain de sa honte, comme un gosse qui a compris que d'autres le regardaient, que leur avis était essentiel, que leur rire était mortel. Une larme s'échappe de mon œil et je sais que le vent n'y est pour rien. L'impression que mon corps d'adulte est attaqué par ma morale d'enfant.

17 heures 18.

Je suis Martin Nilsen, du service de police et de sécurité (PST). Je suis encerclé. Ils sont quatre, autour de moi. Il y a cette responsable qui m'a accompagné durant la traversée, qui me harcèle de questions. Il y a ce marin. Il y a ces deux autres types. Bientôt il y aura les gardiens.

Je suis encerclé, là, face à une clairière bordée de quelques arbres et à l'escalier de pierre menant aux trois premiers bâtiments de l'île. Derrière moi, une petite plage bétonnée, flanquée d'un embarcadère miniature et d'un escalier immergé, contre lequel croupissent des eaux verdâtres et poisseuses. Trois antiques barcasses prennent la rouille parmi les algues. Le

phare anémique de l'embarcadère, une lampe rougeâtre suspendue au-dessus du quai, est à peine visible depuis la rive d'en face. La pluie crépite avec lassitude sur la cabine blanche du ferry noir et brique, ancienne barge militaire dont la gueule ouverte vient de me débarquer. Derrière le traversier, le mince isthme du fjord séparant l'île du continent est écrasé par la montagne de résineux verts et noirs, haute de plus de six cents mètres.

Je les impressionne. Je parle sec et direct, comme un militaire. Comme un *chevalier Templier.* Je porte un maillot de compression noir à longues manches, marque effacée, écussons de la police sur les épaules. Sur le pantalon de compression assorti, je porte le treillis noir de la police, cerclé au niveau des mollets par une bande à damiers réfléchissante. Du talon de mes bottes de combat dépassent des boulons rainurés, taillés en pointe. Ils préviennent toute agression par derrière. À ma hanche droite, mon pistolet semi-automatique Glock 34, un 9mm Parabellum, équipé d'une visée laser, attend dans son holster. J'ai endossé mon lourd gilet tactique, bardé de chargeurs, de munitions et de matériel. Les écouteurs de mon Ipod en dépassent. Je porte l'inscription POLITI en petit sur mon torse, et en gros sur mon sac à dos de protection, qui contient une poche d'un litre et demi d'eau. Autour de mon cou, ma carte de policier et ma croix de Saint-George rouge et blanche surmontée d'un heaume, les armoiries de Londres, la ville où tout a commencé. Sous la croix, une tête de mort. Mon talisman très personnel de chevalier Templier.

Dissimulé sous deux sacs en plastique noirs, je porte en bandoulière mon fusil semi-automatique Ruger Mini-14, calibre .223 Remington, équipé lui aussi d'un pointeur laser, d'une lunette de visée et d'un couteau-baïonnette. Le pistolet, c'est *Mjöllnir,* le marteau de Thor. Le fusil c'est *Gungnir*, la lance d'Odin. J'ai gravé ça sur leur crosse et leur lanière, dans l'écriture runique de nos pères.

J'ai fait débarquer avec moi une grosse mallette noire, verrouillée, contenant plus de mille cinq cents munitions, des chargeurs, un masque à gaz, des gants de latex, des menottes, des fumigènes, des bidons de gasoil, du matériel de premiers secours et des barres énergétiques.

J'ai l'air d'un militaire en tenue d'intervention, même si j'ai laissé casque, armure pare-balles et fusil à pompe dans ma voiture. J'ai fait le pari que cet équipement lourd me serait inutile. Pour l'instant, j'ai raison. Je suis chez eux, sur les terres de la Ligue des jeunes travaillistes, qui tiennent ici

leur camp d'été depuis les années cinquante. Ils sont quatre autour de moi. S'ils comprennent que quelque chose cloche, ils peuvent me maîtriser. Dans mon dos le marin s'occupe de l'amarrage. La patronne de l'île continue à me poser des questions sans intérêt. Le capitaine du ferry lui ne s'en pose pas. Il fait même du zèle, s'empresse d'aller chercher une camionnette pour transporter ma caisse de munitions vers les bâtiments de l'île. Il croit qu'elle contient mon matériel de détection des explosifs. Officiellement, je suis là pour sécuriser l'île, après l'explosion d'une bombe au centre d'Oslo. Je sais ce qui s'est passé, j'ai prétendu vouloir en informer les responsables. En gage de mes bonnes intentions, j'ai accepté de dissimuler le fusil pour ne pas effrayer les jeunes. Ma vulnérabilité s'en trouve accrue. Pour réagir vite en cas d'attaque, il faut que je dégaine le Glock. S'ils me saisissent le bras droit, je suis perdu.

Le temps file. Mon horizon se ferme. J'ai épuisé mon stock de mensonges. Bientôt la vérité va éclater, je vais devoir agir. Je n'ai déjà plus le choix. Le quai est oppressant. Comme acculé à un précipice, je veux avancer, m'en dégager. Mais on m'a demandé d'attendre le garde ici. Face à moi, l'escalier irrégulier de béton mène à un replat, l'esplanade d'une maison blanche au toit rouge sombre, posée au sommet d'une colline herbeuse d'une dizaine de mètres de hauteur. Pour pénétrer sur l'île, les visiteurs doivent emprunter cet escalier et se présenter aux responsables du camp. C'est une sorte de douane de passage, qui me domine du haut de sa colline. Une maison intimidante, qui a l'air de froncer les sourcils, derrière laquelle se dresse une rangée de résineux courbés par le vent. C'est écrit UTØYA dessus, comme un avertissement. Devant la maison il y a cet homme, cette menace, responsable de la sécurité et chef des gardes. Il m'attend et me regarde.

Il y a dans l'air une tension terrible.

Tout est calme, pourtant. Personne ne sait. Personne ne sait encore.

C'est ici, aujourd'hui, que tout va se terminer, et que tout va commencer. L'avenir du monde est enserré là, sur cette terre virtuellement hospitalière, sous la chape sombre du ciel, entre ces arbres dépecés, sur ces rivages granitiques altérés par les eaux et le froid, sur cette herbe artificielle et détrempée. Ce sera sur cette île, sous ces nuées, avant cette nuit. Ici-bas, l'espace et le temps m'appartiennent. Je veux y croire. Je veux croire que je maîtrise quelque chose à cette partie de chasse de douze hectares, à ce huis clos sans merci.

À mes côtés, Monica Bøsei, celle qu'on appelle ici « la matriarche », ou Maman Utøya. Une gauchiste de premier ordre, la grande prêtresse de ce catéchisme marxiste depuis près de vingt ans. Emmitouflée dans un imperméable noir à capuche, elle m'angoisse parce que je n'arrive pas à déterminer si sa grimace est un sourire.

Le vigile s'est décidé, descend les escaliers à ma rencontre. Cheveux gris courts, la cinquantaine, plutôt carré d'épaules et de visage. Un homme qui en impose, policier de profession d'après la matriarche. Ça saute aux yeux. Le danger, c'est lui. Sa veste noire est barrée du mot GARDE. Je remarque qu'un enfant se tient en haut des escaliers, devant la maison Utøya. Il me regarde d'un air intimidé et admiratif, comme un enfant regarde toujours un policier.

Le garde me serre la main près du quai. Je suis Martin Nilsen, du service de police et de sécurité (PST). Je suis encerclé. De son regard bleu et méfiant, le vigile me toise de haut en bas, puis m'explique que l'attentat a rendu tout le monde inquiet, ici, que de nombreux jeunes veulent quitter l'île. Je réponds d'une voix qui se veut grave et métallique. « Un processus d'évacuation est prévu. »

Il me regarde sans répondre. Puis me pose des questions sur mon district, sur le nom de mes supérieurs. Son petit sourire malin qui va et qui vient est une énigme.

Le capitaine nous interrompt ; en marche arrière, il contourne un van blanc et vient stationner sa camionnette noire à côté du quai. Moment de répit bienvenu. Il ouvre le coffre et m'aide à y charger ma caisse. Je lui demande alors de la transporter derrière la maison principale, ce qu'il fait sans discuter. Ma base arrière sera à l'abri des tireurs d'élite.

Je m'efforce de tenir mon rôle, d'être l'homme de mon uniforme. Comme le font les policiers et les militaires, je pose un regard investigateur sur les personnes qui me font face, et semble surveiller les environs. Le garde n'est pas dupe. Il recommence à me poser des questions. Il ne sourit plus. J'ai l'impression qu'il sait que je suis là pour le tuer. Et qu'il sait que je ne le peux pas. Ce n'est pas possible. Ça n'a plus rien à voir avec le détonateur d'une bombe. Ce tas d'os, d'eau, de sang, de chair, d'odeur et d'âme qui vit et qui me dévisage se tient à un mètre de moi. Toutes les énergies de la terre semblent suspendues à mon bras droit, qui a un mal fou à se maîtriser, à envisager d'extraire le Glock de son holster, à le pointer sur cet homme et à appuyer sur la détente. J'ai du mal à respirer. Je vais

m'effondrer. Jusque-là j'avais réussi à tenir l'angoisse à distance. Elle m'a rattrapé, m'a saisi au ventre, me mord le larynx, m'écrase les poumons, m'essore les viscères… Mes tremblements s'accentuent. Le stress appelle le stress. En quelques secondes, tout devient ingérable. C'est le pire des scénarios. Pourquoi y a-t-il un enfant derrière eux ?

Le garde n'est pas armé. Il ne sait pas qui je suis. J'ai neuf années de préparation et de conditionnement, j'ai un fusil en bandoulière, un pistolet à la ceinture, un gilet tactique bourré d'accessoires de combat, assez de munitions pour tenir tête à une armée. Je suis saturé de stéroïdes et d'adrénaline. Je suis un *chevalier Templier.*

Tout est prêt. Sur le continent, dans ma voiture, j'ai fait sauter le cran de sûreté du Glock et je l'ai discrètement armé. La première cartouche est dans le canon, n'attend que le percuteur. Mon chargeur spécial dépasse largement de la crosse. Je n'ai plus qu'à appuyer sur la détente, trente-deux balles suivront la première. J'ai trois autres chargeurs de trente-trois coups sur ma poitrine, et deux chargeurs classiques de dix-sept coups. Pour le fusil, mes dix chargeurs de trente et un coups ne sont remplis que de vingt-huit cartouches. Pour éviter tout blocage.

Je suis prêt, mais je suis terrorisé. Mes joues me brûlent, je sais que je ne suis qu'une caricature de virilité. Qui est la proie ? À cet instant je me dis que ceux qui tuent ne sont pas comme nous, que c'est pathologique, dément, que ça se joue au-delà du courage, au-delà de l'entendement, qu'il est physiquement impossible de tuer, comme il est physiquement impossible de cesser de respirer.

Ce silence est beaucoup trop long. Je dois parler. Il faut que je dise quelque chose, qu'on prenne ce silence pour une réflexion. J'ai l'impression que tout se voit, qu'on lit en moi comme en l'enfant qui élabore son premier mensonge.

Sa dernière question porte sur les services de police et de sécurité, auxquels j'ai prétendu appartenir. Il veut savoir d'où je viens, le nom de mes supérieurs, la logique de la procédure. Je réponds du mieux que je le peux, mais il insiste, suspicieux, me parle d'un collègue du PST, en donnant seulement son prénom. Il tente de me piéger. D'une voix qui ne m'appartient pas, je l'interromps et lui propose de nous rendre dans la maison d'accueil, afin que j'informe plus en détail les gardiens et les responsables de ce qui s'est passé à Oslo. D'un air pincé, le vigile me

regarde encore, sans répondre, intensément. Il m'impressionne, parce que je ne l'impressionne pas.

Il regarde la matriarche, Maman Utøya, elle lui rend son regard.

Brutalement, il détourne le sien, grogne un « allons-y » et fait volte-face. Inespéré.

Un poids énorme s'envole. Il m'a tourné le dos. Il me suspecte, et il me tourne le dos.

Nous montons vers la douane. Sur l'escalier nous ne sommes plus que trois. Le gardien marche devant moi, la matriarche à ma droite. Les deux autres restent sur le quai. Gravir ces marches me paraît incroyablement long et difficile. Je dois prendre une décision. Je dois agir. C'est le moment. C'est là qu'il faut s'arracher à la réalité. Basculer de l'autre côté. Saisir mon pistolet à pleine main. J'ai l'impression que c'est sur moi que je dois tirer.

Que pensent ceux du quai des éperons d'acier qui dépassent de mes talons ? Mes insignes sont-ils crédibles ? Il y a sur moi trop d'indices. Et si le garde avait compris ? Et si une de mes réponses l'avait convaincu que j'étais un imposteur ? Va-t-il se ruer dans la douane et y récupérer son arme ? Se prépare-t-il à se jeter sur moi et à me désarmer ?

De ma main droite, je dois serrer très fort la crosse du Glock dans son holster, pour ne pas trembler.

Nous atteignons la plate-forme, le parvis végétal de la maison d'accueil. Il y a là deux curieuses structures gonflables aux couleurs vives, étalées sur le sol à demi-gonflées, de part et d'autre du passage. Derrière les vitres de la douane, plusieurs paires d'yeux nous observent. Devant l'escalier de bois menant à la porte d'entrée, il y a toujours cet enfant, qui nous regarde.

17 heures 20.

C'est maintenant. Mon corps tout entier se révolte contre les ordres de mon cerveau. Des centaines de voix me hurlent de ne pas le faire. Ne fais pas ça. Ne fais pas ça. J'ai un plat de merde devant moi, je dois le manger. Un tas d'images défilent en moi. Mon enfance, le bonheur, l'école, un bon restaurant, ma mère, mes amis… J'imagine le chagrin des miens. Mon père. Puis je pense à la Norvège. À cet enfant qui se tient devant la maison. À moi. À rien. J'ai sorti le Glock et je l'ai levé en direction du vigile. Mon bras refuse d'obéir. Alarmante impression de perdre le contrôle. Je mets du

temps. Maman Utøya me regarde d'une expression stupide et me dit : « Ne le pointez pas sur lui. »

Il allait se retourner. Ça a tout précipité. Avant qu'il n'esquisse le moindre mouvement, j'ai visé la tête et j'ai tiré. Et j'ai tiré encore. Une balle dans le cou, une balle dans le crâne. La femme hurle. Le vigile se raidit, ses membres sont comme électrisés, le système nerveux se crispe. Il ne bouge pas. Je tire encore, plusieurs fois dans le dos, avec l'espoir que mes balles l'abattent comme autant de coups de hache. Mais le corps reste debout, tout droit, un fol instant où j'imagine qu'il va se retourner et me fusiller de son regard d'acier, puis tout s'éteint, le corps échappe à toute cohérence, bascule, s'étale lourdement sur le ventre.

Il est tombé comme tombe un mort.

×1 TROND B. HOMME, 51 ANS. TOUCHÉ PAR CINQ BALLES, DEUX D'ENTRE ELLES L'ONT FRAPPÉ À L'OCCIPUT ET À LA NUQUE, CAUSANT DES DOMMAGES SUBSTANTIELS AU CERVEAU. UNE TROISIÈME BALLE L'A FRAPPÉ AU BRAS DROIT, UNE QUATRIÈME DANS LE BAS DU DOS, UNE CINQUIÈME DANS LE MILIEU DU DOS, TRAVERSANT LE POUMON DROIT POUR SE LOGER DANS LA PARTIE SUPÉRIEURE DU THORAX.
MORT INSTANTANÉE, DES BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

Ce qui lui reste de visage est écrasé contre le château gonflable. Je vois son œil, figé dans une expression de surprise, un regard qui n'est plus le sien, qui n'est plus vrai. Irréversible. Il reste un corps, l'homme n'existe plus. Ça devrait me rassurer mais ce n'est pas le cas. Je suis à deux doigts de me précipiter sur lui en jurant que c'est un accident.

La matriarche, qui jusque-là s'était contentée de se prendre la tête entre les mains comme si son équipe favorite avait perdu, me ramène à la réalité. Elle tente de fuir vers la douane, en faisant de grands gestes avec les bras. Elle n'a pas dû courir depuis au moins vingt ans. Je lève mon Glock dans sa direction, je tire, la touche au niveau de l'omoplate, elle trébuche, à l'instant où je tire à nouveau. Je la manque, mais elle tombe quand même. C'est inexplicable, mais quand je touche ma cible j'ai l'impression de le sentir dans le recul de l'arme. Elle hurle, tente de ramper sur les coudes, pathétique, essaie vaguement de se cacher derrière le château gonflable, puis s'arrête, résignée. Elle tourne ses yeux vers moi. Ce n'est pas un sourire, ni une supplication. C'est bien une grimace. Elle sait ce qui l'attend, elle qui se fait flatter à longueur de journées par sa horde

boutonneuse. C'est celle à qui on peut se confier, la maman copine, la prof cool, celle qui a de l'allure, celle qui crée des vocations, celle qui se tape le prof de sport de vingt ans plus jeune, celle qui met à l'aise, celle qui a un côté grande gueule, celle qui ne juge pas. Celle qui est ouverte d'esprit. Elle sait. Elle détourne le regard. À bout portant, je lui tire dans la tête, deux fois. L'arrière du crâne éclate comme un bouton d'acné et délivre sur le sol un panache de cervelle jaune et rouge.

L'ouverture d'esprit, c'est ça.

×2 MONICA ELISABETH B. FEMME, 45 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. DEUX D'ENTRE ELLES ONT TRAVERSÉ LE CRÂNE ET LE CERVEAU. UNE BALLE L'A FRAPPÉE DANS LE DOS, PÉNÉTRANT LA PAROI THORACIQUE, LE LOBE SUPÉRIEUR DU POUMON GAUCHE AVANT DE REMONTER DANS LA PARTIE GAUCHE DE LA GORGE, JUSQU'À LA BASE DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, DES BLESSURES À LA TÊTE.

Dans mon dos quelqu'un a crié qu'il fallait foutre le camp d'ici. Je me tourne vers le bateau et je leur montre le Glock, pour leur indiquer que c'est le moment de partir. En une seconde, je prends la décision de ne pas tuer ceux du bateau. Ce sont sans doute des civils, pas des militants. C'est peut-être juste, mais c'est une faiblesse, une grave erreur tactique, car le bateau pourra servir à l'évacuation des jeunes travaillistes, et surtout au débarquement des forces spéciales.

Le capitaine, qui a garé la camionnette contenant ma caisse juste derrière la douane, détale sur ma gauche, vers le sud, dans les bois. Pendant un bref instant, je ne sais pas quoi faire. Je réalise que l'enfant a disparu. Je vois un autre garde s'enfuir le long du bâtiment, un grand type costaud qui passe entre une maisonnette rouge et un chapiteau blanc pour déguerpir vers le haut de la colline, avec d'autres jeunes. Il hurle comme un sourd pour donner l'alerte. Je contourne la douane : il est trop loin pour que je vise la tête. Je tire à plusieurs reprises dans l'espoir de l'arrêter. Mes balles le frappent dans le dos et à l'abdomen, il tourne sur lui-même et s'effondre près du chemin de graviers. Cette piste s'enfonce dans les bois, par-delà la colline, et mène au camp principal de l'île.

Je marche vers lui. C'est bien un vigile. J'espère qu'il n'y en a pas d'autres. Pull bleu, jeans, chaussures de randonnée. Pas d'équipement particulier sur lui. S'il n'était pas écrit GARDE sur sa veste noire, il aurait

l’air d’un civil. Le visage horriblement congestionné, il crache du sang, suffoque bruyamment. Je l’achève de deux balles dans la tête.

×3 RUNE H. HOMME, 45 ANS. TOUCHÉ PAR CINQ BALLES. UNE PREMIÈRE BALLE A FRAPPÉ LA PARTIE DROITE DU DOS. UN SECOND PROJECTILE A TOUCHÉ LE CÔTÉ GAUCHE DE L’ABDOMEN, A TRAVERSÉ L’ESTOMAC ET LE POUMON DROIT AVANT DE SORTIR PAR LA PAROI THORACIQUE. UNE TROISIÈME BALLE A PÉNÉTRÉ LE CÔTÉ DROIT DE LA POITRINE, POUR TRAVERSER LE POUMON DROIT ET RESSORTIR PAR LE CÔTÉ DROIT DU DOS. UNE QUATRIÈME BALLE EST ENTRÉE PRÈS DE L’OREILLE GAUCHE, AVANT DE RESSORTIR PAR LE CÔTÉ DROIT DU MENTON POUR TERMINER SA COURSE DANS LES TISSUS MOUS DE LA PARTIE SUPÉRIEURE DU THORAX. UNE CINQUIÈME BALLE A FRAPPÉ LA JOUE GAUCHE.
MORT INSTANTANÉE, DES BLESSURES À LA TÊTE.

Qu’ai-je fait ? Que dois-je faire ? J’ai mille choses dans la tête. Des pensées claires, définitives, qui se gravent aussitôt dans ma mémoire. Ce n’est plus la raison qui me dirige. En surface le cortex cérébral tourne à plein régime, accumule et enregistre des milliers d’informations en très haute définition, mais c’est bien lui, l’instinct, le *reptile,* qui a pris le relais, qui s’est installé aux commandes.

Je ne crois pas que ce soit l’effet de mon cocktail éphédrine-caféine-aspirine. C’est la situation. L’adrénaline dilate les sens, réveille l’animal. Le stress mobilise le système nerveux, entrave le cerveau. Les décisions se prennent en-deçà du conscient. Je me regarde marcher vers le sommet de la colline.

Quand on tue, on ne peut pas enfouir ça dans le fond de sa mémoire, en faire un simple souvenir. Les images que je viens d’enregistrer sont là, des éclats de mort figés dans ma rétine, obsédants, m’empêchant presque de voir. Aucun conditionnement mental ne peut me venir en aide. *Jeu vidéo, je suis dans un jeu vidéo.* Je ne parviens pas à m’en convaincre. C’est ma peau qui est sur le champ de bataille. Il n’y a plus d’écran. Il faudrait que je me détache de moi-même, de cette réalité trop lourde à porter. Mais je ne peux plus fuir dans mon imagination. Je suis soumis au réel, écrasé par les événements, tout s’impose à moi avec une force implacable. À son premier contact avec la réalité, la pensée que je construis depuis neuf ans s’est effondrée.

Tuez un homme, vous ne serez plus sûr de rien.

Tout ce que j'ai préparé, tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai compris, pensé, décidé, affirmé, défendu, construit, haï, tout ça est devenu insignifiant depuis que j'ai laissé trois cadavres derrière moi. Je suis déchiré entre bouffées de puissance et accablante impression de petitesse. Mon cerveau est saturé, mon cœur sonne dans ma tête, je viens de perdre un litre de sueur, je manque d'air… Je suis dans un état de *détresse.* Je m'agrippe à mes armes comme un vieillard à sa canne, ce fusil *Gungnir* et ce pistolet *Mjöllnir,* dont j'étais si fier ce matin, ces armes me paraissent maintenant dérisoires, me font presque honte.

Après les années d'écriture et de haine, les mois de préparation mentale et d'assimilation doctrinaire, les semaines d'entraînement et de planification opérationnelle, les journées de mise au point, la bombe : en une seconde je viens de basculer du côté des tueurs, de sortir de ce que j'étais, d'entrer dans l'Histoire et dans le royaume des donneurs de mort. Je ne serai plus jamais le même. Aucun soldat, aucun bourreau, aucun psychopathe ne s'est jamais remis d'avoir tué. Je ne vais pas mentir. Je ne vais pas sourire et dire que c'est facile. Mais *je l'ai fait.* Moi et personne d'autre. J'ai eu le cran dont rêvent des millions de gens. Eux resteront des larves, moi je suis sorti de mon cocon. Je suis quelqu'un. J'ai plongé dans l'autre monde, dans la nuit de la morale, dans un profond coma éthique. Même si je n'étais pas fait pour ça, je l'ai fait. Quelque chose s'est débloqué à l'instant où j'ai tiré sur le premier garde.

Le reptile marche sur le chemin de graviers qui *serpente* au sommet de la colline, à l'ombre des résineux. Je donne une demi-heure à l'unité d'intervention anti-terroriste Delta. Situation critique. Probabilités de survie évaluées à 5%. Les fuyards vont prévenir ceux du camp, ils vont s'organiser. Je n'ai plus l'effet de surprise.

Je pensais les attendre ici, sur le chemin de l'embarcadère, leur seule issue, mais je ne peux pas *attendre.* Agir. Agir pour ne pas penser. Tuer et marcher. Je ne peux pas courir, mon équipement est trop lourd, j'y perdrais mon souffle. Là-haut c'est une guerre qui m'attend.

Selon Pythagore, le commencement est la moitié de tout. J'ai commencé, je dois finir. Voilà toute ma stratégie. Le barrage a cédé, la vague va déferler. Neuf ans que la haine s'accumulait là-derrière. Malheur à ceux que je croiserai. Je ne peux plus reculer et plus rien ne peut rétablir les choses. J'irai au bout. Je vais engloutir tous ces marxistes dans la rage qu'ils ont créée.

Une rafale m'apporte des cris. Inquiétude dans la cour de récréation. Ils sont piégés, le reptile est sur leur île. Ma réalité va percuter la leur.

Eux, marxistes anti-consuméristes, qui se saisissent de leur portable dernier modèle pour appeler leurs parents, même s'ils haïssent l'hérédité, puis pour appeler cette police qu'ils méprisent parce qu'uniforme, ordre et autorité sont d'essence fasciste.

Je laisse sur ma droite un petit cabanon gris, surgis d'un pas martial face au café, grosse boutique noire aux montants blancs, en forme de T, dont la partie supérieure contenant les pièces principales fait face au camp. Le bâtiment, surélevé sur des pilotis de béton, est le plus grand de l'île.

À ma gauche, la clairière du camp, cernée de grands arbres noirs, couverte de tentes et parsemée d'imbéciles. À ma droite, une tente rouge, la partie arrière du T et deux chapiteaux bâchés de blanc, abritant des tables vides.

Autour du café et au-delà du camp, les bois épais bordent l'extrémité ouest d'Utøya sans interruption, du point nord au point sud de cette île en forme de croissant. Derrière les bois, le relief plonge à pic dans le fjord : une falaise inégale, parfois haute de plus de dix mètres, court comme un rempart naturel sur toute la côte ouest de l'île, d'où personne ne peut sauter sans se faire très mal. J'arrive de l'est, mes cibles seront prises au piège. Le troupeau doit paniquer, sauter dans le fjord et se noyer. De ce côté-ci de l'île, le continent est très éloigné, trois kilomètres au minimum. Vers le nord-ouest, il y a bien une autre île, Geitøya, mais elle est située à plus d'un kilomètre d'Utøya. Dans l'eau glaciale, alourdis par leurs vêtements, tétanisés par la peur et le froid, peut-être blessés dans leur chute, les nageurs feront sans doute demi-tour. S'ils s'avisent d'accoster les rivages nord ou sud d'Utøya, je serai là pour les accueillir et leur donner le choix entre la noyade et les balles. C'est ça le plan. Mais la réalité ne se déroule *jamais* comme le plan le prévoit.

Ils sont peu nombreux devant le café. La pluie les a chassés à l'intérieur. Et s'ils m'attaquent ? Et si ces cons se rebiffent et me foncent dessus avec des piquets de tente ? Ce n'est pas impossible. Ils ont le nombre pour eux. J'y suis préparé. J'ai l'équipement, l'adrénaline, le cocktail, les muscles, les éperons, la baïonnette… Ils ont intérêt à y mettre du cœur, parce que je ne me laisserai pas faire. J'ai une mission. J'ai l'énergie. Je suis en état de choc. Une formidable tension nerveuse, qui me videra de toute force dans

quelques minutes. Je dois tuer tout ce que je déteste. Et je vais me servir de cette acuité nouvelle, de mon statut de tueur, de cette énergie qui me brûle les veines. Mon fusil est encore dissimulé sous les deux sacs noirs. J'éjecte le chargeur du Glock, vérifie le nombre de balles restantes, quatre, décide d'en enclencher un nouveau. Je rengaine le Glock et libère le fusil.

17 heures 23.

Devant l'entrée principale du café, une sorte de kiosque aux lumières accueillantes, deux jeunes garçons et une grosse femme m'observent, me donnent l'impression de ne pas savoir comment réagir. En épaulant mon fusil, je leur donne un indice. Ils comprennent. Trop tard. Dans la lunette, à vingt mètres, tir d'arrêt dans le dos du premier, puis du second. Le recul est puissant, les détonations violentes. Foudroyés en pleine course, ils s'écroulent face contre terre.

Sur son pull, la petite grosse porte la croix verte de l'Entraide norvégienne, sur laquelle le réticule de la lunette de visée se superpose. Au moment où son faciès porcin jette un regard effrayé vers moi, elle est frappée dans le dos à son tour. Elle trébuche et s'étale de tout son long, tente de ramper vers l'escalier, en laissant une traînée de sang noir sur la piste. Elle n'atteindra pas le kiosque. Je marche vers elle et vise la tête. Les tirs frappent le crâne et le sol dans une gerbe de sang et de graviers. La double détonation du fusil me perce les tympans. Si je ne meurs pas ce soir, je serai sans doute sourd.

×4 HANNE ANETTE B.F. FEMME, 53 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE DANS LE DOS, SE FRAGMENTANT DANS LES DEUX POUMONS ET LE FOIE, DEUX À LA TÊTE, ENTRÉES PAR LA JOUE DROITE, TRAVERSANT LE TRONC CÉRÉBRAL POUR L'UNE, LES VERTÈBRES CERVICALES POUR L'AUTRE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

Je dégaine le Glock pour achever les deux autres. Il paraît que beaucoup de médecins de l'Entraide norvégienne sont sur place, pour veiller à la santé des jeunes : inutile de leur faciliter la tâche.

Ma sixième victime, cheveux en bataille, barbe de trois jours, engoncée dans sa chemise blanche, a l'allure type de l'aspirant politicien de campus. Je le reconnais, c'est un proche du Premier ministre. J'ai lu ça dans la presse. En 2006, il a dit au Premier ministre qu'il n'était pas d'accord avec

sa politique d'immigration. Traduction : il faut accélérer l'invasion. Vous savez ce qu'il a fait le Premier ministre ? Il lui a écrit une lettre pour le remercier. Au sein du parti, il se murmure qu'il a de l'avenir. Changement de programme. Deux balles dans la tête chacun.

×5 SNORRE H. HOMME, 30 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, UNE DANS LE DOS, FRACTURANT LES 5E ET 6E CÔTES, CAUSANT DE GRAVES BLESSURES À LA 4E VERTÈBRE THORACIQUE ET AUX POUMONS. LES DEUX AUTRES BALLES ONT FRAPPÉ L'ŒIL GAUCHE ET LA TEMPE GAUCHE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×6 ROLF CHRISTOPHER J.P. HOMME, 25 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, UNE DANS LE DOS, TRAVERSANT LA 12E CÔTE, ENDOMMAGEANT LE FOIE, LE POUMON DROIT ET LE CŒUR. UNE SECONDE BALLE S'EST LOGÉE ENTRE L'OREILLE GAUCHE ET LA TEMPE, DÉTRUISANT LE CORTEX FRONTAL. LA TROISIÈME BALLE EST ENTRÉE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DU MENTON, TRAVERSANT LA MÂCHOIRE ET LE CERVEAU, POUR RESSORTIR PAR LE TEMPE DROITE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Des têtes de perdants, gras et laids, qui bouffent chaque jour leur mal-être avec beaucoup de mayonnaise. Quand on a une gueule pareille, on ne peut s'afficher sans honte qu'à la condition d'être marxiste. Socialement, ça compense. La hideur fomente le fanatisme.

Soudain, un type passe la tête par la fenêtre de la boutique, comme si j'étais là pour lui commander une boisson fraîche. « Qu'est-ce que vous faites ? » Je réponds par une question : « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Quelqu'un d'autre lance : « Vous l'avez tué ! Vous lui avez tiré dessus ! »

Je réponds que je suis là pour les protéger, et que ce sera plus facile pour moi si tout le monde sort du café. Pour les en persuader, je tire plusieurs balles à travers les fenêtres du kiosque. Ils tentent de refluer vers l'intérieur du bâtiment. Ça hurle de partout. Chaos total. Ils finiront bien par sortir. Ce serait dangereux d'entrer là, la pièce principale est trop vaste, le café a l'air bondé : je risquerais d'y être attaqué et désarmé. Je longe le kiosque vers la gauche et fais mon apparition au nord-est du camp. Je m'arrête là, sur la piste. Mon regard balaie la clairière.

Le camp, une plaine détrempée parcourue par deux pistes de graviers, s'étale en profondeur vers le sud-ouest jusqu'aux arbres qui bordent les rivages escarpés. Ils sont une quarantaine, debout parmi les tentes, vêtus de cirés, d'imper, de bottes, de pulls et de pantalons gris marqués du logo AUF,

la Ligue des jeunes travaillistes. Sous la pluie ils viennent aux nouvelles, cherchent à comprendre ce qui se passe. À proximité immédiate, pas un ne bouge ni ne parle. Ils me regardent. Ils ont entendu les coups de feu et les cris, mais le policier que je suis a l'air calme. Détail déconcertant : normalement, les flics norvégiens ne portent pas d'arme. Quand bien même, ils ne sont pas censés tirer sur les jeunes travaillistes.

17 heures 25.

Plusieurs d'entre eux approchent timidement. Une jeune fille aux longs cheveux bruns, vêtue d'un sweater gris, avance droit sur moi. Elle veut me dire quelque chose. Je lève mon pistolet et tire. Je la manque deux fois. La troisième balle frappe l'angle gauche de la mâchoire, *barrant entièrement son visage.* La balle a *ricoché* sur l'angle gauche de la maxillaire pour lui fendre le visage en oblique jusqu'au front en passant par le nez, qui a sauté comme un bouchon dans un fracas d'os et de cartilage. Une interminable seconde, je reste fasciné par cette crevasse rouge sillonnant en biais ce visage ovale. Un slash dans un rond. Le Ø du refus de négocier. Le Ø de la mission accomplie. Le Ø d'Utøya. En Danois, Ø est un mot qui veut dire île. Ce Ø résume tout. C'est une fille au visage barré qui s'effondre à plat ventre en poussant un mugissement assourdi, rauque et horrible. Absolument irréel. Je vise l'arrière de son crâne et tire. La tête rebondit sur le sol. Son sweater gris porte le logo rouge du parti.

×7 LEJLA S. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES À LA TÊTE. UNE BALLE REÇUE DANS L'ANGLE GAUCHE DE LA MÂCHOIRE, TRAVERSANT LE SQUELETTE FACIAL ET RESSORTANT PAR LE CÔTÉ DROIT DU FRONT. L'AUTRE BALLE EST ENTRÉE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DE L'OCCIPUT POUR RESSORTIR PAR LE SOMMET DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Face à cette horrible vision, un jeune garçon détale le long de la grande façade du café, bordée d'herbes folles. Je l'atteins d'une balle dans le dos, il ne tombe pas, tente de m'échapper en contournant la scène extérieure, attenante au café. Il s'effondre là, devant cette vieille charpente couverte de tôle ondulée. Tout ça dure moins de dix secondes. Étourdi par les tirs, je marche dans sa direction, droit devant moi, dans le tunnel de ma vision prédatrice. Ça doit donner aux autres l'impression que je poursuis un but

précis. Ils n'ont pas le temps de comprendre. Leur cerveau ne veut pas comprendre. Ils restent là, à me regarder. Fascinés. Le jeune homme gît dans l'herbe boueuse, devant la scène vide. Il a le souffle coupé mais vit encore, jusqu'à ce que je lui loge une balle dans la tête.

×8 STEINAR J. HOMME, 16 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES, UNE PREMIÈRE TRAVERSANT LE BRAS GAUCHE PUIS ENTRANT PAR LE DOS, FRAPPANT LA POITRINE GAUCHE, CAUSANT DES BLESSURES AU CŒUR, AUX ARTÈRES ET AUX POUMONS. LA SECONDE BALLE, ENTRÉE PAR LA TEMPE DROITE ET RESSORTIE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DU COU, A CAUSÉ UNE LACÉRATION DU TISSU CÉRÉBRAL ET D'IMPORTANTES FRACTURES DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

Je me tourne vers la clairière et tire en direction des tentes. Les balles sifflent au-dessus des têtes, frappent les militants dans leur stupeur. Plusieurs d'entre eux s'effondrent. Ils voient le sang, la surprise et la douleur, en déduisent enfin mes intentions. Je tente d'abattre à la volée ceux qui fuient, mais ils sont nombreux, cavalent en désordre, et je ne sais plus où donner du réticule. Ça crie, ça court, ça s'éparpille, comme une volée de moineaux. Impossible d'ajuster mes tirs. Peu importe, ils ont l'air suffisamment motivés pour aller se noyer sans moi. Je tire sur une tente au hasard, sur une autre, dans laquelle s'est ruée une fille aux cheveux rouges. Se cacher dans une tente, c'est bizarre. Ils agissent sans penser, ça les caractérise. La fille a descendu la fermeture éclair jusqu'en bas. Comme si ça suffisait. Leur réalité refuse l'alternative que je représente.

×9 BRIGITTE S. FEMME, 15 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À L'ARRIÈRE DU GENOU DROIT, UNE AUTRE AU MOLLET DROIT, LA TROISIÈME EST ENTRÉE PAR L'ÉPAULE GAUCHE, CAUSANT DES BLESSURES PULMONAIRES SÉVÈRES AINSI QU'UNE INSUFFISANCE CARDIAQUE.
MORTE D'UNE HÉMORRAGIE EXTERNE, SUITE À UNE AGONIE DE PLUSIEURS HEURES.

+ DANS LE CAMP, 6 FILLES ET UN GARÇON BLESSÉS PAR BALLES.

Devant la scène, sur ma droite, un gros type en fuite attire mon attention. Il disparaît derrière un bosquet d'arbres, qui me sépare de l'extrémité nord du camp. Je crois le reconnaître. Un responsable. Je le suis. Quand je débouche parmi les tentes, il se tient là, entre un chapiteau et le

bâtiment des sanitaires, hurle quelque chose à ceux qui s'en échappent, s'effondre d'un bloc quand ma balle frappe le haut de son dos. Il gît sur le ventre, la jambe droite agitée de convulsions. Je marche jusqu'à lui, vise la tête… La moitié supérieure droite du crâne éclate contre le sol, répand sur l'herbe de la cervelle et des bouts d'os en quantité.

×10 GUNNAR L. HOMME, 23 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES, LA PREMIÈRE A FRAPPÉ LE DOS, EST REMONTÉE DANS L'OCCIPITAL DROIT ET A TERMINÉ SA COURSE DANS LE LOBE FRONTAL DROIT. LA SECONDE EST ENTRÉE PAR LE CÔTÉ DROIT DE L'OCCIPUT, AVANT DE RESSORTIR PAR LA TEMPE DROITE. MORT À L'HÔPITAL LE LENDEMAIN, DE SES BLESSURES À LA TÊTE.

Je reviens sur mes pas. Je tire encore, à travers les tentes, puis en direction des fenêtres à auvent du café, dont certaines sont largement ouvertes. Des hurlements me répondent. Il y a encore beaucoup de monde à l'intérieur. La résonance des coups de fusil est monstrueuse, se répercute aux quatre coins du fjord. Des détonations longues, assourdissantes, rien à voir avec les claquements secs et métalliques du Glock. Après chaque tir, pendant une dizaine de secondes, je n'entends plus rien d'autre qu'un sifflement suraigu.

Je grimpe les marches de pierre qui mènent à l'entrée sud-ouest du café. Selon le plan de l'île, le bâtiment se décompose en plusieurs pièces. La petite salle, face à moi, puis la grande salle, tout en longueur, dont les fenêtres donnent sur le camp. C'est la pièce principale, avec estrade et micro. La partie arrière du bâtiment, située à l'opposé du camp, est une salle de restauration.

17 heures 26.

J'ai commencé, il faut finir. Je prends une profonde inspiration. Fusil en bandoulière, Glock au poing, je pousse la porte et j'entre.

RAGNARÖK

2

Il n'y a dans le jardin aucun remède
à la puissance de la mort

La petite salle est lumineuse, sol en PVC beige, plafond et murs blancs. Au centre de celui de droite, lambrissé, une porte donne sur la grande salle. Au fond à gauche, une autre porte mène au couloir du café. Décor minimaliste. Un tableau, une plante verte, un piano dans le coin droit, près de l'unique fenêtre de la pièce. Contre le mur du fond, un vieux meuble genre bonnetière, une toile de projection. Il y a des fauteuils de salon un peu partout. Et surtout, il y a du monde. Une bonne vingtaine de jeunes, qui se tiennent dos aux murs et dans les coins de la pièce, pas l'air enchantés de me voir. Tous me fixent d'un air interrogateur, comme si c'était à mon tour de me présenter et qu'ils s'efforçaient de ne pas me juger.

Par réflexe, je vise ceux qui se tiennent près des portes. Le Glock 34 a une cadence de tir très rapide, presque semblable à une rafale. Le bruit, assourdissant dans cet espace clos, engendre une panique indescriptible. Cris, bousculade, évacuation précipitée. Sur ma droite quelqu'un parvient à sauter par la fenêtre. Je tente d'abattre ceux qui fuient vers la grande salle. Des éclats de plâtre et de bois volent tout autour de la porte. Les particules de poudre me brûlent les yeux. J'entends distinctement une balle frapper le genou d'une fille qui parvient à filer. Une blondinette n'a pas cette chance, elle s'effondre dans l'entrebâillement de la porte.

×11 MARGRETHE B.K. FEMME, 16 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE DANS LE BRAS DROIT, UNE AUTRE DANS LA CUISSE DROITE, LA DERNIÈRE DANS LA PARTIE GAUCHE DE L'OCCIPUT, TRAVERSANT LE CERVEAU ET LA BASE DU CRÂNE, CAUSANT D'IMPORTANTES FRACTURES CRÂNIENNES ET LA LACÉRATION DES TISSUS CÉRÉBRAUX.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

M'étant assuré qu'on ne pouvait m'attaquer par derrière, je reste au centre de la pièce. Les cibles restantes se tiennent contre le mur lambrissé qui les sépare de la grande salle. Un grand blond se jette à terre en poussant une fille attifée gothique vers la porte. Je la mitraille.

×12 SILJE MERETE F. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR SIX BALLES, UNE BALLE DANS LE BRAS DROIT, UNE BALLE DANS LE FLANC DROIT, UNE BALLE DANS L'ABDOMEN, UNE BALLE DANS L'ÉPAULE DROITE, UNE BALLE À LA GORGE, UNE BALLE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LA TEMPE DROITE ET SORTIE PAR LE

SOMMET GAUCHE DU CRÂNE, ÉCRASANT SUR SON PASSAGE LE LOBE TEMPORAL DROIT ET ENDOMMAGEANT LE PARIÉTAL GAUCHE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Je vise le grand blond, atteins le cou. Un fragment de balle lui arrache l'œil. Le sang inonde le sol. Les neuf ou dix autres jeunes se tassent dans le coin droit de la salle, cherchent à se protéger derrière le piano et une table. Ils hurlent. « Ne tirez pas ! » Je vise ceux qui dépassent. Les bras, les jambes… Soudain, la détente du Glock ne revient pas, la culasse reste bloquée en arrière, canon apparent. La dernière douille tombe et cliquette sur le sol. Silence. La détente reste en position tirée. J'ai anticipé ça cent fois mais là ça me surprend totalement. Je croise tous ces regards terrifiés, interloqués par ce sursis. Calmement, je lève le cran de rétention, libère le chargeur vide, d'un geste sec enclenche un chargeur plein. La culasse revient, avale la première munition dans un déclic métallique, masque l'extrémité du canon. La détente renaît contre mon doigt. Ça m'a pris une éternité, au moins dix secondes. Derrière leur piano ils me regardent, debout, couchés, paralysés. Ils prient pour leur vie. Pas un seul d'entre eux n'a bougé. Pas un seul.

J'approche du piano, me juche carrément dessus et tire dans le tas.

×13 GURO V.H. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR QUATRE BALLES. UNE À L'ARRIÈRE DE LA JAMBE GAUCHE, UNE DANS LA HANCHE DROITE, UNE DANS LE FLANC DROIT, QUI A TRAVERSÉ LE POUMON ET LE DIAPHRAGME AVANT DE SORTIR PAR LE FLANC GAUCHE. LA DERNIÈRE BALLE EST ENTRÉE DANS LA TÊTE, PRÈS DE L'OREILLE DROITE, ENDOMMAGEANT LE CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×14 RONJA S.J. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR QUATRE BALLES. UNE DANS L'ÉPAULE GAUCHE, UNE DANS LE DOS, ENDOMMAGEANT LES POUMONS ET ENTRAÎNANT UNE RUPTURE DE L'AORTE. DEUX AUTRES BALLES ONT FRAPPÉ LA TÊTE DU CÔTÉ DROIT, CAUSANT D'IMPORTANTS DOMMAGES CÉRÉBRAUX.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À L'ABDOMEN.

×15 MONA A. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. UNE DANS LE BRAS DROIT, UNE AU THORAX, TRAVERSANT LES POUMONS AVANT DE RESSORTIR PAR LA POITRINE, ET UNE À LA TÊTE, ENTRÉE PRÈS DE L'OREILLE DROITE, TRAVERSANT LE CERVEAU ET RESSORTANT PAR LA TEMPE GAUCHE, EN CAUSANT D'IMPORTANTES FRACTURES DU CRÂNE, LA DÉCHIRURE DU TRONC CÉRÉBRAL ET L'ÉCRASEMENT DU CERVELET.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

L’aveuglante fumée de poudre se dissipe. Ça remue encore. Je contourne le piano, l’écarte du mur. Ils sont une demi-douzaine à s’accrocher là, comme s’ils cherchaient à s’enfouir dans le sol. Il y a du sang partout. Certains d’entre eux ne sont que blessés. Ils doivent mourir, tous.

Soudain, le plus proche d’entre eux se jette sur moi, attrape le pistolet et essaie de me l’arracher des mains. Il l’agrippe fermement, me regarde droit dans les yeux, dans une grimace de rage et de terreur que je n’oublierai jamais. Ça m’a surpris, mais j’ai pour moi l’adrénaline, la préparation, trois fois sa force, cent fois sa volonté. D’un geste brusque, je lui fait lâcher prise, je le repousse et l’abats. Il s’écroule sur ses amis, derrière le piano. J’ai tiré sur eux, encore et encore, comme pour me défouler de ce moment de tension. À deux de plus contre moi, j’étais perdu. Dans cet espace confiné, gêné par le fusil et mon harnachement, ils avaient une chance. Mais le rebelle était seul. Les autres ne s’organisent pas, ils attendent la mort. Et ils ont raison. Imaginez leur vision : fusil suréquipé en bandoulière, Glock à traceur laser, tenue paramilitaire, insignes de police, barda plein de chargeurs… Ceux qui me font face seront les premiers à mourir.

×16 SONDRE K. HOMME, 17 ANS. TOUCHÉ PAR SIX BALLES. DEUX DANS LE BRAS DROIT, UNE SOUS LE GENOU DROIT, UNE À L’ÉPAULE DROITE. UNE BALLE EST ENTRÉE PAR LE CÔTÉ DROIT DU TORSE, TRAVERSANT LE POUMON DROIT AVANT DE RESSORTIR PAR LE CÔTÉ GAUCHE DU DOS, PROVOQUANT UNE IMPORTANTE HÉMORRAGIE INTERNE. LE DERNIER TIR EST ENTRÉ PAR LA JOUE GAUCHE, A TRAVERSÉ LA CAVITÉ CRÂNIENNE AVANT D’EN RESSORTIR PAR LE SOMMET.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×17 BENDIK R.E. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR HUIT BALLES, À LA CUISSE GAUCHE, LA JAMBE GAUCHE, LE THORAX, LE BRAS GAUCHE À DEUX REPRISES, LE POIGNET DROIT, ET ENFIN LA TÊTE, À DEUX REPRISES. UNE DES BALLES A FRAPPÉ LE CÔTÉ GAUCHE DU FRONT, TRAVERSANT LE CORTEX FRONTAL AVANT D’EN RESSORTIR PAR LE SOMMET DROIT. LA SECONDE BALLE À LA TÊTE EST ENTRÉE PAR LE COIN GAUCHE DE LA BOUCHE, POUR SE LOGER DANS LES VERTÈBRES CERVICALES.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET AUX CERVICALES.

+ DANS LA PETITE SALLE, 3 FILLES ET 2 GARÇONS BLESSÉS PAR BALLES.

Halte au feu. Plus rien ne bouge. Silence assourdissant. Je me demande d’ailleurs si je ne suis pas devenu sourd. Odeur aigre de poudre et de sang.

Il y a des corps désarticulés partout, une dizaine de visages figés dans la surprise et la douleur, baignant dans des flaques de sang, couverts d'éclats de mobilier. De la brune, de la blonde, de la rousse, de la gothique, de la noire, de la belle, de la moche, du rouquin, du brun, du blond… Vivre ensemble, ça implique de mourir ensemble.

J'enclenche un nouveau chargeur. Ma réserve de munitions en a pris un coup.

Le sifflement dans mes oreilles s'estompe. Des sons me parviennent. Dans la pièce d'à côté, juste derrière le mur. Ça chuchote et ça remue.

Je dois écarter du pied le corps de la blondinette qui gît en travers de la porte, pour entrer dans la grande salle.

J'ai le temps de voir un jeune basculer par une fenêtre. Les occupants restants se replient vers les portes opposées, contre le mur du fond près des fenêtres, et sur le mur de gauche. Je tire par réflexe et parviens à toucher le dernier des fuyards, mais pas suffisamment pour le stopper.

+ DANS LA GRANDE SALLE, 1 GARÇON BLESSÉ PAR BALLES.

Une poignée de retardataires se cachent à ma droite, contre le mur séparant les deux salles, derrière une petite armoire blanche. Trois filles et un garçon s'empilent les uns sur les autres, se prennent la tête entre les mains et attendent, sous une fenêtre et une horrible tapisserie jaune. Qu'est-ce qu'ils espèrent ? Passer inaperçus ? Cette paralysie si étrange face à la mort, on ne la voit jamais dans les films. Je vise la fille la plus proche. Le premier tir arrache son petit doigt gauche. Mon cerveau en surrégime enregistre chaque instant de la scène, comme si elle était diffusée au ralenti. Les tirs suivants la projettent contre le mur. Sous la pluie de balles les membres font des gestes aberrants, les visages se tordent en des grimaces inédites, les corps se désagrègent, s'effondrent violemment, comme s'ils étaient jusque-là maintenus debout par une force supérieure, et que le marionnettiste venait de couper les fils.

×18 EIVIND H. HOMME, 15 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES. UNE AU THORAX, DEUX À LA TÊTE. LE PREMIER TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ PAR LA TEMPE GAUCHE, A TRAVERSÉ LE CERVEAU ET EST RESSORTI PAR LA TEMPE DROITE. LE SECOND TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ PAR LA POINTE DU MENTON, FRACASSANT LE SQUELETTE FACIAL ET LE CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×19 LENE MARIA B. FEMME, 19 ANS. TOUCHÉE PAR QUATRE BALLES, À L'ABDOMEN, L'ÉPAULE, LA GORGE ET LA BOUCHE. LA BALLE À LA GORGE A PARCOURU L'HÉMISPHÈRE CÉRÉBRAL DROIT ET S'EST LOGÉE À L'INTÉRIEUR DU CRÂNE. LA DERNIÈRE BALLE A FRAPPÉ LA BOUCHE, PÉNÉTRANT LE PHARYNX JUSQU'AUX VERTÈBRES CERVICALES.
MORT TRÈS RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×20 ELISABETH T.L. FEMME, 16 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À L'ÉPAULE DROITE, ET DEUX À LA TÊTE, PÉNÉTRANT LE CRÂNE ET LE CERVELET.
MORT TRÈS RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

+ DANS LE COIN DE LA GRANDE SALLE, 1 FILLE BLESSÉE PAR BALLES.

Je réprime une grimace. À bout portant, mes tirs ont répandu sur les murs blancs des fragments de crâne et des gros morceaux de cervelet qui dégoulinent lentement le long du plâtre. L'efficacité de mes armes me surprend moi-même. Sur Internet, j'ai vu des types recevoir sans broncher dix balles de 9mm, avant d'agoniser plusieurs heures. Là il m'en suffit de deux ou trois pour être certain que le *boulot est fait.*

Sur le mur de droite, les fenêtres, le camp. Sur le mur de gauche, un écran d'affichage, quelques posters à la gloire du parti. Contre le mur du fond, l'estrade. Le drapeau du parti travailliste est fixé sur le pupitre de conférencier, entouré d'enceintes, de bouquets de roses, d'un arbuste et de fanions rouges. Je suppose que l'ancienne ministre Gro Harlem Bruntland a tenu ici son discours, aujourd'hui même. Est-elle encore sur l'île ?

À part le commandeur du mouvement de résistance anti-communiste norvégien, il ne reste plus que deux personnes dans la grande salle. Une fille prostrée sous les fenêtres du mur de droite, et un homme accroupi derrière le pupitre. Qu'imagine-t-il ? On dirait un enfant qui ne sait pas jouer à cache-cache. La fille ne cherche pas à fuir, supplie à peine, lève une main devant son visage.

×21 HENRIK ANDRÉ P. HOMME, 27 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, LA PREMIÈRE À LA JOUE GAUCHE, RESSORTIE PAR LE COU, LA SECONDE À L'AILE DROITE DU NEZ, TRAVERSANT LE SQUELETTE FACIAL ET TERMINANT SA COURSE DANS LE HAUT DU POUMON GAUCHE, LA TROISIÈME AU COIN DE L'ŒIL DROIT, FRACASSANT LES OS DU CRÂNE ET LE TISSU CÉRÉBRAL.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×22 IDA BEATHE R. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES, LA PREMIÈRE TRANSPERÇANT LA MAIN DROITE, FRAPPANT LA JOUE DROITE, TERMINANT SA COURSE DANS LA 5E VERTÈBRE CERVICALE ; LA SECONDE ENTRANT PAR LE CÔTÉ DROIT DU FRONT POUR SE LOGER DANS LE CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Plus rien ne bouge. Je n'entends plus aucun bruit en provenance des pièces voisines. L'évacuation est bel et bien lancée. Je souffle enfin, j'ai l'impression d'avoir fait tout ça en apnée. Les vitres mettent en relief la fumée bleue. La lumière du plafonnier joue le rôle du soleil. Dans l'air flottent ces remugles écœurants, encore, de cordite et de sang. Et d'autre chose. La peur, peut-être. Ou la mort.

Persuadé que d'autres jeunes pas très malins doivent se cacher dans la pièce du fond, je me précipite dans le couloir. Ici la lumière est tamisée, intimiste. Mon équipement lourd, le bruit de mes bottes ensanglantées sur le sol, le claquement caractéristique de la culasse du Glock quand j'enclenche un chargeur et fais glisser une première balle dans le canon. Le pointage laser de l'arme qui balaie les murs. La sueur et la poussière sur mon visage. Mon regard fou de tension et de détermination. Je dois être terrifiant.

Sur ma droite, la sortie du café. Jonchée de bottes, de sacs et de vêtements. Plusieurs tableaux décrochés des murs se sont brisés sur le sol. Fuite compacte et précipitée…

J'entre dans le bas du T, la pièce du fond garnie de tables et percée de nombreuses et vastes fenêtres. Plus personne. Je jette un coup d'œil à travers les vitres : dehors quelques bancs vides, sur une sorte de terrasse de graviers qui s'achève en plongeant dans les bois, vers les rives nord de l'île.

J'avais l'effet de surprise. Ça va se compliquer maintenant.

En revenant dans le couloir, je tombe nez à nez avec un jeune tout ébouriffé, travailliste jusqu'au bout des mèches, qui n'a pas l'air au courant de ce qui se passe. Sa dernière vision sera celle d'une sorte de RoboCop armé jusqu'aux dents. Je tire. Il zigzague vivement dans ce petit espace, danse avec les balles… Je finis par le toucher et le faire tomber. Je m'approche. Il se tourne vers moi. Je vois sa terreur, il voit ma volonté. Je vise la tête et je tire. La balle perce le visage à côté du nez, lui projette la tête contre le sol. Un ruban de sang jaillit de la plaie, décrit un arc de cercle et asperge le sol. Son cerveau suinte par l'oreille et par les yeux.

×23 ALEKSANDER A.E. HOMME, 16 ANS. TOUCHÉ PAR SIX BALLES, À L'INDEX DROIT, À LA FESSE GAUCHE, À LA CUISSE DROITE, AU FLANC GAUCHE, AU COUDE GAUCHE, ET À LA TÊTE. LA BALLE À LA TÊTE EST ENTRÉE PAR L'AILE GAUCHE DU NEZ, RESSORTANT PAR L'OREILLE GAUCHE, CAUSANT UNE HÉMORRAGIE DE LA PARTIE INFÉRIEURE DU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

À côté de lui, une porte verrouillée. À tout hasard, je tire quelques coups de feu sur la serrure et l'ouvre d'un coup de pied. Personne : c'est un petit dépôt. Je perds du temps. Je retourne dans la grande salle, où six cadavres sont figés dans leur sang. Curieux hasard, ils sont presque tous roux et vêtus de noir. En repassant par la petite salle, je prends conscience de l'ampleur du massacre. Une piscine de sang. Une boucherie. L'odeur de poudre pique le nez, agresse les neurones, fait tourner l'esprit. Et tout ce sang… C'est indescriptible. C'est de la folie, c'est une blague. Les cadavres ont l'air d'être là depuis des heures… J'ai l'impression d'être seul ici. Quand j'étais enfant aussi, j'avais cette impression. Que tout est un décor, que tout est un théâtre, que les autres n'ont pas d'âme, qu'ils n'existent pas. Qu'ils sont des acteurs. Je n'ai pas de preuve que les autres sont des êtres pensants, donc j'ai décidé qu'ils n'en étaient pas. Et quelque part, je n'avais pas tort. Ces gens ne sont pas des être pensants, ce sont des figurants, des enveloppes. Leur peau que le sang a fuie est blême et glacée, pareille à celle des mannequins en plastique. Hier encore, ils faisaient semblant d'exister. Leur mort est cohérente, met fin à la supercherie.

Je sors à l'air libre. La pluie est une bénédiction. Qu'elle me lave de ce massacre qui me colle au visage. Je referme soigneusement la porte du café. C'est difficile à admettre, mais j'ai l'impression que je fais ça pour que les cadavres n'en sortent pas. Je me dis qu'il faudrait y mettre un petit écriteau. Du genre *Parental Advisory, Explicit Content.*

Je vois mon reflet dans la vitre. J'ai un regard que je ne connais pas. J'ai de la poussière et du sang sur le visage. C'est un assassin que je vois. Et ça ne m'impressionne pas plus que ça.

Cette fois je crois que ça y est. J'ai basculé de l'autre côté. L'angoisse est dépassée. J'ai tué une fois, dix fois, je peux tuer cent fois. Est-ce que c'est ça, avoir le goût du sang ?

Comment pourrais-je connaître un moment plus horrible que celui que je viens de vivre ? Le reptile a traversé la barrière de feu et je suis toujours là. Et je veux continuer. Dans la pire des situations, je n'ai pas failli, je n'ai

pas cédé aux émotions et à la raison. Mon cerveau est saturé d'informations, je reste concentré sur mes objectifs. Je suis devenu le jouet du reptile. C'est donc bien une question de quantité, d'habitude. Et de vitesse, aussi. L'obligation de passer d'une cible à l'autre fait oublier qu'elles ont un nom, un visage, une existence, une famille… Je pense que dans les abattoirs, les équarrisseurs ne regardent plus les yeux de toutes ces bêtes qui défilent devant eux. Ils mécanisent leur geste. La plupart du temps, l'animal disparaît de leur vue aussitôt, il est dépecé, découpé, empaqueté, étiqueté et expédié à l'autre bout du monde. Au revoir et merci. Chaque balle dans une nouvelle tête fait oublier la précédente. Il m'en faut d'autres. Il faut que ça aille vite. Il faut enchaîner.

Je n'ai passé que deux minutes dans ce café. Deux minutes. Je reprends le fusil. J'ai mal aux bras, au dos, à la tête. Je me rends compte que mon index gauche pisse le sang. Une profonde entaille. Je ne sais pas comment c'est arrivé. Quand j'ai été attaqué, peut-être. Ou avec ma baïonnette, ou avec le recul de la culasse du Glock.

Le camp est vide. Cette fois tout le monde semble avoir compris. Vous n'irez pas loin, mes agneaux. Vous allez tous vivre votre *expérience de mort imminente.* Vous connaissez bien cet endroit, mais j'irai partout, je ne vous laisserai aucune chance. Votre île est ma conquête, ce sera à vous de la fuir et de vous noyer. Malgré tout, j'ai un doute sur mon plan. Je me demande s'ils vont bien sauter à l'eau comme je l'espérais. Et s'ils restaient tous là, statufiés par la brutale incursion de la réalité sur leur territoire ? Aurais-je la force de les abattre ? De tuer plus de cinq cents personnes, tête après tête ? Je viens de laisser une énergie titanesque dans ce café. Plus jamais je ne sous-estimerai les assassins, pas même les plus débiles et les plus psychopathes.

J'ai tiré une bonne soixantaine de balles depuis mon débarquement. C'est beaucoup. J'ai peu de marge. C'est un combat, un vrai combat. Une guerre totale. Je dois continuer. Je dois *assécher le recrutement du parti travailliste*, je dois associer à la mort violente toute idée de rejoindre leurs rangs. La politique n'est pas un jeu, l'événement n'est pas innocent, l'histoire n'est jamais pacifiste. Il faut un drame, il faut des morts. Je suis annoncé. Mon public m'attend. Je m'élance parmi les tentes, vers le sud-ouest, là où a disparu le gros des troupes quand j'ai ouvert le feu. Ma décision de ne pas vérifier le contenu des tentes était déjà prise : il y en a une centaine, j'y passerais un temps fou.

Le terrain est boueux et glissant. Dans une flaque, une guitare, abandonnée. À part les affaires éparpillées et quelques traces de sang, c'est plutôt propre ici. J'imagine qu'il y a des poubelles de tri, ces gens-là sont très concernés par les problématiques environnementales. Ce sont des écolos parce qu'on leur a dit que c'était tendance de l'être. Tout ce qu'ils sont, ils le sont parce qu'il paraît que c'est tendance de l'être.

J'ai traversé la clairière, j'arrive au sud-ouest du camp. Le ciel ne m'a jamais paru aussi leste, bas et menaçant. À travers les arbres, je vois des jeunes prendre la fuite, le long d'un sentier de terre qui borde la falaise et longe la rive ouest du fjord. D'autres semblent hésiter. J'épaule mon fusil et tire sur la fille la plus proche.

×24 EVA KATHINKA L. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES, UNE À L'ÉPAULE ET UNE À LA GORGE, QUI A TRAVERSÉ LE CERVEAU ET LE CRÂNE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

17 heures 30.

À une dizaine de mètres, un jeune homme sort de sa tente, une des dernières du camp. Un Ipod sur les oreilles, il ne me voit pas, ne semble pas du tout concerné par ce qui se passe. Il ressemble beaucoup à un ancien ami. J'approche de lui en douce et applique quasiment le canon du fusil sur sa tempe droite.

×25 TORE E. HOMME, 21 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LA TEMPE DROITE, SORTIE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DU FRONT EN PASSANT PAR LE BULBE CÉRÉBRAL.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Je m'approche du petit sentier, grimpe sur un monticule rocheux qui le surplombe. Je constate avec stupéfaction qu'une dizaine de jeunes sont couchés là, à même le sentier, contre le grillage interdisant l'accès à la falaise. Certains d'entre eux semblent blessés. Ils devaient se trouver parmi les tentes. Pas un ne bouge. Je comprends qu'ils font les morts. *Ils font les morts.* Rien ne m'a jamais paru aussi stupide… Quel défaut d'instinct ! Ces moutons se condamnent. Je pense qu'ils ne réalisent pas ce qui se passe. Ils ont préféré se terrer là en attendant de voir. Leur seul moyen de s'échapper

serait de sauter par-dessus la barrière. De cette hauteur, c'est la mort assurée.

Je dois agir vite, ne pas leur laisser le temps de réfléchir. Du haut de mon rocher, je tire. Deux d'entre eux décident de changer de stratégie, à peine se sont-ils relevés que je les abats. Je dégaine le Glock et m'approche. Le bruit d'un tir à la tête n'a aucun équivalent. Un bruit d'implosion, sourd et aqueux. À une si faible distance, la poudre s'incruste dans les visages, tout autour de la blessure, comme un tatouage infecté. J'ai une pensée étrange. Je me dis qu'à mesure que ces gens meurent, je deviens immortel. Mes douilles parsèment les corps.

À cet instant, un jeune a relevé la tête et m'a souri, comme si on allait faire ami-ami. Ce n'est pas idiot. La situation est tellement absurde, de son point de vue. Que je le tue, que je lui rende son sourire, voilà deux éventualités au moins aussi probables l'une que l'autre. Mais le reptile n'est pas fraternel. Cette intrusion dans ma carapace mentale, cette tentative de forcer mon blindage émotionnel, ça ne me plaît pas. Je l'abats d'une balle en plein sourire.

Le but du jeu en cas de tuerie est de ne pas se faire remarquer.

Une main émerge d'entre deux corps, semble chercher de l'air. Je vois une cheville ensanglantée, tremblante. Un garçon tente de ramper le long du grillage. Je mets fin à ses espoirs, dans la nuque. Il bascule sur le dos. Je vois ses yeux qui roulent, ses pupilles qui disparaissent sous les paupières, la bouche qui s'ouvre, le filet de bave qui s'étire d'une lèvre à l'autre, la pomme d'Adam qui va et qui vient, les jambes qui vibrent, les mains qui se crispent dans le vide…

À côté de lui, la poitrine d'une jeune fille allongée sur le dos semble tressaillir. Ce ne sont pas les mouvements saccadés d'une agonie. Sa (trop petite) poitrine se soulève brusquement, par à-coups. Elle fait la morte. Derrière ses cheveux blonds shampouinés de sang, je vois qu'elle pleure. Même si sa vie est en jeu, il faut qu'elle chiale. J'ai horreur des hystériques, incapables de se contrôler. Et c'est très vilain de simuler. On ne simule pas avec moi.

La tête explose, le recul m'électrise la main. La friponne émet un long et pénible bruit de respiration engorgée, comme si elle ronflait dans de l'eau. La poitrine se soulève d'un coup, se gonfle de vide, puis s'affaisse dans un suintement et ne bouge plus. Respiration stertoreuse d'agonie. Le gasp, on appelle ça. C'est quelque chose qu'on ne peut pas imiter. Ni oublier.

Je recharge mon Glock, bien décidé à doubler la mise pour tout le monde. Rentabilisons. Je n'ai pas charrié autant de munitions pour rien. J'ai bien fait : je démasque un second simulateur, allongé les bras en croix, un cadavre sur la poitrine. Il est trahi par sa veine temporale, qui se gonfle et se dégonfle à un rythme rapide et constant. J'allume le laser du Glock et le pointe sur cette preuve de vie. Ça m'évoque un acte chirurgical. Je ne tremble pas : la bille verte est fixée sur sa tempe. Il garde les yeux fermés, incapable de regarder la mort en face. Sait-il que je suis là ? Devine-t-il ce que je m'apprête à faire ? Sent-il le point de chaleur du laser ? À quoi pense-t-il ? Il doit prier pour disparaître. Ou pour que je disparaisse. Quand on est sur le point de crever, la pensée magique s'empare de votre cerveau et en évacue toute logique. Normalement, un individu en état de survie doit atteindre le stade suivant, ce stade où l'instinct pur, où le reptile prend seul les commandes, élimine toute émotion, tout calcul, toute conception intellectuelle, pour faire ce qu'il faut faire. Parce qu'au bout du compte, dans un tel contexte, seul le reptile sait. Le sien doit hiberner. Un reptile ne rêve pas, contrairement à mon marxiste, si bien programmé pour mourir sans réagir qu'il reste bloqué dans son onirisme et sa pensée magique. Des choses insensées doivent défiler dans son esprit. Il doit tenir pour responsable de ce qui lui arrive un tas de causes irrationnelles. Il doit espérer que penser à un tas de choses idiotes l'aideront à s'en sortir. Sait-il que tout est analogique ? Sait-il que c'est moi et moi seul qui décide ?

Vie.

Cerveau.

Stimuli-nerfs-tendon-muscles-doigt-détente-percuteur-poudre-détonation-balle-canon-air-crâne.

Cerveau.

Mort.

Tout part du cerveau, passe par le cerveau, finit par le cerveau. Tout est analogique.

Le reptile n'a pas besoin de savoir tout ça. Il sait l'essentiel. Qu'il faut survivre et qu'il faut tuer.

À quelques mètres, un autre jeune n'a pas l'air de simuler, mais n'est pas tout à fait mort non plus. Sa poitrine se soulève, secouée de convulsions. Pantalon bleu noir de sang, veste incohérente à demi-enfilée sur son torse nu. Il a les bras repliés sous lui, comme s'il était paralysé.

Sa bouche s'ouvre et se ferme, semble chercher un oxygène qui n'existe pas. Ses yeux sont ouverts, trop ouverts. Emporté par un sincère élan de charité, j'écrase ma botte contre sa gorge, pour le maintenir. Le Glock le regarde. Il regarde le Glock. Il a l'air prêt.

×26 TARALD K.M. HOMME, 18 ANS. TOUCHE PAR CINQ BALLES. UNE À LA CUISSE GAUCHE, UNE DANS LE DOS, TRAVERSANT LE POUMON GAUCHE, LE CŒUR ET L'ABDOMEN. UNE DANS LA GORGE, TRANCHANT LA JUGULAIRE EXTERNE GAUCHE. DEUX À LA TÊTE, ENTRÉES PAR LA JOUE GAUCHE, DÉTRUISANT LE SQUELETTE FACIAL POUR SORTIR PAR LA GORGE ET LA JOUE DROITE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×27 MARIA M.J. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, À LA CUISSE DROITE, SOUS LA PEAU DU DOS ET À LA TÊTE. LE TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ PAR LE SOMMET DU CRÂNE, A TRAVERSÉ LE LOBE FRONTAL DROIT ET LE LOBE PARIÉTAL GAUCHE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×28 MONICA ISELIN D. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À LA MAIN DROITE, UNE DANS LE DOS ET UNE À LA TÊTE. CETTE DERNIÈRE A FRAPPÉ LE CÔTÉ DROIT DU MENTON, SORTANT PAR LE COU EN PROVOCANT L'ÉCLATEMENT DE DEUX VERTÈBRES CERVICALES ET LA DESTRUCTION DU BULBE RACHIDIEN.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA NUQUE.

×29 ÅSTA SOFIE H.D. FEMME, 16 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À LA CHEVILLE GAUCHE, UNE À L'OMOPLATE DROITE ET UNE À L'OCCIPUT, CETTE DERNIÈRE ENDOMMAGEANT LA PARTIE POSTÉRIEURE DU CERVEAU, LE CERVELET, ET CREUSANT DES LIGNES DE FRACTURE DES DEUX CÔTÉS DE L'OS TEMPORAL.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×30 ANDERS K. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES, UNE À LA CHEVILLE DROITE, L'AUTRE À L'OCCIPUT, DÉTRUISANT L'HÉMISPHÈRE CÉRÉBRAL DROIT.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×31 BANO ABOBAKAR R. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES À LA TÊTE. LA PREMIÈRE EST ENTRÉE PAR LE CÔTÉ DROIT DE L'OCCIPUT, PÉNÉTRANT DANS LE CERVEAU. LA SECONDE EST ENTRÉE PAR LE SOMMET DU CRÂNE, TRAVERSANT LE CERVEAU, LA BASE DU CRÂNE, LA GORGE ET LA CAVITÉ THORACIQUE GAUCHE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×32 ANDREAS E. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, UNE À LA TÊTE ET DEUX À LA NUQUE. LE TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ PAR LE CÔTÉ GAUCHE DE L'HÉMISPHÈRE CÉRÉBRAL, RESSORTANT PAR LE COU. LA SECONDE BALLE À LA NUQUE A TRAVERSÉ L'HÉMISPHÈRE CÉRÉBRAL DROIT ET LE FRONT.

MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×33 SILJE S. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À LA MAIN GAUCHE ET DEUX À LA TÊTE, LA PREMIÈRE DANS LA JOUE GAUCHE, SORTANT PAR LA JOUE DROITE, LA SECONDE ENTRANT PAR LE SOMMET DU CRÂNE, TRAVERSANT LE CERVEAU ET LA BASE DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

+ SUR LE SENTIER, 1 BLESSÉE PAR BALLE.

Sous les corps se forment de larges flaques de sang, noires comme du pétrole. Une dizaine de cadavres parfois à demi-nus, étiolés, troués, brisés. Ce tas de corps fait des bruits de craquements, des bruits d'eau, des bruits d'air. Cette violence épouvantable n'a plus la même force. Je n'ai toujours pas renoncé à mon idée de décapiter du ministre. Je regarde un peu mes cadavres, s'ils ont des tronches de VIP. Mais un mort n'a pas du tout la tête d'un vivant, je crois que je ne reconnaîtrais même pas mon père. Ils se ressemblent tous. Dans la mort, et seulement dans la mort, nous sommes tous égaux. Une des mortes a les cheveux coiffés comme Ioulia Timochenko, en moins réussi. Ils ont l'air bien jeunes, tous ceux-là. J'espère qu'ils avaient au moins seize ans. Chacun comprendra que je n'avais pas le temps de leur demander un extrait d'acte de naissance. Jeunes ou pas, ce n'en sont pas moins des traîtres de catégorie B et C.

Mon regard passe d'un mort à l'autre, avec la curiosité d'un enfant devant un oisillon écrasé. Je n'ai plus cette acuité répulsive, ce blocage psychique qui me faisait tant douter. Je crois avoir emmagasiné suffisamment d'horreur réelle pour surmonter à jamais mon dégoût. J'ai passé des années à m'injecter ça dans le cerveau, sous forme virtuelle… Il m'a fallu quelques dizaines de *vrais* cadavres pour être enfin libéré de mon aversion. Après une telle dose, l'indolence est irrévocable. C'est terrible, l'habitude. Il y a quelques minutes, parvenir à abattre ne serait-ce qu'une personne me paraissait le bout du monde. Comme si j'avais rêvé de l'Everest toute ma vie et qu'après une journée d'ascension je ne pouvais plus faire un seul pas.

J'irai au bout. Plutôt que de faire demi-tour, les vrais alpinistes préfèrent mourir au sommet.

Des bruits de plongeons attirent mon attention. Deux ou trois gros plouf, quelques mètres plus loin. Des pierres ? Des cibles ? En tout cas ils n'iront

pas loin. Au moins ceux-là appliquent mon plan. L'espèce humaine est théoriquement « généraliste ». Nous savons courir, sauter, nager, grimper, ruser, nous battre, nous cacher… question adaptation, nous sommes plus polyvalents que n'importe quelle autre espèce. Je pensais les réveiller, les faire courir, les faire se jeter à l'eau massivement, leur rendre des réflexes, de l'instinct, de la vie. Les plus atteints sont incapables de mettre un pied devant l'autre. Depuis combien de temps n'ont-ils pas eu peur ? Votre morale a mangé votre cœur et votre âme, je vous rends la peur que vous avez désapprise, je vous rends quelque chose d'humain, une sorte d'éclair rédempteur avant la mort. Vous avez vécu en zombie, vous mourez humain. Votre reptile, lui, est sans doute mort depuis longtemps, intoxiqué par toutes les saloperies qu'on vous fait avaler. Vous n'avez plus que votre logiciel externe, qui recommande au système d'attendre la fin du bug Breivik.

En me penchant au-dessus de l'a-pic rocheux qui surplombe le fjord, je me dis que c'est un acte totalement inédit de flinguer des gens sur une île. D'ici je ne vois même pas le rivage. Je constate avec aigreur qu'il n'y a personne dans l'eau.

J'emprunte le sentier vers le sud. Seule une petite barrière de fortune me sépare de la falaise qui domine les eaux grises et vertes d'une demi-douzaine de mètres. Mon sentier est inégal, d'abord quasiment taillé dans la roche, à même la paroi, puis serpentant entre les arbres, à bonne distance du loch. Je marche sur du gravier terreux, puis sur un tapis de feuilles et d'épines couleur rouille. La physionomie de la falaise est changeante. J'aperçois maintenant une sorte de plage de cailloux, parfois envahie de broussailles. Le grillage racorni par la corrosion a laissé place à une main courante, bricolée le long du sentier, de morceaux de bois cloués sommairement les uns aux autres. Je recharge mes armes et j'observe la berge. Caillasse et eaux stagnantes, verdâtres. Les branches d'un arbre noir, tordues sur les eaux, ont la forme inquiétante d'une main squelettique. La surface noire du fjord est fripée par les bourrasques. De ce côté-ci de l'île, les rives continentales les plus proches sont à plusieurs kilomètres. Tout habillé, ça ne va pas être facile.

Il y a une bonne odeur de forêt ici, très forte. Le parfum caractéristique de la pessière. J'avais les mêmes épicéas derrière ma ferme, à Rena. Mes bottes adhèrent à la terre grasse et lourde. Je tape régulièrement du talon sur les rochers affleurants, pour les libérer de la boue qui s'y agglutine. J'ai l'impression que les branches des épicéas aussi tentent de me retenir,

d’agripper mon gilet tactique pour donner de l’avance à leurs hôtes de toujours. Cette île me donne l’impression d’être faussement neutre, d’être une chose, une entité. Ça m’arrache un frisson.

Je remets cette théorie Gaïa à plus tard. Le reptile avance, jette de fréquents coups d’œil derrière lui, dans les bois, par-dessus la main courante, vers la rive. J’aperçois tout un groupe de jeunes qui tentent de se réfugier en contrebas du chemin. Ils progressent le long d’une corniche, une sorte de sentier rocheux taillé dans la paroi, qui descend jusqu’à une grève de grosses pierres, en forme de calanque, dont on ne peut s’échapper qu’à la nage. Certains tentent de se cacher derrière des broussailles et sous les aspérités de la paroi. Ils sont piégés.

J’enjambe le bastingage et fais quelques pas vers eux. La pierre granitique est friable, dangereusement humide. Pas la peine de descendre plus bas. Certains d’entre eux parviennent à se blottir sous la voûte de l’escarpement, d’autres s’éloignent à la nage. Et les autres, une douzaine, pourquoi restent-ils tous là ? Le plan, c’est que vous plongiez ! Je crie : « Vous allez tous mourir aujourd’hui, marxistes ! »

Bien stable du haut de mon rocher, je les mets en joue et bloque mon souffle. Ils tombent sous mes balles, je les cloue à la roche. À cette distance, je dois m’assurer qu’ils ne se relèveront pas, frapper chaque corps à plusieurs reprises. Moins précis, mais tout aussi radical.

×34 SONDRE F.D. HOMME, 17 ANS. TOUCHÉ PAR QUATRE BALLES, UNE DANS LE DOS, UNE À L’ABDOMEN ET DEUX AU FLANC DROIT, SOUS L’AISSELLE. UNE DES BALLES EST ENTRÉE DANS LA POITRINE, PÉNÉTRANT L’ŒSOPHAGE ET LA TRACHÉE, AVANT DE SORTIR AU-DESSUS DE LA CLAVICULE GAUCHE. UNE AUTRE BALLE A PÉNÉTRÉ LES POUMONS ET L’AORTE, SORTANT PAR LE FLANC GAUCHE.
MORT RAPIDE, SUITE À L’HÉMORRAGIE DUE AUX BLESSURES À LA POITRINE. CORPS RETROUVÉ DANS L’EAU, À 30 MÈTRES DU RIVAGE.

×35 SIMON S. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES. UN TIR DANS LE GENOU DROIT ET UN TIR DANS LE DOS, PÉNÉTRANT LA TRACHÉE, L’ŒSOPHAGE ET RESSORTANT PAR LE STERNUM, TRANCHANT AU PASSAGE L’ARTÈRE CAROTIDE DROITE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA POITRINE.

×36 MODUPE ELLEN A. FEMME, 15 ANS. TOUCHÉE PAR QUATRE BALLES, DANS LA NUQUE, LE DOS ET LES FLANCS. LE TIR AU COU A PERFORÉ LA COLONNE VERTÉBRALE, ENDOMMAGEANT LA MOELLE ÉPINIÈRE ET L’ŒSOPHAGE, LA TRACHÉE ET L’ARTÈRE CAROTIDE DROITE. LA BALLE DANS LE DOS A PÉNÉTRÉ LA PAROI THORACIQUE, LE LOBE PULMONAIRE, LE DIAPHRAGME

ET LA CAVITÉ ABDOMINALE. LES DEUX COUPS AUX FLANCS DROIT ET GAUCHE ONT PÉNÉTRÉ LA COLONNE VERTÉBRALE, ENDOMMAGEANT LA MOELLE ÉPINIÈRE ET DÉCHIRANT LES ARTÈRES RÉNALES.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA NUQUE ET AU DOS.

×37 SHARIDYN MEEGAN N.S-B. FEMME, 14 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES DANS L'ÉPAULE GAUCHE. LA PREMIÈRE A TRAVERSÉ LE POUMON GAUCHE, L'ARTÈRE PULMONAIRE ET L'AORTE. LA SECONDE A ÉCRASÉ LA 11E VERTÈBRE THORACIQUE ET LE FOIE, AVANT DE SORTIR PAR LE FLANC DROIT.
MORT RAPIDE, D'UNE HÉMORRAGIE INTERNE ET EXTERNE.

×38 MARIANNE S. FEMME, 16 ANS. TOUCHÉE PAR UNE BALLE DANS L'AINE DROITE, ROMPANT L'ARTÈRE PELVIENNE AVANT DE SORTIR PAR LE FLANC DROIT.
MORT RELATIVEMENT RAPIDE, DES SUITES D'UNE HÉMORRAGIE.

+ EN CONTREBAS DU SENTIER, 5 FILLES ET 3 GARÇONS BLESSÉS.

Il y a des nageurs, mais ils ont disparu de ma vue le long de la falaise. Je reste un instant fasciné par cette eau qui s'empourpre à toute vitesse autour d'une de mes victimes, cette eau noire qui devient rouge comme le Nil quand Moïse y trempe son bâton. Comme Virgile, comme Enoch Powell, il me semble voir les eaux écumer d'un sang abondant. L'image me rappelle des scènes de chasse au dauphin, dans les Îles Féroé, où les mammifères sont massacrés près des plages à grands coups de crochets de métal.

J'hésite à carrément descendre sur la rive, pour m'assurer que je ne peux pas en déloger quelques autres qui se seraient cachés un peu plus bas, sous l'escarpement. Mais il faudrait pouvoir remonter : rien n'est moins sûr avec tout mon attirail. La pluie achève de m'en dissuader.

Je retourne sur le sentier et reprends ma marche.

17 heures 37.

Le chemin s'élargit. Quelques mètres plus loin, les lettres délavées d'une pancarte ficelée autour d'un arbre indiquent que cet endroit s'appelle « sentier des amoureux ».

Je me dirige vers la pointe sud de l'île. Le sentier s'abaisse, débouche sur un relief nettement moins accidenté. À ma droite le rivage est maintenant accessible. Le grillage, devenu inutile, a disparu. Les rochers s'aplanissent et laissent place à des arbres épars. Je marche jusqu'à la rive

sud, là où les derniers reliefs de l'île glissent lentement sous le fjord. Je pense qu'une centaine de personnes sont à l'eau maintenant.

En avançant sur la pointe sud, je ne vois personne. Il n'y a plus de falaise, qu'un rivage de plaques granitiques, bordé par quelques arbustes. D'ici, j'aperçois l'embarcadère, ma voiture. Et quelques nageurs.

17 heures 40.

« Revenez ici ! Arrêtez, revenez ! »

Je m'égosille pour rien, ils sont déjà loin. Je tire dans leur direction quelques balles qui frappent la surface autour d'eux, en formant de grandes colonnes d'eau. « Vous allez tous mourir ! »

Guerre psychologique. Ça compte beaucoup, dans mon plan. Il y a quelques jours, je pensais me coudre une croix gammée sur la poitrine, le symbole du mal absolu, blasphème redoutable en Norvège. Ça aurait terrorisé tout le monde. Mais c'était du pain béni pour les médias, ils auraient fait de moi un nazi.

Soudain, je le vois. Un jeune homme qui se tient là, dans l'eau, à quelques encablures de cette plage de roche. Immobile, il me fait face. Il est trempé. Il a dû partir à la nage avant de faire demi-tour. Le fait qu'il m'ait tranquillement regardé m'exciter sur les nageurs ne me plaît pas du tout. Il a dans le regard quelque chose de déterminé, comme s'il préférait m'affronter plutôt que mourir en minable. À demi-immergé, il est debout et me fait face. J'épaule mon fusil. Son visage apparaît dans la lunette de visée. « Ne tirez pas ! »

Il ne supplie pas : il me *demande* de ne pas le tuer. Je dois dire que ça m'impressionne. Ça me fait hésiter. Et il y a son look. Certains Utøyistes semblent plus gauchistes que d'autres, lui a l'air d'un mec de droite égaré. Des signes ne trompent pas. La coiffure, le visage, le regard… ce gosse me ressemble. Je me vois en lui. Ce type est encore jeune, il a le temps de s'apercevoir qu'il a un cerveau. Et peut-être qu'il se cache la vérité, comme je l'ai fait pendant des années. J'ai baissé mon arme et j'ai regagné mon sentier. Je n'allais quand même pas me tirer dessus.

Je reviens sur mes pas, m'enfonce dans les bois en direction nord-ouest. J'avance doucement, parmi les frondaisons tardives et la broussaille, bien décidé à surprendre une proie. Je suis sous le vent.

Je l'ai vu. Il m'a vu. Un jeune, pétrifié, coupé en plein élan, entre deux buissons. Traits ciselés, cheveux courts. Il me regarde, de ses yeux de proie. Il sait. Soudain, une jeune fille aux longs cheveux bruns apparaît derrière lui, et marche à découvert, avec l'allure parfaitement détachée d'une promeneuse du dimanche. Il hurle quelque chose, tente de l'avertir. Elle comprend. Se met à courir. Le canon du fusil se fixe sur elle, aimanté à sa course. Suspense. La seconde suivante, elle s'effondre avec la grâce d'un tas de bois.

Je marche vers le garçon. Pâle comme un linge, il ne bouge pas. Me fixe toujours. « Cours ! », j'ordonne. Il ne fait rien. Je lève mon fusil et tire. Ses yeux s'écarquillent, il tombe à genoux en se tenant la gorge des deux mains. Le sang jaillit d'entre ses doigts, dans un bruit d'aspersion épouvantable. Le tee-shirt maculé de sang, la bouche grande ouverte, il me regarde toujours, d'un regard qui exige de l'aide, des explications. Scène désagréable. Je veux anéantir le poids de cette souffrance intrusive que je reçois en plein visage. Je tire deux fois, en pleine tête.

Je me dirige vers la fille, apparemment, touchée au bas ventre. Je l'achève d'une balle en plein visage. Elle est pieds nus. C'est bizarre, de mourir pieds nus. Ça a un côté indécent.

×39 GIZEM D. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES, LA PREMIÈRE DANS LA CRÊTE ILIAQUE GAUCHE, LA SECONDE ENTRÉE PAR L'ŒIL GAUCHE, BRISANT LE CRÂNE ET SORTANT PAR L'HÉMISPHÈRE CÉRÉBRAL.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×40 JOHANNES B. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, DEUX À LA TÊTE ET UNE À LA GORGE. LES TIRS À LA TÊTE SONT ENTRÉS PAR LE CÔTÉ GAUCHE DU FRONT, CAUSANT D'IMPORTANTS DOMMAGES AU CERVEAU. LE TIR À LA GORGE A TRAVERSÉ LE POUMON GAUCHE AVANT DE RESSORTIR PAR LE DOS.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Je me sens léger comme l'air. Je vérifie mes chargeurs : il ne me reste que quelques dizaines de cartouches de .223. Le Glock est à sec. Je dois regagner ma base pour faire le plein, avant que la police n'arrive. J'en profiterai pour me ravitailler. Je n'ai plus d'eau, ma gorge me brûle, mes bras sont tétanisés. Combien en ai-je descendu ? Dix ? Vingt ? Trente ? En tout cas l'objectif principal est atteint : personne n'échappera à mon coup de publicité.

Les flics ne vont plus tarder maintenant.

Après quelques pas, je débouche dans une clairière. Un bâtiment rouge est posé là, bizarrement, au beau milieu de la pelouse. La scène a quelque chose de sinistre, on se croirait dans un vieux film d'épouvante. Le plan de l'île me revient en mémoire : c'est l'école. Ils l'ont installée à l'écart du camping et de la scène. Pour bien assimiler la propagande, c'est mieux d'être au calme.

Là-dedans il y a des lits, une cuisine, une salle de bain. Tout ce qu'il faut. Monté sur pilotis, le bâtiment est moins intimidant de près. Du bois léger, peint à la va-vite. Je ne peux guère en faire le tour, l'arrière du bâtiment est envahi de broussailles.

Y'a-t-il du monde là-dedans ? Sans doute. Porte fermée, vitre opaque. La fenêtre du bâtiment est trop haute pour que je puisse jeter un œil à l'intérieur. Je frappe à la porte. Rien. J'énonce ma qualité de policier. Silence. Je fais un pas en arrière, épaule le fusil et tire deux balles à travers la vitre de la porte. Des hurlements et un bruit de cohue répondent au retentissement des tirs. C'est la panique là-dedans. Ils doivent être très nombreux. Je pourrais défoncer la porte d'un coup de pied… Mais ils doivent s'être préparés à me recevoir. Dans un si petit espace, je risque d'être assailli de toutes parts.

Cette île regorge de planques. La fouiller prendrait du temps. Où aller ? C'est exactement comme dans un jeu vidéo, je n'aime pas avoir trop de choix. Rien de plus pénible que d'être face à plusieurs portes.

Je repense au ferry. Peut-être qu'ils sont en train d'évacuer ? Cette idée m'angoisse subitement. S'ils détalent et que les flics arrivent, les choses risquent d'en rester là, et moi d'être abattu comme un chien. Il faut que je retourne à ma base, avant qu'ils ne me la confisquent. Je ne trouverai plus personne ici.

En fuyant le café et le camp, beaucoup de cibles ont dû se réfugier le long des rivages ouest et nord. Elles n'iront pas bien loin. À moins qu'elles ne se concertent… certaines m'auront vu partir vers le sud-ouest. Elles vont passer le mot, et toutes vont se précipiter vers l'embarcadère, vers le salut.

17 heures 45.

Je traverse la forêt qui sépare l'école des maisons d'accueil, sans rencontrer personne. J'arpente d'abord la piste comme un brave promeneur,

avant de me dire qu'il ne serait peut-être pas idiot de marcher sous le couvert des arbres. Histoire de ne pas me faire repérer si les flics sont déjà là. Et peut-être pour surprendre les jeunes que je croiserai.

J'ai du mal à réaliser que l'opération est en cours. Le monde va me connaître, le monde va me lire. Je reste dans un état second, accablé par l'angoisse de la fin qui approche, la démence de l'acte, l'épuisement physique, la satisfaction d'avoir agi, d'avoir eu cette volonté, ce courage, cette folie, qui feront de moi un homme célèbre, un homme qui obligera le monde entier à regarder la réalité en face. Je ne me suis pas contenté du degré zéro de la colère, celui des grandes gueules, des guerriers de clavier ou des héros romantiques qui ne mettent jamais les mains dedans. Je suis allé au bout. J'ai troué des crânes, éparpillé des viscères, transpercé des os, dispersé des chairs. J'ai répandu des litres de sang. Je les ai fait courir, hurler, supplier, chialer. À part celui qui me ressemblait et les enfants, bien évidemment, je n'ai accordé aucun passe-droit.

Je débouche dans la clairière, laisse le terrain de volley sur ma droite. Face à moi, le drapeau rouge des jeunesses travaillistes flotte au-dessus de la douane et des deux bâtiments qui jouxtent l'embarcadère. J'aurais dû me munir d'un étendard, une croix rouge sur fond blanc, amener le leur et hisser le mien. En approchant prudemment des bâtiments, je constate que l'endroit est désert. Cette solitude est étrange. Où sont-ils tous ? Cinq cents travaillistes sur douze hectares, tout de même, je devrais en apercevoir quelques uns. Personne n'a eu l'idée de venir chercher son salut près du quai ? Seul le ciel légèrement plus sombre me confirme que le temps ne s'est pas arrêté.

Les fondations en vieille pierre de la douane sont apparentes d'un bon mètre. Le reste du bâtiment est entièrement couvert d'un lambrissage blanc bas de gamme. On dirait une maison de banlieue nord-américaine. De l'autre côté de la piste, il y a un chapiteau blanc, une remorque rouge et jaune attelée à un petit tracteur. Sur la piste, la camionnette noire contenant ma caisse à munitions.

Je longe l'arrière de la douane. Il doit y avoir du monde là-dedans. Je le sens. Je passe entre les bâtiments, la baraque rouge au toit blanc qui a l'air d'un café, et la grange rouge vif, à côté du drapeau du parti, mollement soulevé par les rafales du soir.

Je regarde à travers les fenêtres. Trop sombre, je ne vois rien. J'entends des bruits provenant du quai. Des cris lointains. Si les gars du ferry sont

encore là, plus de pitié. De là, je ne vois personne, ni sur le quai, ni sur la rive d'en face. La montagne du continent me paraît gigantesque. En dehors de quelques bâtisses, des résineux à perte de vue. Les autres rives du fjord ressemblent toutes à celle-là.

Je marche vers le quai, à découvert. Au passage je jette un œil sur mes deux premiers cadavres, celui de la bonne femme et du vigile, étendus entre les châteaux gonflables. Ça a bien eu lieu. Ils me paraissent incroyablement lointains. Je constate que la mort fait déjà son œuvre. Les lèvres sont bleutées, les visages et les mains sont blafards, nervurés de stries violacées. L'œil du garde est couvert d'une humeur vitreuse, comme figé sous une couche de vernis, comme celui d'un animal empaillé. Même dilué par la pluie, le sang a pris une teinte parfaitement noire. L'éternité semble s'être emparée d'eux.

Depuis le quai, je vois une grosse barcasse qui s'éloigne péniblement, en direction de l'embarcadère du continent. Plusieurs personnes à bord. Je reconnais ce bateau, une coque de noix blanche avec un phare rouge en guise de mat, baptisée Reiulf. À mon arrivée, il était amarré sur Utøya.

17 heures 48.

Grotesque embarcation louvoyante, prenant gîte et eau, dans laquelle se terrent des gosses défroqués, bariolés, entassés, qui rament en désordre. Les feux se mettent à clignoter. Bizarrement, une jeune fille se lève et me fait signe. C'est la nef des fous.

Je tire quelques balles dans leur direction, au moins pour les dissuader de revenir. Ils sont à cent, deux cents mètres, un peu loin. Je me décale sur l'extrémité du quai, pour m'ouvrir un meilleur angle de visée. Je tente de les stopper par un tir de précision, mais les balles frappent l'arrière du bateau. J'y laisse un demi-chargeur, dénombre une dizaine d'impacts sonores contre la coque. Ça ne les arrête pas. Tous ont plongé dans le fond de la barque, qui paraît maintenant dériver vers le sud.

Le ferry a disparu. Brave capitaine ! S'il n'a pas manqué le début, il est sans doute encore en train de fuir. En revanche, j'aperçois des embarcations civiles, genre vedettes, qui font mine de vouloir recueillir mes nageurs, vers le nord. Je tire quelques coups de semonce dans leur direction. Ça va les refroidir.

Je prends conscience que je ne peux plus quitter cette île. J'ai imaginé tous les scénarios, je pensais être accroché par la police bien avant d'arriver sur Utøya. Ma seule terreur était de ne pas y parvenir. J'y suis. Je n'en partirai plus. Tout se jouera finalement ici, sur cette île vaguement en forme de cœur.

Je distingue de l'agitation sur la rive opposée. Ça commence à remuer. Il y a une voiture de police, une ambulance jaune fluo. Je vois un gars courir sur l'embarcadère. J'hésite à lui tirer dessus. Mais je me dis que s'il y a un tireur d'élite en face, il a sans doute une bien meilleure arme que la mienne… Ma lunette de visée est optimale à cent mètres, au-delà, le tir devient imprécis. La berge d'en face est à six cent vingt mètres.

En plissant les yeux, j'aperçois plusieurs nageurs, à environ quatre cents mètres, à peine visibles, trahis par leur sillage. Pas de doute possible : des cibles prennent le large. Et elles semblent en mesure de réussir leur traversée… À cette distance, impossible de les toucher. « Revenez ! », je m'égosille. « Vous êtes sauvés ! » La montagne me renvoie mon cri. Inutile : ils sont plus proches de l'autre rive. Peut-être que beaucoup d'entre eux se sont noyés ?

Je ne peux rester exposé ainsi, à la vue du continent. J'abandonne ceux-là à leur sort et je remonte vers les maisons. À en juger par ce que j'ai observé sur le quai opposé, il me reste un peu de temps. Il doit y avoir encore au moins quatre cents cibles sur cette île, dont je n'ai pas visité la partie nord, les bois et les rivages situés de l'autre côté du terrain de foot. D'après mon plan, cette partie de l'île est boisée et accidentée. Le refuge idéal.

En passant devant la douane, je me dis qu'il y a quelque chose à faire… *Delanda Utøya !* Je me dirige vers ma caisse de munitions et entreprends d'abord de faire le plein. Je récupère quatre chargeurs, deux de fusil, deux de pistolet. Je prends le temps de remplir un des chargeurs vides du Glock, avec des munitions 9mm Sellier & Bellot, une par une. Mon doigt saigne toujours autant, j'en laisse partout. Pas le temps de me faire un pansement.

Je sors mes deux bidons de gasoil, huit litres chacun, et je cherche un briquet. Dans ma caisse, dans mes poches, dans mon sac… Merde ! Introuvable. Je voulais foutre le feu aux maisons pour les forcer à sortir et les abattre. En leur laissant la possibilité de périr brûlés, bien entendu. Quai-je fait de ce putain de briquet ? Typiquement le genre de contretemps qui peut me mettre en colère.

Je me rabats sur mes fumigènes Cornet, conçus pour dégager une épaisse fumée orange durant trois minutes environ. C'est ce que dit leur mode d'emploi.

17 heures 49.

Je dégoupille le premier fumigène et le lance avec force contre une fenêtre de la douane. Il rebondit sur les montants et roule lamentablement vers l'embarcadère en crachant sa tornade de fumée orange. Au moins ça occupera les flics, quand ils se décideront à venir.

Il y a du mouvement dans la douane. Ils sont nombreux. Mais je ne peux pas me risquer à entrer, c'est la maison des gardes, il y a probablement une arme là-dedans. Je ne peux que les faire sortir…

Frustré, je me tourne vers l'entrepôt rouge, de l'autre côté de la piste. Cette fois je parviens à lancer mon fumigène à l'intérieur. Aucun bruit. Personne ne sort… sauf un chien ! Il se met à courir autour des maisons, affolé. Je ne peux pas lui tirer dessus. Parce que, ça paraît fou à dire, je sais que si j'abats ce chien, les médias me diaboliseront. Ce monde est dingue. On peut y massacrer des dizaines de personnes, à condition de ne pas blesser le toutou.

Je décide de retourner au café. Briquet je veux, briquet j'aurai.

Je coupe par la colline, au sommet de laquelle sont implantées trois cabines dortoirs. Sans m'arrêter, je tire à travers la plus proche. L'écho seul me répond.

Je change mon chargeur. Un silence lugubre s'est abattu sur l'île. Le vent est tombé, la forêt n'a plus d'odeur, j'ai l'impression que même les mouettes se sont tues. Dans le ciel, la sombre chape nuageuse est toujours là. La pluie tombe, toujours, fine et monotone. L'atmosphère est lourde, grave. D'une seconde à l'autre, j'attends le vrombissement d'un hélicoptère…

J'arrive au café.

17 heures 57.

Le kiosque est fermé. J'entre par la porte voisine, grande ouverte, jonchée de bottes et de vestes, à l'intérieur comme à l'extérieur, un bordel monstrueux. Personne. Je vais fouiller les tiroirs de la cuisine. Pas moyen

de mettre la main sur un briquet. Je ramasse un portable. M'aperçois que je n'ai pas le mien sur moi. Me souviens que je l'ai laissé dans ma camionnette-bombe, qui a éventré Oslo deux heures et demie plus tôt…

Je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil dans la grande salle.

Ils sont à leur place. L'odeur âcre de la mort. Un frisson. Je sors.

Je pense que j'ai accompli ma mission. Je pense que des centaines de jeunes effrayés se débattent dans l'eau glacée. Si le groupe d'intervention arrive à ce moment-là, je peux envisager de me rendre.

Je ne sais pas.

Il y a une pelle, appuyée contre le mur. Je la regarde, avec la tête d'un type qui se demande à quoi sert une pelle. Il faut que je me ressaisisse. Je jette un œil sur le camp. Vision de néant. Sous une pluie fine, les tentes paraissent abandonnées depuis des jours.

Sans réfléchir, je passe au nord du café, dévale un talus et m'engage dans la forêt. La progression est plus difficile ici, le terrain est haché de fortes pentes, couvert de buissons épineux. Quelqu'un qui connaît l'île peut être tenté de s'y réfugier. Je m'efforce de rester concentré sur ma mission, de marcher sans penser, pourtant le reptile lui-même ne semble plus aussi sûr. Le doute est là. Depuis l'école, voilà un moment que je crapahute sur cette île sans y rencontrer âme qui vive. Sera-ce tout ?

17 heures 59.

Je suis là depuis plus de quarante minutes. C'est énorme. Que font les flics ? Tout en marchant vers le point nord, sous le couvert des résineux, je décide de les appeler, avec ce portable trouvé dans le café. Ça me permettra de me renseigner sur leur progression. De savoir pourquoi ils mettent tout ce temps.

Après une bonne dizaine de sonneries (le standard doit être saturé), un type me répond enfin.

— Service d'urgence de la police ?

— Oui bonjour, je suis le commandeur Anders Behring Breivik, du mouvement norvégien de résistance anti-communiste.

— … Oui ?

— Je suis sur Utøya en ce moment. Je souhaite me rendre.

— Ok, de quel numéro appelez-vous ?

— J'appelle d'un mobile.

— Appelez-vous de votre mobile ?
— Ce n'est pas mon mobile.
— Un autre ? Quel est votre nom ?
Coupure.

L'impression qu'il s'adressait à un livreur de pizzas. Ils ont l'air débordés. Je sais bien que c'est les vacances, qu'il est tard et que nous sommes vendredi… Je ne suis pas plus informé. Que dois-je faire maintenant ? Est-ce que je suis vraiment allé au bout de ma mission ? N'est-ce pas qu'un demi-succès ?

J'imagine que les policiers ne veulent pas me parler, qu'ils ont eu l'ordre ministériel de m'abattre. Je vais donc continuer*, jusqu'à ce que.* Je vais faire le tour complet de l'île, parcourir le sentier extérieur du croissant en longeant les rives, les falaises et les bosquets, c'est là que les militants doivent s'amasser en espérant que je n'irai pas jusqu'à eux. S'ils ne veulent pas sauter à l'eau, je les abattrai.

Les policiers ne sont pas pressés ? Tant pis pour eux. L'action va couper court aux tergiversations. Je marche un instant en lisière de forêt, laisse le terrain de football sur ma droite. J'approche la côte rocailleuse de la pointe nord de l'île. Je ne dois y faire qu'un bref passage, surtout ne pas m'exposer aux tireurs d'élite de la police, s'ils se décident à prendre position sur les berges opposées.

J'aperçois un fuyard, droit devant à travers les arbres, qui fonce vers le rivage. Je grimpe une butte rocheuse et sans surprise, je découvre une grappe de travaillistes. Deux garçons et une fille, immobiles, agglutinés comme des coquillages derrière l'épaisse crête rocheuse qui dissimule la rive de la pointe nord. Habits parfaitement incohérents. L'un porte un blouson noir et le pantalon gris et rouge du parti travailliste. L'autre un tee-shirt rouge et un caleçon à rayures. La fille est légèrement vêtue, de blanc et de noir. Autour d'eux, quantité d'habits et de chaussures jonchent le sol. Ils me regardent tous les trois, sans bouger d'un millimètre. Mon doigt presse la détente, rien ne se passe. Je réalise que je n'ai pas armé mon fusil tout à l'heure, après avoir simplement enclenché un nouveau chargeur. Une telle déconcentration peut coûter cher, même si ces trois jeunes sont apparemment bien décidés à se laisser faire.

18 heures 01.

Crac-clac. Fusil armé.

« Non s'il vous plaît ne faites pas ça ! » C'est un cri résigné. Ils ne bougent pas. Ils attendent simplement la balle qui va les arracher à cette réalité aberrante.

×41 EVEN F.M. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À L'OCCIPUT, PÉNÉTRANT LE CRÂNE ET DÉTRUISANT LE CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×42 SYVERT K. HOMME, 17 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, DEUX À LA TÊTE ET UNE DANS LE DOS. LE TIR DANS LE DOS A ENDOMMAGÉ LE POUMON GAUCHE ET LE CŒUR, CAUSANT UNE HÉMORRAGIE MASSIVE DANS LA CAVITÉ THORACIQUE. LES TIRS À LA TÊTE SONT ENTRÉS SOUS L'ŒIL GAUCHE ET RESSORTIS PAR LA TEMPE, CAUSANT DES DÉGÂTS IMPORTANTS AU CRÂNE ET AU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

×43 SYNNE R. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES À LA TÊTE. UNE DANS LE CÔTÉ DROIT DE L'OCCIPUT, TRAVERSANT LE CERVEAU ET SE LOGEANT DANS LE CANAL RACHIDIEN. UNE AUTRE À L'ARRIÈRE DE LA TEMPE GAUCHE, TRAVERSANT LE CERVEAU, SORTANT PAR L'ŒIL DROIT. LA TROISIÈME DANS LE CÔTÉ DROIT DE L'OCCIPUT, PÉNÉTRANT LE CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

Pourquoi ne réagissent-ils pas ? Ça m'évoque la description des martyrs chrétiens, qui tombaient sous les coups, parfaitement résignés, certains d'avoir leur place au Paradis… Pour eux pas de miracle.

Je tire sur un autre jeune, immergé jusqu'au cou, à une vingtaine de mètres de la rive. Il disparaît sous l'eau. En prenant garde de ne pas être visible depuis l'est, j'écarte des broussailles qui me barrent le passage et descends sur la roche affleurante, vers l'ouest, baignée par les vaguelettes du fjord. Plusieurs jeunes se tiennent juste là, contre une falaise plongeant dans l'eau. Trop inclinée pour leur permettre de remonter vers le sentier et le couvert des arbres. Ils ne peuvent fuir autrement qu'à la nage.

À deux mètres de moi, un jeune homme reste immobile, allongé sur la roche, les pieds baignant dans l'eau, osant à peine me regarder. Il baisse la tête, le front contre la pierre, et attend. Je vise le crâne et tire. Les bras se relâchent, le corps est secoué par un dernier soubresaut.

Deux jeunes filles en sous-vêtements sont réfugiées presque à ses côtés. Ni l'une ni l'autre ne parviennent à m'échapper : deux balles pour les arrêter, une pour les terminer.

J’enjambe le corps de la première et c’est en approchant de la deuxième que je débusque un jeune garçon, plaqué contre un renfoncement de la paroi rocheuse. J’ai failli le manquer. Il me regarde. Avant que je n’aie le temps de tirer, il me demande *pourquoi* je fais ça. C’est bien les mecs, ça. Ils veulent toujours savoir. Les filles se contentent de supplier, lui, il veut savoir.

Pourquoi ? Hier ist keine Warum.

Je lui ai répondu que j’écrivais ma légende. Que je menais une campagne de communication d’un genre nouveau. Du coup j’ai un peu regretté de l’avoir tué, il n’a pu le répéter à personne.

×44 TORJUS J.B. HOMME, 17 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À LA TÊTE. LE TIR EST ENTRÉ PAR L’ARRIÈRE DU HAUT DU CRÂNE ET A TERMINÉ SA COURSE DANS LA PARTIE INFÉRIEURE DE L’OCCIPUT, ENDOMMAGEANT LA PARTIE ARRIÈRE DU CERVEAU, DONT LE PONT DE VAROLE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×45 INGRID B.H. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. UNE DANS LA MAIN GAUCHE, UNE DANS LE DOS, ENDOMMAGEANT LA RATE, LE REIN GAUCHE, LE PANCRÉAS, L’ESTOMAC, LE FOIE ET LE POUMON GAUCHE. UNE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LE CÔTÉ DROIT DU MENTON, BRISANT LA VERTÈBRE CERVICALE SUPÉRIEURE, LA BASE DU CRÂNE, ET PÉNÉTRANT LE CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE, À LA GORGE, À L’ABDOMEN ET À LA POITRINE.

×46 ISABEL VICTORIA G.S. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. UNE À L’ÉPAULE GAUCHE, UNE AU SEIN GAUCHE, UNE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LA TEMPE GAUCHE, TRAVERSANT LE CERVEAU ET SORTANT DERRIÈRE L’OREILLE DROITE, DÉTRUISANT LA PARTIE POSTÉRIEURE DU CERVEAU ET DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×47 KARAR MUSTAFA Q. HOMME, 19 ANS. TOUCHÉ PAR QUATRE BALLES, UNE DANS LA FESSE GAUCHE, UNE DANS LE POIGNET GAUCHE ET DEUX DANS LE DOS, ENDOMMAGEANT LA COLONNE VERTÉBRALE, LES CÔTES, LE POUMON DROIT, L’AORTE ET L’ŒSOPHAGE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA POITRINE.

Une crique interrompt la paroi. Je regagne le couvert des arbres pour la contourner. Sortie de nulle part, une jeune fille s’élance vers la rive, juste sous mon nez. Surpris, je tire par réflexe et la touche dans le dos. Elle se cambre atrocement sous la douleur, une main crispée sur sa blessure. Les jambes dans l’eau, elle bascule en arrière, le dos contre la pierre, le visage

cisaillé par la douleur, le souffle coupé, la bouche ouverte sur un cri qui ne veut pas sortir. Je marche vers elle et l'achève de deux balles en plein visage. Elle aussi est en sous-vêtements.

×48 CARINA B. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, DEUX DANS LA TÊTE ET UNE DANS LE DOS. LE TIR DANS LE DOS A TRANSPERCÉ LA POINTE DU CŒUR ET LE POUMON GAUCHE. LE PREMIER TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ EN DESSOUS DU MENTON, TRAVERSANT LE SQUELETTE FACIAL, LA BASE DU CRÂNE ET DU CERVEAU. LE SECOND TIR À LA TÊTE EST ENTRÉ PAR L'ŒIL GAUCHE, A TRAVERSÉ LA BASE DU CRÂNE ET LE CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

18 heures 08.

Je traverse la piste menant des bâtiments d'accueil à la crique, et poursuis ma route vers l'ouest, sur le sentier longeant la côte. Cet endroit prometteur, une plage de graviers incurvée autour d'un embarcadère de fortune, s'appelle la « crique des bolchéviques ».

Au cas où d'autres bolchéviques se cacheraient là, je veux poursuivre ma progression à même la berge, parfois les pieds dans l'eau, parfois en équilibre sur les rochers immergés. Mais bientôt le rivage s'élève, s'incline, devient de plus en plus escarpé, finit par presque se dresser à la verticale des eaux. Je suis vite obligé de progresser en appui sur la main gauche. Avec le poids de mon matériel, sur ces rochers humides, c'est un coup à finir à l'eau. Je remonte sous les bois pour longer la rive du haut de l'escarpement, ce qui m'a plutôt bien réussi tout à l'heure. Une fois en haut du roc, j'enjambe une balustrade de bois et me retrouve sur un sentier, que j'emprunte dans le sens ascendant, en direction de l'ouest. Ce doit être ce sentier qui, selon mon plan, fait tout le tour ouest de l'île, du nord au sud. Quelques mètres plus loin, une pancarte vient confirmer ce que je pensais : c'est « le sentier des amoureux ». Le périphérique d'Utøya.

Le terrain s'élève encore. Sur ma gauche, de grands arbres dissimulent ma progression. Sur ma droite, je constate que les abords de la côte sont de plus en plus abrupts.

Je tente d'appeler à nouveau la police, sans succès. J'ai visiblement encore un peu de temps devant moi. Ça tombe bien.

LA STRATÉGIE DU RAT-TAUPE NU

3

La souffrance est une île de certitude
dans un océan d'incertitude

AMOS OZ

Sait-on pourquoi les individus ont peur de mourir ? Ce n'est pas culturel. La peur est une manifestation purement biologique, animale. Nous luttons pour notre survie parce que notre organisme est programmé pour ça. Nos gènes nous ont été transmis pour leur capacité à survivre. Nous leur obéissons. Depuis plus de trois milliards d'années, le fil de la vie n'a jamais été rompu. Depuis les algues bleues, tous nos ancêtres ont survécu jusqu'à transmettre leurs gènes à une descendance. À côté d'eux, des milliards d'individus sont morts sans y parvenir. Nos gènes ne sont pas le produit du hasard, ce sont des gènes gagnants, qui présentent des caractéristiques gagnantes. Ils sont doués pour survivre, se reproduire et s'imposer.

Ça paraît absurde, puisque nous, individus, pouvons simplement décider de mourir.

L'intelligence dont nous disposons est propre à notre espèce. Elle est un atout pour comprendre le monde, et donc s'y adapter. Elle est cependant subordonnée à l'évolution. En effet, l'intelligence n'est un avantage qu'à la condition de demeurer au service de notre survie. Soumission qui n'est pas garantie, car l'intelligence implique quelque chose de très important : le libre-arbitre. La possibilité du choix. Nous pouvons nous demander *comment* survivre. Et hélas, on peut aussi se demander *pourquoi.* Et on peut décider, quand on ne sait rien de nos gènes, qu'il n'y a pas lieu de survivre.

Notre espèce est la seule qui peut décider de se supprimer.

La morale, c'est celle des gènes. Survivre, protéger les siens, s'imposer, trouver et séduire le partenaire, transmettre la vie, prendre soin des enfants… Tout s'articule autour de l'égoïsme de nos gènes. L'intelligence peut manipuler la morale. Elle a inventé le mensonge. Elle est une sorte de Diable, qui ne cesse de nous tenter, de nous dissuader de transmettre notre patrimoine génétique dans les meilleures conditions. Certains n'ont pas d'enfants par *conviction.*

Les travaillistes font à peu près toutes les conneries qu'il est possible de faire avec un cerveau. Orgueil et bêtise leur laissent croire qu'ils peuvent imposer leur loi à celle des gènes, que seule leur morale a raison, contre celle des millions de générations précédentes. La sélection naturelle ne peut le tolérer. Je suis ici pour représenter ses intérêts.

Et ça marche : depuis que je suis là, ils font des efforts. Ils se méfient de l'étranger que je représente. Eux qui estiment que la réalité n'est qu'une

construction intellectuelle semblent tout à coup prendre mes balles très au sérieux.

Il est puissant, le programme. La mort rétablit les priorités. Leurs gènes les réveillent, maux de ventre, stress, adrénaline… Ils exigent d'être sauvés. Les cibles fuient, supplient. Elles sont terrorisées. Toutes nos peurs ramènent à la mort. Ou éventuellement à une perte de pouvoir. On a peur de parler en public, d'être humilié, de faire mauvaise figure, d'être calomnié… Avoir le pouvoir, c'est être mieux adapté. C'est s'imposer. C'est donc assurer sa survie dans les meilleures conditions. Ne pas l'avoir, c'est être à la merci du premier policier venu.

Quand la mort frappe à la porte, la morale a tendance à se planquer dans les chiottes. S'ils avaient le choix, mes petits travaillistes accepteraient que dix de leurs amis ou qu'un millier d'étrangers soient tués à leur place.

On m'objectera que les animaux dits eusociaux, comme les fourmis, par exemple, se sacrifient sans hésiter pour leur groupe. Et que donc l'égoïsme génétique sus-expliqué ne tient pas. Certaines fourmis, en effet, sont gavées de miel et suspendues toute leur vie au plafond, comme des bonbonnes alimentaires. D'autres n'hésitent pas à se noyer pour permettre au groupe de traverser un ruisseau. Le sens du sacrifice des fourmis soldats doit attiser la convoitise de plus d'un général… Les fourmis soldats sont les individus les plus prévisibles de la planète. Elles vont *toujours* au combat, quoiqu'il en coûte. Elles ne fuient jamais de leur propre initiative. Aucun instinct de survie ne semble animer cette caste. Comment est-ce possible ?

Tout simplement parce que les fourmis qui se sacrifient, ouvrières ou soldats, sont asexuées. Elles ne se reproduisent pas. Elles sont programmées pour se sacrifier non pas pour le groupe, mais pour les individus reproducteurs, les sexués, les larves et la reine. Parce que ce sont eux, les reproducteurs, qui transmettent le patrimoine génétique de tout ce beau monde, y compris des asexuées. On a longtemps pensé que seuls les insectes dits sociaux présentaient une telle particularité. On se trompait : il y a les rats-taupes nus.

Ce sont des mammifères très particuliers, comme leur nom l'indique. Des rats moches, aveugles, difformes, aux pattes griffues, à la peau nue et fripée, dotés d'une monstrueuse tête de fœtus d'où dépassent quelques longs poils et deux incisives pointues. Ces rats vivent en colonies au fond de galeries, dans la corne de l'Afrique. La reine, femelle la plus forte de la colonie, est de loin la plus hideuse de toutes les créatures qu'elle engendre.

Son ventre est horriblement distendu, si enflé et étiré par sa fonction de génitrice que ses pattes ont dû mal à toucher le sol. Elle seule a des portées, et met au monde bien plus d'individus que n'importe quelle autre femelle mammifère. Quand elle déboule dans les galeries, ses sujets se couchent sur son passage, en signe de soumission. Ensuite, il y a les mâles reproducteurs. Un à trois par reine. Ce sont les meilleurs, ceux qui ont un sperme de qualité. Les autres, au sperme pourri, sont condamnés à creuser des galeries, à protéger et servir la reine et les mâles, et à affronter les intrus, si besoin en y laissant leur peau. Exactement comme les fourmis asexuées. Grâce à un tel système, seuls les meilleurs individus, la femelle la plus forte et les mâles les mieux fichus, transmettent leur patrimoine génétique à toute la colonie. Quand une reine meurt, les autres femelles se battent, et la plus forte la remplace.

Quand deux colonies se rencontrent au hasard de leurs forages, elles se livrent un combat sans merci, jusqu'à ce qu'une des deux reines soit tuée. L'autre reine annexe alors la colonie vaincue. Les mâles reproducteurs adverses sont mis à mort, les soldats et les ouvriers réduits en esclavage.

Les sociétés humaines, en développant le travail, la hiérarchie et l'armée, tendent vers une organisation eusociale. Les plus forts, donc les mieux adaptés, soumettent les autres. Les dominants ne font pas la guerre : ils commandent aux soldats. Les batailles ont une dimension sacrificielle. Dès qu'un camp écrase un autre, il pille ses richesses, met à mort ou emprisonne les dirigeants adverses et réduit leurs femmes en esclaves sexuelles, histoire de diffuser le patrimoine génétique du vainqueur. D'où les viols de guerre.

C'est comme ça que nous avons dominé le monde entier. C'est comme ça que les gènes des plus forts, puis des plus intelligents se sont répandus. L'organisation eusociale, c'est le nationalisme, une compétition entre États-nations, ce que nous avons fait de mieux.

Toute évolution n'est due qu'à la compétition. Sans parler des progrès purement militaires, la seconde guerre mondiale nous a offert le nucléaire, l'informatique, les avions à réaction, les radars, les fusées, les satellites, d'innombrables avancées dans les domaines chimiques, médicaux, synthétiques, cosmétiques, alimentaires, industriels, architecturaux, énergétiques…

Comme chez les rats-taupes, il faut une hiérarchie claire et un seul chef par nation, idéalement. L'hérédité monarchique étant contraire au principe

de sélection naturelle, il faut une compétition interne pour nous départager, comme entre les rats-taupes, comme chez tous groupes de mammifères, compétition qui permet au dominant de s'imposer, de monter dans la hiérarchie. Si vous partez d'en bas et que vous êtes bon, vous avez vos chances. Exactement comme chez les rats-taupes. Vous n'êtes soumis qu'à vos capacités naturelles, et c'est là la plus sûre des justices.

Quand elles ne combattent pas, les sociétés maintiennent leur ordre établi, par compétition interne. Merci le libéralisme. Évidemment, une société libérale n'est possible qu'avec une cohésion forte, donc des intérêts communs, donc une morale commune, donc des gènes communs. Le libéralisme n'est pas la permission de la bêtise : chacun est capable de comprendre les intérêts du groupe, chacun doit se comporter pour n'y pas nuire, faute de quoi l'État sera contraint de faire respecter son ordre social. En régime multiculturaliste, nos États tentent piteusement de faire respecter un même ordre social à des individus qui ne partagent rien. Ça ne peut se terminer que par la tyrannie ou l'explosion.

Dans nos sociétés mondialisées, les gens travaillent sans savoir pourquoi. Ils rejettent le nationalisme, dénigrent toute compétition. Le sang des leurs, le sort de leur nation, tout ça les indiffère. On les a éduqués pour se haïr, c'est leur seule manière d'exister, la seule morale qu'il est permis de défendre. Nous périssons par l'intelligence, pervertie par le marxisme, mise au service de notre suicide. Notre colonie sera massacrée par le premier ennemi venu. Oui, le reste du monde, contrairement à l'Europe, n'a pas pris la décision de se suicider. Les musulmans, même s'ils nous sont intellectuellement, culturellement et technologiquement inférieurs, peuvent nous battre. Parce qu'on le veut bien. Parce qu'on leur donne les moyens de le faire. Parce qu'on les invite à le faire. Nous sommes totalement sortis de la compétition pour la vie. Je m'efforce de la relancer.

J'ai marché seul sur mon sentier pendant plusieurs minutes, sans rencontrer la moindre trace de vie. C'était avant que mon attention ne soit attirée par le toit de cette cabane grise, sur ma droite, une dizaine de mètres en contrebas du sentier. Environ deux mètres sur deux, bâtie à même la roche, surplombant le rivage. Dissimulés par quelques arbres et des bosquets, ses alentours m'ont tout l'air d'un refuge idéal. Son accès semble facile, plus ou moins aménagé. Le terrain est moyennement escarpé ici. Masqué par les branches, je prends garde de ne pas me montrer.

En observant attentivement la cabane, je vois une tête qui en dépasse. De peu. Coup de chance. Un autre visage émerge et croise mon regard. J'entends des murmures. Ils sont nombreux. J'avance et me montre carrément. « Vous l'avez vu ? », je demande. Plusieurs têtes se découvrent et me regardent, encore hésitantes. Bien joué, Anders. Je leur demande s'il y a du monde dans l'eau, puis je leur explique qu'ils sont sauvés, qu'un bateau est là pour eux et va les rapatrier sur le continent. J'ajoute qu'il faut faire vite car le terroriste est encore sur l'île. Une voix d'homme exige, dans un norvégien approximatif, que l'on contrôle ma carte de policier. Les autres semblent hésiter. Après concertation, ils se décident à venir me contrôler. Ça me va. Quatre d'entre eux approchent.

18 heures 13.

Une fille marche devant, brune, visage large et plat, probablement d'origine Sami, une ethnie indigène du nord de la Scandinavie. J'attends qu'elle soit à un mètre de distance, je lève mon Glock et lui loge une balle en pleine tête. La deuxième fille semble sincèrement surprise. Elle a une boucle dans le nez, comme celles que l'on met aux veaux pour les empêcher de téter les vaches. Je lui tire dans le ventre, elle tombe à genoux, sa surprise se change en certitude.

J'abats et achève au sol ceux qui suivent.

×49 TINA S. FEMME, 18 ANS. TOUCHÉE PAR UNE BALLE À LA TÊTE, ENTRÉE DANS LE BAS DE LA JOUE GAUCHE, RESSORTIE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DE LA TÊTE, ENDOMMAGEANT UNE GRANDE PARTIE DU CERVEAU ET DU PLANCHER CRÂNIEN.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×50 RUTH BENEDICHTE V.N. FEMME, 15 ANS. TOUCHÉE PAR UNE BALLE À L'ABDOMEN, ENDOMMAGEANT LE FOIE, LE DUODÉNUM ET LA VEINE CAVE INFÉRIEURE.
MORTE EN UNE MINUTE, SUITE AUX BLESSURES À L'ABDOMEN.

×51 HENRIK R. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES. UNE DANS LE DOS, ENTRÉE DANS LA CAVITÉ THORACIQUE, TOUCHANT LE LOBE SUPÉRIEUR DU POUMON DROIT. UNE DANS LA TÊTE, ENTRÉE À TRAVERS L'ŒIL GAUCHE ET PÉNÉTRANT LE CERVEAU, CAUSANT DES FRACTURES AU CRÂNE ET LA DESTRUCTION DU LOBE FRONTAL GAUCHE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

×52 ESPEN J. HOMME, 17 ANS. TOUCHÉ PAR QUATRE BALLES, À LA MAIN GAUCHE, À L'ÉPAULE GAUCHE, DANS LE BAS DU DOS ET DANS LE FLANC GAUCHE. LE TIR À L'ÉPAULE A TOUCHÉ LE THORAX, ENDOMMAGEANT LA CAROTIDE GAUCHE ET LE HAUT DU POUMON. LE TIR DANS LE DOS A FRACTURÉ LES 11E ET 12E CÔTES, CAUSANT DES DOMMAGES À LA COLONNE VERTÉBRALE ET RÉPANDANT QUANTITÉ DE FRAGMENTS MÉTALLIQUES DANS L'ABDOMEN. LE TIR AU FLANC GAUCHE A ENDOMMAGÉ LE REIN GAUCHE, LA RATE ET LE FOIE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA POITRINE ET À L'ABDOMEN.

Ils n'ont pas encore compris le coup du déguisement, tous dressés à faire confiance, une fois, deux fois, indéfiniment… Gag éculé du loup déguisé en mère-grand. Derrière la cabane de briques, à la toiture lisse et noire, il y en a d'autres, pris au piège sur un éperon rocheux, sorte de plate-forme granitique large de deux mètres, vaguement aménagée en surplomb du rivage. Cabane et végétation font rempart, m'empêchent de pouvoir les atteindre d'ici.

Je descends prudemment vers la cabane. Ils sont coincés dans leur terrier. Je me demande si je ne vais pas devoir utiliser la baïonnette. Je ne suis pas sûr de pouvoir. C'est trop intime. Trop rustique aussi. Déjà le Glock, sans dire que c'est facile, ça fait plus propre. Le fusil, c'est l'arme du civilisé. Je ne supporte pas le culte de la promiscuité auquel s'astreignent tous ces cons.

Je les exécute au Glock, à mesure que je contourne la cabane. Certains d'entre eux font les morts. Je ne comprends vraiment pas cette technique. Ils veulent me faire croire que je suis déjà venu ? Je n'ai pas Alzheimer, les gars. J'en tue cinq là, un autre juste derrière l'édifice, sous les arbustes. « S'il te plaît, mon ami ! » a supplié l'un d'eux. Pas d'ami qui tienne. Joggings gris, pulls gris, deux d'entre eux sont affublés des horribles survêtements du parti travailliste.

Je reçois au visage un projectile que je n'identifie pas. Un téléphone portable peut-être. Ça attire mon attention sur le rivage, en direction de l'est. De ce côté-là, certains s'éloignent à la nage, d'autres tentent de se réfugier derrière les rochers de la plage. Je descends vers eux, je les sèche, je les exécute. Je vise les têtes, à défaut les corps. Des bouts de chair et de roc giclent dans l'eau.

À court de munitions, je recharge en revenant à la cabane.

Je pousse du pied certains corps, pour m'assurer qu'ils ont leur compte. Je tire dans la tête des blessés. Un jeune homme étendu sur le dos a les yeux

ouverts, la lèvre inférieure tremblante. Il a juste un petit trou devant l'oreille. Si c'est une balle, comment est-il possible qu'il soit encore vivant ? Peut-être n'est-ce qu'un fragment. Je vise au même endroit. Il a une toute petite chance de s'en tirer. Que le mécanisme s'enraye, par exemple. Mais le Glock est une valeur sûre. Première itération, le trou quadruple. À la seconde, il n'y a plus de trou. Plus de tête non plus. Que de la poudre, du jus de crâne et de la viande. Bon courage à celui qui triera les morceaux. Je crois que les légistes vont me détester.

J'enjambe les corps qui gisent contre la cabane pour descendre de l'autre côté, vers l'ouest. J'abats trois autres jeunes, une fille et deux garçons réfugiés derrière de gros rochers à demi-immergés. Ils n'ont pas pu fuir beaucoup plus loin par là, l'endroit est totalement impraticable. Les plus chanceux ont pris la tangente par les bois, ou à la nage le long de la côte. Les autres m'ont attendu là.

J'ai toujours le goût de la poudre jusque dans la gorge. En revenant à la cabane, j'observe l'amas de corps entrelacés, entassés les uns sur les autres. Du sang bien rouge, agressif, des habits en lambeaux, des bouts de chair à vif, des corps méconnaissables… Ça n'a plus rien d'humain.

×53 PORNTIP A. FEMME, 21 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. UNE À LA JAMBE DROITE (DANS LA PETITE SALLE DU CAFÉ), UNE À LA MAIN GAUCHE ET UNE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LE CÔTÉ GAUCHE DE L'OCCIPUT, RESSORTANT PAR LA TEMPE GAUCHE EN CAUSANT DES DÉGÂTS SUBSTANTIELS AU CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×54 THOMAS M.A. HOMME, 16 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES, DANS LE DOS ET À L'OCCIPUT. LA BALLE DANS LE DOS A BRISÉ LES VERTÈBRES CERVICALES. LA BALLE À L'OCCIPUT A ENDOMMAGÉ LE CRÂNE ET L'HÉMISPHÈRE DROIT DU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×55 ISMAIL H.A. HOMME, 20 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À LA TÊTE, ENDOMMAGEANT UNE GRANDE PARTIE DU CERVEAU ET DU CRÂNE.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×56 FREDRIK L.S. HOMME, 18 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LE COIN DE L'ŒIL GAUCHE, DÉTRUISANT LA PART SUPÉRIEURE DU CRÂNE ET CAUSANT DES DOMMAGES MASSIFS AU CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×57 HANNE KRISTINE F. FEMME, 19 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE AU COUDE GAUCHE, UNE À LA POITRINE, DONT LES FRAGMENTS SE SONT LOGÉS DANS LA PARTIE DROITE DE LA TÊTE ET DANS LA CAVITÉ THORACIQUE

GAUCHE, ENDOMMAGEANT LE POUMON GAUCHE. UNE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR LA DROITE DE L'OCCIPUT POUR SORTIR PAR LA TEMPE GAUCHE, CAUSANT DES DÉGÂTS SUBSTANTIELS AU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×58 EMIL O. HOMME, 15 ANS. TOUCHÉ PAR TROIS BALLES, UNE DANS LE HAUT DU BRAS ET DEUX À LA TÊTE. LES TIRS À LA TÊTE SONT ENTRÉS DU CÔTÉ GAUCHE, CAUSANT D'IMPORTANTES FRACTURES DU CRÂNE ET LA LACÉRATION DU CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×59 HÅVARD V. HOMME, 21 ANS. TOUCHÉ PAR QUATRE BALLES. UNE À L'OCCIPUT DROIT, UNE DANS LE DOS, ENDOMMAGEANT LE POUMON GAUCHE ET CAUSANT UNE HÉMORRAGIE DANS LA CAVITÉ THORACIQUE. ET DEUX À LA NUQUE, ROMPANT LA COLONNE VERTÉBRALE AU NIVEAU DE LA 3E VERTÈBRE CERVICALE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA NUQUE.

×60 VICTORIA S. FEMME, 17 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES. UNE À LA FESSE, UNE À LA GORGE ET UNE DANS LE DOS. LA BALLE À LA GORGE A FRAPPÉ LA MÂCHOIRE INFÉRIEURE GAUCHE, FRACTURANT LA BASE DU CRÂNE EN ENDOMMAGEANT LE LOBE FRONTAL DU CERVEAU. LA BALLE DANS LE DOS A BRISÉ LES CÔTES, DE LA 4E À LA 7E, EN DÉCHIRANT LE POUMON DROIT ET LA CAVITÉ THORACIQUE.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

×61 SVERRE F.B. HOMME, 28 ANS. TOUCHÉ PAR DEUX BALLES À LA TÊTE, UNE DERRIÈRE L'OREILLE DROITE, SORTANT PAR LA JOUE DROITE, L'AUTRE DANS LA JOUE GAUCHE, DÉTRUISANT LE TRONC CÉRÉBRAL, LE CERVELET, ET ENDOMMAGEANT LES CERVICALES.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×62 DIDERIK A.O. HOMME, 19 ANS. TOUCHÉ PAR UNE BALLE À LA TÊTE, À LA TEMPE GAUCHE, RESSORTANT PAR LA PARTIE GAUCHE DE L'OCCIPUT, CAUSANT AU PASSAGE DES DOMMAGES IMPORTANTS AU CRÂNE ET AU CERVEAU.
MORT PAR NOYADE, LES BLESSURES À LA TÊTE L'AYANT RENDU INCONSCIENT.

+ DANS LES ENVIRONS DE LA STATION DE POMPAGE, 1 FILLE ET 2 GARÇONS BLESSÉS PAR BALLES.

La cabane est une station de pompage, reliée au fjord par un tuyau qui plonge directement dans la flotte, à un mètre de la grève. Il y a une morte étendue à côté du tuyau, hémorragie massive à la tête. Le rivage est luisant de sang. Plus loin, l'un d'entre eux gît carrément dans l'eau. Je serais eux, j'arrêterais de pomper.

Ça sent la chair brûlée. Un cadavre pue la merde. Lui ai-je troué les intestins ? Ou alors, et c'est moins glorieux, il s'agit d'un cas de relaxation *post mortem* des sphincters. Vie de merde, mort de merde. Tout ça est de plus en plus indécent. À côté de lui un type avec une drôle de gueule – enfin ce qu'il en reste – un peu prince charmant, mais genre hollywoodien, tout en cire, avec du maquillage de travelo. Lèvres gonflées au botox, cils dessinés au gros feutre, yeux trop bleus pour être d'origine… J'ai déjà vu cette improbable bobine. Ça y est ! Je me souviens. Isma… quelque chose. Il a participé à l'émission *Norway's Got Talent.*

Dans la mort, l'être humain n'a pas la dignité souveraine d'une bête sauvage, à laquelle on rend les honneurs après une dure partie de chasse. Le cadavre humain est systématiquement grotesque. Un mort porte un pyjama ridicule. Garfield. Ça fait trop décalé, j'imagine. Il en était sans doute fier, de son pyjama. Ça amusait les filles. Ce minable n'avait rien d'autre que le pathétique pour attirer l'attention. Déshonorant. Les parents doivent être des malades mentaux, au moins autant que lui. Leur gosse crève en liquette de nuit, ils en sont fiers. Je vois bien l'épitaphe : « Mort pour Marx en pyjama Garfield. »

En y songeant, je me dis que ma tombe à moi sera un lieu de pèlerinage. Je deviendrai un mythe.

Dans cent ans viendra mon Virgile, mon Chrétien de Troyes, mon Homère. On racontera mon épopée. Je serai l'égal de Lancelot, d'Énée, d'Achille… Je serai la statue des places européennes, le mythe des écoliers, la gloire de notre éternelle Histoire. Je serai le héros le plus célèbre des sagas scandinaves. Breivik, entre Jarl et Sigurd. Je suis la tempête, je suis la fumée, je suis l'enfer, je suis le feu. Je suis Týr réincarné, le dieu de l'ordre, de la droiture, de la stratégie et de la guerre. Utøya, c'est Vígríd, le champ de bataille du Ragnarök. Le lieu où tout se passe, où tout commence, où tout s'achève.

Je précipite des grappes de mortels dans les gouffres glacés d'Helheim, frugale pitance pour le vorace Hræsvelg. Il faudra lire mon histoire en écoutant un chant lyrique, un chant de femme.

Le tonnerre roule, là-haut. Thor approuve.

Je regagne le sentier, l'opération continue. Je prends garde à ne pas glisser sur les rochers détrempés, couverts de mousse et de sang. Je mesure l'ampleur du désastre. C'est un champ de cadavres que je laisse derrière

moi. J'en suis à combien maintenant ? Trente ? Quarante ? Peut-être plus, selon les aptitudes natatoires des fuyards.

Je continue à longer la côte ouest, la pointe du cœur, la zone la plus éloignée de l'embarcadère, là où les flics arriveront en dernier. Je me dis qu'ils ont dû débarquer, cette fois. S'ils progressent comme je le pense, en mode commando, il va leur falloir beaucoup de temps. Il y a les zones boisées, les bâtiments, les véhicules, les tentes, les recoins escarpés des rivages… Ça en fait des endroits à sécuriser. Ils seront sans doute nombreux, j'imagine, mais ils vont perdre un temps fou à rassurer les jeunes qui auront tendance à se méfier de tout ce qui ressemble à un policier.

On approche de la fin. Si personne ne m'en empêche, je vais suivre le sentier jusqu'à la pointe sud de l'île. Je nettoierai les plages en route.

Je disais donc, l'absence d'instinct de survie chez les rats-taupes nus (seule la reine dispose d'un instinct de survie) et le fait qu'ils ne produisent pas de substance P, le neuropeptide matérialisant la douleur (les non-reproducteurs ne ressentent *aucune* douleur), est parfaitement logique dès lors que ces bestioles sont gouvernées et manipulées par leurs gènes.

Les rats-taupes de troisième classe ne sont pas programmés pour survivre, seulement pour se sacrifier. Ils ne connaissent donc ni la douleur, ni la peur. Et leur sacrifice est vital, sans eux, la poignée d'élus procréateurs, censés transmettre le patrimoine génétique du groupe, seraient balayés par l'ennemi.

Je crois qu'on tend vers ça. Le mammifère ultime. Le but de mon action, et ce devrait être celui de tout bon nationaliste, est de devenir une sorte de soldat rat-taupe nu. Seuls les individus qui peuvent se reproduire, donc qui ont quelque chose à perdre, ont un instinct de survie développé et ressentent la douleur. Je ne me reproduirai pas. J'ai décidé de me sacrifier pour la colonie. Mon action va permettre à d'autres nordiques, les reproducteurs, de transmettre leur génome dans de bonnes conditions, à l'abri des envahisseurs venus de galeries orientales.

Je suis un soldat. Je n'ai aucune émotion. Je ne ressens aucune douleur. La douleur et la peur sont nos entraves génétiques, qui nous empêchent de basculer dans l'eusocialité. La douleur et la peur qu'ont appris à dominer nos plus glorieux ancêtres, les chevaliers Templiers, quand ils chargeaient

l'oriental en hurlant « Dieu le veut », à un contre cent. Dieu, c'est la possibilité du sacrifice. La porte vers l'eusocialité. La perfection martiale.

Je suis le soldat d'une nation qui doit protéger son génome. L'honneur, c'est ça.

Je pense qu'avec notre technologie, nous pouvons fabriquer des légions de soldats immunisés contre la douleur. Ça ne tient à rien. Dans le corps humain, la variation d'un seul acide aminé suffit à modifier la résistance à la douleur, donc à accroître le courage.

Comme les fourmis, les rats-taupes nus n'ont peur de rien. Ils attaquent des ennemis cent fois plus gros qu'eux. Comme les kamikazes qui s'écrasaient sur les portes-avions. Savoir mourir pour les siens est je crois le plus grand des instincts de survie. En matière de sacrifice, les Asiatiques ont beaucoup d'avance sur nous. « Mourir sur le champ de bataille, c'est s'élever au-dessus. » J'ai entendu ça dans je ne sais plus quel jeu vidéo.

Désapprendre la peur pour combattre l'ennemi est une excellente chose. La désapprendre pour se soumettre à lui est ce qu'on peut faire de pire. C'est exactement en ce sens que sont manipulés les jeunes d'Utøya. Comme les bovins, on les conduit à l'abattoir, et on s'efforce de les distraire avec de la musique. Pour leurs leaders ils ne sont que des quartiers de viande. En attendant l'euthanasie, ces petits cons vivent dans l'anesthésie, batifolent sur leur île ultra-*secure,* se demandent comment améliorer le reste du monde entre deux spectacles éco-responsables, bouffent aseptisé en triant les emballages, se lavent les mains à la solution hydroalcoolique et retournent jouer au ballon, sous l'œil vigilant des médecins de l'Entraide norvégienne, sous le regard gourmand des chefs du parti, le tout couvert par l'assurance tous risques souscrite par papa (ou maman y'a pas de raison) et sous la protection des employés de l'État qui offrent sourire et traversée, tout en sécurisant l'embarcadère. Et si le môme s'égratigne c'est l'île qui est responsable, à défaut l'État, à défaut les lois, à défaut les droits de l'Homme. Ou vraiment, à l'extrême défaut, la réalité. Cette salope.

Quand une nation se mobilise pour interdire à ses enfants d'avoir peur de l'envahisseur, elle devient plus bête que n'importe quelle bête. Une maman gnou apprendra-t-elle à sa progéniture à ne pas se méfier des lions ? Elle ne pourra pas, l'instinct des petits sera le plus fort. Et si un jour lions et gnous font chambre commune, je ne suis pas certain que les gnous dorment tranquilles.

Il en sera de même pour nos petits marxistes, quand l'invasion sera totale.

Il était temps d'agir.

Nous avons l'intelligence, pour sublimer notre instinct. Nous nous en servons pour le combattre. Pourquoi ? Pour avoir l'air cool sur Utøya. Pour être accepté par le troupeau. Je donne à la Norvège et aux travaillistes une bonne leçon de terreur. Je les reconnecte à la réalité. Je vais leur rendre la douleur. Je suis leur substance P.

Certains d'entre eux me remercieront un jour, j'en suis persuadé. Je les ai sauvés du camp de la mort lente, spécialité communiste. On dit qu'il ne faut jamais réveiller un somnambule, c'est faux. Surtout s'il marche vers la fenêtre.

Évidemment, dans le cas d'une telle attaque, d'un tel choc de réalité, le système nerveux réagit à l'excès. La résilience sera rare. Je les ai enfermés dans l'événement que j'ai construit, brique par brique, balle par balle, ils ne pourront plus s'en échapper. Il s'invitera dans leurs pensées, investira leurs cauchemars. Ils n'éprouveront plus ni plaisir ni douleur, se replieront sur eux-mêmes, deviendront insomniaques, catatoniques, angoissés, agités, hyper-vigilants, surémotifs, violents. Certains d'entre eux finiront par se suicider. C'est le stress post-traumatique. Plus de 50% des survivants seront en proie à une dépression sévère. Détruire l'ennemi de l'intérieur, c'est un aspect important de l'art de la guerre.

L'anxiété fait mal au ventre, influe sur la respiration, la tension, entraîne un tas de manifestations physiologiques bénignes… Le stress post-traumatique ronge carrément le système nerveux. Mutilations, scarifications, troubles somatoformes et obsessionnels, désordres mentaux, psychose, manie. Le cerveau s'attaque d'abord au corps, l'individu est ravagé de tics, se ronge les ongles, s'arrache les cheveux, se démange jusqu'au sang, se gave ou se prive, s'alcoolise et se drogue. Le cerveau se détruit lui-même.

L'extrémité ouest d'Utøya est de toute beauté. Un havre de paix entre forêt et falaise. Sur ma droite, derrière le grillage et quelques arbres, l'à-pic, le fjord. Le sentier est une corniche taillée dans la pierre. Sur ma gauche, les arbres poussent à même la roche. D'énormes racines aériennes surplombent le sentier. Des racines dans le ciel…

Je me sens bien ici, dans ce couloir naturel, à l'abri. Je peux voir venir, je peux surprendre. Tout au long du chemin, j'ai cherché des cibles, dans les recoins, en contrebas du sentier, là où je me serais moi-même caché. J'ai tenté d'appeler à nouveau la police, me suis aperçu que j'avais composé par erreur le 1112 au lieu du 112. Je stoppe sur un éperon rocheux, qui me paraît être le sommet de la côte ouest.

18 heures 19.

J'aperçois un jeune en contrebas du sentier, dissimulé derrière un arbuste. Il me voit et disparaît le long de la paroi. Je me penche au-dessus de l'escarpement, dans un premier temps sans parvenir à voir qui que ce soit. À force de me tortiller sur le garde-fou, je distingue plusieurs jeunes cachés un peu plus loin, sous une corniche. La falaise est trop raide pour moi, impossible d'y descendre. Arc-bouté sur la balustrade, je tire au jugé sur ceux qui dépassent. Des cris me répondent, mais je ne suis pas certain d'avoir fait mouche.

+ AU POINT OUEST, 2 GARÇONS BLESSÉS.

Beaucoup de marxistes barbotent dans les environs. À bonne distance, je remarque un bateau à moteur jaune, dont les occupants tentent de recueillir les nageurs. Je me suis dit qu'il transportait peut-être un tireur d'élite. Il a suffi de deux ou trois balles bien ajustées pour qu'il prenne le large sans demander son reste.

Il doit y avoir des sortes de grottes calcaires, au bas de l'a-pic, une dizaine de mètres sous mes pieds. J'ai entendu dire qu'elles ont servi de refuge lors des persécutions religieuses, au Moyen Âge. Mes marxistes peuvent s'y cacher à demi-immergés, sans être vus. Mais l'endroit est franchement scabreux, je renonce à chercher une voie d'accès au rivage. Je ne vais pas m'y risquer pour deux ou trois guignols.

Je me remets en route. Les jeunes doivent se déplacer sans arrêt, en se basant sur le bruit des tirs. Ils peuvent s'éloigner à mesure que j'approche.

Quelques instants plus tard, j'enjambe les premiers cadavres du sentier des amoureux. Je poursuis ma route, laissant la charogne prendre l'eau.

J'entends un lointain vrombissement d'hélicoptère, qui s'atténue aussitôt. Je scrute la cime des arbres. Rien en vue.

J’ai vaguement peur.

Le reptile semble baisser carrément la garde. L’adrénaline tombe, l’inquiétude monte. Vont-ils m’abattre ? Atropa va-t-elle me couper le sifflet ? Vais-je voir ma mort venir ? Ont-ils des ordres pour que je ne survive pas ? Je crois bien que la perspective de ma mort, de plus en plus palpable, me fait peur. N’est pas rat-taupe nu qui veut… C’est un objectif que je n’ai pas encore atteint. Ce n’est pas grave, j’ai fait le travail.

Je rappelle la police autour de 18h25, en me disant que c’est peut-être ma dernière occasion de parler à quelqu’un. C’est une femme qui répond.

— Service d’urgence de la police ?

— Bonjour, mon nom est Anders Behring Breivik.

— Oui, bonjour.

— Je suis le commandeur du mouvement de résistance norvégien.

— Oui, bonjour.

— Pouvez-vous me transférer au leader des opérations du groupe Delta ?

— Oui… par rapport à quoi ? Quel est l’objet de votre appel ?

— Je suis sur Utøya.

— Vous êtes sur Utøya, ok.

— Oui, j’ai accompli mon opération, donc je voudrais… me rendre.

— Vous voulez vous rendre, ok.

— Oui.

— Vous m’avez dit que votre nom était ?

— Anders Behring Breivik.

— Et vous êtes le commandeur de… ?

— L’organisation des chevaliers Templiers d’Europe, mais nous sommes membres du mouvement norvégien de résistance anti-communiste, contre l’islamisation de l’Europe et de la Norvège.

— Ok.

— Nous avons accompli cette opération pour le compte des chevaliers Templiers.

— Ok.

— D’Europe et de Norvège.

— Ok.

— Et comme l’opération est accomplie… il m’apparaît acceptable de me rendre au groupe Delta.

— Vous souhaitez vous rendre au groupe Delta ?

— Pouvez-vous me transférer le leader des opérations ?

— Oui, vous allez parler à… quelqu'un qui a… ce genre de responsabilités.

— Ok, donc trouvez ce dont vous avez besoin et ensuite rappelez-moi, d'accord ?

Je raccroche. L'opératrice paraissait un peu moins larguée que son collègue. En attendant qu'on me rappelle, je poursuis mon safari.

À nouveau, j'entends l'hélicoptère. Plus proche. Je l'aperçois à travers les branchages. Il me survole de loin, lentement. Il m'a repéré. À bord, un tireur d'élite cherche un angle de tir. La police est sur Utøya, c'est désormais certain. Je peux être frappé de n'importe où. S'ils ne cherchent pas à me joindre, c'est sans doute parce qu'ils ne veulent pas de ma reddition.

Je ne sais pas quoi faire. Comment supporter une telle pression ? Je ne sais pas si j'aurai la force de survivre à tout ça. Je serai la personne la plus détestée de Norvège.

Je regarde mon pistolet.

Non. Je veux vivre.

On doit se battre jusqu'au bout, en prison ou au procès. Même si je suis plus à l'aise avec mes armes qu'avec mes mots, je ne peux pas renoncer, me soustraire à la suite de mon combat. Je suis un chevalier Templier. Le vrombissement de l'hélicoptère ne va pas arranger mon audition… Je me demande pourquoi il est si proche. Les engins de la police disposent d'une caméra thermique, capable de détecter un être vivant à travers les arbres, à plus d'un kilomètre de distance. J'imagine que leur matériel ne fonctionne pas.

Depuis que cet hélicoptère est là, je ne suis plus le maître d'Utøya. Un instant, je me suis dit qu'une dizaine de balles pourraient peut-être en venir à bout. Mais je ne veux pas me battre avec eux, ce n'est pas ma mission. Je vérifie mes munitions. J'en suis quasiment à cours… La fin est proche.

À l'abri de la canopée, je marche jusqu'au point sud. Surprise : cette fois il y a du monde. Une dizaine de jeunes, acculés entre l'eau verdâtre et une poignée d'arbustes.

18 heures 30.

Sans réfléchir, j'avance à leur rencontre. De cet endroit, je suis visible de l'embarcadère et du continent. Je m'expose aux tirs de précision.

Nous nous sommes réfugiés à l'extrémité sud de l'île. La rive opposée est couverte de gyrophares. Beaucoup d'ambulances et de véhicules de police. Le fjord grouille de bateaux qui vont et qui viennent. La police doit être sur l'île maintenant. Après plusieurs coups rapprochés, nous n'avons plus entendu le moindre tir depuis de longues minutes. J'espère qu'ils ont tué les méchants. Je ne crois pas du tout que notre cachette soit sûre, derrière nos arbustes, sur cette plage de roche, mais je suis si épuisée que je préfère mourir ici que de marcher un mètre de plus.

Beaucoup de camarades ont choisi de nager jusqu'à la rive d'en face. Je m'en sens incapable. Je préfère rester là, avec ma copine, avec ce petit groupe.

Je m'appelle Cecilie, j'ai seize ans. Quand les premiers coups de feu ont éclaté, je me trouvais dans la grande salle du café. Nous discutions tous de cette explosion qui avait secoué Oslo. L'ambiance était fiévreuse, depuis qu'on avait appris. On voyait des images de chaos, le quartier gouvernemental plein de fumée, de débris et de véhicules de secours. On ne savait pas ce qui se passait. Il y avait plusieurs victimes. Je rechargeais mon téléphone en pensant à ce garçon, qui m'avait fait deux fois la bise, hier soir. Je ne l'ai pas revu depuis.

Quand on a entendu les premiers coups de feu, personne n'a rien dit. Nous nous sommes regardés, nous avons regardé dehors. Par la fenêtre, j'ai vu cet homme, cet homme blond au visage fermé, qui m'a paru très grand, lourdement armé. Déterminé. Il a disparu de ma vue, et j'ai entendu de nouveaux coups de feu, tout proches. Tout le monde s'est mis à crier et à courir dans tous les sens. Je ne comprenais pas. Pourquoi la police nous tirerait dessus ? J'ai attrapé mon téléphone et ma veste, et je me suis sauvée par la salle du fond, avec plusieurs autres jeunes. On a dévalé une pente fortement inclinée, dans les bois, pour fuir jusqu'au rivage. Derrière nous, les coups de feu se multipliaient. Leur bruit plus sourd ne faisait aucun doute : l'homme tirait à l'intérieur du bâtiment. Peut-être que le policier se battait contre des terroristes ? Peut-être le tireur n'était-il pas seul ? Peut-être était-ce une blague ?

J’y crois de moins en moins.

Sans réfléchir, j’ai suivi le mouvement et je me suis réfugiée vers la station de pompage, où beaucoup de jeunes se cachaient. Tout le monde avait très peur, mais le mot d’ordre de garder le silence circulait. Certains téléphonaient à mi-voix, d’autres enlevaient leurs chaussures pour tenter de fuir à la nage. L’eau avait l’air glaciale… Personne ne savait vraiment ce qui se passait. Je m’apprêtais à me cacher ici, derrière des buissons (ou plutôt, réflexe horrible, derrière le maximum de gens), quand j’ai vu que ma meilleure amie Andrine était là, elle aussi. Une fille était gravement blessée, couverte de sang. C’est très impressionnant. Je sais alors que tout ça n’a rien d’une blague.

Au bout d’un temps indéfini, nous avons décidé de quitter la station de pompage, surpeuplée, pour fuir vers le sud, par le sentier des amoureux.

En passant à proximité du camp, nous rencontrons un garçon gravement blessé aux jambes, et nous essayons de l’aider. Je suis terrifiée. Que nous arrive-t-il ? Peut-être que ces gens s’en prennent à tout le pays, à ma famille…

En chemin, sur le sentier, il y a des corps. Une dizaine. Il y a du sang. Pour ne pas y penser, pour ne pas perdre la tête, je cours et je me concentre sur ma course.

Mais je ne suis pas du tout une sportive. Les poumons serrés par la peur, un poing de côté insoutenable, un goût de sang dans la bouche, je veux stopper à cet endroit, le « Point des nus », là où nous nous sommes baignés plusieurs fois. J’ai l’impression que je vais mourir si on ne s’arrête pas. Mais mon amie refuse avec obstination. Elle m’engueule pour que l’on continue à courir.

Nous nous sommes donc réfugiés sur le rivage de l’extrémité sud de l’île, derrière des branchages, tout contre le fjord. Je suis hystérique, en pleurs. Nous espérons qu’un bateau va venir nous arracher à cet enfer. Hélas… Ils ne feront que récupérer les nageurs, à bonne distance.

Quand l’homme arrive, je le reconnais. J’étais persuadé que la police l’avait arrêté. Je veux dire aux autres que je le reconnais, mais au même instant, il demande : « L’avez-vous vu ? Est-il venu ici ? »

Il continuait à marcher. Ses questions n’attendaient pas de réponse. J’ai répété à mes amis que c’était lui, que je le reconnaissais. Rien à

faire. À cet instant j'ai eu l'impression que mes amis voulaient le croire lui plutôt que moi. C'était lui le policier. C'était lui qui avait les armes. Je ne valais rien. Nous étions si misérables, à sa merci.

Il tire. Mes amis s'effondrent un à un. Il dirige son arme vers moi. Le premier tir déchire mon pantalon au-dessus de mon genou gauche, dans un étrange petit bruit sec. Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche qu'une seconde balle me frappe le poignet. Je baisse les yeux : il est en charpie. Pulvérisé. Et je ne sens rien. C'est irréel, comme un mauvais trucage de film gore. À l'instant où je lève les yeux vers lui, il tire sa troisième balle.

J'ai à peine le temps de ressentir un trait fulgurant de douleur dans l'épaule droite qu'une quatrième balle me frappe la bouche, s'écrase contre ma mâchoire et doit me fracasser tous les os de la base du crâne. Le choc est terrible. À demi-assommée, un bip assourdissant dans les oreilles, je m'effondre sur la roche.

Si je reste calme et que je maîtrise mon souffle, il peut me croire morte. C'est ma seule pensée. Le monde n'existe plus. Les yeux fermés, il n'y a que le grand bip dans mes oreilles, le froid de la roche et le feu de mes blessures. C'est grave. Je saigne abondamment, commence à faire de l'hyperventilation. Ça me déchire le thorax. Je n'arrive plus à ouvrir la bouche, l'air sort par le trou que j'ai dans la joue. Je me noie dans mon sang. Je vois ma meilleure amie, couchée sur le ventre à mes côtés. Je comprends qu'elle est morte. Et je crois bien que je vais mourir aussi.

Ils se recroquevillent là, dans les buissons, sur la roche, tout autour de moi, ne tentent même pas de m'échapper. Cette lassitude, cette résignation, cette paresse à se défendre, cette si minable estime de soi… *Vae victis !*

×63 TAMTA L. FEMME, 23 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES DANS LE DOS, LA PREMIÈRE DANS LE CÔTÉ GAUCHE, TOUCHANT LA COLONNE VERTÉBRALE ET TERMINANT SA COURSE DANS LA PARTIE GAUCHE DE LA GORGE, LA SECONDE DANS LE CÔTÉ DROIT, PÉNÉTRANT LA CAGE THORACIQUE ET LE POUMON GAUCHE.
MORTE EN QUELQUES MINUTES, SUITE AUX BLESSURES DANS LE DOS.

×64 KEVIN D.B. HOMME, 15 ANS. TOUCHÉ PAR QUATRE BALLES, AU BRAS DROIT, À LA MAIN DROITE, À LA GORGE ET À LA TÊTE, CETTE DERNIÈRE ENTRÉE PAR

LE CÔTÉ DROIT, DÉTRUISANT LE CRÂNE ET LE CERVEAU.
MORT INSTANTANÉE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA GORGE.

×65 KARIN ELENA H. FEMME, 15 ANS. TOUCHÉE PAR UNE BALLE À LA TÊTE, ENTRÉE PAR L'OREILLE DROITE, PÉNÉTRANT LA PARTIE FRONTALE DU CERVEAU ET SORTANT PAR LA TEMPE DROITE, CAUSANT D'IMPORTANTS DOMMAGES AU CRÂNE ET DÉTRUISANT LA PARTIE FRONTALE DU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE.

×66 RAFAL MOHAMAD J.J. FEMME, 20 ANS. TOUCHÉE PAR DEUX BALLES, UNE À LA MAIN DROITE ET UNE À L'ÉPAULE, FRAPPANT ENSUITE LA GORGE ET LA TÊTE, ENDOMMAGEANT LE PHARYNX, CAUSANT UNE HÉMORRAGIE DANS LA PARTIE INFÉRIEURE DU CERVEAU.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA GORGE.

×67 ANDRINE B.E. FEMME, 16 ANS. TOUCHÉE PAR TROIS BALLES, UNE À LA FESSE GAUCHE, UNE À LA POITRINE, PÉNÉTRANT LE POUMON GAUCHE, LA COLONNE VERTÉBRALE JUSQU'À LA CAGE THORACIQUE, Y CAUSANT UNE HÉMORRAGIE MASSIVE. UNE DERNIÈRE BALLE A FRAPPÉ LA NUQUE, FRACTURANT LE CRÂNE, ENTRAÎNANT DES LÉSIONS PAR ÉCRASEMENT DU CERVEAU, DU CERVELET ET DU TRONC CÉRÉBRAL.
MORT RAPIDE, SUITE AUX BLESSURES À LA TÊTE ET À LA POITRINE.

+ AU POINT SUD, 4 FILLES ET 1 GARÇON BLESSÉS PAR BALLES.

Devant cet horrible spectacle, un gosse hurle comme un damné. « Vous avez tiré sur mon père, ne me tuez pas ! » Je le reconnais, c'est mon enfant, l'enfant de la douane, celui qui a disparu dès les premiers tirs. Il a quoi, ce gosse ? Neuf, dix ans ? Et il est déjà là, dans un camp d'endoctrinement, à apprendre à devenir travailliste… Si c'est pas malheureux d'instrumentaliser ces pauvres gamins, de leur acidifier le cerveau si tôt. Mais c'est remédiable. J'ai connu ça aussi et je m'en suis sorti. Le destin est plus fort que leurs mensonges. Je me suis approché de lui, pauvre gamin perdu sur un champ de bataille. Je lui ai ébouriffé les cheveux et lui ai assuré que tout irait bien. Il s'est mis à crier : « Il m'a sauvé, il m'a sauvé ! » Ça m'a fait sourire. Breivik est un mec bien.

Sur cette plage de roche et ce lac de sang, il reste ce type à demi-immergé, qui me supplie et qui pleure. Je dois faire impression, avec le barda et l'uniforme, debout, des cadavres et des vêtements gisant tout autour de moi. Je suis le Dieu du chaos. Je ressens une force tellurique incroyable, comme si une énergie immense montait en moi, comme si elle m'était insufflée directement par les Dieux. Je dois dégager quelque chose

de surpuissant. Bizarrement, ce gugusse qui patauge sur son bout de roche, à hauteur de mes bottes, n'a pas l'air d'avoir confiance en moi.

Je décide de ne pas le tuer, parce qu'il a l'air vraiment trop jeune. Il deviendra une star. L'hélicoptère blanc est en fait celui de la chaîne de télévision NRK, qui captera quasiment par accident cette image, lui qui me supplie, moi qui le mets en joue.

Un nombre prodigieux de gyrophares scintillent sur l'eau noire, tapissent la rive continentale. Du bleu, du bleu et encore du bleu, si bien que j'en ai du mal à voir la montagne se découper sur le ciel sombre, en arrière-plan. Je n'ai jamais vu autant de gyrophares en vrai. On a l'impression que c'est la guerre là-bas. Il y a des nageurs à proximité, mais je ne peux pas m'attarder à découvert.

Je m'engouffre à nouveau sous les arbres, en direction de l'école. Il commence à faire sombre, j'espère qu'ils ne vont pas m'aligner sans sommation… J'ai mal aux mains, aux bras, aux oreilles. Tirer autant, en situation réelle, ça endort les doigts comme on n'a pas idée. À force d'encaisser le recul du Glock, j'ai l'impression d'avoir perdu les tendons du pouce droit. J'ai les bras perclus de crampes. Mes armes sont brûlantes. Je suis à moitié sourd, affaibli par l'hémorragie de mon doigt. Je n'ai plus de munitions. J'ai soif. Le reptile ne répond plus. Je ne sais plus quoi penser.

C'est la fin de la partie.

Tout ça va se terminer. Mais comment ? J'envisage d'aller à ma base, d'y recharger encore mes armes, pour livrer mon dernier combat.

Mon regard est attiré vers le sol par une couleur vive.

Quelque chose se détache de l'herbe noire. Une orchidée violette. Une *calypso bulbosa.* Ces couleurs sont encore superbes… C'est une fleur rare sous cette latitude. De face, on jurerait qu'elle représente un heaume rougeâtre, panaché d'oriflammes violettes, porté par un collier noir et or dentelé de nacre. Merveille de la nature. Je ne peux m'empêcher de voir un signe là-dedans. Malgré les troupeaux de gnous qui arpentent cette île depuis des jours, pas un n'a piétiné ni cueilli ma calypso. Un seul d'entre eux s'est-il seulement penché sur elle, pour autre chose que dire des bêtises à une fille ?

Ils s'en foutaient, de ma calypso. Ils ne s'intéressent à rien. Ça ne rend pas plus cool, à Utøya, de s'émerveiller de l'infinie beauté de la nature, sincèrement, pas pour jouer les écolos à deux couronnes. La vie est belle. Ma vie est belle, malgré ces légions de cons qui tentent de la gâcher. Je suis

un peu comme cette calypso, j'ai vaillamment survécu au piétinement. J'ai attendu mon heure. Et seuls les types curieux et intelligents peuvent me comprendre et m'admirer. Je crois qu'il faut que je leur dise tout ça. Je crois que je veux vivre.

J'hésite encore. Vais-je me remettre de mon état de choc ? Et si je m'en tirais une dans la bouche ? La mort a quelque chose de contagieux. En une seconde, je me fourre le canon du Glock contre les amygdales et j'appuie sur la détente avant de réfléchir. Terminé. Une deuxième fois, j'éconduis la mort. Ce n'est pas le plan. Le procès sera important. Je crois que je me trouve des prétextes : la vérité, c'est que je ne veux pas me suicider. Pas mon genre. Si je parviens à me calmer, à survivre, je pourrai profiter de mon succès. Me laisseront-ils le choix ?

Je veux me rendre. Est-ce lâche ? Si je n'étais pas un lâche, j'aurais donné rendez-vous à l'armée norvégienne pour un duel sur les rives du fjord. Je ne suis pas un bon rat-taupe nu. Alors qui suis-je ? Quoiqu'il m'arrive maintenant, le monde entier ne va pas tarder à le savoir.

MON NOM EST BREIVIK

4

Tu fis rouler des chars de fumée et de feu
Tu fis sur terre un bruit égal au bruit de Dieu
Et les hommes croyaient entendre le tonnerre
Quand passait au loin ta cavale de guerre

VICTOR HUGO

Six hommes vêtus de noir, suréquipés, cagoulés et casqués, en train de sécuriser les abords de l'école. Je les ai vus le premier, il me reste neuf balles dans le fusil… Je peux me les faire. Mais j'ai peu de munitions. Le Glock est vide. Je suis trop loin de ma base. Ils sont six. Je laisse tomber mon fusil sur le sol et m'avance à leur rencontre. J'ai le temps de faire cinq mètres avant qu'ils ne me voient et se mettent à hurler, presque paniqués. « Posez vos armes ! »

Je montre mes mains. « Je ne suis pas là pour vous. Je suis là pour les travaillistes et contre l'islamisation de la Norvège. »

Ils continuent de me hurler des ordres contradictoires (« à genoux », « allongez-vous », « ne bougez pas »). Je commence à sourire, mais je sens que si je fais le malin une seconde de plus, ma cervelle éclaboussera la forêt. Je tombe à genoux au milieu des broussailles et lève les mains bien haut. Ils approchent, hésitants, observent mon gilet comme s'il était piégé. Ils restent ainsi un long instant, armes pointées sur moi. J'attends la mort. Rien ne se passe. Ils inspectent les alentours, comme si je ne pouvais pas être leur suspect.

18 heures 34.

L'un d'eux se décide enfin à me passer les menottes. Son collègue extirpe mon Glock du holster. L'arme était en mode sécurité, culasse tirée, chargeur vide. J'avais anticipé leur arrivée. Dans mon gilet ils récoltent mes chargeurs restants, six de fusil, trois de pistolet. Ils me délestent de mon gilet, de mon Ipod et de ma poche d'eau.

Après avoir communiqué mon interpellation à ses supérieurs, le chef du groupe prend les choses en main. « Où sont vos complices ? »

Je lui réponds que je suis l'une des trois cellules, que l'autre est à Oslo et que la troisième ne s'est pas encore activée. Je leur promets « l'enfer ». J'affirme que je leur donnerai davantage d'informations uniquement « si mes exigences sont satisfaites ».

Je m'exprime comme un soldat, brièvement, par de courtes déclarations martiales. Je ne suis même pas essoufflé. Je soutiens son regard. Il me prend au sérieux.

On voit que ces policiers-là sont des vrais. Même s'ils ont mis 1 heure 13 pour m'arrêter… Pas l'habitude d'un véritable adversaire : ils doivent intervenir une fois l'an chez des vieux timbrés qui tirent sur leur voisin. Peut-être que ces gars sont ceux qui s'entraînaient près de chez moi, à la base de Rena.

Le chef rappelle son PC et parle d'une opération terroriste d'ampleur nationale. Je demande alors un pansement pour mon doigt. Réponse glaciale : « Il y a des cadavres partout ici. Votre doigt n'est pas une priorité. »

Il ne se rend pas compte ; un doigt saigne beaucoup, j'ai perdu du sang en quantité. Avec le stress et le cocktail à l'éphédrine, on ne sait jamais comment le corps peut réagir.

Ils insistent à propos de mes complices, n'en démordent pas. Pour un esprit quelconque, une telle œuvre ne saurait être le fait d'un seul homme. Je leur assure qu'ici je suis seul. Ils veulent me photographier. Je refuse, ils me photographient quand même.

Après trente à quarante minutes, ils me transfèrent vers la douane d'Utøya, sous bonne escorte. Le ferry est à quai, ainsi que de nombreuses autres embarcations. La rive opposée est jaune fluo, tant il y a d'ambulances sur les routes environnantes. Il y a du monde devant la douane. Des ambulanciers, des militants, des policiers, partout. Je m'attends à être lynché. Nous passons à côté des deux premiers corps, ceux du vigile et de Maman Utøya. Le capitaine du ferry, qui semblait recueilli sur sa dépouille (j'ai appris plus tard que c'était son compagnon), hurle quelque chose et me jette un gobelet en plastique. Les policiers s'interposent, me poussent vers le bâtiment, puis me font monter les escaliers. Persuadé qu'ils vont m'abattre, je leur dis dans un sourire qu'ils peuvent tout aussi bien le faire ici, devant la maison.

Ils m'assurent qu'ils ne sont pas là pour ça.

Je leur réponds qu'on va lyncher ma mère. Ils me regardent, perplexes. Comme si j'étais fou. Les chefs du gouvernement sont aussi ceux du parti travailliste. Leur émotion doit être telle… J'ai pensé qu'ils donneraient à la police l'ordre de m'abattre. Moi et ma famille. Justice d'exception. En temps de guerre, les lois sont muettes, dit le proverbe.

On me demande où est ma valise noire.

Ma poitrine est contractée comme par des arcs électriques. Mon cœur s'emballe. Je pense à l'éphédrine. À la transpiration, à l'épuisement

physique et nerveux. Je n'ai rien bu depuis longtemps. Je vais mourir de déshydratation si je n'ai pas à boire. Le cœur va s'arrêter.

Les policiers m'ont dit que je n'allais pas mourir. Qu'en savent-ils ?

J'ai peur pour ma mère.

Ils me mettent enfin un pansement.

Je ne peux pas m'empêcher de forcer mes effets, d'insister sur les autres cellules, de prétendre que les attaques d'aujourd'hui n'étaient qu'un feu d'artifice. Je ne réalise pas encore leur ampleur. Je ne réalise pas combien les policiers sont impressionnés par ce que j'ai fait.

Les hommes de l'équipe Delta m'ont installé dans un fauteuil, à l'étage, dans une pièce où se cachaient mes cibles il y a quelques minutes. Ils me photographient à nouveau. Débute un interrogatoire enregistré de huit heures, pendant la poursuite des opérations de secours et d'évacuation. Je suis déçu et agacé de ne pas avoir affaire à des hommes du PST. Eux seuls sont compétents, à même de me comprendre.

Le début de l'audition est catastrophique. Je suis en position de faiblesse, j'ai peur de mourir, peur pour ma mère. Je négocie mal. Après tous ces tirs, j'ai une perte d'audition quasi-totale, et très mal aux oreilles et aux bras. Je suis littéralement explosé. À cet instant, mon moral est si instable que je pense que j'aurais pu me tuer.

Dieu que ce fut dur ! Je suis épuisé autant que soulagé. Dire que les chevaliers faisaient ça à l'épée… Mais ils ne pouvaient pas avoir autant de pression que moi. Moi j'étais comme le chevalier Bayard, seul face à des centaines d'adversaires. Et j'ai tenu. Et j'ai gagné. Sans le moindre soutien. Sans la moindre expérience du combat réel. J'ai mal au ventre, mes jambes tremblent. Mes oreilles bourdonnent. Il faut que je me calme. C'est fait maintenant. Je n'ai plus qu'à discuter avec les policiers et sourire aux caméras. Je peux laisser le monde s'organiser autour de moi. « Ce n'est qu'au bout des pires calvaires que l'humanité a dressé les pierres blanches de ses victoires les plus décisives », disait Goethe.

De quelle valise noire parlent-ils ?

J'explique que je me bats pour qu'Oslo ne devienne pas Marseille, pour que la Norvège ne devienne pas le Liban. Les policiers me confisquent les clés des deux véhicules de location, que je portais sur moi. Ils auront du mal à démarrer la camionnette…

Comme prévu, j'entame une négociation. J'affirme détenir des informations cruciales, que je leur livrerai à condition qu'ils accèdent à mes

requêtes, dont je dresse la liste :

1. Avoir rapidement la possibilité de correspondre avec l'extérieur.

2. Avoir accès à un PC avec traitement de texte et imprimante, au moins 8h par jour.

3. Avoir accès à Wikipédia.

4. Être enfermé avec le moins possible de musulmans.

5. Ne pas recevoir de nourriture halal.

Si ces demandes sont satisfaites, je leur dirai 98% de ce que je sais. Ils me répondent qu'ils transmettent mes demandes aux décideurs. Ils m'expliquent qu'eux sont d'abord là pour empêcher d'autres meurtres. On me demande ce que j'ai fait de ma carte SIM. Je n'en sais rien. Ce n'est pas mon téléphone.

J'explique que si les autorités accèdent à ma deuxième liste d'exigences, alors je suis prêt à identifier les deux autres membres de la cellule norvégienne, qui planifient des actes terroristes.

1. Je veux rencontrer Janne Kristiansen, la patronne du PST.

2. Je veux que la Norvège introduise la peine de mort par pendaison.

3. Je veux que la Norvège introduise la torture par l'eau.

4. La Norvège doit restreindre l'immigration et l'islamisation.

On m'interrompt encore, pour me demander où j'ai trouvé mon téléphone. Je réponds qu'il devait être dans le café.

Il y a de plus en plus d'agitation dehors. Pour parler tranquillement, nous serions mieux ailleurs que sur cette île. On me répond que pour l'instant il n'est pas question d'un déplacement. On m'explique que les premières demandes vont être étudiées, mais que les secondes ne sont pas réalistes. Parce que l'islamisation de l'Europe, c'est réaliste ?

J'aurais bien aimé avoir une estimation du nombre de morts, mais les policiers eux-mêmes paraissent dépassés. Je leur raconte ce que je viens de faire, du mieux que je le peux. Ils peinent à recenser les militants présents, retrouvés, évacués… Je les entends à plusieurs reprises parler d'une centaine de morts et de disparus. Peut-être bien davantage de blessés.

Dehors, la nuit est tombée. Les secouristes affluent de tout le pays, s'affairent, installent des tentes, tracent des routes, aménagent un véritable hôpital de campagne.

Ce qui s'est passé est tragique. J'en suis profondément affligé. Le parti travailliste pousse les conservateurs comme moi vers la barbarie. Je suis fier de ce que j'ai fait, mais tout ça est tragique. Je passe par l'asthénie et

l'euphorie… La pression commence à redescendre. J'ai réussi à agir. Et je n'y passerai pas. Ma préparation a été efficace. Je ne sais pas si un non-initié peut mesurer le fossé qui sépare la planification du passage à l'acte. Il faut être fort pour le combler, pour réaliser exactement ce que l'on veut réaliser.

Du coup j'ai faim. Je mangerais bien des gaufres. Une petite vodka. Et je prendrais bien une bonne douche, aussi. Longue et bien chaude. Je me sens bizarre. Apaisé, les idées claires, le corps éteint. L'impression que je viens de tirer un coup. Je me sens vaguement mélancolique aussi, sans que je parvienne à me l'expliquer. *Post coïtum, animal triste.*

Je dois être dépassé par ce que j'ai fait. C'est vertigineux. Suis-je capable de supporter ça ?

Je suis fatigué. Très. Je donnerais n'importe quoi pour qu'ils me laissent seul, pour que je puisse dormir. Je me rends compte que ma liberté est finie. Qu'il faudra que je m'y fasse. Je ne serai plus jamais seul.

Il faut que j'arrête de penser. Dans mon crâne tout défile à deux cents à l'heure. Fuite des idées. Trop d'informations à gérer. Et ils ne me laissent aucun répit, me mitraillent de questions. Bizarrement, ils me demandent à quoi servent les boulons-éperons qui dépassent de mes bottes. Je leur explique. Ils m'adressent un regard qui me ferait presque douter de ma santé mentale…

Ils m'ont fait me déshabiller, vêtement par vêtement, suivant leurs injonctions.

Quand je suis nerveux, je suis du genre à faire des blagues pourries pour détendre l'atmosphère. Vêtu de mon seul boxer, j'ai tendu mes muscles et pris une pose un peu grotesque de body-builder tout huilé en plein effort.

Gros moment de solitude : ça ne les a pas fait rire du tout. J'ai dû passer pour un fou. Je me suis dit qu'il fallait faire attention, ce genre de facétie pourrait me jouer des tours. Désormais le moindre battement de cil de ma part peut être interprété comme un signe de déglingue mentale.

Si le rire est excluant, l'absence de rire est assassine. Notre culture du consensuel ne nous prépare pas à la cruauté d'un bide. Heureusement, j'ai le narcissisme pour dépasser ça, et me dire que je n'ai rien à foutre du rôle de coincé que s'efforcent de jouer ces flics.

Le psy me pose des questions sur mon acte. Me demande ce que j'en pense, *humainement.* Je ne m'attendais pas à ça. Moi je n'avais en stock

que des phrases toutes prêtes pour étaler mes revendications et parler des chevaliers Templiers. Un peu perdu, je bredouille un truc du genre : « C'était une putain de chose à faire, mais il fallait le faire. »

Je me reprends, me souviens que j'ai un pouvoir, que je suis encore en position de négocier. Je dois en profiter. Je demande un ordinateur avec traitement de texte. J'ai besoin d'écrire, pas de parler. Depuis mon arrestation, je parle comme jamais, à plusieurs interlocuteurs, sous l'œil d'une caméra… je n'avais pas anticipé à quel point ce serait exténuant de tenir une conversation percutante, pertinente. L'écrit m'aurait permis de reprendre le contrôle de mon expression. Ils refusent, et recommencent à me questionner, encore et encore.

Je dois surveiller mon langage corporel. Tout ce que je fais m'est subtilisé. Je suis dépossédé de mes paroles et de mes gestes. Je dois être bon, ma postérité se construira là-dessus.

J'expose mes théories. Systématiquement, ils reviennent sur des détails… Il y a un fusil dans votre voiture ? Votre ferme est-elle piégée ? Vous avez une clé USB ? Qu'avez-vous fait de la carte SIM de votre portable ?

Je ne sais plus. Allez à la ferme si ça vous chante. Une clé USB oui. Je ne sais pas où elle est. À Rena peut-être. Dans la voiture, oui, il y a un fusil à pompe…

Soudain, l'intrusion. Le retour à la réalité. Ils m'annoncent que leurs collègues sont devant l'appartement de ma mère. Mon ventre se noue. Je leur donne son nom, affiché sur l'interphone : Wenche Behring. Je leur donne son numéro de téléphone, et leur assure qu'elle doit être là. Je ne peux que leur faire confiance. Mais imaginer ce qu'ils vont lui annoncer me terrorise. La mère va découvrir le monde de son fils. Ça risque de ne pas lui plaire.

On reparle de mes motivations.

On reparle de mes complices.

Je me sens sale.

Je n'ai plus la notion du temps.

Un médecin m'examine. Échantillon d'urine à 1 heure 37. Prise de sang à 1 heure 51. On me donne enfin à boire. Et on recommence à parler, encore et encore. Les mêmes questions, posées différemment. Ils me font parler, me laissent soliloquer sur mon état de fatigue, dans l'espoir que je livre tout

ce que j'ai sur le cœur. Je parviens à me contrôler. À ne pas en dire trop. À garder la main.

Quand ils ne trouvent plus rien à me demander, vers 4 heures du matin, ils décident de me convoyer à Ila, la prison de haute sécurité la plus proche d'Oslo.

On a repris le ferry. Puis j'ai regardé la nuit défiler par la fenêtre du 4×4, en commençant à croire que j'allais m'en tirer. Et ma mère ?

Une fois sur place, fuyant dans mes pensées à la moindre occasion, j'ai été saoulé de questions, souvent les mêmes, j'ai été présenté à un magistrat, à un avocat, interrogé par un psy, par d'autres policiers… Tout est très organisé. Déférence et respect. Himmler a été traité avec moins d'égards. Je prends conscience que je viens d'acquérir un pouvoir énorme. L'État norvégien me protège désormais davantage que n'importe qui. Je coûte plus d'argent au contribuable que n'importe qui. Je suis l'objet de plus d'attention que n'importe qui.

Dans un sommeil bref et agité, j'ai rêvé de moi, enfant. Au petit jour de l'ère nouvelle, des images de massacre clignotaient dans ma tête. J'éprouvais encore le besoin de me laver, de prendre une bonne douche chaude, d'enfiler mes vêtements les plus doux. Je suis vivant. J'ai réussi. C'est dur de dire toute ma satisfaction. Tout ça n'était pas un rêve. Tout ça a bien eu lieu. En prenant un solide petit déjeuner, sous surveillance rapprochée, j'ai savouré ma toute puissance.

Ce n'est qu'au petit jour que l'île a été entièrement sécurisée, grâce aux hélicoptères de l'armée et au ratissage au sol. Ils ont du mal à croire qu'un homme seul ait pu faire autant de dégâts.

J'ai beaucoup parlé à mes avocats, pour qu'ils diffusent au maximum mes raisons, mon message. Je voulais m'assurer que mon manifeste, intitulé *2083 – une déclaration d'indépendance européenne,* envoyé par mail à plusieurs milliers de personnes quelques instants avant l'attaque d'Oslo, volait désormais de ses propres ailes. Ce texte entamé il y a neuf ans est la Bible des chevaliers Templiers du futur. Il contient tout ce qu'il faut savoir sur notre situation, et tout ce qu'il faut savoir pour m'imiter.

Je suis dépassé par ma puissance. J'ai créé quelque chose autour de moi, un champ de force dont je ne maîtrise pas le rayonnement.

Avec une certaine fébrilité, j'attendais l'inventaire des autorités.

Le 25 juillet, la police a établi un bilan « quasi-définitif » : soixante-seize morts et cinq disparus. Huit victimes à Oslo, soixante-huit à Utøya. Peu ou pas de noyés. Les policiers ont annoncé qu'un seul jeune était mort sans avoir été blessé par balle, d'une chute du haut d'une falaise.

×68 HÅKON Ø. HOMME, 17 ANS. A TENTÉ DE SE RÉFUGIER SOUS UNE FALAISE, ENTRE 17 HEURES 37 ET 18 HEURES 01, PRÈS DE LA POINTE OUEST DE L'ÎLE, MAIS A CHUTÉ DE PLUSIEURS MÈTRES SUR LA ROCHE ET DANS L'EAU, SE FRACTURANT LE BASSIN ET LE CRÂNE, SE DÉCHIRANT LE POUMON DROIT ET LA RATE. UNE HÉMORRAGIE MASSIVE S'EST DÉCLENCHÉE DANS LA CAGE THORACIQUE.
MORT DE SES BLESSURES ET PAR NOYADE.

Une audience provisoire a eu lieu le même jour, sans la presse. Un juge a décidé de mon maintien en détention. Je n'ai rien eu le temps de dire. L'opération apparaît comme une réussite, car selon mes avocats les médias du monde entier ne parlent que de moi. Mais que disent-ils ? Je n'ai aucun droit d'accès à la presse pour le moment. C'est assez frustrant, mon destin m'échappe.

Dans tout le pays, les gens se sont recueillis, avec des flambeaux et des roses.

Le 26 juillet, la police nous apprend qu'il n'y a plus cinq, mais un seul disparu.

Le 29 juillet, toutes les identités des victimes sont confirmées. L'unique disparu a été retrouvé au large d'Utøya, par six mètres de fond.

×69 ANDREAS D.G. HOMME, 17 ANS. A TENTÉ DE FUIR À LA NAGE DEPUIS LE POINT SUD DE L'ÎLE, LORS DU PREMIER PASSAGE DE BREIVIK (17 HEURES 40), MAIS S'EST NOYÉ. SON CORPS A ÉTÉ RETROUVÉ À UNE PROFONDEUR DE SIX MÈTRES, L'APPAREIL RESPIRATOIRE EMPLI DE MOUSSE, LES POUMONS FORTEMENT GONFLÉS.
MORT PAR NOYADE.

Ça y est. On a fait le bilan.

Ma bombe, huit morts, deux cents blessés. L'île, soixante-neuf morts, trente-trois blessés. Mission accomplie.

Je suis le commandeur Anders Behring Breivik. À trente-deux ans, je viens d'entrer dans l'Éternité.

Je fais la Une de tous les journaux du monde. Du levant au couchant, des Patagons au Septentrion, mes semblables connaissent désormais mon visage. Aujourd'hui mon nom est le nom le plus prononcé de la planète. Je sature le monde. Je suis une star. Je suis un tsar. Je passe devant Hitler, devant Jésus. Devant Dieu peut-être.

Grâce à Internet et à l'accroissement de la population mondiale, je suis le premier homme de toute l'histoire de l'humanité à devenir aussi célèbre en un aussi court laps de temps, par ma seule volonté. Qui refuserait ça ?

En un jour, je sors du néant et je vous écrase.

Ce monde de fête et de morale, prétentieux et hégémonique, vient de découvrir qu'il n'était pas seul.

J'ai l'impression de bien supporter cette décharge de puissance. Les images crépitent encore dans ma rétine, quelques tics nerveux m'agitent parfois les mains, mais mieux que je ne l'imaginais, je réussis à garder le contrôle, le moral, je parviens à me concentrer sur mon rôle de chevalier Templier, à repousser l'horreur dans les tréfonds de ma mémoire. J'ai maintenant une mission de représentation à assurer, je dois faire abstraction de tout le reste.

Soixante-dix-sept morts, bilan définitif. Un record. Le chiffre, c'est important. Rien à voir avec les tueries scolaires américaines. Je n'ai pas d'égal.

Un moment, ils envisageaient plus de cent victimes. Finalement, ils ont revu le bilan à la baisse. Soixante-dix-sept. L'opération noyade en masse est un échec. J'aurais pu incendier les bâtiments, j'aurais pu neutraliser ceux du ferry, j'aurais dû m'assurer de la mort de chaque cible touchée : le nombre de blessés par balle indique que beaucoup de simulateurs m'ont échappé. J'aurais dû doubler à chaque fois, mettre deux balles dans chaque tête. Je m'étais juré de le faire. Mais quand vous vivez une telle situation, la part de calcul est totalement écrasée par la charge magnétique de l'acte.

C'est bien.

Pas de regrets.

Personne n'est mon égal.

Cinq cent soixante-quatre personnes. Soixante-treize minutes. Soixante-neuf morts. Soixante-sept tués par mes armes. Trente-trois blessés par balles. Vingt-neuf autres blessés par fractures, coupures, etc. D'après les autorités, il y a « beaucoup » de traumatisés. Taux de mortalité : 12%. Taux de cibles touchées : 18%. Un peu plus d'une victime à la minute. Sur l'île,

les flics ont retrouvé cent quatre-vingt-neuf douilles de fusil, deux cents douilles de Glock. Dans ma mallette et mes chargeurs, ils ont saisi mille cent cinquante-sept munitions inutilisées (trois cent soixante-quatorze de Glock et sept cent quatre-vingt-trois de fusil, de sept types différents). J'ai donc tiré près de quatre cents balles.

À part mes tirs un peu à l'aveugle sur les bateaux et les nageurs, je pensais en avoir gâché assez peu. D'après la police et les rapports médicaux, cent quatre-vingt-seize balles ont frappé mes soixante-sept victimes, soit trois balles par tué en moyenne. Cinquante-trois balles ont été extraites des corps des trente-trois blessés. Deux cent quarante-neuf coups au but. Cent cinquante balles dans la nature, tout au plus. C'est plutôt bien. Pas si mal. Je n'aime pas regretter, c'est parfaitement inutile, mais je suis quand même un peu déçu du bilan. Je pensais qu'ils allaient se noyer massivement, c'était la clé de l'opération. Ce ne sont pas des chimpanzés, ils savent nager. Pas de quoi être fier, comme cette imbécile de rescapée (rescapée de leur point de vue) qui affirme publiquement que j'ai perdu parce que les jeunes norvégiens savent nager. Les gnous aussi savent nager.

Forcément, ça pouvait être mieux. La bombe aurait dû faire s'écrouler le bâtiment ministériel. Je devais décapiter l'ancienne ministre Gro Harlem Bruntland et le chef des jeunes travaillistes Eskil Pedersen. Filmer le tout et poster la vidéo sur Internet. Un loup intelligent tue les bergers d'abord.

Le tueur de masse, et c'est son principal défaut, ne peut acquérir son expérience que sur le tas.

J'aurais peut-être pu repartir de l'île et continuer ailleurs. Me planquer quelque part, attendre que ça se tasse, et préparer un nouveau coup. Non, j'étais connu, j'allais être l'homme le plus recherché de Norvège. Impossible de leur échapper. Mon destin était scellé à partir du moment où j'ai envoyé mon manifeste à tous mes contacts, une heure avant l'explosion.

Non, je ne dois pas avoir de regrets, car tout aurait pu foirer. J'aurais pu ne jamais réussir à tuer ce vigile. Rien de plus dur que de basculer dans le camp des tueurs. Mission accomplie.

On peut toujours faire mieux. Un temps, j'avais dans l'idée d'atterrir sur l'île et d'en repartir en avion. La distance de roulage à l'atterrissage et au décollage de certains ULM est de cinquante à soixante mètres. Le terrain de foot d'Utøya, au nord-est de l'île, parfaitement plat, mesure à peu près cinquante mètres de long. Il m'aurait théoriquement permis d'y atterrir et d'en décoller, à condition de raser les arbres. J'avais appris à piloter ces

engins, en regardant des vidéos sur Internet. Je pensais voler un ULM ou un Cessna à Fornebu, un aérodrome à l'ouest d'Oslo. Le problème, c'est qu'une fois la tuerie commencée, les hélicoptères n'auraient pas tardé à être mobilisés. Impossible de leur échapper avec un ULM. Apparemment les flics n'en avaient pas sous la main, mais celui de la télé ne m'aurait pas lâché. De plus, je n'aurais pas pu transporter tout mon matériel en ULM. Trop lourd.

Le jour j, j'avais encore en tête, sans trop savoir comment, peut-être en m'emparant d'un Zodiac (il y en avait un près de la crique des bolchéviques) puis en dérobant une voiture sur la rive continentale, éventuellement à l'ouest du fjord, qu'il serait possible de fuir pour le Grand Nord. Face à la mer de Barents. J'aurais pu refaire ma vie là-bas. Élever des rennes, chasser dans des forêts infinies. Pêcher des jours et des nuits. Une obscurité de six semaines en hiver, des milliers de fjords glacés, quelques centaines d'habitants. Tous unis, l'alcool chaud, la bonne nourriture, les sourires. La vraie solidarité est là-bas. J'aurais pu. Plus près des Dieux, plus loin de notre déclin. Elle existe encore, là-bas, la vraie Norvège.

J'aurais pu gagner l'Europe centrale. J'ai toujours trouvé que Budapest était une ville superbe. J'aurais pu m'installer dans le mythique sud des States. J'aurais pu. À moins qu'une armée de libération vienne me tirer de là, je ne verrai plus jamais Oslo.

Pour l'instant je dois me contenter de ce que j'ai fait. Ça reste un record. « Plus de morts, moins d'ennemis », disait je ne sais plus quel roi. J'ai éradiqué un tas de parasites potentiels.

Je n'ai pas travaillé pour rien. Toutes ces années de colère, de prise de notes, de calculs, de documentation, de doute, de tests, de rage, de scénarios… Je n'ai pas hésité à agir. Jamais je n'ai envisagé de renoncer. La seule et unique question était *comment.* J'ai donné la réponse.

J'y suis arrivé. Moi et moi seul.

C'est bien.

Je suis un sur sept milliards. Un objet de fascination, celui dont tout le monde parle. Je fais bruisser le monde. Dans les rédactions enfiévrées de Stockholm, Helsinki, Saint-Pétersbourg, Kiev, Belgrade, Vienne, Paris, Berlin… Dans les rues, dans les bistrots, dans chaque foyer. J'ai réchauffé le cœur de nombreux nationalistes. Dans le secret de leurs bureaux, nos fossoyeurs de dirigeants ont tous senti ce frisson leur parcourir l'échine. Ce frisson glacé d'une lame contre un cou, frisson d'un dehors oublié, d'un

monde qui gronde, de peuples qui se lèvent, prémices d'un lent tremblement qui détruira la dictature européenne et fera tomber une à une les milliers de têtes pourries de cette hydre bureaucratique.

Le monde me connaît, et ne m'oubliera pas. J'ai implanté des mots et des images dans les crânes. Utøya, Breivik, Oslo, multiculturalisme, marxistes… C'est le but de la publicité. Utøya, c'est l'opération de communication la plus rentable de tous les temps. Pour bénéficier de retombées médiatiques comparables, un publicitaire serait prêt à débourser des milliards d'euros.

Et ce n'est que le début. Je me prépare à passer à la phase 2, celle du procès. D'avance, je ne reconnais pas ce tribunal. Depuis longtemps je ne reconnais plus cette autorité qui nous gouverne. Mais ce procès est une tribune. On ne parle pas d'un vol de caramel mou, pas même d'un meurtre. On parle d'une opération de guerre. Et on va parler de mes raisons, de mon manifeste. J'ai des messages à faire passer.

Mon opération est un théâtre et le théâtre est toujours joué pour un public. Par-delà ce théâtre, les gens doivent connaître les motivations de l'acteur principal, qui n'est autre que le metteur en scène et le scénariste.

Je n'avais jamais parlé.

Je n'avais jamais dit aux gens qui j'étais.

Depuis trente-deux ans, j'étais enfermé dans mon crâne.

Ce 22 juillet 2011, j'ai décidé de sortir faire un tour.

Ma promenade est terminée.

Face aux policiers, aux caméras, au monde entier, je me réfugie à nouveau dans mon crâne et m'y enferme, derrière mon désarmant sourire, derrière un manifeste de quinze cents pages et derrière tout ce qu'on veut bien dire de moi. Les choses devaient en rester là. Mais mes souvenirs de promenade sont trop lourds. Mon crâne déborde. Mes pensées sont un fardeau. Je dois m'en soulager. J'ai décidé de parler.

J'ai décidé de dire qui je suis.

NÉCESSITÉ N'A PAS DE LOI

5

Les idées perdront toujours leur procès
contre les sensations

RIVAROL

L'hiver a figé les dernières traces de l'opération. La glace tapisse le fjord, emprisonne les douilles que les flics n'ont pas retrouvées, quelques taches de sang séchées, des bouts de rubans jaunes oubliés. Utøya est une aquarelle désolée. Elle va longtemps garder mon empreinte. Certains veulent tout raser et tout reconstruire. D'autres veulent en faire un mémorial. Quoiqu'ils fassent, la mort va rôder là-bas pendant des siècles.

Cette île n'est plus le camp de vacances privé des rejetons du parti travailliste. Elle a maintenant un destin et une histoire. Elle deviendra un lieu de culte.

La reconstitution a eu lieu le 13 août 2011. Huit heures tenu en laisse sur Utøya. Probablement mes derniers pas hors d'un tribunal ou d'une prison. Sur les lieux du crime, là où l'assassin revient toujours. Là où l'on percevait encore des tâches de sang oxydé parmi les fleurs. J'ai parcouru à nouveau les recoins escarpés de l'île, mimant certains de mes gestes au responsable de l'enquête, qui consignait chacune de mes réactions dans son carnet.

Lors de cette reconstitution, j'ai tout revécu. Tout. Mais il y avait du monde, ces enquêteurs, qui scrutaient mon visage, ces photographes, qui tentaient de le capturer. Je me suis caché derrière mon sourire, comme toujours. J'ai dit que je ne me souvenais plus très bien.

Au terme de cette escapade insulaire, les psychiatres ont noté que l'accusé n'avait montré « aucun remords ». On m'a reconduit à mes appartements.

Mes avocats m'ont raconté que mes victimes avaient été incinérées. Curieux, ça. Ces gens passent à côté de leur seule occasion de se rendre utile, de manière agraire, en tant que compost, avec les compliments de la ferme Breivik. Le bilan carbone d'une crémation est désastreux. Une heure et demie de four pour réduire ces tas d'inutilités en poignées de cendres. Et j'en suis certain, ils vont saupoudrer ça n'importe où. Autour d'Utøya, tiens, ça m'étonnerait pas. Qu'ils y restent indéfiniment, dans leur édénique prison.

Les familles sont presque heureuses de se tenir la main aux cérémonies, d'être « plus fortes ». La douleur, ça se partage avec plaisir. Les enterrements servent à ça. Quelque part je suis certain qu'ils sont contents de vivre ça, que ça soit tombé sur leur gosse, comme si le Dieu Marx s'était

servi d'eux pour rendre son oracle, pour adresser un message à tous les marxistes. Oui, je suis dans leur sanctuaire un *événement*, enfin !

La Norvège est un pays de cinq millions d'habitants. Un pays chiant, où il ne se passe jamais rien. Un pays inspiré du libérateur américain, dans le bâti et dans la fierté du drapeau, à condition de préciser dès que possible qu'il n'est que l'étendard du multiculturalisme et du droit des autres. La Norvège est un pays de caillasses, de lacs, de forêts. C'est une station de ski géante, qui n'a pas de saisons intermédiaires entre l'hiver et l'été.

À Oslo, le verre de bière coûte dix euros. Il y a des aurores boréales, des fjords, des élans et du saumon, et c'est tout ce qu'on en retient.

Il pleut la plupart du temps, fait sombre. Gris. Les routes sont monotones et embouteillées. Le plaisir principal des Norvégiens est de faire les boutiques, les bistrots, et de porter des habits de sports d'hiver. C'est un peu limité, comme prétention nationale.

Les Norvégiens ne sont pas querelleurs, ni politisés, ils sont las et s'en foutent. Surtout ils sont trop riches, trop coupables et trop aux prises avec leur morale égalitaire pour faire l'effort de me comprendre. Les Norvégiens sont très soudés, ont confiance en leurs voisins, en leur police. Un crime en Norvège, c'est un véritable traumatisme.

Depuis quelques années, les gens prennent conscience que l'immigration n'est pas forcément une panacée universelle. Du fond de leurs petites habitudes, de leur pays rustique, ils comprennent ce qui se passe, ce que le multiculturalisme signifie, ce qu'il nous coûte, va nous coûter. Mais les politiciens et les médias se gardent bien d'en parler.

Dans le secret de leur âme, *tous* les Norvégiens me bénissent ou me béniront. Certains pour avoir animé la soirée, d'autres pour avoir incarné leurs fantasmes. Ces derniers sont animés d'une foi délirante. Ils sont mûrs, prêts à sacrifier leurs enfants et à se sacrifier eux-mêmes sur l'autel du multiculturalisme. Ça me conforte à un point qu'ils n'imaginent même pas.

Je me dis qu'ils doivent baiser encore plus que d'habitude, mes travaillistes. Les enterrements stimulent l'activité sexuelle, c'est prouvé. Réaction animale : il faut repeupler. Et pourtant, ce sont eux les grands génocidaires… Je vais devoir leur expliquer pourquoi. J'ai huit mois pour m'y préparer.

Ma première apparition publique a lieu le 14 novembre 2011, devant le tribunal d'Oslo, chargé de statuer sur mon maintien en détention. À l'arrière du véhicule de police, on photographie mon sourire. À la barre, avant d'être

interrompu, j'ai l'occasion de m'exprimer brièvement. De m'adresser à ce représentant d'une justice qui n'est pas la mienne. « Vous avez été mandaté par ceux qui soutiennent le multiculturalisme. C'est une idéologie de haine qui veut la destruction de la société norvégienne. »

J'apprends que la présidente du tribunal qui me jugera est l'amie de la sœur du premier ministre et patron du parti travailliste. Et mon avocat est membre du parti travailliste. Je suis entre de bonnes mains…

Le 29 novembre, des types payés pour ça ont décidé que j'étais fou, et l'ont fait savoir. Je n'ai eu accès aux médias qu'à partir du 12 décembre. Mes avocats m'ont alors transmis des centaines d'articles, qui m'ont occupé au moins autant que les visites des psychiatres. Dans le même temps, j'ai eu droit à la télévision, à un lecteur DVD.

Depuis mon arrestation et jusqu'au procès, j'ai souhaité ne plus porter que des polos Lacoste rouges. Les représentants de la marque au crocodile ont appelé la police, pour exiger que je cesse de les associer à ma personne. Quel pouvoir !

J'ai passé l'hiver à préparer mon procès. Je ne pensais pas l'appréhender autant.

Le 9 janvier 2012, courriers, appels et visites me sont autorisés.

Le 10 avril, une contre-expertise ordonnée par le tribunal a affirmé que j'étais sain d'esprit. C'est mon procès, ouvert le 16 avril, qui doit trancher la question.

Concrètement, je risque vingt et un ans de prison-remise en forme. Ça va faire rire les américains… Dans un pays civilisé, on m'aurait exécuté, au moins jeté en prison pour quelques millénaires. Je suis le premier. Ici il y aura de plus en plus de types comme moi. Qu'en fera la Norvège ? Elle tentera de les psychanalyser. De décréter qu'ils sont fous, parce qu'ils ne correspondent pas à la morale publique. Me déclarer fou serait un acte politique revenant à qualifier de fous tous ceux qui n'exaltent pas le multiculturalisme. Ça leur permettrait de me délégitimer, accessoirement de m'assommer de drogues jusqu'à la fin de mes jours. On se débarrasserait de moi comme de Milosevic. « Xénophobie », « islamophobie », ce sont des noms de maladies, de pulsions irrationnelles. Ils vont finir par décréter que le racisme est une pathologie. Pour eux, la réalité est une maladie. Ils rêvent de passer une camisole de force à tout ce qui les effraie et à tout ce qu'ils nient. Leur verdict sera politique.

La minutie de la préparation, ce que j'ai fait, ce que je dirai, tout ça prouvera que ma folie n'est qu'un vil préjugé. S'il y a quelqu'un de sain dans ce pays c'est bien moi… D'après un sondage, 75% des Norvégiens pensent que je ne suis pas fou. Le peuple voit, le peuple sait.

Je suis attendu. Des mois que je prépare ça. La tension est là. Je suis humain. Paniqué à l'idée de vivre ce procès. Ce mal de ventre, je l'avais depuis des mois. Je ne m'en croyais pas capable. Mais avec Utøya j'ai acquis le pouvoir. Une fois que vous avez tué soixante-dix-sept personnes, la peur de prendre la parole en public est plutôt gérable.

Il est temps pour moi de faire mon entrée.

Brouhaha. Les gens se lèvent, les regards me cherchent.

Entre deux policiers, je pénètre dans la salle.

Un mètre quatre-vingt-trois pour quatre-vingt-dix kilos, plutôt athlétique. Type nordique. Front haut, cheveux blonds coupés courts, yeux verts, regard perçant, léger strabisme divergent. Visage souriant, bien taillé. Je me suis quand même laissé un petit collier de barbe pour en souligner les contours ; les protéines et les stéroïdes m'avaient fait prendre un peu de joues.

Ce nom, vous l'avez lu. Cette tête, vous l'avez vue.

Je souris. Le monde entier me regarde resplendir dans mon plus beau costard. On m'enlève les menottes. Je me tourne vers la salle, vers les vaincus, je frappe mon poing droit contre mon cœur et tends le bras face à ces appareils qui crépitent, saisissent ce geste martial qui les tétanise, cette promesse de violence qu'ils croyaient enfouie au fond des âges. Il n'est pas un regard dans la salle auquel j'échappe. Ils sont venus ici pour voir à quoi ressemble leur cauchemar. Je suis le roi. Je me laisse tomber dans mon fauteuil, mes yeux malicieux défient la salle. Il n'est pas un regard qui ne s'en détourne. C'est un sentiment de puissance incroyable. Mon salut passe en boucle sur les télévisions. Il s'imprime dans chaque cerveau, devient instantanément célèbre, éternel. Excellente entrée en matière.

Après un moment de flottement, on ouvre les débats. La parole est à l'accusation. Ils ont l'air de se demander par où commencer. Quai-je fait ? Qui suis-je ? Comment puis-je exister ? Comment peut-on refuser le multiculturalisme ? Comment peut-on tuer ? Comment peut-on tuer des enfants ? Comment peut-on tuer des enfants *innocents* ?

Ils n'étaient pas innocents. Ils étaient socialistes.

D’abord, je n’ai pas tué d’enfants. Moyenne d’âge des victimes : dix-huit ans. Beaucoup d’entre eux ont plus de vingt ans. J’ai tiré en priorité sur les manitous de ce camp d’endoctrinement, ceux qui étaient trop âgés, trop avancés dans le pourrissement mental, pour avoir une chance un jour d’en réchapper. Il n’y avait pas d’enfants sous les draps blancs. Le plus jeune participant avait treize ans. Sur l’île, il y avait deux enfants, de dix et onze ans. J’en ai épargné un, à la fin de la tuerie. Ce sont les fils des gardiens abattus au début de l’opération. Irresponsabilité incroyable, infâme, d’amener un gosse ici. J’ai bien fait de les descendre, ces semblances de père. Les petits ne les regretteront pas, ça me fait un point commun avec eux.

Les deux plus jeunes victimes étaient âgées de quatorze ans, et à ma connaissance n’avaient pas de responsabilités politiques. Mais ce sont des militants, comme les autres. Si des jeunes sont tués, c’est le problème des travaillistes et de leurs familles. En Norvège, on doit avoir un minimum de seize ans pour s’engager dans un parti. Ce n’est pas un jeu. La moyenne d’âge sur Utøya, c’est vingt-trois, vingt-quatre ans. 40% des victimes ont moins de dix-huit ans, oui, je l’assume. Et si c’était à refaire, je le referais. Ce n’est pas un anodin barbecue, ce ne sont pas d’innocents mouflets qui s’amusent.

La plupart des militants qui se trouvaient sur Utøya y mûrissaient leur carrière politique. C’est le cas pour 70% des participants, et quarante-quatre des soixante-neuf tués. J’avais défini des catégories dégressives de traîtres à abattre : A, B, C et D. Les très nocifs, les nocifs, les complices et les sympathisants. Sur Utøya j’ai abattu des traîtres de catégorie B et C pour la plupart. Un seul civil, mais tout de même lié au parti, donc de catégorie D. À Oslo, ma bombe a tué sept traîtres de catégorie B, C et D. Et, malheureusement, un civil qui n’entrait dans aucune catégorie. Presque inévitable et je m’en excuse. Mais pour une opération d’une telle ampleur, un seul civil tué, c’est anecdotique. Et j’en suis fier.

Je plaide non-coupable. Je plaide la *nécessité.*

Le procès est navrant. Ça se passe dans la chambre 250, une petite salle carrée impersonnelle, éco-éclairage, couleurs ternes, gris acier, blanc beige, parquet ocre… mobilier Ikéa, fauteuils à roulettes, dossiers grinçants d’un centimètre d’épaisseur, du contreplaqué partout, quelques écrans plats et micros amovibles, de la camelote du sol au plafond. La Norvège ne construit plus rien de solide depuis longtemps. On dirait un de ces bureaux

en espace ouvert. Bref, c'est moderne. On se souviendra du procès du héros de la Reconquête comme du plus bon marché de l'histoire. Rien de solennel, sinon la tronche de circonstance des privilégiés massés là, journalistes, flics, avocats, psychiatres, familles, curieux…

Je suis là comme sur scène. Public froid, n'empêche, il est là. Je ressens le pouvoir de la scène, je comprends mieux tous ces petits musiciens qui se démènent pour vivre ça un jour. Le plus souvent, en chantant qu'ils méprisent le pouvoir, faut bien donner le change.

Je ressens l'hostilité aussi. J'ai été provoqué, à plusieurs reprises. J'entends des remarques perfides, des sarcasmes. Je me suis efforcé de rester calme. Ils attendaient tous que je dérape. Je me tiens droit, solide, souriant. Je dois défendre mon honneur, mon pouvoir. Ne pas craquer. Rester présentable et serein. Breivik est un mec bien.

Ce procès est éprouvant, parce qu'il me met en scène, parce qu'il est largement retransmis sur les chaînes du pays et d'ailleurs. Je dois faire bonne figure, toujours bien répondre. Les débats sont intrusifs. On parle de ma vie, de ma famille, de tout ce qu'on a trouvé chez moi. Tout est détaillé, étalé, analysé. Ça oscille entre le documentaire animalier et la visite médicale. Je suis fier de ce que je suis, et pourtant gêné d'être jugé par d'autres. Les gens aussi modestes que moi sauront exactement ce que j'éprouve. J'ai l'impression que tous ces gens sont entrés sur mon territoire. Dans ma tête. Imaginez que des inconnus se pointent chez vous et fouillent partout. Dans vos tiroirs, dans votre ordinateur, dans votre bibliothèque. Qu'ils inspectent votre salle de bain, votre cuisine, vos vêtements, vos lectures, vos notes, vos photos, votre passé. Et que publiquement, ils se mettent à analyser le tout. C'est très désagréable, de ne plus maîtriser son image. Une rescapée a expliqué que je *contrôlais* Utøya, alors que j'étais passif lors du procès. C'est vrai. Tout se dit sur moi, sans que j'y puisse quoi que ce soit. L'équivalent d'une fouille à corps publique, avec mise à nu, gant et vaseline. J'aurais préféré être seul face à moi-même.

Heureusement, les spectateurs sont impressionnés. Je peux compter sur mon silence. Je leur fais peur. Ils me respectent. Quelque part, je suis devenu intouchable. Mon acte m'a donné une confiance, une aura, c'est une sorte de pierre philosophale, qui change en or massif tout ce que j'ai fait. Mon ridicule d'hier impressionne aujourd'hui. Avant John Wayne Gacy, les clowns faisaient rire. Mes écrits les moins inspirés deviennent des paraboles

semi-messianiques. Mon taux de confiance en moi n'a jamais été aussi élevé que pendant ce procès.

En pleine audience, le frère d'une victime a essayé de me jeter une chaussure au visage, comme si j'étais George Bush. Spécialité orientale. C'est mon avocate qui l'a reçue. Avant que la séance ne reprenne, je me suis avancé face au public. « Si quelqu'un veut me jeter quelque chose, qu'il le fasse quand j'entre ou quand je sors. Ne le lancez pas sur mes avocats, merci. » Silence de mort. Pas un policier n'a bougé, pas un spectateur n'a bronché. Tout le monde a attendu, tête basse, la fin de ma déclaration.

Le costume du Diable est taillé sur mesure, je joue mon rôle à la perfection.

Une fois sur scène, le trac s'évanouit. On s'adapte vite. Reste à se contrôler en permanence. J'y parviens. Je suis bon. Je recadre les experts. Je rectifie des points de détail. Je ne suis pas un orateur exceptionnel, mais j'ai la bonne attitude. Calme, beau, souriant.

Je les provoque avec mon élégance, ma cohérence, mes sourires et mon salut d'extrême droite, comme ils disent. Les cons. Ils voudraient tant être face à un ado attardé, un peu demeuré, asocial, à l'idéologie bancale… Ils m'ont. Anders Behring Breivik, impeccable dans ses costards, posé, intelligent, souriant. C'est Azraël, l'ange de la mort. C'est leur cauchemar qu'ils doivent juger. Ce n'est pas simple. Il leur arrive de s'oublier, de ne plus penser à l'enjeu. Ça donne de curieux instants : parfois sur un bon mot tout s'arrête, nous sourions entre norvégiens, comme une évidence. Et ils se reprennent, sont rattrapés par leurs obligations morales, se crispent à nouveau.

Fébrilement, ils cherchent, ils cherchent dans leur maigre histoire un précédent, un équivalent auquel se raccrocher. Ils ne trouvent pas. Bizarrement, personne n'a fait remarquer qu'un attentat avait été commis, soixante-cinq ans jour pour jour avant le mien, à Jérusalem, avant la création officielle d'Israël. Personne n'a remarqué combien nos deux attaques se ressemblaient. Une camionnette avait explosé devant un hôtel britannique, tuant quatre-vingt-onze personnes. Attentat efficace : après cette attaque, les britanniques vont quitter progressivement la Palestine.

Après Utøya, les Norvégiens vont peut-être quitter progressivement le multiculturalisme.

Ils n'ont pas l'air pressés, à en juger par leurs pleurnicheries face caméra, une façon de se convaincre qu'ils ne sont ni là par voyeurisme, ni soumis à mon magnétisme.

Pire, si ça se trouve, ils sont vraiment chagrinés.

Il n'y a que moi qui fait sens, dans ce procès. À peine installé dans mon fauteuil, psys et magistrats défilent pour me serrer la main. Voilà où mène leur logique… Quand je parle, j'ai l'impression de donner un cours magistral à des handicapés mentaux. Enfoncer des portes ouvertes, c'est toujours mieux que de foncer dans le mur. Je ne fais que répéter ce que les élites occidentales ont toujours affirmé depuis les Grecs. Mais mon époque prétend que je suis extrémiste.

Pour reprendre la formule magique des médias, j'ai voulu *changer les mentalités*. Mais il y a du boulot, croyez-moi. Pendant le procès, une fille qui m'a échappé (lourdement blessée au visage et au bras) a expliqué qu'elle était bien contente parce que la section de l'hôpital qui l'a prise en charge était dirigée par une femme, et que c'était bon pour l'égalité. Une autre a affirmé qu'elle n'avait pas de problème avec ses cicatrices, parce qu'elles étaient « le prix de la démocratie ».

Quand je dis qu'ils sont malades.

Mon avocat est sympathique, à peu près intelligent. Mais il est travailliste. Je le fais douter, j'en suis certain. Les gens comme lui se croient uniques, ne parlent qu'avec leurs doubles, n'ont jamais été confrontés à des gens comme moi. Un homme venu d'ailleurs, doté d'un sens aigu des choses, d'une intelligence différente, insatisfaite, déterminée, qui refuse le troupeau. Il n'a pas les armes. Quand je parle, il m'écoute. Quand je ne parle pas, il m'écoute aussi. Je lis dans ses yeux le doute qu'il ne voit pas dans les miens. Je le fascine.

Les marxistes quant à eux me fascinent par leur désert cortical. Ils ont de bonnes situations, d'enviables relations, de belles gonzesses, du pognon, de grands projets… mais tellement rien d'inédit dans la cervelle… Ils répètent la même chose qu'à la télé. Ont-ils vraiment le sentiment d'exister ? Pour être de ce camp, faut vraiment n'avoir aucune fierté.

Madame le juge, au sourcil sévère, bureaucrate moraliste à l'austérité toute victorienne, est typique de la politicienne castratrice à la base de toutes nos emmerdes. Elle n'écoute pas, elle est claquemurée dans sa solennelle bêtise et son air pincé de prof de musique. Alors qu'elle trouve sans doute un tas d'excuses aux criminels musulmans, elle m'a déjà jugé.

Elle a la haine de sa race, comme tous les autres. Je connais ce genre de personne par cœur. Ils sont comme les guichetiers des grandes banques. Vous toisent avec des yeux sans regard, débitent leur baratin sans vous écouter, que vous les remerciiez ou que vous les insultiez. Ce sont des logiciels, murés derrière leurs pare-feux mentaux, qui n'ont rien d'autre dans le crâne qu'un programme à appliquer. Pour les ramener à notre réalité il n'y a que des balles.

En Norvège, pour « assister » les deux juges professionnels, trois citoyens volontaires sont tirés au sort. Avec mes arguments affûtés tout l'hiver, je m'imaginais pouvoir retourner ces jurés populaires, comme dans les films. Sont inamovibles ; ces logiciels sur pattes, terrassés par le poids de la morale dominante. Madame le juge a même renvoyé un des trois assistants, pour « défaut d'impartialité ». Sur Facebook, il avait affirmé que la peine de mort était « la seule solution juste dans cette affaire. »

Je me tue à le dire…

De toute façon, les juges-citoyens n'ont aucun pouvoir. Ils sont manipulés. Tout est joué d'avance.

Le procureur, c'est simple, il n'existe pas. Ça me met en relief. On dirait le croisement de Droopy et d'un expert comptable. Avec sa peau verruqueuse, son teint de lambris et son regard profond comme une table, ses saillies doivent relever de l'événementiel.

L'incompétence de ses services est frappante. Ils ne reconstituent pas correctement ni mon parcours, ni la carte des victimes. Quantité de questions intelligentes ne me sont pas posées. Ils font semblant de gérer l'affaire, de savoir ce qu'ils font. Ils sont dans le brouillard, encore sonnés par la démesure de mon acte. Ils tentent de faire bonne figure, de donner l'impression que c'était prévu. Je leur ai fait mal. Très mal.

Pas besoin d'en rajouter. Je redoutais par-dessus tout le 20 avril 2012, cinquième jour du procès. Je devais détailler l'opération. J'ai été lâche. Face à toutes ces familles, à tous ces magistrats, à tous ces journalistes, face au monde entier, je n'ai pas eu le courage de raconter Utøya. Je me suis réfugié dans un silence que mon aura a transformé en mystère. Je me suis tenu en retrait, armé de la confiance inébranlable de celui qui sait. J'ai laissé parler les policiers et les médecins légistes. J'ai laissé parler les faits, bien plus éloquents que moi.

Dans la salle, tous ces gens ont l'air de se demander *si la réalité est vraie.* Et de s'étonner qu'elle le soit. De le refuser. Ce qu'ils font de mieux,

ce qu'ils font tout le temps.

Un avocat a cherché à expliquer à l'audience la passivité des petits marxistes, quand bien même un gars aux intentions pas claires, moi, leur tirait dessus. Il a supposé que peut-être mes victimes « refusaient d'entrer dans le monde » que j'étais « en train de construire ». Magnifique, non ? Tout est dans cette phrase.

Le Premier ministre Jens Stoltenberg a déclaré qu'Utøya était un Paradis qui s'est transformé en Enfer. Lui non plus ne dit pas *que* des conneries.

Je me fais penser à Göring au procès de Nuremberg. Quand ce bonhomme s'installe derrière un micro et prend la parole, la mise en scène se désagrège et s'étiole, parce que l'anti-héros se révèle bien meilleur que les héros. Parce que lui seul *existe*. Que je me compare à Göring, les journalistes adoreraient le publier.

Ils voudraient que je m'excuse, que j'éprouve des remords. C'est un appel au mensonge. Devant un tribunal, seuls les gens sincères sont lourdement condamnés. Le doute profite à l'accusé. Le mensonge profite au doute…

Un mec qui avoue tout et qui s'excuse perd l'aura de ses actes. Jamais je ne me renierai. On ne se rappelle que des braves, des jusqu'au-boutistes, de ceux qui sourient face au peloton d'exécution.

Ces imbéciles croient qu'une allégeance de dernière minute à leur morale de merde sauvera mon âme. On dirait les curés du Moyen Âge, qui tendaient désespérément leur croix au-dessus du bûcher, pour que les condamnés abjurent et rejoignent l'infini dans de meilleures dispositions.

Je m'excuserai quand les ministres s'excuseront d'avoir permis et organisé le viol de milliers de mes sœurs et le meurtre de milliers de mes frères. Ce sont eux qui s'efforcent de faire disparaître la culture norvégienne, et bientôt le génome nordique. C'est d'épuration ethnique dont je parle. Pour l'instant je suis du mauvais côté de la barre, l'Histoire le sait.

Mais l'Histoire doit refroidir. Pour l'instant, tout est brûlant, noyé dans l'émotion. Tout ne fonctionne qu'à ça. Publicité, médias, justice, politique… Il faut de l'émotion, que ça, rien que ça, pour emporter tout jugement, pour que les troupeaux consomment, de la lessive ou de l'idéologie. C'est le seul but du procès, c'est tout ce qu'on attend de moi. Que je montre mes émotions. Ce pays s'est fait comment au juste ? C'est quoi l'Histoire ? Combien de soldats en ont massacré d'autres, assommé,

tranché, transpercé, découpé, brûlé, gazé, grenadé, explosé, empoisonné, bombardé, mitraillé, torturé, fusillé, atomisé ? Combien de chefs de guerre, combien de morts sur les champs de bataille ? Je suis un soldat, un combattant, la continuation de centaines de milliers d'années de guerres organisées et de millions d'années d'affrontements désordonnés. Et on veut faire croire au monde entier que je suis un cas à part, un Ovni, un *événement* ? Si c'est vrai, si je suis réellement un événement, alors c'est la démonstration que notre histoire est morte, que la réalité est morte, que ce monde est mort.

Pour les travaillistes, c'est sans doute un aboutissement.

Mais si ce sont des morts que j'ai tués, de quoi se plaignent-ils ? De quoi suis-je coupable ?

De ne pas m'inventer d'émotions, comme tout le monde.

Ça renifle, ça sa lamente. C'est pénible. Les avocats ont l'air de mauvais journalistes sportifs commémorant avec gravité on ne sait quel accident de tribune, avec tout le verbiage progressiste de rigueur. « Mort dignement. » N'a-t-il pas souillé son caleçon ?

« Il croquait la vie à pleine dents. » « Elle avait des tas de projets. » Ils disent ça pour un cadavre sur deux, c'est pas sérieux. Ils fabriquent l'émotion. On exhibe une souffrance, le public doit chialer sur demande. Le pays entier doit se recueillir sur ces gens archi-conformistes, fantastiques, gentils, passionnés, engagés, investis, solidaires, qui aimaient tout le monde et en particulier les animaux. C'est bien ma veine : je n'ai pas butté le moindre connard.

Il y a un culte de la victime, dans nos sociétés égalitaires. Rien de plus beau qu'une victime. L'infériorité donne droit à des égards. On adore ceux qui ont porté leur croix, ceux qui ont souffert. Ça leur donne une valeur. Ces cons vomissent la religion et la morale : ils sont religieux et moralistes comme jamais.

Et comme tous les bons curés, ils ont leurs blasphèmes. Un rien les traumatise. Il fallait voir ces journalistes incommodés se mettre à geindre, parfois quitter la salle… Vraiment, ce pays n'a que ce qu'il mérite.

Je pense à une citation du général Lee. « Heureusement que la guerre est une chose horrible, sinon nous pourrions l'apprécier. »

Quelle jouissance que d'avoir face à soi, rien que pour soi, la déconfiture de toutes mes répugnances. Voir s'effondrer leurs rêves

d'enfants, voir leurs paradoxes devenus coupants entailler profondément leur petite chair laiteuse et délicate, c'est un plaisir de gourmet.

Ils se sont pris un retour de manivelle en pleine gueule, tous ces crétins qui passaient leur temps à inventer des dérapages et des scandales, à s'offusquer de tout et de rien pour grignoter miette à miette le champ de nos libertés…

J'ai redonné du sens à la réalité. Pour des travaillistes, rien de plus angoissant. Mais j'ai cogné tellement fort d'un coup, ça leur a coupé la chique, comme un bon direct au plexus. Alors finalement ils la ferment. Le silence, le recueillement solennel, c'est le dernier recours des curés. Chacun se sent obligé de profiter du moment pour aller puiser dans sa réserve de culpabilité personnelle des tas de raisons de se haïr. Repentez-vous d'exister, tas d'imbéciles.

J'ai éteint leur propagande comme on souffle à la TNT l'incendie d'un puits de pétrole. Hier encore, ils traitaient de nazi celui qui émettait des réserves sur notre politique d'immigration… Aujourd'hui, les mots leur manquent. Celui qui émet des réserves sur notre politique d'immigration, à côté de Breivik, c'est un gentil centriste. Ça ne leur fait pas de mal, à tous ces gens, qu'on leur rappelle que la réalité n'a plus rien à voir avec ce qu'ils dénoncent. Leur « fascisme » est tellement galvaudé qu'ils n'ont plus rien pour me définir. Fou, pourquoi pas, parce que je dépasse leur entendement. Qui va décider de ma folie ? Des gonzesses marxistes. Le fascisme est-il une folie ? Ils ont quatre mois de procès pour répondre.

Pour l'instant, ils sont dépassés, secoués, désorientés. Normal, j'ai remis le monde sur son axe. Mais ils vont vite se reprendre. Mon avocat me fait un topo régulier sur les conneries qui paraissent dans la presse à mon sujet. Il y en a tellement, c'est difficile à digérer. J'ai assuré le contenu des journaux du pays pour plusieurs mois… J'imagine à peine ce qui doit se dire sur Internet. Dans la grande presse il y a des photos. Ils sont des milliers. Ils se recueillent et agitent des drapeaux norvégiens, tous. Il n'y a aucun patriotisme là-dedans, la seule chose qu'adorent les marxistes, c'est l'égalité, c'est ce gigantesque État méprisable et tyrannique de bonté, cet ignoble ver luisant bouffi de bons sentiments, qui se goinfre de l'impôt des riches et des intelligents et qui chie des aides sur les pauvres et les cons, jusqu'à tuer les uns et crever des autres. Cette marée ne pense pas. Eux tous n'ont pas d'âme, leur âme, c'est celle de la foule. Ils sont l'État, la Bête, la Légion.

Dans je ne sais plus quel torchon, on voit une mamie norvégienne faire la gueule en brandissant une pancarte « Nous sommes la résistance. » À qui et à quoi ? Pauvre conne de vieille bique inutile, emportée par le même torrent de merde marxiste que tous les autres. Crève donc, si tu es si pressée !

On dit que je suis la faute du Parti du Progrès. Que je suis un nazi. Un nazi ! Je ne suis pas socialiste. Je ne veux pas donner de l'argent aux pauvres. Je n'ai rien contre les Juifs, ni les Américains, ni les livres. Je ne m'allierai jamais avec les bolchéviques. J'aime l'ordre, l'uniforme, c'est ça le point commun (celui de la SS, faut reconnaître qu'il avait une sacrée allure). Moi nazi ? Quelle blague. C'est pas leur faute, ces gens n'ont aucune référence historique autre que leur sacro-sainte seconde guerre mondiale. Hitler est leur terme générique pour qualifier ceux qui ne pensent pas exactement comme eux. Vive le multiculturalisme, qu'ils hurlent. Ils vont se rassembler, se donner la main et se rouler des pelles, s'adonner à une petite partouze multiculturelle pour fêter ça. Je les ai ressoudés. J'ai donné corps à leur mythe, j'en suis conscient. Je suis leur grand méchant loup officiel, celui qui donne aux moutons une bonne raison de serrer les rangs.

Avoir des ennemis comme moi, certains marxistes en rêvent toute leur vie. Quand ils ont appris la nouvelle aux infos, à peine ont-ils osé y croire… Enfin ils tenaient leur extrémiste de droite, enfin leur fantasme se réalisait… Ils étaient *contents*. C'est horrible, n'est-ce pas ? Et nous savons et ils savent que je dis la vérité. Pourvu, pourvu que ce ne soit pas un islamiste… C'est ça qu'ils ont pensé. Un extrémiste de droite, *parfait*. C'est ce qu'ils se sont dits. Ils se sont réjouis. Ils étaient… *contents*.

Et là, quelques jours plus tard, ils se réveillent abattus, dépités. Parce que je ne suis pas l'idiot utile qu'ils imaginaient. Je ne suis pas un crétin de skinhead, un imbécile de raciste primaire, qui se détruirait tout seul en étalant sa bêtise et sa haine.

Je n'ai pas fait de tort à mes idées, au contraire. Selon un sondage, 53,7 % des Norvégiens souhaitent « mettre fin » à l'immigration, 48,7 % estiment que l'intégration « fonctionne mal » et 83,5 % imputent cet échec aux immigrés qui « ne font pas assez d'efforts ».

Je présente bien, j'assume, je suis humain, mes arguments font mal, ça les emmerde, ils ne peuvent pas forcer le trait du manichéisme, comme dans leurs films. Ils ne peuvent pas hurler autant que si j'avais flingué des

étrangers. Ils doivent m'écouter. Ils sont obligés de regarder un pianiste élégant appuyer sur toutes les vilaines plaies purulentes de leur idéologie morbide.

Je suis *dangereux*. C'est le plus beau compliment qu'ils puissent me faire.

Face à mon implacable logique, ils déploient leur attirail émotionnel, tentent de noyer toute réflexion dans la monstruosité de l'acte, font défiler des témoins jusqu'à l'écœurement, pour m'éclabousser de leur sang. Plus c'est sale mieux ça rend.

Je m'appelle Ina, j'ai vingt-deux ans. Je faisais la vaisselle dans le café, quand des gens se sont mis à courir dans le hall. J'ai entendu une série de bruits secs, qui m'ont fait penser à des feux d'artifices. Quelques secondes plus tard, des gens se sont précipités à l'intérieur. Ils parlaient de tireurs. Dans le coin de la petite salle du café, avec quelques jeunes, nous avons eu le réflexe de nous cacher derrière le piano, monté sur roulettes, facile à déplacer. On a eu le temps de parler entre nous. Je pensais aux fusillades en milieu scolaire. Chacun avait sa théorie. Tout était encore très calme, dans le café. Je me souviens de tout. De ceux qui étaient là, avec moi. On a senti qu'il allait se passer quelque chose. Nous avons cessé de parler. Nous nous sommes regardés.

Soudain, j'ai été frappée à la main. Je me suis dit que j'y survivrais. Puis j'ai été touchée à la mâchoire. Je me suis dit que c'était plus sérieux. Et j'ai été frappée à la poitrine. Je n'ai plus pensé qu'à une chose : cette porte, cette porte par laquelle je devais sortir. Je n'ai pas compris tout de suite que le tueur était entré. Je pensais avoir été touchée depuis l'extérieur. C'était si confus…

Il était là, sur le piano, tirait et tirait encore. Les tirs m'ont rendu momentanément sourde et aveugle. Je me protégeais le visage avec les mains. J'essayais de maintenir en place ma mâchoire, détruite. Ma joue était déchiquetée. Je ne sentais plus ma main, je pensais qu'elle avait été arrachée. Ma bouche s'est remplie de sang. Il y avait dans ce sang un goût inconnu, fort et très désagréable. Probablement le goût de la balle, du métal et de la poudre…

Dès que j'ai pu, je me suis levée et j'ai couru hors du café.

Je titubais, commençais à tomber. Je n'avais plus le contrôle de moi-même. Je me suis dis : donc mourir, c'est ça. Je suis restée un moment dans l'herbe devant le café, hébétée, regardant la vie me fuir. Je mettais du sang partout. Je me suis dit qu'il allait voir ce sang et me retrouver… Je n'avais pas assez de mains pour contenir mes cinq blessures. Un ami m'a vu, il m'a pris dans ses bras et on a couru dans les bois, aussi loin qu'on a pu, au bas d'une falaise, près du rivage. C'était à la station de pompage, il y avait du monde. Des jeunes ont réussi à stopper mes hémorragies avec leurs vêtements. Je leur ai demandé si on pouvait survivre avec une balle dans la tête. Ils m'ont rassuré. On se tenait chaud. On a écouté les tirs crépiter tout autour de l'île. Ça s'est arrêté. Puis ça a recommencé. Plus près. Ça se rapprochait. Je ne parlais plus. J'avais trop de sang dans la bouche, je le crachais sans cesse. Dans l'herbe je regardais une goutte d'eau sur une feuille. Il y a tellement de belles choses. Tout est si beau et si parfait. La vie est merveilleuse… Les tirs étaient très proches. Il arrivait. Étrangement, personne n'a cherché à se sauver.

Il a tué tout le monde. Tout le monde. Tous ces cris, tous ces tirs…

Il est passé juste à côté de moi. Sans me voir.

Il y avait des cadavres partout sur le rivage. Je n'oublierai jamais leurs visages.

Une fois sur le bateau, je n'ai cessé de dire aux gens qui m'ont sauvé combien je les aimais. Je l'ai dit à tout le monde. Tous les survivants du café n'oublieront jamais ce qu'ils ont vécu, ce 22 juillet fatidique. Dans cette petite salle, Breivik a assassiné sept personnes. Avec moi, il y avait trois autres survivants, tous gravement blessés. Ils sont restés à l'intérieur, jusqu'à la fin de la tuerie.

Je m'appelle Glenn, j'ai vingt ans. Quand j'ai entendu le premier bang, je me suis dit que c'était une très mauvaise blague. Et je l'ai vu arriver par la fenêtre de la petite salle. Il a exécuté une fille, sous mes yeux. J'ai vu cet étrange mélange de joie et de rage sur son visage. Le front plissé par la colère, et la bouche fermée sur un sourire… Puis il est entré. J'ai jeté ma copine au sol avec moi, quand une balle m'a frappé dans le cou. Je n'entendais plus qu'un intense sifflement. Je reviens à moi, j'entends quelqu'un hurler. « Ne tirez pas, ne tirez pas. » Et il a tiré

à nouveau. J'étais couvert de sang. J'essayais d'obturer la plaie avec mon index. Quand Breivik est revenu, j'ai aussitôt fait le mort. Il n'a fait que passer. Le sang dans lequel je gisais était très chaud. Puis il est devenu froid.

Il y avait des cadavres partout. Ma copine était morte. Nous nous sommes réconfortés avec les trois survivants de la pièce. Je me suis vu dans un miroir. La balle est entrée par mon cou, un fragment est sorti par l'œil. Je ne voyais plus qu'une orbite pleine de sang. Je n'arrivais plus à parler. Une fille, touchée au genou et à l'épaule, a ramassé un téléphone. Quelqu'un a appelé sur ce téléphone, au même moment. Elle a décroché, quelqu'un a dit : « Dieu merci, tu es vivant. » Elle a dû expliquer que le propriétaire du téléphone était mort… Beaucoup de téléphones sonnaient dans le café vide. C'était sinistre.

Derrière le mur, dans la grande salle, une blessée maudissait Breivik à voix haute.

De notre côté, nous avons attendu ainsi, très longtemps, silencieux parmi les morts. Dans une telle situation, on n'imagine pas le pouvoir réconfortant que peut avoir un simple geste d'affection. Une fille qui vous prend la main, qui vous caresse les cheveux… Ça change le monde.

Quand les policiers sont arrivés, j'ai craché mon sang sur le sol, pour y écrire le numéro de ma famille, avec mon doigt. Une fille pleurait, touchée à l'épaule sur le camping. Elle voulait de l'eau. Elle perdait de plus en plus de sang. Elle est morte un peu plus tard.

Recevoir la pluie sur mon visage a été l'un des plus beaux moments de toute ma vie.

J'ai eu peur de me noyer dans mon sang durant le trajet en bateau. Je me sens terriblement coupable de n'avoir pu sauver mon amie. Avant de témoigner au procès, j'ai lu les dépositions de Breivik. Il disait se souvenir d'un cadavre, allongé sur le sol du café, saignant très fortement du cou. J'ai éprouvé un grand sentiment de victoire et j'ai pensé « ah, je vous ai trompé. »

Entre deux séances de pleurnicherie, j'apprends deux ou trois choses intéressantes. Par exemple que les opérateurs de la police n'ont jamais pris la peine de noter mon numéro… Encore un bénéfice collatéral de mon

attaque : les policiers vont se remettre à faire leur travail avec rigueur, en cessant de penser qu'*a priori* tout le monde il est beau. J'apprends aussi qu'il y avait quarante-sept cibles barricadées dans l'école. Ça fait un paquet de survivants qui ne le méritent pas.

J'apprends, par la bouche de certains jeunes, que je souriais pendant l'attaque. Ce n'est pas vrai. Un reptile ne sourit pas. Les témoignages sont destinés à détourner le public de mes réflexions. Je ne dois pas les laisser ramener toute ma stratégie à leurs émotions passagères. Il ne faut jamais laisser à l'adversaire le choix du champ de bataille. À moi de les recadrer. J'attends poliment la fin des dépositions, puis je me lève, et déclare d'un ton glacial : « Ces gens qui témoignent représentent leur parti. Je n'ai pas d'autre commentaire à faire. »

Ils exhibent un mannequin à l'audience, sur lequel un docteur détaille les blessures de mes victimes, en y plantant des tiges noires. Perforation, destruction, hémorragie. Crâne, thorax, jambes. Artère, aorte, organes. Lacération, écrasement, éclatement. Ça entre par ici, ça ressort par là. Mes balles font sensation. Un expert explique comment un projectile de .223 ultra-véloce à tête souple Prvi Partizan, propulsé à huit cent quarante-sept mètres par seconde, mortel à mille huit cents mètres de distance, pénètre les tissus et s'éparpille en tournoyant à l'intérieur des corps, en milliers de microscopiques fragments d'acier et d'os qui lacèrent les organes et les muscles environnants. Irréversible. Impossible pour les chirurgiens, dont l'un d'eux affirme n'avoir jamais vu ça, de tout extraire des corps des blessés. Ils garderont jusque dans la mort un petit souvenir d'Utøya.

Le tribunal passe en revue douze rapports d'autopsie par jour. Ça prend une semaine.

Acte de naissance, curriculum flatteur et bref, acte de décès. Née à Oslo. Un mètre soixante-cinq, cinquante-cinq kilos. Gentille et attentionnée, aimant la vie, pleine de projets, en quête de sincérité. Trois balles dans le crâne. Victime suivante.

Des outils. Les fantômes de ma puissance.

Des épigrammes formels, obligés, mécaniques. Aussitôt oubliés. Tout le monde est fasciné par l'acte, assommé par l'acte, écrasé par l'acte. Soixante-neuf morts, ça ne se digère pas. Ça dépasse l'écriture, ça pulvérise l'usage. On a beau faire, ils sont identiques, ces morts. Monstrueux parce que légion, mais inexistants un à un. Ce sont des atomes. Soixante-neuf

gisants côte à côte. C'est long. Interminable. Ils ne sont qu'un nombre. Ils ne sont que les pierres de ma pyramide. L'intérêt, c'est moi. L'intérêt, c'est l'acte. C'est l'acte qui est tout. Il effacera mon nom. Il effacera mon visage. Il effacera mes raisons. Il effacera ce procès. Il effacera le temps. Breivik, c'était Utøya. Utøya, c'est tout.

L'ambiance est pesante et tendue. Chaque cas est accueilli par les mêmes sanglots. Les juges sont au bord du malaise. De ma vie jamais je n'ai vu des journalistes aussi humbles qu'en ce jour. Et moi j'attends. Et je souris. Je joue un rôle ? Et eux, non ? Bien sûr que si. Les spectateurs chialent parce qu'ils doivent chialer, leur morale exige qu'ils chialent. Ils viennent ici se faire des shoots d'émotion, avec la bénédiction des autorités. Pour la plupart, ces pleureuses se foutent bien de ces morts. Ils pervertissent leur empathie pour l'occasion, s'efforcent d'imaginer que leurs enfants sont à la place de ces mannequins.

Le reptile est aux abonnés absents. Il est question d'émotion et lui n'aime pas ça. Cette thérapie grotesque ne le concerne pas.

Comédie aussi, la « condamnation » officielle du Parti du Progrès, parti de droite molle auquel j'ai appartenu. Ils veulent gouverner, séduire des gens normaux, lesquels sont à 98% terrorisés par la morale dominante. La politique, c'est concession et prostitution. La politique ? Avant de pouvoir baiser, il faut savoir séduire. Il y a deux moyens de séduire : se soumettre ou s'imposer. Notre époque ne tolère que le premier. Celui qui flatte, celui qui ment, celui qui se vend. Le Parti du Progrès n'est qu'un parti ordinaire, racoleur par obligation. Ces gens-là n'ont un résidu de couilles qu'à l'état fœtal.

J'avoue, ça m'a un peu déçu d'apprendre par mon avocat ce qu'en disent les copains, sur Internet. Ils me lâchent tous publiquement, y compris Fjordman, mon blogueur islamophobe préféré. Beaucoup d'entre eux me renient et m'insultent. Je veux croire que ces déclarations publiques n'engagent pas leur adhésion secrète… Eux aussi sont dans la séduction et le mensonge, ne veulent surtout pas perdre leurs quelques dizaines de pusillanimes lecteurs. C'est ça leur vie. Eux aussi sont victimes de l'attraction du troupeau. Il ne fallait pas tuer, il fallait agir différemment, il fallait s'en prendre aux musulmans, pas aux fils de notre peuple… Et si j'avais fait le contraire, les mêmes auraient affirmé que les responsables n'étaient pas musulmans, que ma cause était juste mais que ma méthode ne l'était pas… En attendant, rien ne se fait. Voilà des années qu'ils n'ont de

mots assez durs pour dire leur mépris du marxisme, voilà des années qu'ils appellent aux solutions radicales, et maintenant qu'un homme, un vrai, a mouillé le maillot à leur place, voilà qu'ils se trouvent des excuses, voilà qu'ils se comportent comme des puceaux justifiant leur impuissance, terrorisés à l'idée de perdre l'unique laideron qui a bien voulu d'eux.

Ce sont des guerriers de clavier, rien d'autre. Ils ne participeront jamais à rien. Ils crèvent de trouille à l'idée de voir les flics frapper à leur porte un de ces quatre matins. Dans la vraie vie, ces grandes gueules n'assument pas le dixième de leur position politique… Des guerriers, hein ? Longtemps j'ai été comme eux. Un jour j'ai décidé de creuser un cratère entre le dire et le faire. Une tonne d'explosifs et un millier de balles, voilà la différence entre eux et moi.

Je ne pouvais pas passer ma vie à être un contemplatif, à m'énerver sur Internet, à regarder mon pays crever en grognant dans ma salle à manger, à gueuler mon désaccord à des écrans. Je suis dans une autre dimension, maintenant. C'est moi qui ai de l'importance, pas eux. Ce que j'ai fait se joue au-delà de ma propre histoire. Je me survivrai. Ce n'est pas donné à tout le monde, ça. Mon action me donnera infiniment plus d'écho que la somme de tout ce que les autres ont pu écrire.

Ma personnalité est au centre des débats. Enfin.

Je suis né le 13 février 1979 à Oslo. Quelques jours plus tard, il y a eu un grave incident nucléaire, à la centrale nucléaire de Three Miles Island, aux États-Unis. Et John Wayne est mort.

De caractère, je suis optimiste, réaliste, créatif, ambitieux, patient et obstiné. Je suis conservateur et libéral. Je suis fumeur, cinq cigarettes par jour environ. Et je mâche aussi du tabac. J'aime les Absolute Red Bull, la Budweiser tchèque, le parfum Chanel Platinum Égoïste, les vêtements Lacoste, le football (le FK Lyn Oslo), le snowboard. Et le volley de plage, mais seulement féminin, pour des raisons évidentes.

Que puis-je leur dire d'autre ? Question musique, j'écoute Saga, avec une préférence pour les titres *One Nation Arise* et *Valkyrian.* J'aime aussi les chansons très stimulantes d'Helene Bøksle.

Mon personnage historique préféré est Richard Cœur de Lion. J'admire le résistant Max Manus. J'aime l'humoriste Pat Condell, le film *300,* Orwell, Hobbes, Mill. J'aime le Japon, la Corée du sud et Taïwan, des pays farouchement homogènes.

Il y a cinq ans, la décision de passer à l'acte n'était pas consciente. C'était un insecte. Il ne faisait que m'effleurer, tard le soir. Puis il revenait. Encore et encore. Je ne le chassais pas. Ce bourdonnement agaçant était devenu un songe stimulant, m'accompagnait, me parlait, me réconfortait, me caressait, me flattait et me rassurait. Il était une issue. Je me voyais beau, dans un rôle de sauveur. J'y pensais un peu plus sérieusement. L'inconscient a fait le boulot, a décidé que l'idée était crédible sans prendre la peine de m'en informer. C'est comme quand on va s'acheter un flingue, la première fois. On le fait sans savoir vraiment pourquoi. Peut-être parce que ça sécurise. On s'imagine un jour face à un cambrioleur, ou à une armée de zombies. On se dit qu'au moins on ne sera pas totalement impuissant. Je ne fais qu'anticiper le chaos qu'on nous prépare depuis des années. Une guerre, à moins de préférer la perdre, se fait avec des armes.

J'écris mon manifeste depuis neuf ans. Avant de devenir l'œuvre d'une vie, c'était un simple bloc-notes. Au début, on pense à l'acte terroriste comme à s'adonner à n'importe quel passe-temps. « Oui je le ferai, ce sera marrant, peut-être, plus tard, un jour. » Et puis on oublie, on se dit que ce n'était qu'un fantasme. Et puis ça revient. Que puis-je faire de ma vie ? Ça. Ou autre chose. Ou ça. Peut-être ça. On rencontre des gens. Ça devient réel. Intrusif. On se documente. D'abord ça. On s'enferme dans un circuit, on est *dedans* en permanence. On sait qu'on a raison. On ne pense qu'à ça. On sait qu'on doit faire quelque chose. Forcément ça. Qu'on doit le faire vite. On est en immersion. Les idées tournent, s'accrochent, s'imbriquent, deviennent évidentes, obsédantes. On appelle ça idéation, en psychiatrie. Toujours ça. On élabore des scénarios de passage à l'acte. Il n'y a plus d'autre issue. Rien que ça. On se voit débarquer au parlement, flinguer tous ces fossoyeurs. On se voit dans les rues d'Oslo, ouvrir la chasse aux marxistes. On se voit sur Utøya.

Je suis convaincu que s'ils ne sont pas lynchés par les musulmans, les travaillistes seront un jour exécutés par les nôtres. Et pas proprement.

Il n'y a pas plus versatile que la justice. Elle voyage. Elle pose toujours ses bagages dans le camp du vainqueur. Ce camp deviendra le mien, quand une réalité déterminée renversera le monde artificiel que nos médias ont construit, avant de monter à l'assaut d'Utøya.

Ils ont encouragé notre mort, ils ont fermé les yeux devant elle. Ils ont combattu la résistance. Ils ont activement participé à l'invasion ou n'ont rien fait pour l'empêcher, alors qu'ils disposaient de suffisamment

d'informations pour ne pas ignorer les tenants et aboutissants de leur passivité. C'est quoi leur alibi ? Ils avaient une famille à nourrir ? Un boulot à garder ? Des relations à ménager ? Des prétentions amoureuses ? Des projets ? Le tribunal de l'histoire décide que ces circonstances ne suffisent pas à atténuer leur responsabilité.

Il ne faudra pas en oublier un seul. Un traître, sa nuque, une balle.

J'ai pas mal de projets moi aussi.

J'ai un QI de 135. Surdoué non-détecté. J'aurais pu entrer à la Mensa, l'association des QI supérieurs à 132, mais il paraît que ça n'a aucun intérêt. En 2007, initié par un ami, je suis devenu franc-maçon. Il paraît que ça a un intérêt.

Ça donne accès à un réseau intellectuel fermé, de mâles blancs, imprégnés de vieux mythes occidentaux. Ils s'intéressent aux anciens ordres chevaliers, dont ils descendent théoriquement. Théoriquement toujours, ils sont anti-marxistes. J'ai assisté à quatre réunions en tout, et j'ai trouvé ça plutôt apolitique. Le seul secret des francs-maçons, c'est d'être franc-maçon. Ces gens qui se croient indispensables n'y ont d'intérêt que l'orgueil d'en être, de se rendre des petits services entre frères. Trouver un boulot au cousin de frère machin, faire sauter la contravention à la petite amie du frère bidule… Ils méprisent les non-initiés, et ne haïssent rien tant que les nationalistes. Dans le fond, ils sont aussi bêtes que les marxistes de base. Eux le sont seulement avec plus d'érudition, de manières et de style. Ce sont des cons VIP.

La maçonnerie s'inspire de l'Ordre du Temple, leur emprunte de nombreux rituels. On dit même qu'elle a été créée par des descendants de Templiers, devenus des parias. Cette hypothétique filiation m'attirait. C'était mon seul intérêt. C'est pour ça que je voulais y entrer depuis mes quinze ans… L'appel de l'occulte. C'est un peu futile. Mais être franc-maçon ne m'a pas paru moins cohérent que de gagner des millions dans la com', de faire des gosses pour les envoyer à Utøya, de payer des impôts pour regarder ceux qui les perçoivent détruire mon pays.

Pour empêcher les médias de me diaboliser, j'ai publié une photo de moi en tablier maçonnique dans mon compendium. Un franc-mac' ne peut être ni attardé, ni nazi. C'est d'ailleurs amusant, on me traite de fou pour quelques digressions pompeuses sur les chevaliers templiers, mais on prend au sérieux cette secte prétentieuse qui tient des réunions secrètes entre

frères initiés et s'attife comme les membres de la confrérie du ragoût de mouton.

La franc-maçonnerie, c'est ce qui nous manque, à nous autres nationalistes. C'est un mythe, ancré dans l'Histoire. Nous avions les Spartiates, les légions, les Vikings, les croisés. La seconde guerre mondiale a effrayé tout le monde. On s'est castrés. On a déboulonné nos statues, prohibé nos mythes.

Les gauchistes aussi sont en manque. Ils doivent s'inventer des mythes. Leur modèle, c'est la mythologie chrétienne, qu'ils tentent de travestir à leur avantage.

Il faut à notre peuple d'autres modèles. Des héros. C'est pour ça que j'ai pris part à la renaissance de l'Ordre du Temple, et que j'en suis devenu un chevalier. Notre ordre est lui aussi dirigé par des Grands maîtres. Notre ordre exige lui aussi une initiation.

La mienne ? Une mission au Libéria, le pire trou du cul de la planète. C'était en 2002, en pleine guerre civile, je devais y rencontrer des contacts, y remplir des missions. Y survivre. Ce pays est un enfer. J'ai expliqué aux autorités africaines que j'étais mandaté par l'Unicef. À mes proches j'ai dit être en voyage pour un négoce de diamants, ce qui n'était pas entièrement faux. Sur place, à Monrovia, j'ai rencontré un Templier serbe, héros de guerre.

Je me réalisais pleinement. Comme les chevaliers Templiers, j'étais devenu un fantassin abstinent, une machine de guerre, avec pour seul objectif la défense de ma civilisation.

C'est à l'âge où l'on songe à baiser utile, vers la trentaine, que j'ai décidé de ne pas avoir d'enfants. Avec eux, je n'aurais pas pu agir. Si je voulais survivre à cette vie, entrer dans l'histoire, je devais renoncer à ma descendance. J'ai mis un terme à mes centaines de millions d'années d'histoire génétique, parce que je crois que ce 22 juillet 2011 pourra pousser des milliers de gens à agir. C'est un calcul de rat-taupe nu : grâce à mon sacrifice, les fils de mon peuple auront peut-être droit à une existence digne de celle de nos pères.

Comme les rats-taupes, les chevaliers Templiers sont des soldats, programmés pour le sacrifice. Ils menaient un combat de religion, mais aussi et surtout de civilisation. Leur puissance temporelle, le dévoiement de leur idéal par l'argent, tout ça les a conduits sur le bûcher dressé par le roi de France, le terrible Philippe le Bel. Ils sont allés jusqu'au bout. Ils ont

défendu leur honneur et leur Ordre, sous la torture et dans les flammes. Cinquante-quatre d'entre eux ont péri sur le bûcher.

Ils sont comme moi.

L'Ordre du Temple, c'est la Reconquête. Les croisades. La protection des fidèles. Il en reste de nombreuses traces. Et nous avons leur sang. Leur héritage. Les Templiers, lourdement armés, étaient redoutables. La puissance de quelques solides francs triomphait de hordes d'infidèles armés à la légère. J'ai été le Templier d'Utøya.

Je pense que mon action est aussi importante que la bataille de Vienne, ou de Poitiers. Elle est un coup d'arrêt qui engage un processus de Reconquête. Il est temps. La France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, la Suède et l'Allemagne ont connu des émeutes raciales. Et ça ne fait que commencer. Le multiculturalisme est un ÉCHEC. Sarkozy, Merkel, Poutine, Cameron… La plupart des dirigeants européens l'ont ADMIS. Mais les peuples veulent des ACTES. Pourquoi attendre ? Qui décide ? Personne ne peut faire l'économie de cette réflexion.

Aujourd'hui on parle de « crise », mais tout va encore très bien. Ce ne sera bientôt plus le cas. Nous ne sommes pas les États-Unis. Nous n'avons ni les moyens, ni l'énergie ni la volonté de maintenir un semblant de cohésion sociale entre des gens blasés de tout et des immigrés venus se partager nos restes.

Mon but est d'initier quelque chose. Il faut des héros pour montrer l'exemple. Une armée n'est rien sans général. Au plus fort de l'Ordre, les Templiers étaient vingt mille, dont deux mille chevaliers. En deux cents ans, ils ont gravé dans notre histoire leur gloire indélébile. La volonté peut tout.

Aujourd'hui les marxistes ont le monopole du mythe. Ils sont journalistes, enseignants, éditeurs, libraires, experts, conseillers, « vedettes », politiciens, communicants, magistrats. Ils contrôlent tout. Tout ce qui ne rentre pas dans leur cadre est éliminé. Alors comment diffuser nos idées ?

Soit on passe sa vie à tenter de créer des contre-réseaux, sans grandes illusions, soit on frappe très fort, et on met tout ce beau monde à nos pieds. C'est ce que j'ai fait. Cette valetaille d'ignorants ne peut plus m'ignorer. À moi seul, j'ai créé et imposé un mythe qui deviendra, je l'espère, celui des générations futures. Les avocats s'évertuent à tisser la légende dorée de

quelques utøyistes moins lâches que les autres. Inutile. C'est moi qui ai créé l'histoire. Moi seul.

On ne peut s'en tirer que par l'action individuelle. Il ne faut pas attendre que ça bouge, jamais. La masse est *toujours* passive. Ce n'est pas par elle que passera le mouvement nationaliste, mais par la poignée de mâles dominants qui sauront la tenir par les naseaux. Fidel Castro a fait la révolution avec quatre-vingt-deux combattants. Il a même déclaré que quinze hommes déterminés auraient suffi, à condition d'avoir la foi et un plan d'action. J'avais les deux. J'ai fait ce qui paraît impossible.

Nos ennemis sont spécialistes des écrans, de la rue, des manifestations. Ces crétins de gauchistes, d'indignés, d'étudiants, de syndiqués, de communistes labellisés, ils occupent l'espace. La politique est une distraction, un moyen de pression intellectuelle. Il nous faut agir dans la nuit, dans leur ombre, avec obsession et détermination, jusqu'à l'instant critique, jusqu'à ce que la situation bascule en notre faveur, nous permette soudain de saisir l'histoire et d'éblouir le monde. Nous sommes les combattants d'une réalité clandestine, qui devons tout miser sur un seul éclair. Puisse-t-il embraser la terre…

Dans nos sociétés modernes, surfliquées et surcontrôlées, toute *organisation* est vouée à l'échec. Ce qu'il nous faut, ce sont des kamikazes.

Donc, j'ai un QI de 135. Deux écarts-type au-dessus de la moyenne. À peine moins que Hitler. Beaucoup moins que Ted Kaczynski. Mathématicien, QI de 167. Un génie. Il vivait en ermite et n'a pas apprécié que les États-Unis d'Amérique empiètent sur sa forêt, qu'il considérait comme *son* territoire.

Si son passe-temps favori n'avait pas été l'expédition de bombes par la poste, personne n'aurait jamais eu connaissance de ses théories. Sa traque, de plus de quinze ans, fut la plus coûteuse de l'histoire du FBI. Kaczynski a menacé de faire exploser des bombes tant que son manifeste prônant la destruction du système technologique ne serait pas publié. Le *New York Times* a finalement accepté. Lui et moi avons le sens du marketing. On sait se faire de la pub. Au procès, Madame le juge m'a demandé pourquoi diable ne m'étais-je pas contenté de tuer les vingt et un militants qui se trouvaient dans le café.

J'ai répondu que mon but n'était pas de tuer vingt et une personnes, mais six cents personnes.

Soixante-dix-sept, c'est bien. Seuil de publicité suffisant. Pour avoir la parole dans un toast mondain, les gens bien élevés font tinter leur verre avec un couteau. Kaczynski et moi, on tue des gens. Lui, trois, moi soixante-dix-sept.

Quand vous tuez soixante-dix-sept personnes comme pour vous éclaircir la voix, tout le monde devient extrêmement attentif à ce que vous avez à dire. Personne ne va vous interrompre.

L'analyse du gauchisme de Ted Kaczynski méritait d'être entendue. Mais contrairement à ce que prétendent les journalistes, je ne l'ai pas plagié. En remplaçant dans son texte les termes « gauchisme » et « gauchistes » par « multiculturalisme » et « marxistes culturels », je lui ai offert la perfection formelle qu'il méritait.

Je ne partage pas les préoccupations écologiques de Kaczynski. La seule action écologique urgente consiste à débarrasser l'Europe des non-occidentaux qui y vivent. Tout le reste est secondaire et rectifiable. En deçà d'un certain QI, on ne peut pas le comprendre. Pour comprendre, il faut échapper à la gravité du groupe, à la force du déterminisme social. Ça se fait avec un cerveau.

Mais l'intelligence n'est pas tout. Ceux que j'ai tués ont pour la plupart un QI à trois chiffres. Pourtant, dans les faits, ce sont des cons. Ils ne pensent pas, ils suivent. Et le plus drôle, c'est qu'ils se croient sincèrement rebelles. Au-dessus de la mêlée. Ils sont en dessous : il n'y a pas plus conformiste qu'un lycéen travailliste.

C'est puéril, mais LE rebelle c'est moi. Être d'extrême droite, comme ils disent, c'est être rebelle. Un paria social. Un individu interdit. Un journaliste m'a présenté comme un « loup solitaire d'extrême droite ». Je trouve ça parfait. C'est moi, j'assume, je me délecte d'une telle étiquette. Je dois être comme le prince Harry, j'aime bien me costumer en nazi pour faire hurler les gens convenables. En réalité je suis simplement de droite. Et qu'on ne me dise pas que le Parti du Progrès est d'extrême droite… Si c'est le cas alors moi je suis de la droite terminale, suprême, ultime. Je fous en l'air votre système de mesure. Je mets tout le monde à poil, vous, les centristes du Parti du Progrès, et vous, les putains d'ultra-gauchistes à peine déguisés, les salopards de staliniens du parti travailliste. Quand le communisme triomphe, il se fait appeler *démocratie.* Contre ça il y aura toujours des loups solitaires. Il y en a toujours eu.

Le Suédois John Ausonius, un mort, dix blessés. L'Anglais David Copeland, trois morts, cent vingt-neuf blessés. L'Autrichien Franz Fuchs, quatre morts, quinze blessés. La presse internationale a beaucoup parlé de l'intelligence de Franz Fuchs. Un jour, il faudra bien qu'elle reconnaisse celle du Norvégien Anders Behring Breivik, soixante-dix-sept morts, cent cinquante et un blessés.

Certains experts me décrivent comme quelqu'un d'excessivement organisé, méticuleux, calculateur, à la limite de la compulsion. Les mathématiques me fascinent, moi l'amoureux des langues, des lettres et de l'histoire. Science abstraite, résultats concrets. C'est grâce aux mathématiques que l'on maîtrise la nature, que l'on envoie les nôtres affronter les vents stellaires et la pression des abysses, que l'on peut construire des ouvrages d'une solidité et d'une intelligence inédites. Les gens n'imaginent pas les calculs qu'il faut pour faire voler un avion.

L'Occident est structuré par ses mathématiques. Il a résumé le monde à une équation. $E=mc^2$, c'est l'univers dans notre main. Le tout dans la partie. Un mathématicien russe, Grigori Perelman, a refusé la médaille Fields et le million de dollars qui allait avec, en disant : « Je sais comment gouverner l'Univers. Pourquoi devrais-je courir après un million ? » C'est beau non ?

J'ai le goût de la catastrophe. Symphorophilie, ça s'appelle. Le Titanic. Un crash aérien. Une tuerie. Le déroulé de ces choses-là me fascine. Je suis du genre à passer des heures à lire les analyses des experts, les rapports de police, les calculs des ingénieurs. On est capable de tout comprendre. Les minutes du drame, l'exactitude de la tragédie, ça a toujours quelque chose de parfait, comme si la fatalité était une évidence, comme s'il y avait dans la nature une sorte d'ordre implicite la rendant terriblement prévisible.

Soixante-dix-sept morts, cent cinquante et un blessés. Ça sonne bien. C'est exact, correct, parfait. Ça devait se passer comme ça, et pas autrement. La vie est un ordre, il ne s'y passe jamais rien de malsonnant. Mon nom sonne bien. Anders Behring Breivik. Le nom de mon père, Breivik, vient du nord de la Norvège. Ça veut dire « large crique », ou quelque chose d'approchant. Je suis fier aussi du nom de ma mère. Behring, c'est germanique. Comme Emil Adolf von Behring, premier prix Nobel de physiologie. Behr, ça veut dire ours. En faisant la poussière de la bibliothèque familiale, j'ai découvert que les armoiries de ma famille comportaient un ours. L'ours est à l'origine de beaucoup de noms nordiques

et germaniques. Comme celui du grand explorateur danois Bering, qui a donné son nom au détroit, à la mer, à l'île. Peut-être qu'un jour on rebaptisera Utøya l'île de Behring. Behrøya. C'est passionnant, l'étymologie. En prison je vais pouvoir faire du grec, du latin, du russe, étudier un tas de langues. Goethe disait que connaître d'autres langues était le meilleur moyen de comprendre la sienne. Pour l'instant, je ne maîtrise que l'anglais. D'ailleurs, pour les chevaliers Templiers, je m'appelle Andrew Berwick. Comme le maréchal.

Les parents auxquels je dois mes noms ont été travaillistes, un peu comme tout le monde. Eux aussi ont cru. Croient. Pourtant ils sont assez intelligents, mais ils ne remettent pas en cause la télé. Ils pensent spontanément comme elle. Ma mère m'a toujours écouté, jamais entendu. Je n'étais qu'un bruit de fond parmi beaucoup trop d'autres. J'aime ma mère, j'aimais mon père, ils se sont séparés quand j'avais un an. Il a demandé ma garde en 1983, sans succès. On a échangé jusqu'à mes quinze ans. Puis plus rien. Il ne veut plus me voir. Il vit en France et la dernière fois que j'ai voulu le rencontrer, il a répondu qu'il n'était « pas prêt ». Tant pis pour lui, tant mieux pour moi. Ce n'est pas déterminant, mais j'avoue que ça m'a aidé. Maintenant il n'est plus rien à mes yeux : il m'a renié, lui aussi. Je suis tout, il n'est rien.

Les tribunaux modernes consacrent une journée entière à s'instruire de la personnalité des accusés. Si on refuse d'écouter l'homme, on ne se donne aucune chance de comprendre ses actes.

D'ailleurs, avant de parler de l'homme, il faut que je dise un mot de la femme. Ça expliquera en partie mon refus d'avoir des enfants.

Je n'ai plus de petite amie depuis longtemps. Ce serait ingérable. C'est toujours la femme qui empêche l'homme de s'armer. Cela dit, ce sont aussi elles qui intriguent et nous poussent à nous battre.

Je me souviens d'un soir. Il était tard, j'avais vingt ans, une faim de loup, j'étais dans la file d'attente du Burger King et j'attendais mon tour. Mes prétentions étaient modestes : engloutir deux burgers dégoulinants de sauce onctueuse et de fromage fondu. Soudain, une jeune norvégienne m'a bousculé pour passer devant tout le monde. « Bouge, tas de merde ! » Surpris, j'ai réussi à répondre : « Suce ma bite, sale pute. » Elle m'a regardé d'un air délicieusement époustouflé, et a couru couiner auprès de ses quatre Marocains, installés dans un coin du restaurant. Ils se sont approchés et

m'ont dit qu'ils allaient me « défoncer sévère »… évidemment, ces grandes gueules n'ont rien fait. Mais leur pute triomphait. Pas grave, je garde l'excellent souvenir de sa face décomposée d'avoir rencontré une résistance.

Qu'on se mette sur la gueule pour elles, ça leur confère une forme de pouvoir. C'est ça qu'elles veulent. La femme tente d'avoir le pouvoir sur son homme, dans son intérêt et dans celui de ses enfants. L'homme tente d'avoir le pouvoir sur le monde entier, dans son intérêt à lui, car c'est son pouvoir qui lui offrira des femmes de premier choix, donc des réceptacles à sperme de qualité. L'intérêt d'un mâle ne peut que se heurter à celui des autres. Nous sommes des rivaux en compétition. Que depuis la seconde guerre mondiale quelques tapettes aient décidé de renoncer à leurs couilles est parfaitement anecdotique.

Tous ceux qui ont le pouvoir se tapent un nombre vertigineux de gonzesses, dans les cocktails mondains et ailleurs. Les musiciens, les artistes, les politiciens, les médiatiques, ils ne font que niquer à tout-va en coulisse, c'est à ça que se résume leur vie hors écran. Les femmes de ces milieux sont des putes de luxe, prêtes à se vautrer indistinctement dans le foutre de ceux qui ont l'air de réussir. C'est la sélection naturelle.

Depuis Utøya, j'ai le pouvoir. Elles sont là, elles me suivent. Elles sont programmées pour ça. Par centaines, par milliers, elles vont répandre partout mes idées, contaminer les gens de l'amour qu'elles me portent.

La femme est un animal hypocrite, à la logique apocryphe. Elles veulent un homme de pouvoir, mais font tout pour le châtrer… Ce sont d'éternelles chieuses insatisfaites, castratrices par définition, parce que leur cerveau veut un soumis et leurs ovaires exigent un dominant.

On se réjouit de voir nos pays dirigés par elles. Mais le pouvoir n'est plus politique. La politique ne sert à rien. Le pouvoir est dans les administrations, l'économie, les affaires, la technologie, la culture. C'est là que se sont réfugiés les hommes. Le temps des femmes, c'est celui de l'oisiveté, de la distraction, du confort, de la dépendance, des commérages.

La femme viking avait un rôle sacré de maîtresse du domicile. Elle était respectable parce qu'elle ne se prenait pas pour un homme, ni ne prenait l'homme pour une femme. Rien à voir avec les femmes d'aujourd'hui, ces connasses à qui l'on a mis dans le crâne qu'elles pouvaient se prendre pour nous, qu'elles avaient un autre intérêt que leur cul et leur sourire. J'en ai cherché sur Internet. Naïvement. Sans payer. « Je suis naturelle, spontanée,

entière, authentique. Je veux un homme attentionné, sincère, qui prenne soin de moi, qui m'aime pour ce que je suis. Je suis grande gueule, je dis ce que je pense. » C'est sans doute pour ça, chère connasse, que les mâles censés ne font que te baiser. Tu penses de la merde et tu n'es rien. C'est pour ça que les pornos sont de plus en plus violents. À la lueur de son ordinateur, le mâle, seul, renonçant, confiné, honteux, odieux, se venge avec sa main de ce que prétendent devenir toutes ces femmes.

J'ai baisé des filles choisies sur Internet. J'ai mis deux mille euros de côté pour m'envoyer une accompagnatrice de luxe, une semaine avant l'assaut, comme une ultime récompense. C'est cher, mais pour une dernière consommation, autant que le souvenir soit bon…

J'en parle comme de la viande ? Peut-être. Méritent-elles autre chose ?

Ma mère a eu un herpès génital qui a dégénéré en méningite, parce que mon militaire de beau-père s'est tapé au moins cinq cents autres femmes. Ma mère le savait, les médias, les psys et ses copines l'ont rassurée en lui expliquant qu'elle était une femme libérée et épanouie et que la fidélité était une valeur dépassée. La famille décomposée, c'est l'avenir. Mon père avait déjà trois gosses quand il a rencontré ma mère. Elle l'a accepté… Son nouveau mari, il n'était là que pour la baiser. Il ne sait faire que ça.

Je suis très lié à ma mère. Je mangeais régulièrement avec elle, l'appelais une fois par jour. Je suis retourné vivre avec elle pour préparer mon opération. Je suis heureux qu'elle n'assiste pas au procès. Elle est mon talon d'Achille, la seule personne qui aurait pu me faire craquer. Je l'aime. Même si elle a été très influencée par les modes libertaires, même si son comportement est contre-nature. Pas pour rien qu'elle a été travailliste. Grégaire et victime de son époque, comme tant d'autres. La plupart des femmes sont comme elle. J'en ai eu, des femmes. Des connes, des chieuses, des butées. Jamais une aveugle Pénélope, qui m'attendrait, seule et aimante, tandis que j'accomplirais mon Odyssée.

Le rôle essentiel des femmes est de se surestimer ostensiblement. Le rôle des hommes est de les surestimer, tout aussi ostensiblement.

Je suis trop narcissique pour envisager mon mariage autrement que comme une mésalliance. Et rencontrer la « bonne », c'eut été un vrai piège. L'amour vous bouffe le cerveau, vous inonde la logique. Ça aurait été dommage de foutre en l'air toute mon œuvre pour une gonzesse, et je sais que je l'aurais fait. Je n'aime pas le jeu de séduction, j'ai peur de l'amour. Tout ça me fait chier. Il ne faut pas se mettre à plat ventre devant elles, pour

les prendre il faut prendre le pouvoir, écraser les rivaux. C'est au fond la seule parade qu'elles aiment et qu'elles désirent. Ce sont des êtres inférieurs pour lesquelles on doit s'entre-tuer. Le vainqueur prend son dû, sans ménagement. Il a tous les droits, le perdant peut crever. La soumission au plus fort est automatique, elles sont faites pour ça. Surtout ne leur dites pas, ne dévoilez pas le secret, elles feraient mine de s'en offusquer. Aujourd'hui elles se font prendre par l'envahisseur, ceux qui sont encore à peu près des hommes. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils ne se soucient guère de leur consentement. Mais la plupart d'entre elles sont partantes : des Norvégiens il n'émane plus aucun pouvoir, tant ils ne cessent de se vomir dessus et de glorifier l'Autre.

En forniquant avec le premier chamelier venu, elles foutent en l'air d'inestimables millénaires d'hérédité nordique, tout ça parce que les marxistes leur ont expliqué combien c'était beau le métissage, encore plus cool que la bouffe équitable. Le jour où ils leur diront que c'est enrichissant de se suicider, elles se défenestreront dans la seconde.

J'ai décidé que les femmes ne m'intéressaient pas pour une relation durable. J'aime trop leur beauté, et ce que je peux apprendre d'elles ne risque que d'en dégrader l'image. Les pires ennemis de mon œuvre étaient les filles qui me tournaient autour, ma famille et mes relations. Tout ceux qui partagent mon sang ou voulaient le partager. La famille, c'est l'obligation supérieure. Le premier groupe. Le lien sacré. Si on parvient à s'en distancier, alors on est libre. Libre d'agir.

Ma mère est dépassée par tout ça, par ce que j'ai fait, par ce que le cerveau masculin qu'elle a engendré est capable de faire. Elle est dépassée par moi comme elle a été dépassée par mon père et par le monde moderne. Ah, ma petite maman… Être dépassée, c'est un peu sa vocation.

Il y a aussi ma sœur, que j'aime beaucoup, même si c'est exactement la même que ma mère. Elle a eu la bonne idée de partir aux États-Unis, en 1993. J'échangeais régulièrement avec elle. Elle approuve mes principes, dans les grandes lignes, mais elle est surtout préoccupée par sa carrière et son égo. Je sais qu'au fond, dans le secret de son âme, elle comprend. Elle peut comprendre. Beaucoup de gens sont comme elle. Ils chassent leurs doutes et s'efforcent de faire bonne figure, en société. C'est ça la foi : ne pas s'embarrasser de doutes. Tout croire, c'est reposant.

Après tout, je me fous de ce que pensent les autres, les miens, ma sœur ou ma mère. Ce que j'ai fait ne peut être jugé que par un cerveau d'homme.

Les femmes ne jugent pas, elles se passionnent.

La justice marxiste ne trouvera pas la cause de mes engagements dans mon passé familial, pas plus qu'en autopsiant mon cerveau. Non, je n'ai pas été rejeté, humilié, battu ou violé. Je n'ai pas été traumatisé par une agression. Je ne suis pas le bon client pour toutes vos analyses de pervers, à la Freud. Je n'ai pas eu envie de ma mère, je n'ai pas voulu tuer mon père, je n'ai pas tué ces gosses à cause de mes parents. C'est le fruit d'une mûre réflexion d'adulte. J'ai compris vite. J'ai compris quels allaient être nos ennuis. J'ai compris que tout le monde me mentait, que tout le monde se mentait. Au départ, c'est plus un ressenti qu'une déduction consciente. C'est peut-être de l'instinct. Comme ces animaux qui anticipent les catastrophes naturelles.

À partir de seize ans, j'ai commencé à apprendre et à m'intéresser. Après vingt ans, j'ai analysé et compris. À vingt-trois ans, je suis devenu chevalier Templier. À trente-deux ans, j'ai fait Utøya. J'espère que mon pays aura honte d'avoir engendré un citoyen aussi irrécupérable.

Au procès, j'ai entendu ces psychiatres parler de schizophrénie paranoïaque, d'Asperger, du syndrome de la Tourette. Pourquoi la Tourette ? Parce que je souriais pendant l'audience… Pourquoi se priver ? Ces gens font la norme et défont les hommes. Moi aussi, je peux leur trouver des tas de désordres mentaux, en cherchant bien. Au fond ils savent que je suis aussi normaux qu'eux, mais comme mon acte n'est pas *moralement conforme,* ils sont mandatés pour prouver le contraire. Dire que je suis fou, c'est lâche. C'est une fuite. C'est politique. C'est essayer de se débarrasser de moi, de me flanquer au fond d'un tiroir en espérant que je n'en sortirai plus jamais. Je ne suis pas fou. Ce que j'ai fait n'a rien à voir avec la folie. Ce qui m'a motivé est ce qui motive tous les hommes. Croyants, athées, travaillistes, conservateurs, nous avons tous le même moteur.

PAS D'ATHÉES DANS LES TRANCHÉES

6

L'Éternel est un homme de guerre

EXODE 15:3

Le procureur m'a demandé si j'étais croyant. J'ai répondu par un proverbe : il n'y a pas d'athées dans les tranchées. J'admire les hommes d'Église qui ne se reproduisent pas. Biologiquement, c'est un sacrifice absolu. Comme celui des rats-taupe nus. Comme le mien.

Suis-je croyant ? C'est une question un peu gênante. Si je réponds non, le petit Jésus va peut-être me punir… La culpabilité de mauvais chrétien nous pourchasse toute notre vie. C'est son but. Cette culpabilité qui détermine tout, il est essentiel de la comprendre. C'est elle qui pave notre enfer.

Je n'avais rien vu venir. Au lycée, alors que nous devions suivre un banal cours d'histoire, le prof, l'air grave, a décidé d'ouvrir son heure sur un fait divers. Il s'agissait d'un « migrant en situation irrégulière », « victime de racisme ». Je ne sais pas si son histoire était vraie, je ne sais pas si la photo de ce Nigérian était vraie, toujours est-il que nous n'aurions pas dû rire à ce moment-là, au moment où il l'a projetée sur le mur. Le prof s'est énervé. Une colère d'une violence inouïe. Il a jeté des cartables contre les murs, il a renversé les chaises, en pleurant et en hurlant. Il était comme fou. D'autres profs, alertés par les cris, sont entrés dans la salle. Quand ils ont su de quoi il était question, ce n'est plus lui qu'ils considéraient comme dérangé, mais nous tous. Ils ont pris un air grave et nous ont regardés, en silence, bras croisés, du haut de leur posture d'autorité, pendant de longues minutes, comme des policiers regardent un assassin.

On a eu droit à la totale. Un cours de quatre heures, sans interruption. Des images des camps de concentration. Des images de petits noirs décharnés, crevant la faim. L'histoire de l'Apartheid. De l'esclavage. Pas des Noirs par les Noirs, pas des Noirs par les Arabes, pas des Blancs par les Arabes, pas des Blancs par les Blancs. *Uniquement* des Noirs par les Blancs.

On nous a expliqué que nous avions beaucoup de chance. Que nous avions une dette envers ces pays et ces gens. Que tout enfant Norvégien devait y penser, tous les jours. Que nous gagnerions à sortir de notre nihilisme américain, de notre matérialisme petit-bourgeois, pour nous enrichir de leur culture et de nos différences. On a eu des devoirs à faire, nous devions nous mettre dans la peau de ces migrants évidemment

victimes de racisme. On a dû démontrer qu'insidieusement nous étions tous racistes. On a dû réfléchir aux bonnes actions que nous pourrions mener en leur faveur. On a dû proposer des sorties culturelles, de « débats », des « idées » pour faire « avancer les choses », des rédactions sur ce thème. Plus nous allions loin, mieux nous étions notés. Exactement ce qui se passe sur Utøya. Nous apprenions la vie selon le parti travailliste.

En sortant des cours, nous étions choqués, abasourdis, écrasés par la honte. Les filles pleuraient, les garçons attendaient d'être chez eux pour en faire autant. Encadrés de nos professeurs, nous étions une colonne de coupables qui *sortaient* de l'abattoir. J'en ai eu mal au ventre pendant une semaine. Pour nous excuser, pour nous faire bien voir, nous voulions tous venir en aide aux migrants. Les professeurs semblaient ravis de cette « prise de conscience ».

Jamais dans notre histoire une religion n'a osé à ce point endoctriner des gosses. À leur faire peur, à leur faire mal, à charger sur leurs petites épaules tout le poids de la misère et des injustices de ce monde, à leur inculquer massivement toute la culpabilité qu'on parvenait à s'inventer.

Et moi, pauvre pomme, j'ai joué le jeu. Je n'ai pas marché, j'ai couru. J'ai porté la bonne parole, la bonne indignation, autant que je le pouvais. Anders l'humaniste, Anders le progressiste, fan de hip-hop, ami des musulmans, ouvert d'esprit, militant de la tolérance et des droits de l'homme.

Quel pauvre connard j'ai été.

Qu'est-ce qui peut bien nous pousser à adopter des morales aussi stupides, à les défendre avec tant de vigueur ?

J'y ai réfléchi.

Le cerveau fonctionne comme celui des autres animaux, mais il a des capacités très supérieures. Un animal décide de s'asseoir. Au moment où sa croupe touche le sol, il ressent une vive piqûre. Il se retourne et constate qu'il y a des chardons sur le sol. Il fait donc l'analogie entre les chardons et la piqûre. Les chardons piquent. Systématiquement, jusqu'à preuve du contraire. Conséquences : le postérieur de l'animal discriminera désormais les chardons. Il *généralise,* ce n'est pas recommandé par les travaillistes, mais ça lui sauvera les fesses plus d'une fois.

Discrimination et généralisation, on ne sait faire que ça. Cette capacité d'adaptation, l'analogie, est capitale. Elle nous permet de gagner du temps et de s'épargner bien des tracas. Je n'ai jamais essayé de me tirer une balle

dans la tête. Pourtant, je *sais* que ça risque de ne pas me réussir. *Probablement.* Parce que d'autres ont essayé, il se trouve que leur taux de mortalité est élevé. On appelle ça l'empirisme.

Aucun instinct ne peut nous préparer à tout ce que la vie peut nous réserver. Chardons, balle, travaillistes… L'instinct est décideur : bien, mal, agréable, désagréable… L'analogie, elle, établit les rapports, les effets et les causes. Elle est un miracle, elle s'adapte à tout, même à l'aberrant et à l'inédit. Ne pas avoir l'analogie, c'est comme oublier tous les matins quelles causes ont quels effets, et vice versa. L'analogie est à la base de toute création. Notre cerveau n'invente rien : il ne fait que combiner de l'existant. Ce que nous avons mémorisé. La mémoire est le réservoir de la pensée. Plus nous avons de choses en mémoire, plus notre potentiel de pensée est grand.

Si la mémoire est aujourd'hui mise à rude épreuve, ce n'est pas un hasard. D'abord, l'électronique nous dispense de nos souvenirs et nous soulage de nos capacités d'analyse. Ensuite, nos idéologues prétendent que la vérité est relative et qu'on a tout à apprendre de ceux qui ne savent rien, si possible en s'émerveillant. Et en permanence, les médias nous saturent le crâne de saloperies, si bien que le cerveau submergé n'a plus le loisir de les trier. Les gens n'ont en mémoire que des slogans, publicitaires et politiques. Quand ils croient penser, ils font appel à ça. Ils ne peuvent faire appel qu'à ça. Leur réservoir empoisonné.

L'analogie nous ouvre les portes du meilleur, mais aussi du pire, parce qu'elle est tributaire de ce réservoir et de nos habitudes moutonnières.

L'analogie nous pousse à imiter. L'homme est l'animal le plus doué qui soit pour imiter, disait Aristote. Nous imitons les autres, les animaux ou la nature. On construit notre identité comme ça : on imite ceux qui nous paraissent avoir du pouvoir. Le choix des modèles est très inégalitaire, les médias l'ont bien compris. C'est pour ça qu'ils valorisent les rejetés, les ratés, les anormaux, en les faisant reconnaître, accepter, estimer et applaudir par des foules fanatiques manipulées par les chauffeurs de salle. C'est la télé dite réalité.

Nos premiers modèles sont nos parents. Durant l'adolescence, nous entrons en conflit d'identification avec eux, parce que nous rencontrons de nouveaux modèles. Les enfants de la cour de récréation. Notre nouveau groupe. Normalement, ces conflits s'estompent lorsque nous nous mettons à ressembler aux adultes, c'est-à-dire de nouveau à nos parents.

Normalement. Parce que les gens se sont mis à croire que la « crise d'ado » était l'étape ultime du développement. Quand leur gosse va à Utøya vomir sur Israël, les parents sont fiers. Ils se disent que c'est formidable, qu'il s'affirme, qu'il s'émancipe, qu'il a une personnalité, qu'il a des convictions. Alors qu'il vient seulement de changer de carcan mental.

La vraie force intellectuelle, c'est de s'abstraire de tout déterminisme social. Ne pas croire, parce qu'on enfile un tee-shirt « Free Palestine », qu'on est quelqu'un d'unique et d'extraordinaire.

Ainsi est le dogme égalitaire : tout le monde a le droit d'imiter tout le monde.

Comme disait je ne sais plus qui, un lion qui imite un lion devient un singe.

Grégarité programmée, absence de hiérarchie claire, culture empoisonnée, voilà de sérieux inconvénients. Mais ce n'est rien à côté de la culpabilité, le plus gros vice caché de l'analogie.

La peur domine l'instinct de l'homme. Cette alarme génétique est une excellente façon de survivre. Face à l'inconnu, à un danger potentiel, tous les animaux ont une distance de fuite raisonnable, qui leur a permis de survivre jusqu'à nos jours. Les animaux domestiques n'ont plus de distance de fuite.

J'ai compris, sur Utøya, que les travaillistes étaient des animaux domestiques.

La sélection naturelle n'a pas songé à dédier un square sécurisé comme Utøya à tous les adeptes de « l'*a priori* positif ». La méfiance est la règle absolue de celui qui veut survivre. Dans notre monde de compétition à mort, celui pour qui une bonne rencontre est plus probable qu'une mauvaise rencontre va au-devant de bien des déceptions.

Dans un contexte de stress environnemental, les éthologues ont observé chez de nombreux animaux l'apparition d'un comportement rituel. Notre cerveau exigeant ne peut se contenter de l'observation d'un fait sans pouvoir lui attribuer une cause. Imaginez être piqué, sans chardon, sans rien qui puisse expliquer cette piqûre. Ça peut rendre fou… Tout effet doit avoir une cause identifiable. La mort longtemps n'en a pas eu.

Il fallait une explication. Rationnelle ou pas.

La peur nous pousse à quantité d'analogies irrationnelles. À la pensée magique. Beaucoup d'enfants angoissés s'imaginent que s'ils ne s'astreignent pas à des rituels précis, quelque chose d'épouvantable ne

manquera pas de se produire. Quand ça prend trop d'importance, on appelle ça des troubles obsessionnels compulsifs. La théorie du chaos leur rend une certaine raison : tout acte, si anodin qu'il soit, a des conséquences potentiellement colossales sur le devenir du monde.

Pendant que j'écrivais mon manifeste, je changeais de disque dur tout le temps. Je me relevais plusieurs fois chaque nuit pour vérifier que j'avais bien fermé la porte du hangar, alors que je *savais* qu'elle était bien fermée. J'étais persuadé que tout allait mal se passer, qu'on m'observait, qu'une action policière contre moi se préparait. Pour exorciser le malheur, nous avons recours à la superstition. On sait que le rite est irrationnel. On a honte d'en parler. Mais l'irrépressible peur de mal agir est la plus forte. C'est cette peur innée qui pousse une partie de l'humanité à s'agenouiller tous les jours pour confier ses prétentions minuscules à un être supérieur. C'est de cette peur à l'origine de tous nos malheurs dont je veux parler. De cette peur viscérale de mal agir, qui s'appelle la culpabilité.

Le rite permet de mieux la supporter. Seul ou à plusieurs. Oui, le rite a la propriété étonnante de devenir collectif. Par exemple, si un chef jouissant d'un certain prestige demande aux siens : « Vous ferez cela en mémoire de moi. » La transmission culturelle prend le relais. Le rite se diffuse. Les gens croient qu'il faut se soumettre au rite de la communion, pour ne pas provoquer la colère du vrai Dieu.

Plus le rite a d'adeptes, plus il est concret, plus il a de potentiel culpabilisant, plus il parvient à soumettre et contrôler. L'intérêt est que le rite, quasi-quotidien dans toutes les religions, *oblige* le croyant à ne jamais oublier : « Big Father is watching you. »

Oui, la religion se développe grâce à la culpabilité.

Quoique sa religion exige de lui, l'individu adhère. Parce qu'il a peur.

L'homme a conscience d'être une denrée périssable. C'est pourquoi il a cherché à adoucir le passage de vie à trépas en le ritualisant, en tentant de donner du sens à l'incompréhensible. Les chrétiens se rendent solennellement dans une église pour enterrer leur mort, en se rassurant et en s'assurant « qu'il est mieux là-haut ». Et la douleur devient gérable. La religion est un bon antalgique.

En participant au rituel, les gens se disent que ce ne sont pas eux qui provoqueront la colère des Dieux, donc d'éventuels malheurs temporels. C'est la grande force de la pensée magique : l'improbable n'est jamais

impossible. Peut-être bien, après tout, que quelqu'un surveille tous nos faits et gestes, et saura s'en souvenir le jour du grand jugement.

Les anthropologues sont des gens qui aiment perdre leur temps. Ils étudient les différences entre les rites, qui en comportent autant qu'il peut exister de combinaisons analogiques, c'est-à-dire une infinité. Ce qu'il faut étudier, c'est le point commun qu'ont les rites. La culpabilité.

Pour survivre, nous avons besoin de la peur. La peur et l'analogie engendrent la culpabilité. Pour l'exorciser, nous avons le rite. La religion est une collectivisation du rite. La religion s'auto-alimente en attisant la culpabilité rituelle qui la structure. C'est un cercle vicieux. L'homme est donc de plus en plus croyant et de plus en plus coupable.

Comme la peur, l'agressivité est indispensable, autant à la survie qu'à la compétition. Pour exercer notre agressivité, il nous faut des ennemis et des boucs émissaires.

Ces mêmes anthropologues considèrent que les religions sont importantes parce qu'elles dévient l'agressivité de leurs membres contre l'extérieur (les infidèles, les athées, les pécheurs, les agnostiques, les hérétiques…). Elles structurent l'identité des groupes. Elles ont besoin de l'agressivité humaine pour se construire, l'agressivité humaine a besoin d'elles pour se cristalliser. La religion collectivise l'agressivité, puis la gère et l'excite.

Le christianisme a longtemps prêché la soumission de l'autre, voire sa destruction. Certains chercheurs pensent que le christianisme moderne représente le dépassement des religions, car l'agressivité en est totalement absente. Une première. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est qu'en réalité le christianisme s'est employé à détourner l'agressivité des chrétiens *contre eux-mêmes*.

Sous couvert de l'amour immodéré de l'autre, le christianisme, c'est la haine immodérée de soi. On doit haïr son propre groupe comme on se hait soi-même, de toute la force de notre culpabilité. Que prêchent les curés ? Paix, espoir, bonheur, félicité, fraternité, universalisme, aide, dons, amour, tolérance… Regrets, excuses, culpabilité, repentance, humiliation, interdits, contrition, rédemption, flagellation…

Telles sont les métastases du chouette cancer que le christianisme s'est inventé pour enluminer son suicide. Sauf que les chrétiens ne sont pas le

Christ. Ils peuvent jouer les martyrs, mais ils ne reviendront pas le troisième jour.

Pourquoi ce tournant suicidaire ? Pour vaincre Rome. Parce que l'objectif des chrétiens était le nombre. Parce que le christianisme est un pouvoir spirituel qui flatte les envieux et culpabilise les dominants. Il se trouve toujours plus d'envieux que de dominants. Mépriser l'envie, voilà une valeur. À la jalousie égalitaire j'oppose ma fierté d'homme libre. Mais c'est le nombre qui gagne. La morale des faibles. Elle est devenue Rome, la chose chrétienne. Elle a échappé à tout le monde. Elle est devenue tout le monde. Voilà de quoi briser les hiérarchies temporelles, éternellement.

À la morale de l'homme fort doit se substituer celle du Dieu des faibles : de œil pour œil, on se contentera de perdre la vue et de dire merci. C'est la théorie du suicide.

L'homme blanc est né pécheur, petit, minable, coupable, un peu raciste et colonisateur, il mérite l'Enfer, alors que l'Autre est bon, l'Autre est amour. L'homme blanc doit tendre l'autre joue et aimer ses ennemis. Il faut pardonner, toujours. Il faut aider, toujours. Aider le faible, aimer le pire, renoncer à tout le reste, voilà qui donnera peut-être à l'homme blanc le droit d'être un petit peu fier.

L'amour universel est à la mode. Les curés marxistes croient que les humains ne s'aiment pas parce qu'ils ne sont pas égaux. L'égalité, l'alpha et l'oméga de leur morale. La culpabilité niche là, dans l'infinie inégalité. La base de toutes nos emmerdes, c'est l'égalité. C'est l'hypostase, le principe premier, la connerie finale. Ils gagnent toujours, parce qu'il y aura toujours plus d'inégaux que d'égaux. D'envieux que de fiers.

Où l'homme, compétiteur social, entreprend d'abaisser le rival plutôt que de s'élever. Où le tout, dans une société du nombre, ne peut que s'aplanir, parce que le nombre est médiocre. Tout ce qu'est capable de créer le nombre, c'est le marxisme.

La religion n'allait pas assez vite pour les marxistes, qui veulent accélérer la chute et réaliser le Paradis sans attendre, ici et maintenant. Utøya en était l'antichambre.

Nous culpabiliser est le boulot essentiel des marxistes. Ils font tout pour qu'on se haïsse. Pour briser notre fierté. Abandonné, notre passé viking. Notre mythologie. Ils ont gommé l'aspect territorial et conquérant du christianisme. Ils ont lavé notre histoire, vidé notre religion de sa substance, pour la remplacer par leur messianisme des droits de l'Homme, devenu le

seul principe fondamental légitimant l'État, justifiant la propagande continue en faveur du vivre ensemble, du multiculturalisme, de l'universalisme.

Nos états se sont en théorie *séparés* de l'Église, c'est en réalité pour mieux en recouvrir les magistères. Santé, dons, aumône, prosélytisme, croisades, fêtes, processions, etc. Sous un nouveau visage, c'est la même morale qui s'organise, qui va plus loin que jamais. C'est de divorce moral dont on parle. L'État, c'est l'Église, un État religieux qui n'est plus juste, mais *bon*. Au sein duquel on ne peut soulager sa culpabilité qu'en allant plus loin dans le sens de la *bonté*. Quelle est la bonté ? Haine de soi et allégeance à l'Autre.

Si certains des nôtres sont prêts à crever pour leur foi, tant mieux pour nous. Un croyant vaut cent mille mécréants… Si on peut manipuler les masses, les forcer à nous suivre, tant mieux pour nous. Il n'y a peut-être que la contrainte religieuse pour déplacer ces montagnes d'inerte stupidité. À condition de se réapproprier notre agressivité, de la diriger à nouveau contre l'extérieur.

La plupart des auteurs cités dans mon manifeste partagent ma vision du monde. Ils voient notre avenir comme une sorte d'*Apocalypse déterminée*. Quand quelqu'un sait le raconter, l'inéluctable chaos qui vient, je prends beaucoup de plaisir à le lire. C'est une sensation euphorisante, rare. Beaucoup de nationalistes sont comme moi, viennent jouir tous les jours de cette si belle façon de dire notre mortification. Ils continueront à le faire toute leur vie. À lire, à penser et à écrire notre nécrose. À changer leur mort en plaisir. À transformer leur haine en art. Sans doute suis-je trop sensible pour m'en satisfaire. Encore que, quelque part, c'est ce que j'ai fait. Utøya, c'est mon chef-d'œuvre.

Et eux ? Que leur manque-t-il pour agir, à ces funestes esthètes ? La foi. La foi qui structure. La foi comme instrument du sacrifice. Ils n'ont pas la foi, mes amis nécrophiles. Ils laissent leurs églises devenir des mosquées. Nous perdons, parce qu'aujourd'hui ceux qui croient ne sont que nos ennemis.

Les Utøyistes ont la foi. Ils *croient* que les autres sont gentils, que tout le monde peut se mélanger, que la paix peut exister. Nous n'aurons plus jamais la paix. Avec eux, les musulmans, ce sera pire. Avec le mélange ethnique, ce sera pire. Les gens le savent. Pourtant ils font comme si seule

l'extrême droite était un péril. Ils font comme si la réalité n'était qu'un détail. Ces dernières années, l'Islam a fait plus de morts en Europe que l'extrême droite. Beaucoup moins que l'extrême gauche.

Les marxistes ont décidé de nier les vrais dangers, de localiser l'attention des foules sur une menace factice. Un Diable. Hitler. Moi. Nous sommes indispensables : Dieu a besoin du Diable. Hitler, c'est leur ami et leur allié. Ils ne gagnent que grâce à lui. Et nous perdons tous.

Selon l'ennemi, les gens ne doivent plus se préoccuper d'être réalistes ou cohérents, ils doivent privilégier leurs émotions, leurs sentiments, leur capacité à aimer, compatir, s'apitoyer, s'indigner du triste sort d'autrui. Cette pensée magique doit nous ouvrir les portes d'un « monde meilleur, débarrassé de la haine et des guerres. » Un monde de bonne femme, qui se demande, du haut de sa bonne conscience, « comment *de tels actes* peuvent encore se produire au XXIe siècle ? »

De tels actes se sont produits au XXe, au XIXe, au XVIIIe, et à tous les siècles précédents. Pourquoi *de tels actes* ne se produiraient pas au XXIe siècle ? Voilà la question qu'il faut poser à ces imbéciles, qui croient que leur génération spontanément divine n'a qu'à souhaiter pour être exaucée.

La sélection naturelle est stricte : si on ne se bat pas, on sera battus. « Les gens se massacrent pour des religions. » Chaque semaine on entend un imbécile le déplorer. La religion me paraît un excellent prétexte pour se massacrer. On se massacre pour une femme, pour l'honneur, pour un pays, pour un idéal… Ce ne sont que des prétextes qu'élaborent les hommes pour s'affronter. On a inventé le parfum, la cuisine, le romantisme et les bordels, pour autant nous n'avons jamais eu besoin de ces artefacts pour baiser, aimer, manger, respirer.

Toute offense est légitime.

Qui dit religion dit culture, groupe, identité.

Si on ne se massacre plus pour ça, alors que nous reste-t-il ?

Utøya ?

L'Ecclésiaste 3:8 : « Un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour la paix et un temps pour la guerre. »

Je veux bien être chrétien, mais ça dépend de la mouture. Ceux qui veulent tendre l'autre joue, dandiner du fion ou lécher des babouches, nous trouveront sur leur chemin, mon Glock et moi, car ce n'est pas *que* leur problème.

Quand une balle à tête souple pénètre des tissus mous, elle tourne sur elle-même et se disloque en déchirant les organes et les artères. Leur expansion permet aux balles de détruire et d'endommager de vastes zones internes. L'onde de choc des fragments, en créant de larges cavités, augmente la pression artérielle de manière potentiellement fatale. L'efficacité d'un projectile est optimale s'il ne transperce pas le corps, et donc y libère toute son énergie. La plupart des décès par arme à feu sont liés à une hémorragie interne.

Soigner les dizaines de blessés d'Utøya restera le plus atroce souvenir de ma vie de praticien.

Je m'appelle Edvald, j'ai cinquante-huit ans. Je suis chirurgien depuis plus de trente ans. Ce 22 juillet, j'étais de service à l'hôpital universitaire d'Oslo, le plus grand de Scandinavie.

Nous étions débordés par l'explosion. Beaucoup de sutures, d'extraction de bris de verre, quantité de personnes traumatisées à gérer. Une dizaine de cas sérieux. Il y avait Line, cette femme courageuse, au bout de bois planté dans le crâne, qui ressemblait à une licorne. Il y avait cette autre femme, Hilde, au visage tapissé de sang. C'était la guerre. Tout le monde a été rappelé. Mais le temps que les collègues reviennent de vacances, il a fallu improviser.

Vers 17 heures 30, une « fusillade » nous a été signalée sur Utøya. Nous avons trouvé ça absurde, la bombe nous paraissant le summum de ce qui pouvait arriver à un pays comme le nôtre. L'information a été confirmée un peu plus tard. De nombreuses ambulances ont été dépêchées vers le Tyrifjord. Vers 18 heures 30, on nous a signalé une arrivée possible de deux à cinq polytraumatisés. Puis huit. Puis une vingtaine. Des blessures parfois très graves. Le service a été saturé. On annonçait beaucoup d'autres blessés pris en charge par les hôpitaux locaux. Énormément de médecins ont été envoyés sur place. Il se passait quelque chose de gigantesque.

Ici il y avait tellement à faire… On agissait dans la précipitation, presque instinctivement. Les lits faisaient défaut. Il fallait gérer le flux de patients, renvoyer les blessés légers vers d'autres centres. À ce moment, personne ne sait ce qui se passe. On s'attend à d'autres attaques. On s'inquiète pour nos familles. On se dit que l'hôpital est une

cible idéale pour des terroristes déterminés à finir le travail… Mais on a tellement à faire, on ne peut pas s'informer. Si frustrant que ce soit, nous sommes payés pour soigner, pas pour prévenir.

Avec le stress de la situation, le personnel limité, l'agitation dans les couloirs, bondés de parents, de proches, de curieux, de jeunes hystériques… Les champs stériles, les moniteurs et les draps blancs n'avaient pas le même effet apaisant que d'habitude. Je n'ai jamais vécu ça, je ne le revivrai probablement jamais.

Il m'est arrivé d'opérer des blessés par balle. Pas autant. Pas des blessures si graves. J'ai dû travailler vingt-quatre heures, quasiment sans interruption. Je n'ai rien pu faire pour Gunnar. Une balle dans le dos, une autre dans la tête, des fragments plein le cerveau. En voyant l'état de certains jeunes, le fait qu'une seule victime soit morte à l'hôpital est une sorte de miracle.

Je me souviens d'eux, de ceux dont j'ai dû m'occuper cette nuit-là. Tarjei, vingt ans, qui a lourdement chuté du haut de la falaise, à l'ouest de l'île, en fuyant Breivik. Fracture ouverte du tibia, fracture du plancher orbital gauche. Il m'a raconté que, dissimulé dans un buisson, il avait entendu le souffle de l'assassin. La même respiration lourde et sonore que Voldemort, le méchant de Harry Potter. Le souffle du diable. Ça m'a fait frissonner. Quelques secondes plus tard, ce gamin valeureux m'a fait rire en me parlant de son chat, qui s'appelait Grumeau. Je me souviens aussi d'Elinar, seize ans, plaqué contre la paroi rocheuse au point ouest de l'île, quand Breivik lui a tiré dessus. Des éclats de balle et de roc se sont incrustés profondément dans son visage, sa cuisse et son genou. Un cas très lourd. Je lui ai extrait du visage cent cinquante fragments de métal. Paradoxalement, le plomb dans la tête, c'est moi qui l'ai pris. Quand on opère un jeune de 16 ans, pour lui ôter de la chair et des os cent cinquante fragments de balle, ça vous laisse le loisir de méditer sur la condition humaine.

Je croyais en notre monde. Je croyais en la bonté.

Je sais maintenant que Breivik existe.

Il ne se passe jamais plus d'une décennie sans que les illusions des pacifistes ne soient balayées dans le sang. Ces gens-là devraient cesser de se mentir. L'agressivité spontanée envers le *différent* est une constante, en

dépit du carcan moral forgé par les marxistes. L'envie de guerre est toujours là. Même en contrée progressiste, les prétextes aux affrontements ne manquent pas, et l'idée d'une guerre ne rebute jamais les foules bien longtemps. Il suffit d'augmenter le niveau d'hypocrisie : plutôt que d'admettre qu'on aime la guerre, on justifie nos interventions extérieures par le pacifisme, l'intérêt supérieur de la communauté internationale, les droits de l'Homme, la justice globale et autres fadaises. Sans ennemi extérieur, une société hait rapidement ses élites, ses communautés, ses responsables. La guerre civile est le seul avenir de toute société pacifiste.

« La paix est un souhait, la guerre est un fait, et l'histoire n'a jamais prêté attention aux désirs et aux idéaux humains. L'idéal pacifiste est une condition terminale », disait Oswald Spengler.

Pour Ayn Rand, « la différence entre le communisme et le socialisme, c'est la différence entre le meurtre et le suicide. » Les Utøyistes ont la haine d'eux-mêmes, de leurs ancêtres, de notre civilisation.

Il faut se débarrasser d'eux. C'est une question de salut public, et ça permet accessoirement de s'éviter un cancer de l'anus à force de s'énerver tout seul devant l'étalage des perversions mentales de ces gros enculés sudorifiques que je nommerai poliment *la partie adverse.*

L'Église croit que garder la corde dans la grande course au marxisme est sa seule manière de ne pas disparaître. Elle ne croit plus en rien, sinon en ça. Elle ne fait qu'accélérer son suicide.

Personne n'est aux commandes. *La partie adverse,* le marxisme, c'est une manipulation globale et tacite. Une maçonnerie géante qui s'ignore. Personne n'a conscience de constituer un ordre sacré. Mais cet ordre existe… C'est une religion, c'est une machine.

Il ne faut pas négliger la bêtise pure. Ceux qui aiment les belles fables croient sincèrement que le monde « ira mieux » s'il est métissé. D'autres y voient leurs intérêts à court terme. Les immigrés sont les légions électorales du marxisme triomphant. Le socialisme se nourrit de la misère. Comme le capitalisme la détruit, il faut la faire venir. Les immigrés comprendront qu'ils peuvent s'élire eux-mêmes, nous deviendrons l'Afrique du sud, l'apothéose de notre démocratie. Le peuple est souverain, il ne fallait pas en faire n'importe quoi, du peuple.

Et les gens de bon sens, même s'ils comprennent ce qui se passe, même si ça ne les réjouit pas, ils ne font rien. Ils ont trop peur de la pression du groupe pour devenir des déviants. Ils veulent croire. En situation de péril,

on est prêt à croire. En témoigne la superstition des marins. La foi des soldats. Combien d'athées se sont convertis en catastrophe sur leur lit de mort, comme s'ils se décidaient soudain à mettre leurs papiers en règle, au cas où ? Au seuil de la mort, on se met à croire.

Exactement comme le malheureux qui, dans un jour de détresse, s'est rendu chez une voyante. Elle lui a donné une information vraie sur dix, il n'a retenu que celle-là et répétera partout que la voyante est formidable et que lui non plus n'y croyait pas trop au début mais que vraiment elle l'a convaincu. C'est pour ça que les travaillistes se croient sincèrement rebelles, alors que leur « pensée » est tout ce qu'il y a de plus conventionnelle. Militer, c'est croire. Le militant a tendance à refouler ce qui ne va pas dans le sens de ses croyances. Il peut rencontrer un partisan du Parti du Progrès au milieu de cent mille travaillistes, et en conclure que l'adhésion au Parti du Progrès prend des proportions inquiétantes. Comme chez la voyante, il ne voit que ce qu'il veut voir.

Mes contemporains sont tellement désespérés qu'ils sont prêts à croire les médias, ces médias qui ont inventé les charniers de Timisoara en 1989, les couveuses au Koweit en 1990, les armes de destruction massive irakiennes en 2002, les bons rebelles des printemps arabes en 2010… Et j'oubliais le meilleur : les camps de concentration en Serbie dans les années quatre-vingt-dix.

Oui, *la partie adverse* a fait croire aux foules qu'il y avait des camps de concentration et d'extermination en Serbie. Tous les Européens pensaient que les Serbes étaient des salauds. La manipulation la plus abominable de ces dernières décennies a été discrètement démentie, sans le moindre scandale, après la fin des bombardements, et les Européens ont continué à penser que les Serbes étaient des salauds.

Tout est permis, pourvu que la cause soit *bonne.*

Chacun y va de son pieu mensonge, chacun apprend à composer avec la réalité. Totalitarisme plébiscité. On ne tue pas l'opposition, on en fait notre diable. On ne tue pas les journalistes, on les empêche de vivre autrement qu'en esclaves. On n'impose rien aux gens, on leur laisse le soin de tout s'imposer. Tout un chacun s'est transformé en agent à plein temps de la propagande d'État. Nous tous sommes les complices de ce combat contre la réalité.

Le carcan marxiste est d'airain parce que chaque maillon est un enchaîné volontaire.

Qui tient le fouet ? Tout le monde. Donc personne. Bêtise chaotique. Le hasard de la situation fait qu'une majorité d'imbéciles se trouve un intérêt fugace à promouvoir son suicide.

La force du marxisme, c'est qu'il n'a pas besoin de tête pensante ni de concertation : tout le monde fonce dans le mur parce que tout le monde s'y trouve un intérêt. Certains commencent seulement à ralentir parce qu'ils voient les emmerdes arriver à grande vitesse. Trop tard. Ils sont comme ces jeunes fumeurs, qui rient du cancer si lointain, et qui trouvent ça classe de dire aux copains qu'il faudra bien crever de quelque chose. Ils ne comprendront leur erreur que lorsqu'ils seront morts. La pression sociale, comme toujours, fait le reste. Je ne crois pas aux grands financiers, aux grands comploteurs, aux grands calculateurs. Je ne crois pas en un berger. Nous appartenons à un troupeau sans tête. Nos ennuis résultent d'une gigantesque et tacite collusion de moralistes sans pilote, sans vraie logique. Il n'y a pas de calcul à long terme : les traîtres tuent notre civilisation, leur poule aux œufs d'or.

Les antisémites sont contre-productifs. Ils assurent qu'un millier de Juifs contrôlent la Norvège et les autres états européens, qu'ils sont toujours derrière toute chose. Syndrome de Fregoli. Il n'y a pas plus anti-sionistes que les pays européens, dominés par des indigènes marxistes et multiculturalistes. Les francs-maçons, par exemple, ne sont pas du tout sionistes. Je le sais, je connais la maison. Comme je l'ai expliqué par courrier à un nationaliste russe, je ne suis pas spécialement l'ami des Juifs. 80% d'entre eux sont déloyaux, ils seront déportés, comme les autres. Les Juifs sont influents aux États-Unis, peut-être en Russie et en Europe de l'ouest, pas en Scandinavie. Ce qui me préoccupe, ce sont les nordiques d'abord et les occidentaux ensuite. Ce qui concerne Israël et ses chers voisins est tellement secondaire… Les Juifs sont une diversion pour les nationalistes qui n'ont pas le courage d'admettre que nos ennemis sont d'abord nos frères. Que l'effondrement de notre nation existe parce que *nous* le décidons.

Les antisémites peuvent respirer : la communauté juive elle aussi est en voie de disparition. Les jeunes juifs n'ont plus rien à foutre des principes des anciens : ils se métissent avec des goys, massivement. Le métissage tuera tous les peuples, les élus comme les recalés. Si tout n'explose pas avant. La terreur est fragile. L'humeur des foules est changeante.

Les hauts fonctionnaires sont assis sur un volcan. Dès que quelque chose ne cadre pas avec leur imaginaire, ils paniquent. Au procès, j'ai prétendu être antinazi. Ça les a désorientés. Antinazi, franc-mac', sioniste. Et j'ai essuyé une larme durant les débats, alors que je suis un monstre. Pourtant ce n'était pas calculé. Après une année de détention préventive, ça m'a fait quelque chose de revoir ce film, qui résumait si bien tout mon combat. J'avais mis deux semaines à la réaliser, cette vidéo… Quoiqu'il en soit, ma larme a marqué des points. Pour distraire les clébards antiracistes, il suffit de leur balancer un os à ronger. On peut être suprémaciste, mais il ne faut pas le dire. La haine se suggère. Faut insulter poliment. Parler de culture, d'Islam. C'est pareil, ceux qui ont un cerveau comprennent. Les gens craignent les mots qui veulent dire quelque chose. Pour garder sa famille, ses proches, ses collègues, sa base sociale, il faut tempérer son discours. C'est-à-dire se censurer. Vous n'êtes plus « populiste », vous êtes « conservateur ». Vous n'êtes plus un enragé bouffi de haine, vous êtes un sceptique. Je pense décapitation, je dis désapprobation. Époque castrée…

De toute façon, même avec des précautions, le déviant sera mis au pilori. Les journalistes traquent le nauséabond partout, comme des mouches à merde. Ils ne veulent rien entendre ni comprendre, ces coprophages. Ils ne veulent que des coupables exemplaires, quitte à les inventer. Et le reste du temps, ils divertissent. Au sens de faire diversion. Et ils entrent dans tous les salons pour déverser leurs saloperies marxistes sur le crâne ramolli des téléspectateurs. Il ne faut pas sous-estimer ces vecteurs de la morale publique, ces bergers de la pensée. Sans les médias, le Parti du Progrès serait au pouvoir depuis longtemps, et n'aurait jamais eu besoin de se poudrer le nez pour séduire les révoltés qui bandent mou.

Les médias imposent les images de musulmans, pour *habituer* les téléspectateurs. Plus on les exhibe, plus les gens se font une raison. Les mêmes médias nous présentent le travaillisme comme un innocent loisir à la mode, le style politique qu'on se doit d'adopter pour être tendance. Alors qu'ils sont extrémistes, eux. Un parti qui prône, encourage, accélère et finance notre suicide est pour le moins extrémiste. Il y a cent ans, des types affichant de telles idées aurait été mis en taule, jugés et coupés en deux pour dérive sectaire, voire intelligence avec l'ennemi.

Ils ne pourront pas toujours se réfugier derrière leur foi.

Le Européens ne comprennent pas qu'il faut se battre en permanence pour défendre notre incroyable héritage. Plus jamais ils ne retrouveront leur douceur de vivre, leur solidarité, leur patrimoine… Sont-ils à ce point malades et drogués pour accepter un tel renoncement, un tel saut dans l'inconnu ?

Il faut être honnête, nous sommes mal en point. Le marxisme a pénétré les crânes et contaminé les habitudes. Les *citoyens vigilants* combattent eux-mêmes toute ébauche de fierté occidentale. Ils déshonorent l'héroïsme, dès que possible.

Les Grecs étaient pédés, les Templiers étaient de vieux usuriers férus d'occultisme, les vikings des barbares sanguinaires, les combattants de la Grande guerre des couards miteux qui bouffaient du rat et se mutinaient. L'Histoire est une légende. Les héros qui sont morts pour nos pays sont des pauvres gars qui ne savaient pas ce qu'ils foutaient là. Et y'a pas de quoi être fier, hein, quand on a un passé guerrier, colonial, esclavagiste, collabo, génocidaire…

La seule fierté occidentale autorisée, c'est la honte.

Et malgré tout ça, je suis optimiste ! Une religion qui combat la réalité ne gagnera pas. La sélection naturelle va siffler la fin de la récréation. Les gens comme moi, qui agissent, n'en sont que l'avant-goût. L'ordre naturel sera toujours le plus fort. On peut mettre des jupes aux petits garçons et des fleurs sur les fusils, la nature n'a que faire de la dernière mode. Elle reprendra ses droits. C'est ce qui rend si nerveux nos petits travaillistes…

Pour l'instant ce sont eux qui règnent, qui bouleversent et détruisent le vieux monde, en imposant leur culpabilité et leur terreur.

Comment ?

Par le pouvoir.

Comment les détruire ?

Par le pouvoir.

LA FORCE DE MARÉE D'UN HOMME

7

Être libre signifie avoir du pouvoir

TED KACZYNSKI

Une silhouette sombre se tient là, dehors.

Il est grand, c'est un homme. Je ne distingue rien d'autre que son couteau.

Ce fantôme rôde près des maisons, sous mes fenêtres, dans le salon. Avec un couteau.

C'était ma grande peur d'enfance. D'autres ont le trou sous l'escalier, la chaufferie de la cave, les grincements au grenier, le pendu du placard… Moi c'était l'homme avec un couteau, sorti de mon imagination de gosse, qui hantait mes soirées et mes rêves. Je dormais lampe allumée. Combien de fois l'ai-je entendu, tellement imaginé que certain de l'avoir vu ? Dans la pénombre, il se tenait là, dans la chambre, debout, silencieux, forcément avec son couteau. Et je ne pouvais pas lui échapper.

Au collège, je m'imaginais muni d'un couteau. Je devenais à mon tour une source de terreur. Ça fait quoi, de tuer des gens ? Un jour, en crevant méthodiquement des ballons à la fête foraine, j'ai gagné un couteau. J'étais devenu l'homme avec un couteau. Je pouvais rôder. Épier. Effrayer. Être Jack l'éventreur. Il m'arrivait de marcher la nuit dans Oslo, la lame sous ma veste, au hasard des rues, parmi les ombres et les bancs de brume. Je me sentais fort. Inspirer la peur, c'est un grand pouvoir.

Ce qui motive mon acte, ce n'est pas une question de musique, de jeux, de lectures ou d'Internet. Internet n'est pas dangereux. Les gens qui fréquentent des sites interdits ou violents le font parce qu'ils ont des penchants interdits ou violents. Avant d'avoir Internet, je m'intéressais déjà aux tueurs en série et à la violence en général. Naïvement, on peut penser qu'Internet émousse nos émotions. On peut croire que l'horreur numérique à haute dose nous vaccine. Mais la mort n'est pas qu'une image. Elle est une odeur. Une ambiance. Un champ de force.

Avant Utøya, avant de voir des dizaines de crânes se départir de leur cervelle, j'avais déjà été confronté à la mort. J'étais petit. J'ai assisté à un accident de la route. Enfin, assisté n'est pas le mot exact : nous sommes arrivés sur les lieux, quelques minutes après le crash. Ma mère conduisait. Oui, je me souviens de son visage. Tétanisée, crispée sur son volant, elle regardait la mort comme si c'était la sienne. Voitures éventrées, carcasses fumantes pissant leur huile, gens plantés là, hagards, au milieu des débris et

de la ferraille. Résignés. Pas encore de pompiers. Pas encore de draps blancs sur les cadavres.

Je n'ai pas bien compris comment ça avait pu arriver, mais un gars (j'ai toujours supposé que c'était un homme) avait été éjecté lors d'une première collision entre deux bagnoles, et il y a ce camion qui avait freiné. Sur lui. Il avait freiné *sur lui.*

On ne m'enlèvera jamais de la tête l'image de cette ignoble marmelade, cette viande hachée, désossée, étalée, raclée sur une dizaine de mètres de goudron. De la cervelle, des organes, de la graisse et du sang. Ça finissait en accordéon de chair entre la double-roue du camion et le bitume. Cette bidoche pilée sous le crissement de pneus d'un quinze tonnes est incrustée à jamais dans ma mémoire. Effroyable. À chaque fois que j'y pense, j'en frissonne. Je crois que quand je crèverai, c'est la dernière image qui me viendra à l'esprit. Tout ce que j'ai vu depuis n'a jamais altéré la netteté de ce souvenir.

Et Dieu sait que j'en ai vu, depuis. J'ai vu des milliers de vidéos. Des gars lynchés, découpés, brûlés vifs. J'ai vu la lâcheté, la cruauté, la monstruosité de l'homme. J'ai vu les égorgeurs salafistes à l'œuvre. Un couteau de boucher qui perce un œsophage, tranche d'un coup la trachée et la thyroïde. Un flot de sang jaillit des jugulaires. La lame mal aiguisée s'acharne entre les vertèbres, pour séparer la tête blafarde d'un corps spasmodique, pendant que les bourreaux hurlent pour se donner raison.

La mort a un pouvoir incroyable.

Utøya avant moi ce n'était rien d'autre qu'un camp de vacances. C'est devenu quelque chose d'immense. Utøya, c'est un nom qui parle, qu'on respecte, qui impose. Comme un nom de bataille. Le pouvoir de la mort l'a rendu mystique, puissant, parfait.

Je me suis documenté sur les tueurs en série. Sur les tueries scolaires, en particulier aux États-Unis. En quelques minutes, des asociaux boutonneux rejetés par tout leur lycée deviennent d'éternels surhommes. Leur minable destin explose aux yeux du monde entier. Des millions de personnes les connaissent. Certains se mettent à les admirer. Inespéré, pour ces moins que rien. Et encore, ils sont nihilistes jusqu'au bout du canon, ils ne profitent de rien parce qu'ils se suicident dans 90% des cas à la fin de leur tuerie. Ils ont le pouvoir en crevant. Donc ils ne l'ont pas. Ils se contentent de le toucher du doigt, en pressant une dernière fois la détente. Ils ont peur de réussir. Peur de ne pas supporter l'ivresse de la puissance. Ils savent qu'ils n'ont

pas les épaules. Ce sont des minables, et ils ont la cohérence de l'être jusqu'au bout. Ils n'existent pas dans la vie, ils existeront dans la mort. Ou alors ils n'ont pas suffisamment de prise sur la réalité pour comprendre que quand on meurt, tout s'arrête.

En général, ces déchets de la société sont trop arriérés pour se rendre compte qu'il leur suffirait d'une arme et de quelques balles pour devenir quelqu'un.

Mieux qu'un homme avec un couteau, un homme avec un fusil.

Combien de meurtriers de masse ont tué plus de soixante personnes, une par une ? Je suis le seul. Récemment, aux États-Unis, un type à moitié timbré, armé d'un fusil d'assaut, a fait irruption dans un cinéma bondé. Il a tué douze personnes. Dans un cinéma *bondé* avec un fusil *d'assaut.* Douze personnes.

Peu de temps après, j'ai appris que j'avais inspiré cet autiste américain, Adam Lanza, « obsédé » par moi, qui a tenté d'approcher mon score en tuant vingt-sept personnes dans son école. Il en faudra, des petits autistes américains, pour me détrôner.

Au fond nous ne sommes pas si différents, lui et moi. L'obsession de ce gosse, la mienne, c'est le pouvoir. Quantité de curieux iront en pèlerinage à Utøya, attirés par l'odeur du sang, magnétisés par ma puissance.

> Il n'y a rien de plus abominable que l'odeur du sang.
>
> Je m'appelle Mohamad, j'ai vingt et un ans. Quand les tirs ont éclaté, les jeunes se sont précipités hors du café. J'ai été happé vers l'extérieur. J'ai couru. Le terrain était détrempé, j'ai chuté lourdement. J'étais blessé, mais je n'y ai prêté aucune attention. Je me suis réfugié derrière la station de pompage, près du rivage. De là, j'ai appelé la police cinq, six, sept fois. Avec le stress, j'avais du mal à parler norvégien. J'ai donné mon téléphone à Håvard, un de nos responsables, qui pleurait à côté de moi. Ça m'a secoué de le voir dans un tel état. Quelques minutes plus tard, il a été tué.
>
> Quand Breivik est arrivé, il nous a dit de venir vers lui, qu'un bateau était là pour nous. J'ai demandé à ceux qui étaient près de lui de vérifier sa carte. Il a tiré sur eux. Il les a tous tués. J'ai vu la façon dont il leur tirait dans la tête. Je me suis couché dans l'eau, à plat ventre derrière de grosses pierres, la tête sous les bras.

Je sens qu'il est tout proche. Je me prépare. Je me dis « c'est maintenant, c'est maintenant. » Je suis frappé dans le bras gauche, puis dans la jambe gauche. Le fracas des tirs se mue en sifflement continu. J'ai les tympans percés. J'ai du mal à respirer. Le visage contre la roche, je ne le vois pas. Mais je sens qu'il s'éloigne. Je respire trop fort. Il m'a entendu… Il a compris que j'étais encore en vie. Il est revenu vers moi. Un troisième tir m'a frappé sur le côté. J'ai pris une grande inspiration pour bloquer mon souffle, lui faire croire que j'avais mon compte. Il s'est éloigné pour de bon. Pendant de longues secondes, j'ai entendu tous ces autres jeunes mourir… Ces cris, ces tirs, ces râles d'agonie, je vivrai avec eux jusqu'à la fin de mes jours.

Je me suis dit que j'allais mourir, moi aussi, mais pas aujourd'hui, pas ici. Un corps était sur moi. J'ai dû m'en dégager. Et j'ai vu son visage. Son visage totalement détruit. Ça sentait très fort la chair brûlée, la poudre et le sang. Les alentours étaient comme ravagés par une explosion, j'étais le seul survivant, entouré de cadavres. J'ai appelé le bateau le plus proche, en Arabe. Je me croyais en Irak, tant la situation était impensable. Quand j'ai compris que ce n'était pas le cas, je me suis mis à crier en norvégien. Sur le rivage, un gars m'a aidé. Il m'a noué un chiffon autour de la jambe. Un jeune que je connaissais était là aussi. Hébété, il errait parmi les cadavres. Soudain, il a vu celui de son frère. Il s'est mis à hurler. Il a complètement perdu le contrôle. C'était terrifiant.

On m'a embarqué. J'avais mal. Le bateau fonçait, rebondissait sur les vagues du fjord. J'avais si mal…

J'ai été amputé d'une jambe et d'un bras. Je suis en fauteuil roulant aujourd'hui. Il m'a fallu beaucoup, beaucoup de morphine.

Je m'appelle Andrine, j'ai dix-sept ans. J'étais dans l'eau, près de la station de pompage, quand j'ai vu Breivik abattre deux filles, puis tirer sur un garçon et continuer à tirer sur lui alors qu'il était au sol. J'ai été touchée à la poitrine. Une brûlure horrible… Normalement, on respire sans y penser. Cette fois l'univers tout entier se résumait à ma respiration. Une douleur qu'on ne peut pas imaginer. Vraiment pas.

L'eau infiltrait mes poumons, mon sang refluait dans ma gorge. J'allais me noyer. Il a contourné la cabane, là où beaucoup de jeunes faisaient les morts. Il a tiré sur eux, les a exécutés un par un. Il a levé

son fusil, a souri, et a tiré sur moi. Une première balle a frappé ma botte en caoutchouc. Il a tiré encore. Un ami s'est jeté entre lui et moi… Il a été frappé en plein vol. Il s'est sacrifié pour moi. Je suis tombée aussi. J'attendais la mort. Breivik s'amusait. Il a dit « hoho » ou « haha ». Et il est parti. Silence terrible. Tout le monde était mort ici. Ma poitrine émettait un affreux bruit de succion. J'avais l'impression que je respirais pour rien, à vide. Des secousses nerveuses agitaient ma tête, comme si mon cerveau appelait au secours, comme si sans air il se noyait. J'ai pensé à mes funérailles. Je me suis dis que je voulais un cercueil blanc. Comment le faire savoir ? J'envisageais d'écrire « blanc » sur mon sweat, avec mon sang. Ils comprendraient.

Je me suis assise sur le rivage et j'ai craché du sang. Je ne pouvais pas nager jusqu'au bateau. Je devais me calmer. Lentement, j'ai repris le contrôle de ma respiration. Puis j'ai couru vers mon meilleur ami, Thomas, allongé derrière la cabane. Je pensais qu'il faisait semblant d'être mort. Je me suis assise à côté de lui et je lui ai parlé. J'ai compris qu'il était mort. J'ai vu un autre garçon, dont une partie de la tête avait disparu. Les gens abattus gisaient dans des positions grotesques. C'était insoutenable. Les mots sont dérisoires.

J'ai été soignée. Pas guérie.

Depuis j'ai peur de tout, j'ai du mal à dormir. Je ne peux plus rien manger de rouge.

Tuer, ça donne du pouvoir. Du pouvoir… Ce n'est pas parce que ce mot existe qu'il renvoie à quelque chose de réel.

En l'occurrence, ce que nous appelons le pouvoir, c'est la gravitation humaine. Le poids d'un homme, son attirance, son magnétisme. Il en impose. Il a pesé sur les négociations. Avoir du pouvoir, c'est attirer l'attention. Ce que s'efforcent de faire les enfants en permanence, ce que les adultes ont appris à faire plus subtilement. Quel but a notre existence, sinon nous distinguer, exister, intéresser, impressionner, interpeller, attirer, influencer ? Déformer la courbure de notre espace temps. Agir sur notre environnement. Entraîner, attacher, séduire. Capter les regards, capturer la lumière. Tout ce que fait la gravitation.

Comme le disent les physiciens, une particule de masse nulle n'a aucune influence sur son environnement : elle traverse tout sans la moindre

conséquence. Elle est *négligeable.* Le but des individus est d'avoir un impact maximal, de se rendre incontournable. Que l'on use de stratégies simples (une attitude exubérante) ou élaborées (un travail scientifique), la finalité est la même : être vu, être reconnu, capter les attentions, marquer son environnement.

Regardez comme les héros sont mythifiés, comme on leur prête des pouvoirs quasi surnaturels. C'est ce qu'on admire, dès l'enfance. La princesse a le pouvoir de la beauté. Le prince a le pouvoir du sang. Le chevalier a le pouvoir de l'épée. Le mage a *des* pouvoirs. Le roi est *le* pouvoir. Les super-héros ont des super-pouvoirs. Tout l'Homme est une lutte de pouvoir. Par le statut, la possession, l'autorité, la domination et la séduction. Toute action sociale est soumission ou domination. Les désordres mentaux (hypocondrie, phobies, paranoïa, troubles obsessionnels, troubles alimentaires…) sont liés au pouvoir. Ils évoquent soit la peur de le perdre, soit l'obsession de le conquérir. Peur, sadisme et humiliation sont liés au pouvoir. Tout est lié au pouvoir.

Le pouvoir, c'est la force de marée de l'homme, cette puissance d'attraction des corps célestes. La force de marée d'un homme puissant est capable d'en détruire d'autres, de les tétaniser, de leur arracher des parcelles de pensées, de chambarder leurs émotions, d'avaler leur identité, de disloquer leur âme, de happer leur existence. On dira de l'homme de pouvoir qu'il a l'ascendant. Qu'il impressionne. Qu'il fascine. Quand une foule entière vient se masser face à un homme, c'est bien de force de marée dont il s'agit.

> *Je m'appelle Cathrine, j'ai 46 ans, je suis psychiatre. Je suis mandatée par la justice pour expertiser Anders Behring Breivik. Mon travail est d'expliquer sous serment si l'individu en question correspond à l'une ou l'autre pathologie répertoriée par la profession.*
>
> *Breivik a reconnu les faits. Le procureur a requis l'internement psychiatrique. Il ne subsiste donc de ce procès qu'une question centrale, à laquelle je dois répondre. Breivik est-il oui ou non responsable de ses actes ? Pour comprendre ses particularités mentales et livrer mon diagnostic, l'essentiel de mon travail consiste à l'écouter.*

Inconnu hier, tous les regards sont aujourd'hui braqués sur moi. Tous les gens me voient et se disent « alors c'est lui ». Ils me craignent, me

respectent, m'admirent. Même les journalistes ! Tous ces gens qui ne savent rien, dont le métier est d'empiler leur baratin en colonnes pour mieux en remplir le cerveau des lecteurs, tous ces gens qui parlent de moi ne savent pas que le génome nordique va disparaître. Ils ne savent pas ce qu'est l'Islam. Ils n'ont jamais entendu parler du rat-taupe nu. Ils ne savent pas ce qu'ils écrivent. Ils ne comprennent rien à la vie. Ils s'efforcent de maintenir leurs contemporains dans l'ignorance, pour les manipuler à leur guise. Aujourd'hui c'est moi le maître du jeu. Se seraient-ils un jour intéressés à un gars comme moi ?

La lumière est sur moi. Je rayonne dans les médias. Je diffuse mon aura. Ma force de marée peut faire exploser n'importe qui. La limite de Roche est la distance sous laquelle un petit satellite sera brisé par la force de marée d'un corps céleste. Il y a quelques années, la force de marée de Jupiter a disloqué la comète Shoemaker-Levy 9.

Sur Utøya mes petits travaillistes ont senti la puissance de mon sillage.

Si l'un de ces fragments de comète, écrasé sur Jupiter, avait un orgueil d'homme et pouvait s'adresser au vide sidéral, peut-être qu'il lui crierait ceci : « Je ne suis plus un fragment de comète. Je suis Jupiter ! »

Mes petits travaillistes, de quoi se glorifient-ils aujourd'hui ? De pouvoir dire « J'étais à Utøya ! »

Toute leur vie, c'est Utøya. Le monde entier sait ce qu'est Utøya. Les médias, les yeux du monde, s'y sont rués. J'ai atteint le nombre.

Pour lever une foule il faut un homme. Un aimant, capable d'arracher toute cette vermine à sa crasse mentale. Un aimant suffisamment puissant pour qu'ils oublient, pour qu'ils se lèvent et qu'ils se mettent en marche.

Ceux que je fascine et qui me tournent autour n'ont pas intérêt à flirter avec ma limite de Roche. Je briserai leur résistance mentale, ils s'agrégeront à moi, ils deviendront à leur tour les serviteurs du mal.

Qui me résiste ? Pas ceux qui ont du poids : ceux qui n'en ont aucun. La plupart des travaillistes sont des neutrinos. Insignifiants, inutiles, ils traversent tout, sont traversés par tout, n'ont aucun impact sur rien. Pendant longtemps on s'est demandé si le neutrino avait une masse différente de zéro…

La pire des choses, c'est l'indifférence. Les neutrinos le savent, c'est pour ça qu'ils se regroupent en masse, pour exposer leur vide, en espérant se conglomérer un semblant d'influence sur ce monde qui les dépasse. Sur Utøya, j'étais Dieu. Le plénipotentiaire de l'Ordre. Je pouvais décider de

tuer celle-ci, d'épargner celui-là. Tous ensemble, ils ne sont rien contre moi. Si bien que certains d'entre eux continueront leur vie comme si rien ne s'était passé. Mais les vrais gens, eux, ont du poids. Ils ne suivent pas le troupeau. Ils réfléchissent. Ils s'intéressent à moi.

On m'aime, on me hait, on me conteste, on me considère. Tout mon procès tourne autour de ma personne. En vertu de leurs principes, ils sont mes esclaves : obligés de m'écouter, de me servir, de me diffuser. J'ai une audience digne d'un dictateur un jour de fête nationale. Cette situation les rend fous. Ils s'imagineront que ça les grandit, que c'est le prix du bon fonctionnement de leur démocratie, ou des conneries de ce genre.

C'est l'organisme cancéreux qui se félicite de bien traiter ses métastases. J'aurai une cellule quatre étoiles. Je n'ai pas peur d'y aller, ça non. Je suis né dans une prison et j'ai passé ma vie dans une prison, elle s'appelle la Norvège. Quelle différence entre l'intérieur et l'extérieur ? Dehors j'étais prisonnier du bruit, des autres, du temps, du travail, de l'argent, des modes. Je serai seul, au calme, avec de quoi écrire. Bibliothèque, ordinateur, espaces verts, salle de sport, douche individuelle. J'aurai de l'argent tous les jours, pour m'offrir des friandises. C'est un espace loisirs et détente, aux frais de la princesse, à l'abri du monde. Plus à me soucier de rien. Ça paye bien de massacrer. Ces idiots sont fiers de leur système. Et une fois leur logique enclenchée, ils ne peuvent jamais revenir en arrière. C'est ça le progressisme, ça avance, toujours plus vite, toujours dans le même sens. Bientôt, on allouera aux pensionnaires un budget pour aller à la plage, au Casino ou aux putes.

> *La première caractéristique de Breivik est son obsession pour le pouvoir. La volonté de puissance des êtres humains se répartit sur une courbe en cloche. La plupart des gens ont une volonté de puissance résolument moyenne. Un ménage, une maison, une situation, ça suffit. C'est la norme. Chez certains, la volonté de puissance est invisible. Celle de Breivik se situe à l'autre extrémité de la courbe en cloche. Elle est insatiable.*
>
> *Pour Breivik, tout choix de vie, d'un hobby à une orientation politique, est question de calcul égoïste, motivé par la volonté de puissance. Il croit que les gens sont travaillistes parce qu'ils imaginent faire une belle carrière et briller en société, ce qui leur permettra*

d'accéder au but final de tout « mâle », à savoir, je cite, « niquer un maximum de gonzesses ».

Le but du pouvoir ?

Baiser mieux.

Le *seul* but de toute cette comédie, c'est celui de tout être vivant. *Durer.* Transmettre la flamme de la vie à nos descendants.

C'est comme ça, c'est pour ça qu'on est là, c'est pour ça qu'on existe.

Les marxistes sont ce qu'ils sont par utilité, pour le pouvoir, donc pour se farcir un maximum de femelles. Il y en avait beaucoup sur Utøya, et pas les plus moches. Tant que les marxistes se taperont les plus belles gonzesses du pays, il n'y a aucune raison pour qu'ils changent de crèmerie. *Ceux qui baisent ne changent plus.* Ils deviennent des conservateurs.

Pour tuer le marxisme, il faudrait faire basculer le pouvoir, donc attirer les femelles dans notre camp. Elles vont là où le pouvoir est. Les nationalistes n'excitent personne parce qu'ils s'écrasent, se lamentent et concèdent. Si un nationaliste *conquiert* le pouvoir, elles viendront à lui. C'est ce que j'ai fait. Mon acte a supplanté tous les beaux discours.

Jusque-là, le seul moyen pour les hommes modernes d'avoir un peu de pouvoir consistait à devenir les bons petits toutous de leurs femmes, de leur société, du tiers-monde. Le mâle a sa fierté, ça ne peut pas durer. Les femelles en reviendront vite, elles voudront des mâles, des vrais, et comprendront un jour que ce que la publicité leur vend, des toutous, ce n'est au fond pas ce qu'elles désirent, d'où leur infini désarroi névrotique.

Le pouvoir fascine de manière différente les hommes et les femmes. Les hommes admirent l'acte, la machine, l'élaboration du pouvoir. Les femmes admirent l'homme puissant, le reproducteur idéal. Moi. J'ai la force de marée que n'auront jamais les petits moralistes boutonneux. Fjordman, c'est qui maintenant ? Un guignol de seconde zone, qui en perdant son anonymat a perdu son intérêt. Avant de périr grillés, les moucherons croient supporter la lumière du lampadaire. Beaucoup de gens ne comprennent pas que leur seule chance est l'anonymat.

Moi je peux avoir les filles que je veux. Il y en a une qui est venue me soutenir publiquement, au procès, avant d'être interpellée. Il y en aura d'autres. Des centaines, peut-être des milliers de femmes qui sont prêtes à m'épouser. Le pouvoir est la clé qui ouvre *toutes* les femmes. Ce que l'on nomme syndrome de Stockholm n'est qu'une parcelle de cette vérité. Quel

que soit le pouvoir, elles s'offriront. En toute logique, le pouvoir est lié à l'appétit sexuel. Tous les hommes puissants sont de grands queutards. *Tous.*

Ironie de l'histoire : depuis que je suis en taule, mon appétit sexuel a décuplé, j'ai un fan club gigantesque… et je suis seul avec ma main. Je ne suis pas un rat-taupe nu, mais j'ai tout fait pour en avoir l'air ! Sans Madame Breivik, ça a un goût d'inachevé, c'est sûr. La puissance n'est pas directement liée à l'acte sexuel, mais l'acte sexuel en est l'accomplissement. C'est un peu comme le diplôme qui consacre de longues années d'études : sans cette formalité, le désir de puissance n'a pas de légitimité, donc de finalité.

Le pouvoir est dans l'acte, mais c'est le désir qui nous fait avancer. Pas l'acte. Le désir a été déterminant dans mon action. Le plaisir est dans la préparation. Je ne suis pas comme ces gosses américains, fortunés, désœuvrés, sans cadre, sans imagination et sans but, ces éjaculateurs précoces qui ne connaissent que la fugitive jouissance d'une tuerie de masse, sans rien planifier, sans la moindre cause crédible. Moi j'ai un message élaboré. Une pensée cohérente, vitale. J'avais un vrai plan minutieux. J'avais l'ambition. Je ne suis pas un collégien. J'avais trente-deux ans, presque l'âge du Christ.

Pourquoi Jésus a-t-il deux milliards de fidèles, deux mille ans après sa mort ? Parce qu'il a le pouvoir. Il a écrasé tout le monde, *par la morale.* Ses disciples ont su le magnifier. On a même fait passer sa mise à mort pour une victoire. Le pouvoir est tout. Si Dieu n'était pas *tout-puissant* il ne serait pas Dieu. Quand nos Dieux seront impuissants, alors la révolution marxiste aura fait son œuvre.

Pour un mortel, il n'y a pas de plus grand pouvoir que celui d'ôter la vie. Nous pouvons tous ou presque la donner. Jésus avait le pouvoir de la rendre, c'est pour ça que personne ne peut devenir aussi célèbre que lui, pas même moi, pas même Hitler.

Dans nos sociétés du *Bien,* manichéennes et progressistes, il y a deux manières de conquérir le pouvoir. Soit devenir un héraut du Bien, soit devenir un génie du Mal.

Dans un monde égalitaire, le pouvoir est très mal perçu. Les marxistes veulent tout égaliser. En coupant la tête des uns, la bourse et les bourses des autres. En les privant d'identité, de liberté, de propriété, de fierté. Les gens ne se rendent pas compte que cet *humanisme* conquérant est d'abord et avant tout la recherche très personnelle du pouvoir par les marxistes. Je ne

vais pas perdre mon temps à exposer leur hypocrisie. Mon objectif, pour ambitieux qu'il soit, est de convaincre les gens que leur intérêt n'est pas dans les jupons des marxistes. Ce n'est pas si compliqué que ça. Si on tire quelques balles sur les moutons de tête, il est vraisemblable que le gros du troupeau envisage de faire demi-tour.

Le marxiste s'adapte à l'intérêt des foules. J'aurais pu m'y adapter. J'ai décidé qu'elles devaient s'adapter à moi. J'ai décidé de faire quelque chose de grand, qui me donnerait infiniment plus de pouvoir que les marxistes, qui fascinerait les foules, qui forcerait des milliers de gens à m'admirer moi, le timide, le perdant. Ils savent désormais que leur *humanisme* a un coût, un coût méritant une sérieuse étude de marché.

Les Européens sont terrorisés à l'idée qu'on puisse les détester. Mais être détesté, c'est avoir du pouvoir, parfois bien plus qu'en étant aimé. Oubliez le bien et le mal, pour gagner, le pouvoir est tout ce qui compte.

La compétition pour le Bien est saturée. Elle passe *uniquement* par la morale. Pacifisme, marxisme, universalisme, humanisme, progressisme… Voilà la seule manière admise d'avoir du pouvoir.

C'est d'un monde parfait dont je parle. Un monde de confiance et d'amour. Un monde égal et stérile, vierge de toute haine et de toute violence, d'où la réalité pas gentille est bannie. On y supprime les mots qui fâchent, les différences et les puissants. On y désarme les policiers. On ne punit personne. On ne laisse personne sur le bord du chemin. Tout n'est qu'embrassades.

Ce camp plus que parfait n'a qu'une vulnérabilité : tous les citoyens qui le composent doivent adhérer à la secte du Bien. Sans quoi ce monde si fier de son démantèlement pourrait être pris à contre-pied par un génie du Mal.

Normalement, pas un individu sensé n'ose choisir le camp du Mal. On ne trouve de ce côté-là que des *victimes des inégalités*, ce qui est une sorte de sauf-conduit, mais aussi parfois des marginaux, des psychotiques, ou pire, des *controversés*.

Au début, comme tout le monde, je bataillais dans le camp du Bien. Mais la concurrence y est rude… Moi je veux être tout en haut. Mais à ma connaissance, je ne suis doué ni pour être gentil, ni pour être du troupeau. Et je n'ai pas le pouvoir de ressusciter les morts, donc rien qui me permette de triompher.

Dans le classement des célébrités, juste derrière Jésus, il y a Hitler, dans la catégorie des controversés. Belle performance, pour un mortel. Placez

quelqu'un d'intelligent, d'obsessionnel et de mégalomane du côté du Mal, vous avez de quoi mettre à genoux la société du Bien. Si on est ambitieux et qu'on ne peut pas être le dieu d'une société, autant en devenir le diable.

Les deux mondes ont besoin l'un de l'autre. Le Bien s'exerce en considérant les gens du Mal comme des victimes, qui eux-mêmes puisent leurs victimes dans la société du Bien. Échange de bons procédés.

Pour les finalités reproductives, ça ne change rien. Le plus affreux des dictateurs a autant de femmes sous la main, sinon davantage, que le plus gentil des bienfaiteurs. Ce qu'elles aiment, c'est le pouvoir, peu importe son degré de vertu. L'homme de pouvoir n'a qu'à gratifier ses meilleures prétendantes de ses précieux éjaculats, et tout le monde sera content.

Selon mon avocat, ma plus fervente admiratrice est une travailliste, militante pour les droits des homosexuels… Ça dépasse totalement l'idéologie et la morale. Maintenant, je peux bien devenir un aristo du crime, un enfoiré imbu de ma personne muré dans sa supériorité mystique, comme le tueur en série Richard Ramirez.

Mais je ne veux pas jouer à ça. Je veux en inspirer d'autres. Je veux leur donner de l'élan. C'est pour ça que je réponds à tous mes courriers. Demandez à mon avocat, j'en ai reçu des milliers. Des dessins d'enfants, des conseils, des lettres d'admirateurs. Beaucoup de lettres d'amour…

Je réponds à mes courriers parce que les légions du Mal restent à organiser.

Le Mal, combien de divisions ?

En face de Jésus, il y avait les prêtres, il y avait Rome. Nous n'avons plus rien.

Les nationalistes pourraient créer des associations, une contre-maçonnerie, un réseau d'entraide, des groupes occultes, terroristes ou intellectuels, mais les individualistes que nous sommes n'ont aucun talent pour ça. Le vrai patriote est allergique au réseau et au troupeau. Et le pouvoir légal nous pourchasserait, nous condamnerait, ferait de nous ses épouvantails. Aucune compromission. Mal nous sommes, Mal nous resterons. À nous le pouvoir illégal. Le devoir insurrectionnel. Le côté obscur. Pas question de jouer le jeu de l'ennemi. Pas question de faire de la politique, de tremper dans leur système. Il faut le frapper. Lui faire mal.

La maison doit vous en avertir loyalement, il y a des risques. Mourir. Être emprisonné à vie. Devenir controversé. Ne pas avoir le temps de transmettre son patrimoine génétique. La plupart des dictateurs, des

terroristes et des tueurs ont pris ce risque. J'ai toujours eu l'intuition que je ne vivrais pas vieux.

Le meilleur moyen de conquérir le pouvoir, c'est de prendre un maximum de vies. Il n'y a qu'en tuant que l'on peut peser sur le monde, autrement qu'en bêlant avec le troupeau. Certains refusent le choc frontal, c'est ce qu'on appelle la modestie. L'hypocrisie est la règle des gens bien élevés. J'ai préparé très hypocritement ma petite affaire. Et sur Utøya, j'ai enfin accepté le choc frontal. Leur peau, mes balles.

Aucune raison ne peut tempérer la puissance.

La morale, c'est l'arme de la partie adverse. Je méprise toute morale qui ne soit pas purement égoïste. Quand on agit, la morale devient un instrument secondaire. Dark Vador, le Joker, ce sont les méchants. Pourtant ce sont eux que les gosses admirent. Ce sont eux qui orientent et conditionnent les actions de tous les autres protagonistes. Les génies n'existent pas en vertu de leur morale, contrairement à ce que désirent si ardemment les marxistes. Ils existent par leur génie. La morale moderne est une entrave cornaquant toute intelligence. Dans une société du Bien on ne peut pas réussir sans. Tous les gens qui ont du succès ne peuvent s'empêcher d'y faire allégeance. Les autres ? De vulgaires controversés. Il suffit de jouer d'un instrument plus fort que la morale, genre Glock 9mm, et la morale s'éclipsera. Peu importe mes actes, le pouvoir est plus fort. C'est à moi que l'on pense, c'est de moi dont on parle. Utøya, c'est moi.

En érigeant leur société du Bien absolu, ils ont créé la possibilité du Mal absolu.

Le retour de la violence fait voler en éclat tout consensus social, toute domestication de nos désirs de puissance. Elle est la clé de tout. Et ne me dites pas que ce n'est qu'un truc de psychopathe : la violence fascine tout le monde. Cessons de nous mentir. On *comprend* le désir de violence et le sadisme. Nous l'avons tous éprouvé, quand nous étions enfant, en harcelant d'une même voix un même bouc émissaire. C'est LE pouvoir.

Est-ce que les gens se rebelleront massivement un jour ? Non, ils regarderont le match à la télé. On les vole, on les méprise, on les humilie, on les insulte, eux, leur race, leur nation et leurs ancêtres. On leur assure qu'ils ont le pouvoir et on leur impose depuis des décennies une invasion dont ils ne veulent pas. Et nos bonnes gens n'ont pas même laissé entendre un murmure de désapprobation. Ils ont les distractions, le pain, les jeux. Ils ont Utøya. Rien ne peut les pousser dans la rue. Tyrannisés par le Bien, ils

s'efforcent de rester dans le bon cloaque, dans les ornières de la morale, parce qu'en démocratie avoir raison c'est voter avec le nombre. Ils n'ont pas envie d'être mal vus, de perdre leurs amis, leur femme, leur situation. Les médias ont brisé leur fierté, leur volonté, leur identité, leurs valeurs.

Comme nos enfants, nos parents portent 50% de nos gènes. La raison biologique est la seule *vraie* raison. On doit être prêt à tout pour ses enfants. Aucune morale ne doit l'emporter sur les liens familiaux. Et pourtant mon père m'a renié. Sa putain de morale, la putain de morale de tout le monde, ça l'a impressionné. Il a suivi. Il a renoncé à tous ses devoirs, à ses gènes, à moi. Il m'a *renié.* Heureusement que moi j'ai su me montrer digne d'exister. J'ai compensé sa lâcheté. En un jour, j'ai reconquis tout ce que sa génération avait abandonné.

J'ai bien fait d'agir. J'aurais pu me contenter d'écrire, mais le succès n'est jamais garanti. Et écrire ne me suffisait pas, j'en voulais plus. Et je suis persuadé que je suis plus doué pour tuer des gens que pour écrire.

> *Breivik appartient à une petite catégorie de gens, très dangereux, que la psychiatrie américaine désigne comme des « Violent True Believer », ou VTB. Ce qui les caractérise est d'abord leur solitude mentale. Ces gens sont persuadés qu'ils sont uniques. Ils se demandent sincèrement pourquoi les autres ne voient pas les mêmes choses qu'eux. Ils ont l'impression d'être des « élus » qui ont tout compris avant tout le monde. Ils se sentent investis d'une mission, souvent idéaliste et délirante (sauver le monde). Les VTB ignorent toute objection et tout autre point de vue. Tout ce qui ne cadre pas avec leurs croyances est négligé ou stigmatisé comme étant un stratagème de « l'ennemi ».*
>
> *Ces gens ont une telle volonté de domination qu'ils s'arrangent pour ne jamais être d'accord avec vous, même si vous dites la même chose qu'eux. Ils ne se sentent bien que lorsqu'ils ont le monde entier contre eux. D'ailleurs, ils n'imaginent pas le monde autrement que centré sur eux-mêmes. Leur narcissisme est extrême. Ils vivent dans le monde du « Je ». Breivik ne parle pas de lui directement, il en parle à travers son système de pensée. Il ne parle que de ça, ramène toute conversation à ça.*
>
> *Dans son manifeste, Breivik fait souvent référence à ses modèles, les célèbres poseurs de bombes Theodore Kaczynski et Timothy McVeigh,*

qui se sont côtoyés dans la même prison, avant l'exécution du second. Tout comme Franz Fuchs, ce sont des exemples types de VTB. Breivik est comme eux, une sorte de Rambo, un type d'un autre temps, qui a voulu se créer sa petite guerre. Ted Kaczynski a été diagnostiqué schizophrène paranoïde, évaluation qu'il qualifiait de « politique ». Un temps, sa mère a cru qu'il était autiste. Kaczynski, admis à Harvard à seize ans, docteur à vingt ans, auteur de démonstrations mathématiques de très haut niveau, a toujours rêvé de vivre en ermite, dans les bois, ce qu'il a fait, pour préparer ses colis piégés. Breivik, à la tête de plusieurs entreprises lui ayant rapporté des millions de couronnes, a toujours rêvé de se consacrer aux jeux vidéos, ce qu'il a fait, pour préparer ses attaques. Fuchs vivait reclus dans un coin de la maison de ses parents. Les trois hommes partagent le même isolement mental et social, déterminant dans le processus meurtrier. Ils n'ont confiance en personne. Avec McVeigh, ce sont tous les quatre des gens nettement plus intelligents que la moyenne. QI de 167 pour Kaczynski, 139 pour Fuchs, 135 pour Breivik et 129 pour McVeigh. Ces célibataires n'ont aucun antécédent, sont très sympathiques, et rien dans leur famille ou leur passé ne permet d'expliquer leurs actes. Tous intellectualisent sentiments et émotions, n'éprouvent aucun remords. Tous ont tenté de survivre à leurs crimes, par de longs écrits. Ça leur permet de prolonger leur pouvoir.

Leur vision est radicalement manichéenne. Le bien ou le mal, rien d'autre. Ceux qui ne sont pas avec eux sont forcément contre eux. Cela traduit un certain retard de développement émotionnel, tout comme leur sentiment prononcé d'être victimes d'injustices, qui les accompagne souvent depuis l'enfance. On peut également citer leurs références fréquentes aux super-héros, aux chevaliers, à un rôle idéalisé, etc.

Franz Fuchs se prend pour le « chevalier » d'une organisation mystique. Le Templier Breivik a parlé d'autres « cellules », probablement imaginaires. Lors de son procès, McVeigh, qui voulait devenir « le premier héros de la révolution américaine », a crânement plaidé la nécessité, comme Breivik. Son dernier regret fut de n'avoir pas fait s'effondrer le bâtiment fédéral qu'il visait. Sa bombe avait tué cent soixante-huit personnes. Breivik, le « premier héros de la reconquête », a lui aussi regretté de n'avoir pas fait davantage de victimes.

Les quatre hommes ont en commun le goût de la provocation. Breivik m'a dit prendre un malin plaisir à provoquer certaines de ses connaissances avec ses « idées limites ». « Je crois que je fais ça pour tester le potentiel du pouvoir maléfique que le camp du Bien a créé après la seconde guerre mondiale. »

En ayant été les plus malins, les plus puissants, en ayant mobilisé contre eux tout un pays, ils ont éprouvé une forme de jouissance absolue. Cela rend leur foi indestructible. Les univers qu'ils ont créés sont cohérents, complexes, puissamment pensés, forcément vrais. Face à de tels rocs de certitudes, on se prend vite à douter. Ils sont si intelligents et déterminés qu'ils pourraient défendre des causes opposées, avec autant de crédibilité et de jusqu'au-boutisme.

Ils sont d'autant plus dangereux qu'ils peuvent se montrer très convaincants. À l'isolation sociale près, les gourous ont une personnalité très proche des VTB.

Ce sont des manipulateurs, fascinés par le pouvoir. Ils ont tendance à sacraliser des concepts simplistes et binaires, comme l'ordre, l'honneur ou le génome nordique, dans le cas de Breivik. Ce dernier croit que tout est biologique et mathématique. Une détermination commode. Les VTB ont besoin de ces vérités intangibles. Ils sont adeptes d'une pensée absolue, sans nuance, qui les conduit souvent à approcher des groupes extrémistes.

Quand quelqu'un comme Fjordman parvient à mettre des mots sur cette pensée absolue, les gens comme Breivik éprouvent à le lire une jouissance proche de la clarté religieuse. Une Vérité majuscule, seule et toute-puissante, dont personne ne peut les faire douter.

La première chose que m'a dite Breivik : « Les gens peuvent croire ce qu'ils veulent. Moi seul sait. » Il disait ça pour lui, mais cette phrase pourrait être la devise de n'importe quel VTB.

Ma théorie, c'est que notre programme biologique choisit pour nous. Et il nous dit d'aller là où il y a du pouvoir à prendre. Être de droite, c'est être favorable à la sélection naturelle. Initiative, vie privée, recherche de pouvoir. Être de gauche, c'est être égalitaire. L'État prend tout, y compris le pouvoir. Il est naturel d'être de droite, le gauchisme est un accident culturel,

rendu possible par la chute de la sélection naturelle et la prolifération des masses envieuses.

Mais cet accident est si grave, que l'homme de droite passe aujourd'hui pour une aberration. On se demande même comment il peut encore exister.

La plupart des gens sont de gauche parce qu'il y a eu l'accident Hitler. Après Tchernobyl, tout le monde est devenu anti-nucléaire, c'était la mode, l'effet de masse. J'échappe à cette bovinerie culturelle. Trop d'ambition, d'esprit critique, de recul. D'honneur.

Je pense que je suis de droite parce que personne ne l'est. Et j'ai tellement d'ambition que j'ai besoin d'avoir un maximum d'ennemis.

Pour l'opinion, je suis le mal aujourd'hui. Je serai le bien demain. Ce que j'ai fait ne peut se juger qu'avec recul. Aujourd'hui il y a crispation immunitaire. La bête égalitaire, blessée au gros sang, se défend, hurle sa peur, sa rage et sa douleur. Mais ça va refroidir. Et gangrener. Les gens se poseront des questions, s'informeront. Certains réviseront leur jugement, se diront que finalement, tout au fond de leur petit moi apeuré par les dents de la machine, ils se sentent plus proches de Breivik que de ses ennemis. Ils seront prêts à basculer. Dans quelques décennies, si nous gagnons, je serai le héros de la nouvelle mythologie scandinave. Breivik, seul contre tous. Je destituerai leur culte du suicide, j'imposerai de nouvelles règles. Je commencerai pas redéfinir le Bien et le Mal. Et je poserai la même question que le grand Björnson : « Qui ira donc compter les batailles perdues le jour de la victoire ? »

C'est sûr, je ne serai pas le héros de cette génération de pédales qui accepte tout, n'a aucune imagination, aucune fierté, aucune volonté d'échapper au Paradis morbide qu'on lui impose. Sur une île on ne peut que tourner en rond ou se noyer.

Rien ne me fait plus horreur que la passivité, tous ces gens qui subissent, qui ne manifestent aucun désir d'agir ou d'exister. Les marxistes en ont fait leur fierté. Sont fiers d'être des victimes. Sont fiers de se soumettre à un déterminisme social et culturel, fiers de prétendre que les femmes ne sont pas des génies parce qu'on a oublié de leur donner la permission, fiers d'assurer que les immigrés ne réussissent pas parce qu'ils n'ont pas eu le mode d'emploi… Je suis un réaliste : tout échec signe un défaut de capacité ou de volonté. Je n'ai jamais été soutenu ou encouragé, pourtant j'ai réussi. J'ai toujours aimé les chevaliers et détesté les marxistes, ce n'est pas ma mère qui m'a poussé à le faire.

Si la vision des marxistes était vraie, alors ces gens qu'ils défendent sont tous des soumis, des moins que rien, incapables de tracer leur propre destin. Ils bouffent, ils chient, on nettoie, ils recommencent. L'État-providence les gère comme on gère des hamsters.

Qu'est-ce qu'on croit ? Qu'ils vont réussir parce que l'État votera des lois ? Ça n'a jamais marché et ça ne marchera jamais. Les moins capables ne seront jamais bons qu'à ramasser nos excréments ou crever sous les ponts. Mais l'essentiel c'est de participer, n'est-ce pas.

Je dois l'admettre : la passivité touche aussi la plupart des nationalistes. C'est bien, ils ont compris qu'ils se faisaient entuber. Et puis ? Ils restent brouter chez eux, regardent passer la décadence, regardent s'en aller notre gloire. Ils se désolent sur Internet, s'énervent devant leur télé. Entre deux branlettes sur des sites de cul, ils passent leur vie sur les forums à se demander si c'est mieux d'être libéral ou anti-libéral, sioniste ou antisémite, complotiste ou atlantiste, raciste ou culturaliste, chrétien ou athée… Ils ne font rien pour entraver la marche du futur qui nous tue. Ni ambition ni fierté. Blatérer, déblatérer, s'inventer un courage virtuel, voilà tout ce qu'ils savent faire. Il faudrait, on pourrait, on devrait… Et que fait-on ? On pleurniche. On se dit que c'est vraiment injuste, que tout de même ils sont vraiment trop méchants avec nous… Mais ce n'est que leur échauffement ! Ils ne cesseront d'aller plus loin, de devancer nos pires cauchemars. Ils iront au bout, ils ne peuvent faire que ça. Ce n'est pas notre colère honteuse qui les en empêchera. Et la démocratie ne viendra pas nous sauver, ni nos amis Facebook, ni Dieu, ni un messie. Si on se sait en train de crever, on n'a pas le droit de seulement *s'indigner*. Ou alors on est un enfant. On fait sa petite crise devant des adultes qui s'en amusent. On trépigne, on crie et on jette tout par terre.

Si on a la volonté, nos seules limites sont nos capacités biologiques. Notre quotient intellectuel. Mon objectif n'était pas de rédiger une thèse de physique quantique. N'importe qui d'à peu près intelligent peut se procurer des armes et élaborer un scénario comme le mien. J'ai calculé que 0,1% des nationalistes sont prêts à prendre les armes. Je leur ai donné le signal.

C'est sûr, quand quelqu'un se bouge au milieu de cette nasse, c'est forcément suspect.

« Lorsque tu fais quelque chose, sache que tu auras contre toi ceux qui voulaient faire la même chose, ceux qui voulaient faire le contraire, et l'immense majorité de ceux qui ne voulaient rien faire. » Confucius. Tant de

gens veulent me détruire. Jalousie d'un pouvoir que l'on n'a pas les moyens d'acquérir, que l'on tente alors de détruire, comme un enfant piétine le château de sable de son petit voisin.

Tout sera dit sur moi. Des gens seront prêts à défendre les thèses les plus absurdes. Mon innocence, par exemple. L'essentiel est qu'ils parlent de moi. Après moi ? Ils recommenceront à maudire la terre entière sur leurs blogs. Et le monde se fera sans eux et leurs effets de style. Parce qu'ils ont renoncé. Parce qu'ils ont décidé que tout se jouait là-haut, entre initiés, dans un Olympe obscur où eux n'entreraient jamais.

Il faut savoir prendre du recul. Les sites Internet, amis comme ennemis, mentent la plupart du temps. Leurs sources, quand elles existent, n'ont pas pour but d'établir la vérité, elles ont pour but de semer le doute, de grappiller des miettes de pouvoir. Ce sont des enfants qui ne peuvent exister qu'en piétinant la vérité. En semant ce même doute qui pousse beaucoup des nôtres vers les théories du complot.

Admettre que tout est dirigé et planifié par des gens qui savent tout et qui prévoient tout, admettre leur toute-puissance, ce sont des excuses que l'on donne à notre propre impuissance. Tout n'est pas géré, maîtrisé, calculé. L'indétermination ochlocratique de notre décadence est logique. Ayons bien en tête que nous sommes très minoritaires et très inactifs. Il est logique que tout paraisse dirigé contre nous.

Oui, les Blancs veulent majoritairement que leur race disparaisse. Aucun sorcier ne les a envoûtés. Mais les troupeaux vont là où il y a de l'herbe, toujours. En société, ça fait bien d'être marxiste. C'est indispensable pour monter en grade. Ils font ce qu'ils font parce que ça paye bien.

Ça ne durera pas. Leur pré est bien entamé. Les gens comme moi le rendent moins confortable. Une gigantesque transhumance se prépare. Les choses sont simples : chacun peut agir, d'une manière ou d'une autre, pour que les gens, le groupe, ceux qui le dirigent, cessent d'y paître avantageusement, et donc se rallient à nous. Au fond, que tout résulte d'un calcul d'initiés ou du hasard de la bêtise collective, cela n'a aucune importance. Nous n'avons qu'une seule chose à faire : agir pour changer les choses. Si on introduit une dose de prédation dans les verts pâturages utøyesques, si on met du côté marxiste de la balance la possibilité de mourir déchiqueté, les gens réfléchiront plus mûrement avant de choisir leur champ.

Une des caractéristiques des VTB est de chercher à légitimer leurs actes. Cela provient sans doute de leur très forte exigence intellectuelle. Breivik a écrit un manifeste de mille cinq cents pages, très organisé, documenté et structuré. Tous les VTB passent plusieurs années à justifier leurs attentats. Breivik a pris beaucoup de plaisir à réaliser sa vidéo de promotion du manifeste. Je crois que ses larmes, quand la vidéo a été diffusée lors du procès, étaient sincères. C'est son monde, c'est sa jouissance. Jouissance dans la compilation chiffrée, dans le recueil de textes partisans, dans la documentation sur ses ennemis jurés.

Les VTB se construisent toujours en opposition à quelque chose. Tout ce que Breivik admire suit la même logique. Les Templiers, comme Kaczynski, se sont construits au sein d'un univers hostile, en opposition à cet univers hostile.

En parlant à Breivik d'une étude montrant que les conservateurs étaient largement plus heureux que les progressistes, j'ai vu son visage s'illuminer. Il m'a aussitôt livré sa conclusion : « S'il constate tous les jours que la réalité n'est pas en accord avec ses caprices, le progressiste ne peut pas être heureux. » J'ai enchaîné, évoquant d'autres études qui mettaient en évidence des différences cérébrales entre les conservateurs, plus aptes à discerner une menace, et les progressistes, plus aptes à gérer des informations contradictoires. La conclusion de Breivik fut tout aussi prompte : « En clair, le conservateur perçoit les dangereux paradoxes du progressiste. » J'ai ajouté que le progressiste se focalisait sur les choses plaisantes, alors que le conservateur se concentrait sur les choses désagréables. Là encore, j'ai tapé juste. « Pendant qu'ils jouent à la baballe sur Utøya, je passe mon temps à me documenter sur tout ce qui me débecte. C'est épidermique. J'aime m'affliger. »

Breivik est très lucide sur ce point. L'irritation est son moteur. Il s'intéresse d'abord aux gens qu'il déteste. Pour les VTB, le meilleur moyen de légitimer une action violente et de délégitimer « l'ennemi » désigné. Tout au long de son manifeste, Breivik ne propose aucune solution alternative, ne dit pas un mot sur son « idéal ». Au fond, ça ne l'intéresse pas. Il préfère critiquer et moquer le « marxisme ». C'est d'abord un « réactif ». Ce n'est pas son monde qui le motive, mais l'agacement que lui procure le monde dans lequel il vit.

On peut penser que j'ai agi uniquement pour le pouvoir. Mon idéal n'est pas un simple engagement de chanteur de variétés ou de miss univers. Je ne veux pas sauver les baleines ni vacciner les Somaliens. Je veux sauver notre monde. Mon engagement est le seul à défendre une réalité objective.

Le nationalisme est bien plus qu'un sentiment. Une nécessité. La nation, c'est compétitif. Auto-suffisant. Ça peut se défendre, contrairement à la tribu. Quant à l'universalisme, il est impossible. Il nous faut des adversaires, des concurrents. Des gens à détester. Des rivaux à surpasser. Le nationalisme, c'est l'amour exclusif par un peuple d'un même sol, d'une même culture, de lui-même.

L'amour viscéral de la patrie, ça a sans doute des bases biologiques, territoriales, génétiques. Mais ça ne parle pas aux gens, ça. L'amour est une délicieuse certitude, qui nous pousse à révérer la Norvège, à nous battre et à nous investir pour elle. C'est bien plus puissant que tout totalitarisme. C'est comme ça que la Norvège traverse les siècles.

Ce n'est pas un délire romantique, c'est une réalité.

Sans le peuple que le marxisme s'efforce de détruire, rien n'est possible.

En 2009, le parlement bolivien a décidé que les indigènes vivant en Bolivie pouvaient se gouverner eux-mêmes s'ils le souhaitaient. Il n'y a pas de différence entre les indigènes de Norvège et les indigènes de Bolivie. Pourquoi traiter les indigènes d'Europe comme un sous-peuple ? Pourquoi deviennent-ils racistes quand il défendent leurs droits et leur survie, alors que les peuples indigènes qui en font autant sont admirés et soutenus, comme les Tibétains, les Boliviens, les Indiens d'Amérique ? Comment peut-on applaudir la décolonisation de l'Afrique et justifier la colonisation de l'Europe ?

Je ne cherche plus depuis longtemps à pointer les failles logiques de l'ennemi. Il a le pouvoir, donc il impose sa réalité. C'est tout. Peut-on être fier d'être Blanc, dans un monde où les forts n'ont de pouvoir qu'en se soumettant ? Bien sûr que non : nous écrasons tout. La morale égalitaire nous l'interdit. Seuls les RATÉS ont le droit d'être FIERS. La légitimité tient à la couleur, au sexe ou au handicap. Moi je veux rendre aux mâles blancs leur fierté. Leur fierté de vainqueurs. Je veux sauver la nation nordique, la nation blanche, la nation occidentale.

C'est ça, mon idéal. J'aime ma patrie, je méprise la plupart de mes contemporains. Mais sans eux, seul, je n'existe pas. Une fourmi sans

fourmilière. Si Jupiter était seule dans le néant, à quoi servirait sa force de marée ?

Si je n'avais pas de cause à défendre, pour qui passerais-je ? Pour un fou, et ce serait normal. J'ai d'autres ambitions. Je veux que la Norvège et l'Occident relèvent la tête au plus vite. J'espère que d'autres suivront ma voie, sans attendre. La morale marxiste est un cancer. Le temps est son allié.

LE HASARD DES AFFECTATIONS

8

Cette forme extrême de cerveau masculin, proche de l'autisme, se caractérise par un esprit de systématisation obsessionnel et une absence totale d'empathie.

SIMON BARON-COHEN

Breivik n'est pas le seul à penser du mal des travaillistes. Par contre, il est le seul à les tuer, lui, l'enfant « passif qui fuit le contact, anxieux, au sourire feint et désarmant », dixit le confrère qui l'a examiné, à l'âge de quatre ans. Au procès, vingt-huit ans plus tard, il a le même sourire. Le sourire est une arme, le petit Anders l'a compris depuis toujours. Le sourire est la seule chose qu'on attend d'un enfant, d'une femme, et même d'un ennemi. Ce réflexe inné est notre premier pouvoir. Dix-sept petits muscles capables de modifier beaucoup de choses. Son sourire est toujours le même, celui qui a compris qu'il pouvait changer le monde, celui qui a rassuré sa mère, ses amis, ses conquêtes, son voisin, ses psychiatres. Ce sourire plane au-dessus des débats, aiguisant le ressenti des uns, accroissant le sentiment de puissance de l'autre.

À en juger par les photos du procès parues dans la presse, mon sourire me donne un air résolument satisfait de l'ambiance de merde qui s'est emparée du tribunal. Why so serious ? Il faut mettre un sourire sur ces visages. Avec mon sourire de Joker, je leur fais comprendre qu'ils se sont trompés, que je les ai baisés toute ma vie, et que je continue à le faire. « On peut sourire et sourire et pourtant être un scélérat », disait Shakespeare. Combien de travaillistes ont lu Shakespeare, à votre avis ? Et Nietzsche ? J'ai lu une fois chez Nietzsche quelque chose qui m'a dérangé. La définition qu'il donnait du fanatisme, « seule forme de volonté qui puisse être insufflée aux faibles et aux timides. » À chaque fois que je pensais à Nietzsche, je pensais à ça. La vérité de cette phrase me faisait mal. J'ai essayé de la réfuter, pour me rassurer. Puis j'ai fini par admettre que cet homme avait lu en moi. Il avait percé le mur de mon sourire, ce que personne d'autre n'a réussi à faire.

Contrairement à ce qu'il croit, Breivik n'est pas très compliqué à comprendre. Dès son plus jeune âge, des psychologues l'ont cerné. Il a eu une enfance heureuse. Son principal regret, c'est le « manque d'autorité » dont il dit avoir fait l'objet. Il a passé la première année de son existence à Londres, où son père travaillait, à l'ambassade de

Norvège. Le père a quitté le foyer familial quand le petit Anders avait un an et demi. Il ne s'en souvient pas. Il dit n'avoir aucun souvenir de son enfance, avant l'âge de quatre ans.

Sa mère avait déjà du mal à élever sa grande sœur. Anders leur a rendu la vie impossible, à toutes les deux. Elles ont même été hospitalisées une semaine, tant elles étaient fatiguées. Breivik estime que sa mère, « percluse de conceptions laxistes », était « logiquement dépassée ». Il se définit comme un enfant « actif, agité, féroce, fantaisiste, imprévisible ». Je l'ai fait réagir aux annotations des psychologues chargés d'étudier son cas, en 1983. « Anders ne joue pas avec les autres enfants. » Breivik répond du tac au tac : « Je voulais maîtriser le jeu. Je voulais qu'ils jouent à mon jeu. » « Anders a des difficultés à exprimer ses émotions. » Cette fois, Breivik réfléchit quelques secondes avant de répondre. « Je n'ai pas vos émotions. Pas celles que votre théâtre exige. »

Une seule note a paru l'ébranler. Tragiquement prémonitoire, elle a été rédigée par un psychologue, en octobre 1983.

« La situation d'Anders est si déficiente qu'il risque de développer une psychopathologie sérieuse. »

J'avais quatre ans. Suite à cette brillante note, j'ai été pris en charge par les services sociaux, avec l'accord de ma mère. Services sociaux de merde, acquis au laxisme, à l'écoute de l'enfant, au laissez-faire. J'avais pas besoin de ça. Cette saloperie d'éducation trop molle pousse l'ambitieux à chercher ses limites. Sans contrainte, on ne peut rien construire. Évidemment j'ai idéalisé l'autorité. Évidemment j'ai longtemps cherché à la rencontrer, cette figure du policier que j'ai fini par incarner, pour donner aux enfants du marxisme les limites qu'ils ne se sont jamais fixées.

En attendant, j'esquivais ce monde qui n'était pas fait pour moi, armé de mon seul sourire, qui m'a servi à couper court à toute situation dérangeante, à fuir ceux que je ne maîtrisais pas encore. Je suis comme le chat du Cheshire : je disparais derrière mon sourire. Avec un beau sourire, vous pouvez apitoyer et soumettre à peu près tout le monde. Connaît-on un politicien qui ne sache pas sourire ? Qui ne sait dissimuler ne sait régner.

Les services sociaux ne savaient pas quoi faire de moi, pas assez normal, pas assez anormal. Depuis la France, mon père a demandé ma

garde. On lui a refusé. Je suis retourné chez ma mère.

Quand je revoyais mon père, en poste à l'ambassade de Norvège à Paris, il ne pouvait pas s'empêcher de parler de son métier. Son rôle, sa mission de représentation. Et surtout son impuissance, son constat des magouilles cyniques et mesquines auxquelles se livraient tous ces hauts-fonctionnaires, en les dissimulant derrière de beaux idéaux. Pourvu qu'ils jouissent…

J'ai rendu des visites à mon père en France, jusqu'à mes douze ans. Jusqu'à ce qu'il divorce de sa nouvelle femme. À Oslo, ma mère a ajouté sa rancœur de femme éconduite au dépit professionnel de mon père. Elle m'en parlait souvent. J'ai compris que la réalité n'était jamais telle qu'on nous la présentait. Ça a peut-être éveillé ma conscience politique, ma méfiance des spécialistes, des politiciens. Des gens qui disent agir pour notre bien.

Ma mère était une bonne mère. À l'époque, un psy a assuré qu'elle avait abusé de moi, qu'elle m'avait frappé. Mensonges. Il lui a fait beaucoup de mal.

À quinze ans, je suis un mauvais garçon. J'ai été exclu deux jours de l'école. En décembre 94, je suis interpellé dans un train en provenance du Danemark, avec quarante-trois bombes de peinture. Ma mère ne savait pas que j'étais au Danemark… Ça me vaut quelques ennuis avec la police. J'avais déjà été arrêté deux fois en début d'année, pour des graffitis. En apprenant ça, mon père décide de couper tout contact avec moi. Il n'a jamais rien compris. C'est lui que je voulais, je le lui ai signalé, plusieurs fois, il m'a tourné le dos et il est parti. Encore.

Je me souviendrai toujours de ce qu'il m'a dit au téléphone, ce soir-là, avant de couper les ponts. « C'est comme ça que tu nous remercies ? »

De quoi devrais-je le remercier ? De m'avoir abandonné ?

Pauvre connard incapable d'assumer. J'aurais voulu qu'il reprenne les choses en main, qu'il joue son rôle. Il m'a tourné le dos. Il a fui. Quand j'ai appris qu'il me reniait, ça ne m'a pas étonné. Pas du tout. Il a renié toute sa vie son statut de père, il est logique qu'il renie son fils. C'est peut-être aussi pour ça que je méprise tant le marxisme. Son chantage affectif permanent… C'est le principe du socialisme. Aimez l'État, l'État vous aimera. Je suis trop dépendant et empoté pour élever mon gosse ? L'État y pourvoira.

C'est à ce moment-là que je commence à m'intéresser à la politique. J'adhère au Parti du progrès en 1999. J'ai vingt ans, je suis un militant zélé,

j'accède vite à des petites responsabilités. Je suis déjà très structuré politiquement. Mais encore naïf. Je crois en la voie démocratique.

Le parti ne cessera de me décevoir, douchant mes illusions de jeune idéaliste.

Je cesse de payer mes cotisations en 2004.

En 2006, j'ai voulu revoir mon père. Pas lui.

Adhésion résiliée la même année.

Je suis retourné chez ma mère.

J'ai préparé Utøya.

Pendant des années, j'ai élaboré mon plan, le terme de mon immense ambition. J'ai toujours eu confiance en mon cerveau. J'avais la capacité de frapper un grand coup, de leur montrer qui j'étais, que j'avais raison. Je voulais mettre à genoux tout le monde. Devenir grand. Devenir beau. Exploser cette putain de timidité, cette saloperie de petit Anders tout minable, tout suiviste, tout soumis. Je voulais devenir le commandeur Breivik.

Je sais. Je sais ce qu'on va dire.

J'ai attaqué le parti travailliste parce que mes parents en étaient.

Je n'ai pas trouvé une *relation affective* me permettant de récupérer ce qui m'a toujours manqué.

Je n'ai pas eu de père. J'en ai voulu à ma mère. J'en ai voulu aux femmes. Je ne suis pas devenu père. Je suis devenu la figure d'autorité dont j'ai toujours rêvé. Sur Utøya j'ai massacré l'enfant que j'ai été. En plusieurs dizaines d'exemplaires. Mes graffitis sont devenus des saluts d'extrême droite.

Peut-être. C'est peut-être une explication. Ça sonne bien. Mais il n'y a pas que ça. Toutes ces reconstructions psychologiques ne me satisferont jamais. Beaucoup d'autres gamins ont exactement le même vécu que moi. Aucun d'entre eux n'est devenu ni ne deviendra le commandeur Breivik.

> *Je suis particulièrement frappée par son manque d'empathie. Il dit en avoir pour ses « frères et sœurs », les nationalistes. Les autres sont des objets, catégorisés, inanimés. Il rationalise toute émotion, est imperméable à la critique et méprise ceux qui le dénigrent. Il ne s'intéresse pas aux gens, mais à la manière dont ils le perçoivent. Enfant, il était complexé par un tas de choses. Son strabisme. Sa peau laiteuse. Ses boutons. Sa maigreur. Sa timidité maladive. À la mesure de*

sa volonté de puissance démentielle, obsédante. Il a toujours eu horreur des gens. Il se réfugiait dans sa tête. Dans des machines. Dans des stratégies. Dans des mots. Dans des systèmes. Dans son imagination. Il a fait de la musculation, a pris des stéroïdes. Derrière son sourire désarmant, il s'est construit un système de pensée inattaquable. À l'extérieur, il souriait, disait aux autres ce qu'ils voulaient entendre, service minimum. À l'intérieur, il avait raison. Et il les méprisait tous.

Il a investi beaucoup d'argent dans ses vêtements, ses accessoires, son apparence. Il veille de manière compulsive à ne pas laisser paraître le moindre signe de désordre, la moindre négligence, la moindre faille… À l'école, on se moquait de lui quand il s'efforçait de dissimuler ses rougeurs et ses boutons sous différentes poudres cosmétiques. Sa petite amie biélorusse l'a vexé en s'amusant du fait qu'il se dessinait les sourcils au crayon. On peut le voir assez nettement, en comparant des photos du procès avec les autoportraits publiés dans son manifeste, qui ont d'ailleurs été retouchés.

Breivik a subi une opération corrective du nez en 1999, aux États-Unis. Selon certains, pour avoir un nez aryen, selon lui, parce que trois musulmans le lui ont fracturé dans une boîte de nuit. Il est clair qu'il voulait – en apparence – ressembler à tout le monde, si possible en plus soigné. Il m'a dit avoir regretté son opération de chirurgie plastique, car il pensait jadis avoir « un beau nez nordique ». Cela dit, peu avant Utøya, il songeait à une autre opération, cette fois pour se dégraisser les joues. Les stéroïdes leur donnaient un aspect flasque qui ne lui plaisait pas du tout. Il a également songé à se faire redresser quatre dents.

Il s'est toujours efforcé de paraître normal, de ne pas attirer l'attention. La possibilité d'une humiliation le terrorise. Il éprouve le besoin de se protéger derrière des titulatures pompeuses, du maquillage, des vêtements de luxe, une tenue de policier, d'officier, de franc-maçon, de chevalier Templier, un personnage de jeu vidéo… Tout ce qui pourrait le rendre plus puissant qu'il n'est.

Même s'il est perçu comme un garçon sympathique, c'est un handicapé des relations sociales. Il est absolument certain d'avoir raison, toujours, en toutes circonstances, mais il a une peur panique de la confrontation.

Il m'a assuré avoir des émotions. Il prétend dépenser une énergie considérable pour n'en pas montrer. Il a été bouleversé en apprenant la maladie de sa mère, et, toujours selon lui, il a pleuré plus que quiconque aux funérailles du frère de son meilleur ami Peter. En y réfléchissant, il pense que les gens pleurent par conformisme et qu'à son procès, les spectateurs « font semblant de se sentir concernés, d'avoir suffisamment de morale pour se faire couler de l'eau salée sur les joues. » Il a ajouté que c'était « du théâtre » et que « rien ne séchait plus vite qu'une larme. »

Je lui ai demandé si ça lui faisait de la peine de perdre ses amis. Voici sa réponse : « Avec le recul, je crois que l'amitié est un truc stratégique, politique. L'amitié c'est avoir des gens sous la main, qui nous valorisent par leur attention, et qu'on valorise par la nôtre. C'est toujours déséquilibré, l'amitié. En secret, il y a toujours un des amis qui est content d'avoir le pouvoir, l'autre de le subir. Les meilleurs amis sont tout à fait remplaçables. Ils sont vaguement nécessaires, parce que l'homme est un animal de troupe, ce n'est pas pour rien que l'exil ou la prison sont les sanctions suprêmes. Mais quand on fait Utøya, on n'en a plus besoin. Ils seraient même gênants. J'absorbe tout, je dépasse tout, je deviens trop gros pour eux. Ce ne sont pas eux qui s'éloignent, ils disparaissent dans l'éclat de ma lumière. Ce qu'ils pensent et ce qu'ils sont, ça n'a plus aucune importance. Je me suis élevé au-dessus. »

Comment personne n'a pu être alerté par un tel discours ? Peut-être parce que Breivik ne l'a jamais prononcé, avant le 22 juillet 2011. Socialement, nous avons tous de multiples personnalités. Sur Internet, il avait cinq comptes Twitter, trois comptes Facebook, vingt et une adresses mail. Face à notre miroir, avec nos parents, nos amis, nos collègues, nos patrons, nous ne sommes pas les mêmes. Chaque groupe implique une nouvelle adaptation, une nouvelle hiérarchie, un nouvel environnement. Ces groupes ne nous influencent que très peu : notre personnalité fondamentale s'y adapte, tout simplement. Selon l'occasion, Breivik a pu présenter son côté festif, chaleureux, euphorique, sérieux, arrogant, progressiste, conservateur… En cela il est exactement comme nous. La personnalité dominante de Breivik, celle qui occupe 98% de ses pensées et peut-être 2% de son comportement social, s'est pleinement accomplie le 22 juillet 2011. Son

Moi n'est pas social. Il est omniprésent, tyrannique et intérieur. Pendant trente-deux ans il a volé sous tous les radars de la société, depuis Utøya il ne triche plus.

Pourtant, quand je lui demande s'il est raciste, il a encore le réflexe de jouer un rôle, de s'offusquer d'un air sincère. Quelle horreur que le racisme, oh non je ne suis pas raciste, surtout pas. Il dit avoir eu des amis musulmans, s'être très tôt intéressé à l'Islam, être tolérant et ouvert d'esprit. Il a cherché à me prouver son ouverture d'esprit un peu comme un ado baratine sa première copine pour lui « prouver son amour ».

Comme il est intelligent, il a réussi à s'adapter, à la rue hier, à la psychiatrie aujourd'hui. Au sein du mouvement hip-hop, il a été un des meilleurs tagueurs de tout l'ouest d'Oslo. Il avait la reconnaissance, le pouvoir. Pourquoi ne s'est-il pas contenté de cette situation ? Pourquoi est-il allé chercher – si radicalement – son pouvoir ailleurs ? La « conformité » relative des premiers engagements du jeune Breivik était sans doute loin de le rassasier.

Je veux le pouvoir et je vois ce qui nous arrive. Mais tout le monde veut le pouvoir et beaucoup de gens voient les mêmes choses que moi. Pourquoi suis-je le seul à agir ? Pourquoi suis-je le seul à m'être jeté du côté du Mal ? À être allé au bout ? Que nous soyons peu, je peux le concevoir. Mais que je sois LE SEUL ?

Il y a longtemps que j'ai acquis la certitude de passer à l'acte. D'autres moi-même ont-ils renoncé au dernier moment ? Ce qui me différencie d'eux ? Des couilles en acier, peut-être. Une obsession mentale plus tenace. Un destin. Une ambition. Quand bien même. Il y en a d'autres. Pourquoi moi ? Pourquoi si peu de gens choisissent la voie du Mal ? Pourquoi, dans une telle situation, si peu de gens se décident à agir ?

Pourquoi moi ?

Cette question a dû hanter ma pauvre mère jusqu'à la fin de sa vie.

En général, les cons affirment que c'est la faute des armes. Les Suisses sont tous armés, ils ne tuent personne. Alors ce sont les jeux vidéos. Les Japonais sont accrocs aux jeux vidéos violents, ils ne tuent personne. Alors c'est le racisme. Les Norvégiens constituent sans doute le peuple le plus bêtement tolérant de la planète…

Et si je savais qu'après le règne des travaillistes, nous risquions fort de périr de leur égoïsme destructeur ? Et si le problème, c'était l'Islam ? On se massacre dans toutes les terres d'Islam. Et si le problème, c'était le mélange ? On se massacre aux États-Unis, au Brésil, en Afrique du Sud, en Asie du sud, parce que ces régions du monde sont gravement multiraciales. On se met à se massacrer en Europe pour les mêmes raisons. Je n'aurais tué personne si personne n'avait importé d'envahisseurs.

Peut-être que j'ai décidé inconsciemment de me méfier des musulmans depuis mes sept ans, depuis que le père d'un ami turc a détruit mon vélo. Peut-être que j'ai construit ma cohérence intellectuelle sur cet incident. Cet incident serait-il *l'événement fortuit* de la théorie du chaos ? Constitue-t-il la pierre fondatrice de la cathédrale, celle qui conditionne toute la structure ? Tout s'assemble trop bien. Une cathédrale ne se construit pas par hasard, sans la volonté précise et permanente d'un architecte.

Depuis longtemps, j'observais chaque manifestation de la « différence » des musulmans, et plutôt que de me faire un devoir de les ignorer, comme mes compatriotes, je me faisais un devoir de les analyser. L'événement fortuit n'est peut-être qu'un révélateur de notre programme. Nous sommes peut-être ce que nous ne voulons pas admettre. Pour nous en dédouaner, il est commode de se servir d'événements fortuits, de prétendre qu'ils conditionnent notre existence. La détermination culturelle n'existe pas, les parents suédois qui élèvent leurs garçons comme des fillettes le savent.

Les raisons de mon décalage avec le reste du monde sont sans doute assez profondes.

L'empathie, essentielle à la cohésion sociale, est l'entrave de la puissance. Elle nous empêche d'écraser et de mépriser ceux que nous nous efforçons de dominer.

Nous autres occidentaux sommes asservis à l'empathie. En particulier les Scandinaves, qui ont institutionnalisé leur solidarité bien avant le christianisme. Nos ancêtres ont dû affronter les saisons, le chaud puis le froid, ils ont dû chasser pour survivre. Conditions extrêmes obligent, les plus solidaires ont été retenus par la sélection naturelle. Bien avant nos sécurités sociales, nous avions le Hreppr en Norvège, sorte de devoir de solidarité propre aux vikings. Les gens mettaient des ressources en commun, pour des travaux d'intérêt général et pour la solidarité. On aidait les vieux, les malades, les éclopés. Cette solidarité propre à notre espèce n'est qu'une phase récente et localisée de son évolution. L'empathie est

fixée dans nos gènes. Nous avons des neurones-miroirs qui nous permettent de nous identifier aux nôtres, de partager leurs émotions.

L'agriculture est apparue. Puis la médecine. Les individus n'ont plus besoin de solidarité, d'intelligence et de force pour être retenus par la sélection naturelle. Les sociétés modernes croulent sous le poids des boulets qu'elles s'efforcent d'entretenir. Dégénérescence raciale. L'empathie est devenue dangereuse.

C'est sur ce terreau que la religion catholique est devenue la religion marxiste. Au sein d'une société, la pitié devient encombrante, contre-évolutive. Quand la solidarité tribale n'est plus nécessaire, l'empathie se cherche des objectifs : aider le faible est la seule morale que le fort peut s'autoriser, pour faire oublier sa supériorité. Les petits blancs d'Utøya ont un statut social de dominant à se faire pardonner. Dans une société égalitaire, le Blanc ne peut qu'avoir honte de sa supériorité. Cette honte et elle seule doit incarner son statut social de dominant. Pour avoir du pouvoir, le Blanc renie ses ancêtres. Il s'adapte, marchande sa fierté, se contente d'être lâche. Son comportement en présence de minorités est révélateur. Il en rajoute dans la bienveillance et l'émerveillement, il en fait des tonnes pour avoir l'air le plus cool possible, pour présenter une attitude qui paraisse relaxée, sympa. Stupide. Il se met au niveau de ceux qu'il considère comme inférieurs. Un Blanc n'étale jamais son intelligence et son savoir devant un Noir. Il ne le critique pas. Il l'admire et affirme qu'il faut l'admirer. Il ne peut *rien* faire d'autre.

Face à cet empire des bons sentiments, face à la pression du groupe, même les plus inflexibles d'entre nous finissent par céder du terrain. Par accepter. Parce que c'est lâche et commode. Et les moralistes, eux, ne font qu'avancer. Parce que c'est lâche et commode. Ils ont gagné toutes leurs batailles. Jusqu'à Utøya. Mon acte est le symbole de la réalité qui revient. J'échappe à leur système. Je ne suis ni lâche ni commode.

Les psychiatres m'ont observé des heures. Ils ont remarqué que je clignais beaucoup des yeux. Puis ils m'ont diagnostiqué un « déficit d'empathie ». Étant donné que j'ai tué soixante-dix-sept personnes…

Même moi, j'ai longtemps eu du mal à savoir ce que je suis.

Je pensais que tout était dû au hasard. Ils sont face à moi, je suis face à eux, c'est le hasard des affectations. Sur l'île, certains ne m'ont même pas aperçu, d'autres ont été tués. Cent fois, mon opération aurait pu échouer. Cent fois, j'aurais pu être arrêté. J'étais au rendez-vous. C'est le hasard des

affectations. Ce qui m'a porté sur Utøya, après neuf années de préparation, c'est le hasard des affectations.

Je lui ai tout mis sur le dos, à ce brave hasard. Mais ça ne me suffisait pas. Il manquait quelque chose. Il manquait ce petit détail permettant d'expliquer pourquoi mes ennemis sont de gentils garçons, et pourquoi moi j'ai pu tuer soixante-dix-sept personnes. Et sur ce point, les gens de gauche et de droite sont d'accord : je suis un monstre.

Avant et après Utøya, je me suis demandé plus d'une fois si je manquais naturellement d'empathie. Tirer ma première balle dans la tête de ce vigile fut le geste le plus insupportable de toute mon existence… Voilà la seule et unique réponse que j'opposais à toutes les spéculations.

Mais à la réflexion, je crois savoir pourquoi j'ai eu tant de mal à le tuer. D'une certaine manière, c'est sur moi que je tirais. La bombe avait quelque chose de virtuel, mais à l'instant où je tuais ce vigile, je me tuais avec lui, très concrètement. Fin de la vie civile, des projets, des amis, de la liberté… Je me coupais de tout, je perdais tout. C'est ça, qui m'a tant coûté lors du passage à l'acte. C'est d'abord ça.

Ayant une certaine expérience des affaires criminelles, je sais exactement ce que la justice attend de moi. La justice s'appuie sur le principe de responsabilité et de réparation. Elle estime qu'un enfant n'est pas responsable de ses actes, et qu'un fou ne l'est pas non plus, donc qu'ils n'ont pas à payer pour leurs fautes éventuelles. Le rôle du psychiatre est de déterminer le degré de responsabilité du prévenu. Son discernement est-il altéré ou aboli ?

De par ma profession, j'ai côtoyé davantage de « fous » que de sains d'esprit. À première vue, la folie ne me paraissait pas compatible avec la suppression méthodique de soixante-dix-sept personnes. Ni la volonté de puissance ni un sourire ne sont des signes de folie. Mais certaines pathologies mentales, en particulier les plus dangereuses, sont parfois très ambiguës. Je parle de ces tableaux psychotiques sévères, où le patient lui-même est capable de rejeter notre diagnostic et de justifier ses symptômes, de manière cohérente et argumentée. La « folie » elle-même est souvent une construction mentale très élaborée et étayée de quantité de « preuves ». Comment établir la folie d'un patient ? C'est arbitraire. En définissant l'amplitude des marges d'une norme

empirique au-delà desquelles on bascule hors de la responsabilité. La justice n'étant pas une science exacte, elle fait appel à la psychiatrie pour situer le point nommé Breivik sur un endroit précis du diagramme, à l'intérieur ou à l'extérieur de la normalité. Le problème, c'est que la psychiatrie n'est pas non plus une science exacte. Sur un tel cas, on pourrait entendre cent spécialistes, tout aussi renommés les uns que les autres, soutenir des thèses aussi convaincantes que contradictoires.

Breivik a refusé une IRM, en prison. Il trouvait ça « insultant ». Il n'a que peu de considération pour la psychiatrie, qu'il confond d'ailleurs allègrement avec la psychologie et la psychanalyse. D'après lui seuls des psychiatres japonais ou coréens seraient à même de le comprendre. Eux ont « le sens de l'honneur, du groupe, de l'ordre, de la patrie, de la solitude. » Pour lui, les psychologues occidentaux sont « la plupart du temps des gonzesses qui projettent sur les patients leurs propres névroses », des « arnaqueurs professionnels qui tirent un maximum de pognon en maniant des concepts symboliques pas plus vérifiables que compréhensibles. » Et comme de toute façon « on guérit de ses névroses à l'âge adulte à condition de ne pas être une femme, le traitement semble probant. » La psychologie serait « le placebo de notre société ».

Je dois dire que Breivik est un cas cliniquement intéressant, parce que ses explications amènent toujours à réfléchir, et parce qu'on a bien du mal à le catégoriser. Et du coup on le case un peu partout. Je ne parle pas que des psychiatres. Un avocat vous dira qu'il a eu une enfance malheureuse. Un psychanalyste estimera que face à un complexe d'Œdipe insoluble, il n'a pu faire autrement que de tuer symboliquement le père absent, responsable de son blocage affectif, réincarné dans le « marxisme-État » puissant et cruel. Un neurobiologiste vous expliquera que certaines des zones cérébrales de Breivik, moins développées que la norme, présentent des micro-lésions susceptibles d'altérer son jugement. Un anthropologue vous fera relativiser en vous expliquant que l'histoire humaine est essentiellement faite de massacres. Un psychologue recensera la « somme de vexations » et les « accidents psychotraumatiques tacites » ayant affecté de manière irréversible l'équilibre émotionnel du jeune Breivik. Un endocrinologue vous certifiera qu'un infime dérèglement hormonal est

à même de décupler l'agressivité du sujet, en le rendant chimiquement sourd à toute compassion. Un astrologue saura vous convaincre que le fait de naître sous le chiffre 5, le signe de la chèvre et la planète Uranus ne pouvait que se terminer par un bain de sang. La plupart des citoyens affirmeront que Breivik est un cinglé dont il faut se débarrasser.

On ne peut pas dire de ces analyses qu'elles sont fausses ou qu'elles sont vraies.

Concernant la plupart de mes patients, je peux affirmer s'ils souffrent ou non de telle pathologie, tant les symptômes sont évidents. Dans la rue, en un coup d'œil on peut distinguer les grands des petits, les gros des maigres, les noirs des blancs, les femmes des hommes. Le problème qui nous occupe concerne une infime minorité de gens, qui ont la fâcheuse tendance à se tenir en équilibre sur les lignes de démarcation. Avant d'aller sur Utøya, Breivik a passé sa vie à se promener ainsi, aux confins de la normalité et de la folie. Et moi, je dois déterminer catégoriquement, sans la moindre marge d'erreur, sa position exacte vis-à-vis de cette frontière que seule la perception des hommes a pu tracer, position qui peut le rendre accessible à son jugement, ou passible d'une prise en charge psychiatrique.

Les schizophrènes représentent 0,5% de la population. D'après nos voisins suédois, ils commettent 5% des crimes. Breivik répond aux critères de la schizophrénie « simple ». Repli autistique dans un monde intérieur, appauvrissement des relations socio-professionnelles. Peu ou pas de symptômes délirants. Breivik présente un caractère solitaire, obsessionnel, peu ou pas réceptif aux émotions d'autrui, et dont les perceptions du monde sont sans rapport avec la réalité.

Cette forme bénigne de schizophrénie évolue fréquemment vers un tableau plus grave. L'étape supérieure, que l'on nomme schizophrénie paranoïde, est celle des délires hallucinatoires. De très nombreux symptômes manquent à Breivik pour avoir l'honneur de franchir ce pallier vers l'irresponsabilité. Anhédonie, alogie, ambivalence, apathie, schizophasie, déréalisation, dépersonnalisation, hallucinations… Il n'a rien de tout ça. Sa manière de rejeter toute contradiction et son apparente passivité peuvent suggérer une catatonie partielle. On peut interpréter le pouvoir destructeur qu'il prête au « marxisme » et sa volonté de changer le monde comme des délires. Mais Breivik est bien

trop structuré et systématisé pour rentrer dans cette case. Un traitement antipsychotique serait par conséquent inapproprié.

Je sais qu'un tel verdict déplaît à beaucoup de gens, mais placer Breivik du côté des anormaux n'aurait pas fait honneur à ma profession. Je comprends que certains de mes collègues aient monté en épingle quelques symptômes classiques, peu déterminants, pour transformer son obstination en Asperger et ses sourires en Tourette, et qu'ils aient mélangé le tout pour en sortir une schizophrénie paranoïde, le grand classique des tueurs intelligents.

Mais je crois qu'il n'est pas utile de tricher. Je crois qu'une fracture très claire nous sépare de Breivik, et qu'elle est morale bien plus que médicale.

Breivik est un être qui ne peut exister sans cette rupture. Bien qu'il refuse d'être catégorisé, il a absolument besoin de se démarquer des « autres » et de définir cette démarcation. Un esprit comme le sien a besoin de structures tranchées. C'est sans doute pour ça qu'il apprécie tant la discussion avec des psychiatres. L'explication que Breivik lui-même donne de son comportement est, en ce sens, tout sauf surprenante.

En prison, j'ai pris connaissance des travaux du psychologue Simon Baron-Cohen. Une révélation. L'explication de tout ce que je suis. Ma théorie du hasard en a pris un coup.

Baron-Cohen a remarqué que, statistiquement, les femmes avaient un cerveau empathique et les hommes un cerveau systémique. Certaines ont un cerveau très féminin, certains ont un cerveau très masculin. J'ai un cerveau *ultramasculin,* comparable à celui des autistes de haut niveau. Je systématise tout et j'ai très peu d'empathie. Je conçois les relations sociales comme un système. L'être humain est un système. Tout est système. J'ai étudié et décrypté ces systèmes qui m'obsèdent. Un esprit ultrasystémique n'est pas malléable. Je suis extrêmement têtu, buté, mais dans la discussion je n'en laisse rien paraître. Je ne suis pas autoritaire. J'écoute poliment mes contradicteurs, mais aucun d'entre eux n'a jamais ébranlé mes convictions. Je peux faire preuve de finesse, de diplomatie, mais ce n'est que pour mieux arriver à mes fins. Je n'admets jamais mes torts. Je défends jusqu'au bout ma position, parce qu'elle est mon pouvoir. Concéder, c'est céder.

La parole m'est insupportable. Une discussion n'est jamais aboutie. C'est une corvée. L'écriture en revanche est un système d'expression direct, absolu, complet. Seul dans ma tête, j'ai créé mon système de pensée. Je l'ai exprimé avec des mots, je l'ai imposé avec mon acte.

Il est clair que Breivik est un « hyper-systemizer », qu'il répond à la catégorisation « Extreme Male Brain » conceptualisée par Baron-Cohen. Il est pragmatique, analytique, stratégique. Il a une très forte exigence intellectuelle. Une excellente mémoire, à un degré « effrayant et inhabituel » selon un enquêteur.

Un de mes confrères l'a résumé comme ça : « Extrême spécialisation dans des sujets tels que les armes, envie irrépressible d'écrire, travail obsessionnel pendant des années, manière étrange et stéréotypée de s'exprimer, ramène toute conversation à ses thèmes de prédilection, même si on l'interrompt. » « Jouissances préconscientes ou inconscientes issues des longues et minutieuses préparations du manifeste et du scénario meurtrier. »

Il aime la stratégie, la mécanique, la technique, la systémique, et par-dessus tout le pouvoir. C'est cette prédisposition mentale qui l'aurait poussé à planifier et préparer, seul, l'attentat le plus sophistiqué qui ait frappé cette partie du monde depuis la seconde guerre mondiale. Ce serait hormonal. L'exposition à la testostérone fœtale est corrélée avec le souci du détail, la minutie et des traits autistiques comme la systématisation, la solitude, l'absence d'empathie et le retard de développement social. Selon les endocrinologues, il y a un moyen simple de vérifier si nous avons été exposés à une grande concentration de testostérone fœtale : mesurer la longueur de notre index et celle de notre annulaire. Chez les hommes exposés à des quantités normales de testostérone réceptionnées normalement, l'index est plus court que l'annulaire. Chez les homosexuels et les femmes, c'est l'inverse. L'annulaire de Breivik est très long, presque aussi long que son majeur. Ça implique de plus hauts revenus, une plus grande intelligence, une volonté plus forte de gagner, une importante capacité de travail, le goût du risque et de la violence, l'intolérance à la critique. Égoïsme et compétition.

Il y a peut-être une part de vérité dans ces théories, qui peuvent s'appliquer à de nombreux VTB. Pour Breivik, elles sont LA vérité absolue. Sans surprise, son adhésion y est totale, dépourvue de la moindre nuance.

Là encore, on constate chez lui ce besoin de se rassurer, en plaçant son comportement sous l'égide d'un déterminisme absolu. Pour moi, l'essentiel n'est pas dans ces théories, qui relèvent davantage de la justification et de l'auto-persuasion que d'une réflexion scientifique. Pour Breivik, en revanche, ces théories sont très importantes. Elles lui permettent d'alimenter sa pensée absolue.

Seul, j'ai pris du plaisir à aligner des chiffres, à élaborer des plans, à analyser des systèmes. Ma personnalité ? Autistique mégalomane, à tendance obsessionnelle. *Autistique mégalomane.* C'est nucléaire, ça. Rien de plus dangereux. Toute la folie du monde confinée dans un seul crâne. La mégatonne dans l'atome.

Selon un spécialiste du crime, on ne naît pas tueur en série, on le devient. Je crois pourtant que je suis né comme ça. Je suis né avec cette volonté de puissance démentielle. Et je suis né avec une personnalité qui ne me permettait pas d'exprimer cette irréfragable volonté autrement qu'en tuant des gens. La résolution de la problématique de ma vie passait par la mort d'autrui. Infernale équation.

Bref, je suis un mâle alpha. Pas sûr que ceux d'Utøya soient des mâles alpha. Pourquoi ai-je été exposé à autant de testostérone ? Pourquoi mes capteurs l'ont-ils si bien assimilée ? Le hasard des affectations.

L'hormone masculine, c'est la clé. Les mâles ont un plus gros cerveau, mieux câblé, plus développé dans des zones clés. La testostérone façonne l'esprit, influence tout, prédit la volonté de puissance. La testostérone, c'est l'hormone du pouvoir. De l'obsession. Du système. Les garçons sont adeptes des systèmes. Avec obsession ils jouent aux échecs, au Rubik cube, à Tetris, aux jeux de stratégie. Ils sont passionnés par la mécanique, l'informatique, les mathématiques. Les autistes, ce sont des garçons, presque toujours. Une étude a montré que les geeks manquaient d'empathie et voyaient les femmes comme des objets sexuels. Les geeks sont des garçons. L'action est un caractère masculin. 95% des enfants hyperactifs sont des garçons. L'exagération est un caractère de mâle. Aucune femme ne se vantera un jour d'avoir pêché un poisson long comme le bras. Pour

chercher à s'imposer, le mâle est un mythomane du quotidien. À l'inverse, le caractère hystérique est très féminin. L'histrionisme en particulier. La dépression, aussi. Les femmes déprime beaucoup plus que les hommes. De toute ma vie, je n'ai jamais déprimé. Je n'ai jamais été sensible aux compliments ou aux réprimandes. Tout ça est lié aux relations sociales. À l'empathie.

Ce n'est pas *culturel.*

Les coachs, les joueurs professionnels, les traders, les chefs d'entreprises, ont un taux de testostérone supérieur à la normale. La testostérone conditionne le risque pris pour dominer. La distance de fuite d'un taureau et d'une vache n'est pas la même… Vouloir le pouvoir, ou ne pas vouloir le pouvoir. Pour agir j'ai pris des risques sociaux, physiques et moraux considérables. Au minimum, je perdais ma liberté. À peu de choses près, j'y laissais ma peau. Utøya, c'est un pari gagné. Le risque est une question d'investissement. Comme les Empereurs romains en leur temps, quasiment tous les dictateurs modernes finissent très mal. Pourtant, ce ne sont pas les candidats à la dictature qui manquent. J'ai toujours eu le goût du risque. J'ai été un gros investisseur, c'est ce qui m'a permis de placer beaucoup et de gagner gros, quitte à parfois essuyer de grosses pertes. On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs. Pour une omelette de marxistes, il faut investir gros.

Quand je me contentais de m'énerver sur Internet, mon investissement était minimal. Au pire, mon pseudonyme se faisait humilier sur un forum de discussion… L'investissement était déjà plus important quand j'ai intégré l'ordre du Temple, en 2002. Il est devenu maximal le 22 juillet 2011, apothéose de neuf années de préparation.

Il ne faut pas confondre le courage et l'inconscience. Sur Utøya, à chaque instant, j'étais conscient des risques que je prenais. Je savais qu'un tireur de précision pouvait m'abattre, en particulier quand j'ai tué mes dernières cibles, sur la pointe sud de l'île. J'attendais que cet hélicoptère, qui me tournait autour, porte le coup fatal… Ce n'est pas arrivé. Je suis allé au bout, j'ai été arrêté. J'ai bénéficié du procès. Investissement maximal, gain maximal.

Toute la construction de mon acte exige du risque, de la solitude, de la minutie et de l'obsession.

La testostérone joue également sur le mental, la ténacité et l'endurance. Pas de génies sans couilles. Ce sont eux qu'on admire. Thalès, Newton,

Gauss, par exemple. Des cerveaux ultramasculins, insatiables de rigueur, de travail et de curiosité, mus par une volonté de puissance extrême, servis par leur exigence intellectuelle démesurée, leur attitude autistique, leur esprit de système intégral. Le cerveau ultramasculin ne souffre aucune empathie, ne tolère aucune distraction. Alors qu'on venait d'annoncer au mathématicien Gauss, en plein travail, que sa femme était en train de mourir, il répondit : « Dites-lui d'attendre un moment que j'aie fini. »

L'intelligence occidentale a poussé l'humanité vers la complexité et la systématisation. Les mythes, les religions, les théories, les grandes découvertes, le sport, les classifications, l'astronomie, la physique, le génie civil et militaire, l'urbanisme, les jeux, l'architecture, les mathématiques, la mécanique, l'écriture, la stratégie, la technologie, la théologie, la médecine, l'art, l'informatique… tout système est l'assimilation d'un ordre au service du pouvoir. Des cerveaux ultramasculins ont pensé et compris le monde.

Les hommes sont toujours plus intelligents que les femmes dans tous les domaines qu'ils ont inventés. C'est-à-dire dans tous les domaines. Qui connaît une seule invention de femme ? Même en gastronomie, en coiffure ou en couture elles sont laminées. Elles savent coiffer, cuisiner ou coudre, ça oui, comme elles savent chanter ou tapisser leur chambre. Mais elles ne composent pas, elles ne créent pas. Presque jamais. Pensez aux scientifiques, aux peintres, aux sculpteurs, aux poètes, aux architectes, aux compositeurs. L'invention, c'est systémique, c'est un truc d'homme, d'obsédé, de membre permanent de la caste des génies. Il n'y a pas de femmes là-dedans. Peu de femmes sont obsédées et solitaires. Peu de femmes ont notre capacité à se couper du monde. Une femme ne peut pas vivre seule et jouir de sa solitude. Les ermites sont des hommes.

Aucune femme n'a une volonté de puissance comparable à la mienne.

L'homme produit cinquante fois plus de testostérone que la femme.

La reine Victoria, qui abhorrait le féminisme, affirmait qu'une femme ne pouvait réussir qu'avec un cœur d'homme. Selon leur degré d'exposition à la testostérone prénatale, des femmes peuvent hériter d'un cerveau masculin. Elles sont rares. Plus rares encore sont celles qui disposent d'un cerveau ultramasculin. Margaret Tatcher en était une. Marie Curie en était une autre. Elles sont des exceptions. Comme les hommes dotés d'un cerveau ultraféminin. Notre époque ne tolère pas ça. Elle veut du 50-50. Quand le président d'Harvard fait remarquer que les femmes ont moins d'aptitudes que les hommes à être des scientifiques de haut niveau, quand le

comité mathématique Fields, le plus prestigieux du monde, déplore n'avoir jamais eu l'occasion d'attribuer sa médaille à une femme, quand on ne peut que constater que les hommes écrasent les femmes dans tous les domaines systémiques… ça scandalise.

On prétend que c'est une *confiscation,* une injustice *faite* aux femmes. Les pauvres petites n'auraient pas les moyens d'échapper à la domination masculine… Les ovaires sont devenus l'excuse de celles qui ne réussissent pas. Pour réussir, il faut travailler. Énormément.

On s'investit à la mesure de notre taux de testostérone. Ça explique au passage pourquoi les sports ne sont pas mixtes et pourquoi un tel écart de performances est observable dans TOUTES les disciplines sportives. Il est temps d'arrêter de nous les briser avec les « compétences égales » et la parité. Une poignée de connasses ambitieuses ont réussi en ce nom à imposer le 50-50, pour être sûres de se retrouver dans le bon wagon. Il n'y a pas plus grande escroquerie. Les femmes sont moins enclines à la prise de risque, dès leur plus jeune âge. Statistiquement elles ont moins d'accidents graves, elles sont moins violentes que les hommes, elles ne font pas de bonnes stratèges, de bonnes dirigeantes, de bonnes meneuses, de bonnes aventurières, de bonnes combattantes… Bref, elles sont d'abord des bonnes femmes. Elles parlent, elles arrangent, elles tempèrent, elles manigancent, elles manipulent, elles intriguent. Elles gèrent les choses de la vie. Elles sont essentielles, c'est évident. Mais elles ne seront jamais des hommes. La femme est un être social, fait pour la jactance, l'entretien du logis, la cohésion du groupe, l'élevage du marmot. Leur intelligence est langagière et émotionnelle. Elles savent réconforter, compatir, jouer la comédie, vous culpabilisent et vous font du chantage affectif comme personne.

Dès les premières heures de la vie, elles regardent plus longuement les visages, alors que l'attention des garçons est retenue par les objets. Elles décodent plus vite les expressions faciales. Puis elles parlent davantage. Elles sont moins attirées que les garçons par ce qui roule, ce qui est mécanique, ce qui est violent. Les garçons préfèrent l'opposition, la compétition, valorisent le statut social. Les filles préfèrent les relations altruistes, intimes et réciproques.

Au grand dam des égalitaires, les femmes préfèrent la psychologie et le langage aux sciences dures. D'où leur réussite actuelle en politique, politique qui, tout le monde sera d'accord pour l'admettre, se résume à de la *communication.* Bref, de la jactance et de l'émotion.

Vouloir rendre les femmes égales aux hommes dans un monde systémique, c'est de la démence sévère, la chute assurée de ce qui reste de notre civilisation, son émasculation irrévocable. Une femme sur dix a un cerveau à peu près masculin, une sur dix mille doit avoir un cerveau ultramasculin. Les femmes intelligentes, c'est comme les femmes à barbe. Ça existe, mais c'est de l'ordre de la curiosité biologique, du phénomène de foire.

Je suis plutôt doué pour piger des concepts. Je n'ai jamais compris la *moindre* gonzesse. Avec elles je ne faisais que des gaffes. Je ne comprenais rien à leur jeu, je ne voyais jamais rien venir… Leur fixette sur les dates, leurs tests à la con, leurs exigences débiles, leurs moues piégées… Elles sont faites pour qu'on ne les comprenne pas. C'est l'éternel féminin, le maquillage sur la viande, la complexité relationnelle sur les évidences de la vie, ce qui fait qu'elles nous attirent malgré tout, parce que se les taper devient un challenge, et faut bien qu'on se perpétue.

Elles ne nous comprennent pas non plus. Mais le but de leur vie, c'est de réfléchir sans jamais comprendre. De passer par toutes les émotions en cherchant ailleurs une voie qui n'existe pas… puisque c'est ça leur voie. Les hommes ont pigé ça, ils ont inventé les confessionnaux puis les divans et les téléphones, pour taxer leur débit de conneries.

Pourquoi les femmes sont si malheureuses ? Parce qu'on leur a fait croire qu'elles devaient prendre le pouvoir des hommes. Une femme n'aimera un homme dominé pas davantage que son cheval.

Notre époque veut des génies sans couilles. Conformes à la pensée progressiste. Elle va les attendre longtemps. Le taux de testostérone n'est pas un droit de l'homme. Ce jeune travailliste que j'ai épargné, sur Utøya. Adrian. En l'observant à travers ma lunette de visée, en quelques secondes, j'ai déduit de ce type qu'il avait un potentiel. Qu'il n'était pas un gauchiste normal. Je me suis vu en lui.

> Je m'appelle Adrian, j'ai vingt et un ans. Une heure après le départ anticipé de Gro Harlem Bruntland pour cause de mauvais temps, Monica nous a appris qu'il y avait eu une explosion à Oslo. Quelques instants plus tard, il se disait qu'un policier était en chemin. On parlait même de deux hommes lourdement armés, avec du matériel de détection des explosifs. Plutôt rassurant.

Peu après 17 heures, j'ai entendu des bruits secs, comme des coups de marteau sur une plaque de métal. Des gens criaient. Personne ne comprenait ce qui se passait. Soudain, j'ai vu cet homme en noir arriver sur le camp. J'ai vu ses mouvements intenses, contrôlés, déterminés. Une fille portant le survêtement des jeunes travaillistes marche à sa rencontre. Il tire. Elle tombe. Il tire. On fonce à travers les tentes. Les balles sifflent au-dessus de nos têtes, frappent l'écorce des arbres. Nous étions une cinquantaine. Une partie de moi veut encore croire à un exercice… Arrivé à la pointe sud, je me précipite tout habillé dans l'eau glacée. Très vite, je n'ai plus de sensations dans les jambes et les bras. Après une centaine de mètres, épuisé, encore essoufflé par ma course, j'ai fait demi-tour. J'ai cru me noyer. Mais mes pieds ont fini par toucher la roche, près du rivage. Breivik était là, à cinq ou six mètres, debout sur une pierre. Il m'a paru déterminé, grand et puissant. Avec son arme impressionnante, il tirait en direction des nageurs, les balles soulevaient de grands panaches d'eau autour d'eux. Breivik était rouge et sa voix se brisa dans un cri : « Je vais tous vous tuer. » J'avais de l'eau jusqu'aux hanches. Il s'est tourné vers moi. Il a levé son fusil et m'a mis en joue.

« Non ! Ne tirez pas ! »

Il me dévisage. Longtemps. Trop longtemps. J'espère qu'il va tirer dans le cœur, ou dans la tête. Que ça aille vite. Rien ne se passe. Je cherche à croiser son regard. Je ne vois que le canon du fusil. Il ferme un œil…

Et il a baissé son arme. Et il s'est détourné, sans un mot, d'un bloc, comme un militaire. Pourquoi ? J'ai élaboré des centaines de théories là-dessus. L'impression qu'il hésitait entre ses sentiments et sa folie meurtrière.

En regardant du côté du quai, j'ai vu le ferry, à mi-chemin de la traversée. Il avait l'air d'un vaisseau fantôme, s'éloignant à la dérive. Il a accéléré soudain, a viré vers le nord et a disparu à grande vitesse. J'ai éprouvé un grand sentiment d'abandon.

Quelques instants plus tard, j'ai vu Breivik tirer sur le Reiulf.

Pourquoi m'avait-il épargné ?

J'ai réussi à avoir la police au téléphone à 17 heures 59. Je décris la situation. On me dit que l'équipe d'intervention est en route, qu'un

hélicoptère arrive. Avec plusieurs jeunes qui avaient peur de nager, je suis resté à la pointe sud, l'endroit qui me paraissait le plus sûr. On nous avait dit de ne pas nager de ce côté, qu'il y avait des câbles immergés. À plusieurs reprises, on a appelé les bateaux. Ils ne venaient pas. Quelques minutes plus tard, un hélicoptère volait au-dessus de nous. Il y avait un nombre infini de lumières bleues sur le rivage. L'attente était longue, j'étais gelé.

Quand il est revenu, je me suis laissé tomber et j'ai fait le mort. J'ai vu les autres se faire tuer. J'ai vu la détresse et la surprise de cette fille massacrée à quelques mètres de moi. J'ai vu tout ce sang.

Plaqué au sol, je ne sentais plus rien d'autre que mon cœur battant contre la pierre. J'ai vu les bottes de l'assassin. J'ai senti la chaleur de son arme. Il a tiré. J'ai eu l'impression que le côté droit de ma tête explosait. J'ai entrouvert les yeux, pour le voir disparaître dans les bois, de manière toujours aussi militaire et contrôlée. J'ai eu l'impression qu'il avait déjà fait ça.

La balle est entrée vers l'épaule et est sortie près du cou. J'étais sourd d'une oreille. Dans un buisson tout proche, un enfant hurlait, complètement hystérique. Je n'étais pas en mesure de l'aider. L'enfant s'est mis à dire aux jeunes qui gisaient sur le rivage d'arrêter de faire des blagues. Ça n'avait pas de sens. Avec la fille allongée près de moi, nous avons commencé à faire un concours d'humour noir. Tout était si absurde…

Les policiers lourdement armés sont arrivés. Nouvelle frayeur. Ils nous ont rassurés, nous ont dit avoir arrêté quelqu'un. Un bateau est venu nous chercher. Sa coque blanche dans l'eau rouge… Un peu plus loin j'ai vu un garçon en état de choc, assis sur un rocher, se balançant d'avant en arrière. J'ai essayé de lui parler. Il ne me voyait pas.

J'ai pris place dans le bateau et on m'a emmené à l'hôpital. J'y ai subi plusieurs opérations, notamment pour retirer les fragments de métal de mon cou.

Pendant un an, je me suis demandé si j'aurais un jour une réponse à ma question : pourquoi ? Pourquoi m'a-t-il épargné ? Un an après, au procès, le procureur a posé cette question fatidique à Breivik. La réponse est tombée. « Certains avaient l'air plus gauchistes que d'autres, lui avait l'air d'un mec de droite. » C'est ce qu'il a dit. Avec

mon tee-shirt turquoise « la Terre est fière », mon treillis vert à tâches noires et mes bottes de randonnée, j'avais l'air d'un mec de droite. Breivik a tué mes amis, il m'a épargné. Il est très compliqué de vivre avec cette culpabilité.

Je me dis parfois qu'il aurait été plus facile de ne pas survivre.

Quatre mois après Utøya, ce brave Adrian a frôlé la prison. Il a agressé son compagnon à grands coups de pieds dans la tête, puis il a frappé une femme qui tentait de s'interposer. Du fait de son statut de survivant d'Utøya, il n'a écopé que d'une amende. Ce fait divers confirme son potentiel. Le journaliste qui l'a aidé a écrire son bouquin sur Utøya, *Le cœur contre la pierre,* expliquait qu'Adrian avait réellement des similitudes avec moi. Homosexuel dans une famille très catholique, il s'est senti rejeté par la société, et s'est replié sur lui-même. Mais lui a choisi le parti travailliste.

C'est un manque de couilles qui a emporté la décision. Si son taux de testostérone avait été plus élevé, lui et moi serions frères de sang dans le mal.

Même avec force discrimination positive, un bœuf ne devient jamais un taureau. L'égalité impose la suppression des couilles, à la naissance si possible. C'est le programme. L'éducation asexuée, le genre choisi, tout ça. Récemment, les femmes de l'armée suédoise ont exigé (et obtenu !) auprès de la cour de justice européenne que l'on supprime les attributs du lion figurant sur le blason du Battlegroup nordique. C'est pas comme ça que ça marche, tas d'imbéciles. Élevez toutes les filles du monde comme égales des garçons, comme on l'a fait dans les kibboutz, elles n'auront pas de médailles Fields pour autant. Elles n'en fuiront pas moins le monde systémique.

L'argument de l'influence culturelle n'est pas recevable. La culture, c'est le plus sûr prétexte des égalitaires pour imposer leur médiocrité. Tant qu'on justifie sa petitesse par un prétexte, on reste petit. Les féministes ont décidé que les femmes dépendaient totalement et indéfiniment de l'influence du milieu… Ce qui revient à dire qu'elles sont moins que des marionnettes.

La seule action de la culture, la voilà : notre époque stressée baigne les fœtus dans quantité de cortisol, l'hormone du stress qui combat la

testostérone. Naissent de plus en plus de lopettes, qui consomment, se distraient et attendent.

Des femmes à qui l'on administre de la testostérone perdent leur empathie. L'empathie, c'est un truc de gonzesses et de castrés. C'est l'uniforme des marxistes. La psychopathie est l'absence d'empathie conjuguée à une très forte volonté de puissance. Les psychopathes sont très largement des hommes.

Que j'aie de l'empathie ou non, l'avis des gens m'est essentiel. Nous n'existons pas sans les autres. Le pouvoir passe par eux. Archimède, Copernic ou Leibniz ont passé leur vie à travailler, pour eux, les gens. Pour qu'ils se prosternent devant leur maîtrise.

J'ai la même volonté de puissance. Je veux qu'ils adhèrent, tous ces gens. Je veux exercer sur eux ma force de marée. J'ai besoin d'eux. Un taureau solitaire ne vaut pas mieux qu'un bœuf accompagné.

Dans mon camp il n'y a que des honteux et des cinglés, incapables d'entreprendre et de réussir. L'extrême droite norvégienne est une nébuleuse qui ne pèse rien. J'ai voulu la dépasser, devenir supernova, au moins briller une fois aux yeux du monde, fût-ce en explosant.

Plusieurs fois, dans ma tenue de policier, je me suis demandé si j'étais vraiment en train de mener MON opération. J'étais impressionné par moi-même. Fier. Les gens peuvent me haïr, mais pas rester indifférents à ce que j'ai fait.

J'ai échappé à ma castration. Aujourd'hui je suis enfermé, comme la plupart des taureaux de compétition. Mes écrits sont aussi précieux que leur sperme. Mais j'ai été libre. J'ai connu la liberté, en quelques minutes, j'ai exprimé ce que j'avais dans le sang depuis trente ans de clandestinité mentale. Ça valait le coup.

> *Les VTB ne s'arrêtent pas à leur certitude. Ils veulent l'imposer au plus grand nombre, de la plus violente des manières, en calculant le meilleur moyen de bénéficier de fortes retombées médiatiques. Par leur état d'esprit meurtrier, c'est leur puissance qu'ils veulent imposer. Fuchs a transformé son procès en théâtre. Jusqu'au bout, McVeigh a tenté de faire retransmettre son exécution. Du fait de l'originalité formelle et démesurée de ses attentats, du fait de la médiatisation de son procès, Breivik a surpassé ses maîtres.*

Contrairement à ce qu'il prétend, un taux de testostérone ne suffit pas à expliquer sa volonté de puissance et son absence d'empathie. Il est question d'une multitude de facteurs.

Le hasard n'est pas compatible avec ma profession, encore moins avec les exigences de Breivik. Pourtant, même si ce qui induit la fracture morale entre lui et nous a peut-être, sans doute, des raisons profondes, psychologiques et biologiques, nous devons admettre qu'elles ne sont pas encore bien comprises.

Une personnalité si violente ne peut pas être le seul fruit de ses rencontres, de sa timidité, de ses turpitudes de jeunesse ou de ses problèmes familiaux. Breivik semble né avec une voie sans issue en guise d'horizon.

Dès le début du drame, dès la première note de ce psychologue, dans son passé familial, dans son passé politique, dans son passé sentimental, dans cette lente mais sûre ascension vers le crime final, l'histoire semble écrite. Elle ne pouvait que mal se terminer. Cette tragédie de trente-deux ans a éclaté aux yeux du monde le 22 juillet 2011, et c'est peut-être ça le plus terrible. Comme dans tous les drames, avec le recul, les acteurs secondaires paraissent impuissants, inutiles, jamais en mesure d'inverser le sens de l'histoire.

Le système de pensée de Breivik, oppressant et absolu, ne pouvait que le mener à une confrontation violente avec cet univers qu'il exècre. Le drame d'Utøya était inexorable. Personne d'autre que lui ne doit se sentir coupable de ce qui s'est passé.

Anders Behring Breivik est un cas rarissime, voilà ma conclusion. Il est et restera un individu dangereux, inaccessible à un traitement psychiatrique, pleinement responsable de ses actes.

Sans agressivité, pas de sélection. Sans sélection, pas de vie.

La haine est aussi essentielle que l'amour. L'un ne s'interdit pas plus que l'autre, au fond on le sait. Le monde empathique, c'est la mort. N'avoir que des amis, c'est la mort. Ce qui fait la force de la communauté juive est l'acharnement du monde contre elle. Nous n'avons plus d'ennemi, plus personne ne se sent solidaire de quoi que ce soit… La haine, c'est la survie. J'ai lu récemment que les Israéliens se disaient bien plus heureux et patriotes que les Européens.

J’ai choisi d’assumer la haine.

J’utilise toujours la même image, pour expliquer ce que je ressens. Un cauchemar. Je suis un petit garçon. C’est un banquet, ma mère se fait violer sur la table, par plusieurs convives. Tout le monde rigole et tout le monde trouve ça très bien. Et moi je suis là, assis, sourire forcé aux lèvres, sourire qui donne le change, parce que ce troupeau d’humains s’entre-surveille, et si abominable qu’il soit je ne veux pas en être exclu, parce qu’ils sont mon identité, parce que sans eux je n’existe pas.

Ma mère, c’est la Norvège.

J’ai choisi de me lever et d’agir, de devenir le cri de toutes les colères. De tout gagner et de tout perdre en même temps. Mon crime est un crime d’honneur. C’est refuser d’accepter que l’on viole ma patrie.

Arès a vengé sa fille violée sur l’Aréopage, en tuant son agresseur. Réunis sur la colline du crime, les Dieux ont décidé qu’il n’était pas coupable.

Si Thor, Odin et les autres se réunissent sur Utøya, ils décideront que je ne suis pas coupable. Mais la bêtise humaine est à l’abri de la sagesse des dieux.

LA HAINE EST MON BERGER

9

On ne saurait trop étudier l'art de mourir

PROVERBE SCANDINAVE

Un Islamiste de base qui prépare un acte terroriste enfile une demi-douzaine de slips piégés, laisse un message où il crie « Allah akbar », et va se faire sauter entre trois plantons.

Moi, c'est autre chose.

Nous autres occidentaux avons depuis longtemps accès à tout ce qu'il faut pour préparer un beau feu d'artifice. Les stratégies terroristes, c'est à la portée d'à peu près tout le monde à partir de 100 de QI. Mais l'opération exige une préparation sérieuse.

Je suis un chevalier Templier. Je le suis dans mon sang, je le suis dans ma foi, je le suis dans mon corps et dans mon âme. Très peu de gens peuvent mener à bien une mission comme la mienne. Accomplir une si importante préparation, stratégique, logistique, physique… L'acte terroriste n'est accessible qu'à une poignée d'élus, désignés par leurs capacités biologiques et mentales. Les hommes libres sont rares, tant la société satisfait nos besoins primaires. Elle nous rend dépendants, nous saoule de fausses récompenses et de faux pouvoirs. L'abondance nous domestique, comme elle domestique des rongeurs dans une cage. Il faut briser ce piège qu'est le confort. Les indépendants, ceux qui agissent, sont rarissimes, et souvent un peu timbrés, par conséquent inefficaces.

Il faut apprendre à redevenir indépendant.

Pour ce faire, un obstacle à surmonter. La clé de toute pression sociale : la morale. Dès que notre conscience se développe, on nous apprend à discerner le bien du mal. Au début, c'est primaire. Salir son pantalon, c'est mal. Dire bonjour au visiteur, c'est bien. Nous le faisons, parce que nous avons peur d'être exclu de notre groupe. Du groupe familial. Puis d'autres groupes. Nos camarades de jeu. Nos collègues de travail. Notre société. Les gens sont « humanistes » parce qu'ils ont peur d'être exclus de leur groupe. Ils adhèrent à quantité de concepts sans les comprendre, simplement parce qu'ils sont en vogue au sein du troupeau. Ils apprennent à dire que la violence, c'est mal, et que l'Autre, c'est bien. Le Mandela que sanctifient les petits blancs, qu'a-t-il fait sinon poser des bombes ? Il se battait pour son peuple, c'était une bonne cause. Et c'est pour ça que nous l'admirons. Dans trente ans, je serai un héros.

Depuis la guerre, la tendance est à proclamer que nous n'avons pas d'ennemi, et que nous ne devrions plus jamais en avoir. La violence est

devenue illégale, immorale. Être violent, c'est pas bien. Sur quoi s'appuie cette devise du panurgisme ? Sur des lois biologiques ? Sur des lois culturelles ? Seul l'animal suffisamment domestiqué n'est pas agressif. La domestication est un progrès ? L'aboutissement du genre humain ? Les gens préfèrent les animaux aux humains, idolâtrent des animaux domestiques, donc des créatures détruites, des caricatures, des outils fidèles, gentils, loyaux, tolérants, aimants, bref, *plus humains que les humains.* Nous devrions être soumis, tout accepter, ne jamais montrer les crocs. Fidélité, obéissance, dépendance, initiative zéro, agressivité zéro, liberté zéro, c'est la vision que ces malades ont de l'idéal humain.

Tous les animaux sont violents. Nos plus proches parents, les chimpanzés, s'entretuent allègrement. Toute forme de vie est violente. Parce qu'elle doit s'imposer, être la meilleure. Faute de quoi elle disparaîtra. C'est irrémédiable, définitif : la violence, base de toute survie, est *obligatoire.* Nos travaillistes sont l'antithèse de la survie. Ils sont le culte des perdants, des ratés, des inférieurs, des assistés, des dépendants, des dégénérés. De la mort.

Mais les gens ne savent pas ça. Le chien ne sait pas qu'il a été loup. Il n'a pas d'autre horizon mental que sa dépendance. Les gens ont une télé, des amis, un canapé confortable. La violence, c'est mal. On reprend des chips, on va bosser. On paye nos impôts, on vote travailliste et on fait la fête. La paix, c'est bien. Ça n'a aucun sens. Ça n'est que l'incarnation d'une morale illusoire, qui nous donne un statut respectable, un pouvoir minimal. Tant que nous resterons englués dans de tels principes, l'ennemi gagnera.

Celui qui prépare la paix aura toujours la guerre.

La morale du Christ concernait son peuple. On veut aujourd'hui qu'elle concerne tous les peuples. Une morale ne peut qu'être exclusive.

Beaucoup de nationalistes admirent les Juifs parce que le judaïsme est le seul monothéisme cohérent. Ce que les Juifs défendent d'abord, c'est leur sang, leur peuple, leur race. Certainement pas un universalisme utopique, et pas même Dieu. C'est ce qui fait leur force. La seule chose que l'on peut considérer comme « sacrée », ce sont les nôtres.

Il y a la morale de la gazelle et celle du guépard. Ce qui est bien pour un individu ou pour un groupe d'individus ne peut *absolument pas l'être* pour TOUS les autres.

Parce que le bien pour TOUS signifie l'absence de sélection, donc d'ÉVOLUTION. Donc le CHAOS pour TOUS.

Nos travaillistes veulent que personne ne soit exclu, jamais. Comme dans les écoles modernes, les bons doivent attendre les mauvais. Au nom de la morale égalitaire, on admire ceux qui échouent, les idiots, les criminels, les fous, les pauvres, les ratés… La société doit demeurer un bidule amorphe, béat et figé, fier de ne plus évacuer ses excréments.

Il faut réhabiliter le mal. La violence est la seule issue possible à l'ère de la morale. Il faut s'y préparer. Il faut la pratiquer. Nous sommes dressés pour nous en effrayer. La violence, c'est presque une maladie honteuse. On ne se sent pas capable de mener une action violente. Mais même si l'idée nous terrorise, on ne peut aucunement anticiper la manière dont le reptile réagira dans une situation de violence.

J'ai été plusieurs fois agressé ou insulté. Je m'en sortais la plupart du temps en négociant ou en fuyant, selon les forces en présence. J'ai vécu mon premier incident à sept ans, quand un diplomate turc, père d'un de mes amis, a détruit mon vélo parce qu'il avait « été offensé ». Je revois encore ses yeux noirs, sa colère démente, son visage rougeaud fou de haine. Quand il vous arrive un truc comme ça, tout le monde regarde ailleurs. Cette lâcheté qu'on nomme diplomatie. C'était sûrement un peu ma faute. Comme ce fut sûrement un peu la faute de ma voisine, qui a été agressée par ce même homme cinq ans plus tard.

Dans mon entourage, il y a eu des agressions, des viols. Les nôtres se taisent, prennent sur eux. Ils ont appris à accepter. Ils ne veulent pas passer pour des racistes… Les familles musulmanes se sont vues offrir de somptueux appartements dans l'ouest d'Oslo, le coin chic de la ville, avec notre culpabilité et notre morale, que l'État change en impôts.

Les médias se gardent bien d'évoquer la violence musulmane. Ils préfèrent expliquer aux Norvégiens qu'elle est le fruit de leur intolérance.

Une soirée m'a particulièrement marqué. J'avais dix-sept ans, minuit approchait. À cette époque, des bandes de voleurs s'en prenaient aux petits norvégiens, du côté de Tåsen, à Oslo. Ils n'étaient pas du quartier, mais y descendaient régulièrement, à la faveur de la nuit, pour tomber en hordes sur des proies faciles. J'étais à une fête avec quelques amis, quand nous apprenons que le petit frère de l'un d'eux vient d'être tabassé, tout près d'ici. Nous sommes sortis pour les chasser et les faire payer. Une expédition spontanée, motivée par l'effet de groupe et un soupçon de vodka, le genre de sortie qui ne se refuse pas. Et qu'on encourage, même, pour ne pas passer pour un pleutre. C'est comme ça que les vraies conneries se font : un

tas de gens qui n'ont pas envie de faire quelque chose s'inventent un enthousiasme parce qu'ils ont tous peur les uns de l'avis des autres. J'avoue, moi le premier, j'avais peur. C'était ma première confrontation de ce genre. Nous avions des armes, bâtons, battes, manches… Et eux aussi. Quand nous les avons croisés, ils ne se sont pas débinés. Je m'accrochais à mon manche à balai, terrorisé par l'affrontement qui ne tournait pas à notre avantage (nous étions dix contre douze, et certains des nôtres ont fui), quand j'ai reçu un violent coup de queue de billard sur le nez. Une douleur comme une brûlure, se propageant dans tout mon crâne. J'y ai passé ma main, j'ai vu mon sang. Ce coup a tout déclenché. Je me suis dit qu'un nez cassé ce n'était rien du tout. J'ai oublié mon manche à balai et je me suis jeté dans la mêlée. J'ai tapé dans tous les sens, à en devenir presque dangereux pour les miens. J'ai pris des coups sans les sentir, je n'avais plus peur de rien, j'étais fou furieux. Je ne sais pas combien de temps l'orage a duré, mais quand ça s'est calmé, nos adversaires avaient l'air nettement moins sûrs d'eux. Et mes amis me considéraient avec un respect nouveau. Un armistice a été négocié : on en resterait là, ils ne remettraient plus jamais les pieds ici pour s'en prendre aux nôtres.

Les mains en sang, les doigts gourds, je suis rentré chez moi extatique, totalement libéré, empli d'une fierté nouvelle. J'avais défendu quelque chose. Je m'étais imposé comme un combattant courageux face à l'ennemi musulman, exactement comme un chevalier Templier. Je ne m'étais battu pour de vrai qu'une seule fois jusque-là, en pleine classe, en 1995. Mais rien de comparable… Cette soirée a été l'un des meilleurs moments de ma vie.

Mais que n'avais-je pas fait…

Les flics (prévenus par des voisins) m'ont dit que je n'aurais pas dû, que la provocation n'était pas une solution, que la violence ne résolvait rien. Ils m'ont traité comme un criminel. Ma mère m'a sermonné, mes amis m'ont regardé comme un type profondément malsain. Le psychologue qui m'a examiné avait l'air de se demander quelle pathologie il pourrait bien me mettre sur le dos, puisqu'il était entendu que ma réaction n'était pas *normale.* Tout le monde m'a fait la leçon. C'est pas bien.

C'est pas *humaniste.*

Les hommes se sont pris pour Dieu. Ils se sont fait croire qu'ils pouvaient décider de faire le bien et de rejeter le mal. Mais le bien et le mal

de qui ? Comme tout le monde, ils ne se soucient pas des autres. Enfile cette capote, petit nègre, et va baiser tes cousines. On oublie de te dire que même ainsi protégé tu risques d'attraper le Sida plus que n'importe quel européen qui viole des toxicos sans latex. Prends nos médicaments, mange notre riz, petit nègre. Croîs et multiplie. On oublie de te dire que dans quelques années, les milliers que vous auriez dû être seront des milliards. Et comme on aura fait banqueroute, vous mourrez. Et ce sera de notre faute. Et on pourra nous culpabiliser, encore. Et certains d'entre nous pourront avoir un peu de pouvoir en étant du côté des culpabilisants, du côté du bien. Et ça effraiera tous les autres, qui suivront le mouvement, parce qu'ils auront peur d'être du côté des méchants.

Ça n'a pas de fin.

La seule fin, ce sera la nôtre. Parce qu'on les fera venir. On dissoudra notre culpabilité avec notre génome, dans une partouze interraciale génocidaire.

Une fois le désordre introduit dans un système, il l'emporte toujours largement sur l'ordre.

Plus l'ordre est complexe, plus le détruire est aisé. Plus la destruction est irréversible.

Une société est constituée, définie, cohérente, homogène et dynamique. C'est un ordre.

L'ordre d'une société, c'est le peuple qui la constitue.

L'ordre d'un peuple, c'est la hiérarchie qui l'organise.

L'ordre, c'est une somme de discriminations.

Le métissage, c'est le désordre.

Le génome norvégien est l'aboutissement de millions d'années de sélection ordonnée. En cinq minutes de baise, on le brise. Nos norvégiennes qui se font prendre par l'envahisseur devraient y penser. C'est lancer le jeu de cartes en l'air. C'est mélanger les peintures. C'est brûler Shakespeare. Rétablir l'ordre prend un temps fou. C'est irréversible. On pourra se remettre du marxisme culturel. Mais pas du métissage.

Est-ce que la cohabitation entre les noirs et les blancs a amélioré le sort des noirs et des blancs ? Le métissage n'est pas une addition, c'est une dilution.

Eugénisme ?

Au nom de quoi peut-on le condamner ? Tout est sélection, tout est discrimination.

L'avortement, c'est quoi ? La lutte contre le viol, c'est quoi ? Le dépistage de la trisomie, c'est quoi ? Les allocations familiales dégressives, c'est quoi ? La contraception, c'est quoi ? Et la fidélité ? Et la ligature des trompes ? Et la vasectomie ? Et l'hystérectomie ? Et l'euthanasie ? Et la médecine ? PMA, GPA, FIV, choix sur catalogue. Bébés pour les homosexuels. Ceux qui choisissent leur femme et qui gardent leur fille seraient des eugénistes ? Et quand on nous explique dans les médias que le métissage est quelque chose de formidable, ça n'a rien à voir avec l'eugénisme ? Non, c'est culturel, bien sûr… Jamais entendu parler de métissage à propos de Français, de Suédois, de Hongrois ou d'Irlandais. Ils sont culturellement identiques ? Un eugénisme est bel et bien à l'œuvre, puisqu'on combat la sélection naturelle.

Hybris. Démesure. Excès. Un crime que nous avons commis. Que nous commettons. Et que nous n'allons cesser de commettre.

Je pense à notre effondrement démographique, à notre substitution ethnique, au génocide blanc qui est en cours. Pas d'exécutions, pas de camps, pas de chambres à gaz. Notre seule volonté de disparaître.

Nos enfants nous demanderont pourquoi nous avons laissé faire ça. Nous aurons alors honte de prononcer le mot « tolérance ». Que dirions-nous si nos ancêtres s'étaient applaudis de « tolérer » l'Allemagne nazie ?

J'exagère ? Aux États-Unis, en 1976, il y avait 90% de Blancs. Il y en avait 74% en 2008. Il y en aura 46% en 2050. En Europe, on comptait cinq cents millions de blancs en 1950, presque sept cents dans les années 2000. Il n'y en aura plus que trois cents en 2050, deux fois moins que d'envahisseurs extra-européens…

Comment ose-t-on me demander quelles sont mes motivations ?

J'aime les frontières, parce que j'aime les différences. Contrairement à nos amis marxistes, qui veulent imposer leur système de pensée au monde entier, et dissoudre les différences du monde entier dans notre pays. Finie la culture norvégienne. Fini le phénotype norvégien. Finie la civilisation occidentale. Le fait que le génome nordique s'éteigne à petit feu ne pose de problème de conscience à personne.

Pour les antiracistes, les blonds aux yeux bleus ont moins de valeur qu'un ours polaire. 85% des Norvégiens avaient le type nordique dans les années 1900. En 1950, ils étaient 75%. 45% en 2010. Ils seront moins de 10% en 2070. 50% des habitants des États-Unis étaient blonds aux yeux bleus, en 1900. Ils sont moins de 15% aujourd'hui.

Génocide. Crime contre l'humanité.

Le faire remarquer, c'est être Hitler. En définitive, les premières victimes d'Hitler, ce sont les blonds aux yeux bleus. Pas que d'Hitler. Brad Pitt, Paris Hilton, Taylor Swift, Gwyneth Paltrow, Scarlett Johansson… Combien de stars devant leur célébrité à leur type nordique prônent aujourd'hui le métissage ? Ça ne les empêche pas de se taper les plus beaux européens ou les plus belles européennes du monde. Leur caution pour baiser entre eux ? L'enfant du tiers monde. Pas de transmission : adoption. Et d'un noir ou d'un asiatique, bien entendu. Combien de fausses blondes ont adopté de vrais noirs ?

L'effondrement de la natalité européenne débute dans les années soixante, avec le triomphe idéologique du marxisme. De 2,8 à 1,5 enfant par femme ! Une race qui se hait cesse de se perpétuer. Pendant ce temps, les pondeuses des tropiques se déchaînent.

Les médias adorent ce genre de phrase. Durant mon procès je me suis beaucoup méfié de cette mode marxiste qui consiste à saisir une phrase particulièrement infamante dans l'histoire d'une vie, pour en faire l'épitaphe chargée de la résumer. Peu importe le contexte, cette phrase finira par remplacer votre nom et votre souvenir. Les gens ne lisent plus, ne se cultivent pas. Cette phrase reviendra, encore et encore, deviendra votre seule et éternelle définition, le fardeau de vos enfants.

Ci-gît, Anders Behring Breivik, pour qui « les pondeuses des tropiques se déchaînent ».

Mais ça ne durera pas. Les faits tueront cette mode. Parce qu'ils sont plus grands et qu'ils sont plus vrais. Au fond, si l'on voulait vraiment me comprendre, au-delà de mon humour vaseux et de mes petites provocations, on admettrait que je ne suis pas raciste : j'aime les races. Ma seule terreur est leur disparition.

Dans mon manifeste, j'ai écrit ça : « Un national-socialiste dit que la Norvège devrait être aux Norvégiens et que tous les immigrés devraient être mis dehors. Je suis plus libéral. Je peux accepter 2%. »

En réalité ça m'emmerde profondément. Il en faut ZÉRO. Là c'est bien. Là on a l'Ordre.

C'est raciste ? Qu'on me mette en prison pour vingt et un ans de plus. J'ai tué soixante-dix-sept personnes et je dois peser mes mots pour ne surtout pas passer pour un intolérant. La force de la propagande…

Sur Utøya, je n'ai pas spécifiquement visé les musulmans. Seulement sept sur soixante-dix-sept. Ils étaient là, je les ai tués, traitement égalitaire. Il ne fallait *surtout pas* qu'on me qualifie de raciste. C'est leur hiérarchie à eux. On peut manger des enfants, à la limite, mais de là à ne pas soutenir le multiculturalisme… Le racisme, c'est le crime moral suprême. Il vaut plusieurs vies, j'aimerais que les familles de mes victimes s'en rendent compte : ce n'est pas elles que défend la justice. Les cadavres de leurs enfants font augmenter le prix du racisme qui leur permet de contrôler les âmes. Spéculation morale. La bulle éclatera un jour. En attendant, la feuille de route est claire : dramatiser tout propos, piéger tout débat, rendre chaque phrase délictueuse, finir par faire de la réalité une donnée secondaire.

J'ai remis les choses à leur place.

Oublions nos réflexes de chien dressé. Combien d'entre nous, gavés de propagande, ont couru répandre la bonne parole de l'amour universel à ceux qui avaient encore l'air, par miracle, de n'en avoir rien à foutre ? Combien d'entre nous ont cru éveiller les consciences, faire leur bonne action, gagner leur place dans le temple des bienfaiteurs de l'humanité ?

Je l'ai cru, moi aussi, ça oui je l'ai cru. Le petit con que j'étais a tout gobé, a joué son rôle de kapo zélé, pour quelques bouffées de reconnaissance, pour jouir d'inspirer aux autres une certaine supériorité morale et une certaine terreur sociale…

Le pacte passé entre la Nature et l'Occident est comme le pacte passé entre le docteur Faust et Méphistophélès. Nous avons l'intelligence et ses avantages immenses, mais nous avons aussi sa dangerosité. Comme le nucléaire.

Le nucléaire est mortel, comme la culture et l'intelligence. Mais quel potentiel ! Si nous savons maîtriser le nucléaire, la culture et l'intelligence, si nous parvenons à ne jamais nous éloigner des *réalités objectives* (physiques et biologiques), nous ne pourrons qu'aller plus loin dans la compréhension et l'adaptation, et par conséquent à la rencontre de l'infinie beauté que la culture et l'intelligence ne peuvent devenir qu'en comprenant, imitant ou magnifiant la nature. Le sens de la vie n'est que celui-là. Je suis mort pour obéir à ses lois.

Je ne suis absolument pas extrémiste. Je veux sauver tout le monde.

Dans notre pays, dans l'Europe entière, les musulmans seront bientôt majoritaires. Oui. Et ça arrivera en moins de temps qu'il n'en faudra aux

rescapés d'Utøya pour recommencer leurs abjections festives. Même le plus malhonnête des démographes ne peut affirmer le contraire. Ce ne sera pas dans cent ans. Ce sera dans trente, vingt, dix ans, demain, aujourd'hui. La plus grande invasion jamais subie par l'Europe. Et volontairement. Cette invasion sera définitive si on la laisse se poursuivre. Le monde *ne sera plus comme avant*, le marxisme nous mènera tous sous le couteau des islamistes, ou dans une déchéance ethno-culturelle dont nous ne nous relèverons jamais.

Peut-être, peut-être qu'avant d'en arriver au massacre, on trouvera quelque solution alternative. Bien sûr qu'on peut les déporter. On l'a déjà fait. Un million de musulmans calmement chassés d'Espagne, par bateaux, pendant la Reconquista. La plupart des nationalistes n'y croient pas. C'est justement parce qu'ils n'y croient pas que ça n'arrivera pas. On arrive bien à les faire venir… Comme à Utøya, le ferry peut faire des aller-retour.

Nous déporterons aussi les traîtres. Comme ils se disent « citoyens du monde », comme ils considèrent que tout le monde est égal, ils n'auront aucun mal à construire leur utopie ailleurs.

Pour moi, le modèle, ce sont les décrets Benes. En deux ans, à la fin de la seconde guerre mondiale, le président de la Tchécoslovaquie a déchu de leur nationalité, exproprié et expulsé de son pays les membres des minorités allemandes et hongroises, en mettant les collabos et les traîtres dans le même wagon. Ça s'est passé proprement : plus de deux millions d'expulsions. C'est exactement ce qu'il faudra faire.

Le pire serait d'attendre qu'un miracle se produise, de s'assoupir, de laisser la télé nous anesthésier.

Il faut se saisir du pouvoir à nouveau, rétablir l'ordre. Oh ce n'est pas l'ordre que j'ai semé sur Utøya. Je suis le vaccin d'un monde devenu fou. Pour devenir le prophète de l'ordre, j'ai dû incarner la signature du chaos.

Mes cibles étaient destinées à se faire violer et égorger par des tarés de barbus. Dans tous les cas, ce sont des martyrs du multiculturalisme. Au moins elles ont été utiles à une bonne cause.

La destruction est toujours infiniment plus rapide que la construction. Déranger est toujours plus rapide que ranger. Salir que nettoyer. Mentir qu'établir la vérité. Détruire que créer. Da Vinci a mis un an à sculpter la Pietà, il a fallu une seconde à un fou pour lui briser le nez.

Le marxisme nous détruit VITE. Nous pouvons le détruire PLUS VITE ENCORE. À condition de frapper au bon endroit.

La première cible, ce n'est pas l'Islam.

Les musulmans doivent presque être déçus de gagner aussi facilement, sans gloire, parce qu'on leur accorde notre suicide. Il faut cibler les Blancs : seuls les Blancs sont capables de venir à bout des Blancs. Les musulmans ne sont que de faibles envahisseurs. Mon seul problème, c'est de ne pas pouvoir entamer une croisade tout seul. Je dois d'abord convaincre les miens d'arrêter de prendre les envahisseurs pour nos amis.

« Ils ont des yeux mais ne voient pas. » C'est écrit dans le Coran. La justesse de ce proverbe explique que tant de musulmans ne le connaissent pas. Ils ne sont pas les seuls, hélas.

Nos premiers ennemis, ce sont les marxistes. Ceux qui empêchent les nôtres de comprendre, de se battre. De survivre.

C'est Utøya.

C'est la cible.

Il faut les RÉVEILLER.

La réalité dans laquelle ils tentent d'enfermer le monde n'est pas la réalité.

La réalité, ce n'est pas l'île d'Utøya.

Sur Utøya, des petits-bourgeois s'applaudissent en affirmant que si le reste du monde n'est pas aussi parfait, c'est justement parce qu'il a été privé des joies sans fin d'Utøya.

Pacifistes, collabos. Traîtres. À quoi ça sert d'aller crever contre le brun ou le rouge, si c'est pour s'offrir au marron ? Mort pour la Norvège ? Mais pour quoi ? Pour quelle Norvège ? Pour qui sont morts tous nos ancêtres, qui nous ont transmis le feu, l'art, la culture, la vie, qui se sont éreintés à bâtir et défendre nos belles nations ? À Utøya, on idolâtre des zombies enragés et on pisse sur des milliards de cadavres. *Des milliards.* Ce ne sont pas des enfants qui s'amusent, qui découvrent la vie, qui veulent jouer un rôle citoyen, ou des conneries de ce genre. Ce sont des ennemis. Des collabos. Des ordures. Douze balles chacun.

Comme personne ne se dévoue, c'est moi qui ai présenté l'addition.

Je hais ce monde. Une colère, une rage permanente.

Il faut lui faire la guerre.

Heureusement qu'elle est là, la haine. Elle est un peu comme la flamme que se transmettaient si précieusement les premiers hommes. En ce qui me

concerne, je me suis accroché à la haine. Je l'alimentais soigneusement. Je m'intéressais aux marxistes, je les lisais, je les observais, à m'en faire dégueuler.

Je suis fasciné par leur abjection.

Cou cassé, cernes de toxico, paupières coulantes, yeux de veau marin, joues de basset, peau poudrée et éruptive, gueules béantes, dents pourries… Regards endormis, houppettes bigarrées, frusques rapiécées…

Cette inélégance se travaille durant des heures, tous les matins. Ils sortent maquillés et bariolés, en rangs serrés. Trop maigres ou trop gros, ils se tiennent, par la main, par la taille, par l'épaule, ils se supportent et se soutiennent, s'interpellent, rient, se téléphonent, crient. Déguenillés dégoulinants de supériorité morale.

Et ça se retrouve à Utøya. Ça rigole, ça drague, ça piaille. Cris éraillés caractéristiques. Fumeurs de Marie-Jeanne, buveurs de Corona qui fêtent leur premier duvet de moustache. Il y a des types trop relax, trop *open,* trop *délire,* un nombre prodigieux de bombes sexuelles, quelques traîne-savates sûrement là juste pour fantasmer dessus. Des inutiles à perte de vue. Utøya, c'est un cas d'endémisme insulaire. Une faune qui n'existe nulle part ailleurs, *exactement* tout ce que je déteste. Bien au-delà du message politique, du choix de cibles idéologiquement pertinentes, il y a ma haine de cette jeunesse pourrie qui fermente ici.

Chacun se fait voir comme il peut. Hip hop, guitare, tam-tam, jongleries, performances, ateliers, art de rue… Coiffure décoiffée, style démodé à la mode. Fringues criardes et pendantes, look relâché tendance, allure débraillée sympa. Casquettes, petits chapeaux, grosses lunettes, froc aux genoux. Faut avoir l'air de se réveiller. Surtout pas viril, sensible. Surtout pas d'air sérieux sur les photos, déconne totale. Graffitis, tatouages, piercings. Capotes, pilules, drogue. On cuit les saucisses torse-nu. On mange équitable. On est engagé, concerné. Citoyen. On a des toilettes sèches. On picole du cocktail à 1°, on discute après le couvre-feu, on s'essaie à la cigarette améliorée. On est des dingues. Antiracisme, keffiehs, tresses africaines, Guevara attitude. Musique militante, grosse ambiance dans la bergerie. Concerts punks, chansons pacifistes de ménopausées ringardes. Ça se trémousse sur la piste. Allumeuses, puceaux timides, pédés… Gonzesses dépenaillées, cuitées, gros culs, textile au ras des évasures, sous-vêtements visibles, ou visiblement absents… Gras du bide pourpres de honte et de désir. Tas de chairs informes, infirmes, infâmes,

sanglés d'oripeaux grotesques. Créatures surmaquillées, femelles obligées d'être libérées, par qui voudra, par qui pourra. Ils se remplissent et ils se vident, de merde et de sperme, de bouffe et de propagande. Veillées, débats, feux de camp, bains de minuit, baise propre entre deux « ateliers » endoctrinement, sous surveillance médicale… *Peace and love, free Gaza.* Hideur physique, vacuité mentale. Zombies, obèses, tarés, transsexuels, drama queen, antifa et cætera. Brassage de langues, gogues collectifs, rouleaux de PQ multi-usage. Foutre, vomi, stupre. Drapeaux jamaïcains et palestiniens, fais tourner cousin.

Discussion émotion, psychologie, sophrologie, bourrage de crâne. Confession, échange, manipulation. Suraffection. On se juge pas ici. On s'aime. On est travaillistes. C'est un camp, comme ceux de Mao, sauf qu'ici les jeunes s'y croient de leur plein gré, parce que leur petit crâne de piaf l'a décidé en toute indépendance. Et on entretient leur illusion de s'y amuser, de participer, de choisir et d'exister. On a agité la carotte devant ces yeux d'ânes, dans lesquels s'est allumée cette lueur envieuse : aujourd'hui ils sont perdants, ils sont petits, ils sont poussière. Notre société ne leur offrira aucun moyen d'exister par leur réussite, car ils n'ont aucun moyen de réussir. En revanche, s'ils se fondent corps et âme dans cette morale marxiste, s'ils deviennent une molécule d'Utøya, un atome du travaillisme, une particule élémentaire du marxisme, ils existeront. Ils seront ceux qu'il faut être, en société. Et même, ils seront au-dessus de la société, dès le commencement. En haut, au sommet, sur leur île. Ils seront les meilleurs. Les plus populaires, les plus courageux, l'élite. Le marxisme a compris. Il a appris. Il est infiniment plus dangereux que le communisme et le socialisme. Utøya, c'est un stalinisme diabolique, qui a l'air d'une récréation, qui convainc ses sectateurs qu'ils ont un libre-arbitre, un statut de rebelle, une existence et du pouvoir. Depuis les années cinquante que ça dure, qu'ils se retrouvent là, se félicitent et s'admirent d'être si « contre-pouvoir ». Dans ces parodies d'assemblées, ils dissertent indéfiniment sur leur médiocrité, sur leur absolue naïveté qu'ils réinventent chaque année. Ils se rassemblent pour dégorger leur inanité, pour tenter de coordonner leurs cervelles putrides, pour se sentir troupeau.

Ces mimes outragent l'intelligence de nos ancêtres. Notre époque leur fait croire qu'ils sont formidables. Ils sont dégradants. De quelle personnalité peuvent se prévaloir ceux dont l'existence est vouée à imiter les autres ?

Cette taylorisation de la bêtise encourage chacun à exposer ses déjections mentales, à les faire triturer et applaudir par le groupe. Comme ces connasses qui paient cent euros de psy par semaine pour y retourner leur névrose dans tous les sens. Nos travaillistes assemblent ça entre eux, à la manière des bousiers, en font un énorme Golem, forcent les médias à en parler, les gens à l'admirer… le tout n'étant jamais qu'un gros tas de merde.

Sans sa guitare, son troupeau et sa dégaine de pouilleux, le petit marxiste n'existe déjà plus. Ça tient à peu de choses. L'île, c'est son petit territoire, cerclé d'une frontière de flotte, comme un château cerné de douves. C'est organisé, délimité. Y'a un vigile à terre, deux autres sur l'île. Faut montrer patte blanche, être membre de la chose… Où est leur légendaire ouverture d'esprit ? Pourquoi il n'y a pas de gitans accueillis sur cette île ? D'islamistes ? De vrais pauvres ? Pourquoi sur une île, d'abord ?

Non, nos petits travaillistes aussi veulent de *l'ordre.* Ils veulent mettre une frontière entre eux et la réalité, pour mieux imaginer le monde tel qu'il ne sera jamais, pour faire *leur* fête, pour mettre en commun *leur* bêtise. Ils militent pour la drogue propre, le sexe sûr, l'art primitif, l'homéopathie pour les tueurs en série, le retour aux plantes pour soigner les cancers. Ils croient en l'horoscope, en la voyance, aux colliers en sels minéraux… Et un beau jour, comme de juste, ils votent travailliste, et c'est bien leur seule logique. Ça bouffe bio et ça se gave de drogues synthétiques, ça affirme que le physique n'est que l'enveloppe mais ça passe trois heures par jour devant le miroir, ça raffole de diversité et de tolérance mais ça devient fou de haine face à une pensée différente.

Toutes leurs contradictions, les cruelles morsures de la réalité, ça les rend malades. Tous neurasthéniques, dévorés vifs par des maladies nerveuses, ravagés de désordres mentaux, dépressifs, anxieux, agités, irritables… Ils ont besoin de quantité de drogues : la bouffe, la communication, la télé, la distraction, la fête, les soirées, la musique, le groupe… Ils ont besoin de causes, d'engagements et d'associations pour courir après leur embryon d'existence. Utøya, c'est une salle de shoot géante. Ils ne peuvent pas méditer, rester seuls, au calme. Comme tous les gosses hyperactifs ils ont un constant besoin de parasiter leur cerveau malade. Là-bas ils ont tout sur place. Ça les occupe, ça les empêche de se regarder en face, d'être seuls avec eux-mêmes, de mesurer enfin toute la tristesse de leur état, de laisser la réalité les rattraper un soir de solitude. Et

souvent, comme dans leurs délires politiques, ils doivent augmenter les doses. La folie les guette tous.

Troupeau sans mémoire et sans avenir, à qui tout ce qu'il importe est de jouir. Suis-je le seul à ne plus supporter de voir tous ces abrutis chanter contre le cancer, danser contre le Sida, manger contre la faim, jouer au bowling pour la paix, lâcher des ballons contre les prises d'otage, hurler que l'amour doit être universel, alors que rien n'est plus violemment exclusif ? Suis-je le seul à avoir l'impression de vivre dans un roman de Thomas More ? Un roman dans lequel des utopistes égalitaires et pacifistes s'adonnent à leurs loisirs, sur une île en forme de croissant. Un roman où les barrières naturelles entourant l'île sont censées protéger ses occupants des influences extérieures. Utøya, Utopia, même combat.

Utøya n'est pas la réalité et ne le sera jamais. Si nous transformons notre monde en Utøya, nous serons engloutis par la réalité. Utøya, c'est l'énigme des archéologues ultérieurs. Utøya, c'est l'Atlantide.

Les travaillistes y haïssent la Norvège comme ils haïssent leur mère. Ils acceptent de la voir humiliée et violée par des moins que rien à qui tout est dû. Ils aiment ça. Ils ont ces yeux perdus, ce regard de vice et de haine des gens qui renient leur mère. Qui veulent se venger de leur minable existence en s'en prenant à celle qui les a pondus.

C'est terrible à dire, mais nous devons apprendre à nous *démarquer* de la race blanche. Les Blancs ont de l'avance sur tout, y compris leur suicide. La race blanche, aujourd'hui, est vénéneuse. Elle s'en veut énormément. Moi non. Je refuse de participer à ça. Je me sens radicalement non coupable. J'emmerde les repentants. Je fais sécession.

Utøya, c'est toujours la même histoire. Un bac à sable pour jeunes radicaux, qui débordent leurs aînés d'effronterie et de naïveté à celui qui ira le plus loin dans la haine de son pays… On lui réserve une bonne place au sein du parti. Mentalité d'enfants, ravages d'adultes. Ils ne méritent aucune indulgence. Le mécanisme primordial du passage à l'acte, c'est leur bêtise. C'est ça qui excite le reptile. Voir ces ingrats tuer leur mère, s'en féliciter, ripailler. Les voir s'offrir à l'ennemi, transis d'émotion parce que ce sont de braves bêtes, parce qu'ils vont au-devant de cet enrichissement culturel qu'on leur a promis, qui les fait tant fantasmer.

Utøya, cible sublime, si évidente, tellement parfaite…

J'étais pourtant loin de l'envisager, quand tout a commencé.

Le public ne connaît que l'aboutissement de mon opération, le 22 juillet 2011.

De ce jour qui a duré neuf ans il faut que je fasse l'historique.

PARA BELLUM

10

Que celui qui n'a point d'épée vende son vêtement
pour acheter une épée

LUC 22:36

Dès la fin de la guerre du Kosovo, je noue des liens avec d'autres nationalistes européens, dans le but de fonder le corps des chevaliers Templiers d'Europe. Après de longues tractations virtuelles, on m'assigne une mission initiatique au Libéria. J'y pars le 16 avril 2002, officiellement pour acheter des diamants de sang, que je dois revendre à Londres. Le 30 avril, mission accomplie. Je prends l'avion pour l'Angleterre.

La résurrection officielle de l'Ordre du Temple a lieu à Londres, le 1er mai 2002. Une réunion de guerriers, la future élite de la Reconquête. J'en suis. Lors de cette cérémonie restreinte, sous le nom de code Sigurd, héros de la mythologie scandinave et premier croisé de Norvège, je suis devenu à vingt-trois ans le huitième chevalier Templier du nouvel ordre européen. Le plus jeune ! Il s'agit d'un mouvement révolutionnaire nationaliste, actif, inspiré des croisés, capable de concurrencer puis d'éclipser les mouvements néo-nazis et nationaux-marxistes.

Malgré l'initiation, quelques renseignements pris ça et là sur des techniques terroristes, je crois encore en la politique. Mais le Parti du Progrès était déjà à la merci des médias. La dédiabolisation était le seul objectif de nos leaders. Une perte de temps énorme, qui conduit à quantité de concessions idéologiques, et finalement à vendre notre âme. Au lieu de s'occuper par exemple de la natalité norvégienne (1,4 enfant par femme) ou de lutter contre l'islamisation, ce parti nous a donné de faux espoirs. Il a trahi notre idéal pour la carrière de ses dirigeants. Très vite, je comprends que la parole ne sert à rien, tant qu'on ne force pas les gens à nous écouter. Ils ont pris l'habitude de tout entendre et de tout assimiler, sans jamais réfléchir. Ils sont comme des enfants. Il faut fixer leur attention.

Les marxistes n'existent pas, n'ont aucune valeur ajoutée, tiennent tous exactement le même discours, qui se limite à quelques slogans, à quelques indignations. Ils ne voient ni leurs incohérences, ni l'abattoir vers lequel ils nous conduisent. Je me souviens avoir passé une nuit à exposer mes arguments à un interlocuteur qui m'approuvait et qui semblait réellement touché, pour que je m'aperçoive le lendemain qu'il n'avait rien retenu de la leçon. Rejet total. Comme si il avait fait un mauvais rêve, comme si nous n'avions jamais parlé. Ces gens réassignent *leur* irréalité tous les matins.

C'est frappant. On ne peut rien y faire. Parce qu'ils croient. Ils ont la foi. Les éléments rationnels n'ont aucune importance. Pour eux la réalité

objective est à négliger, ou à combattre.

Il faut agir, c'est la seule issue. On perd du temps à dialoguer. « La diplomatie sans les armes, c'est la musique sans les instruments », disait Bismarck. Mon monde à moi est sombre, sans horizon, sans autre issue que l'Apocalypse. Eux préfèrent rester sur l'Île Fantastique. Aller à Utøya, c'était provoquer un choc de civilisations, le combat du Jour et de la Nuit, du futur et du passé.

Mais à l'époque, j'étais encore très loin de l'imaginer.

À Londres, tout ce que j'ai proposé aux chevaliers Templiers était de rédiger un manifeste, une profession de foi doctrinaire censée réveiller la Norvège et l'Europe. Cette « déclaration d'indépendance européenne » annonçant la Reconquête devait devenir la Bible de tous les nationalistes, après un important travail de recherche, de collecte de données, de mise en forme, sur la base de cinquante pages de notes prises lors de notre rencontre fondatrice de mai 2002. Tout est parti de là. Londres… La ville dans laquelle nous nous sommes installés avec mes parents quand j'avais six mois. Celle que nous avons quittée quand ils ont divorcé.

Mon unique mission est donc de rédiger et de diffuser le manifeste. Sauf que je ne suis pas connu, que je ne suis pas un brillant écrivain, et que personne n'acceptera de me publier ou de me faire de la publicité. Je devais tout faire moi-même. Pour une diffusion efficace, j'avais besoin d'argent et/ou de la publicité. Une opération terroriste me paraissait trop radicale, je me suis concentré sur l'argent. D'après mes calculs, il me fallait trois millions d'euros, pour fonder une organisation paneuropéenne apte à éditer massivement, diffuser et promouvoir une version légale du texte. Tous les Européens devaient en entendre parler.

Mes capacités économiques ont scellé mon avenir…

L'argent n'est pas toujours facile à se procurer… En 1996, j'investis quinze mille euros d'économies dans une entreprise de services informatiques, mais le marché s'effondre en un mois. Je perds tout. Amère expérience. En 1997, je quitte l'école sans diplôme, pour travailler, au grand dam de ma mère. Je fonde un an plus tard mes premières – et éphémères – entreprises de services et de communication. Elles sont dissoutes rapidement. Dans le même temps, je parviens à échapper au service militaire, au prétexte que je dois soigner ma mère.

Je quitte la maison à vingt et un ans, en 2000, et fonde mes entreprises les plus lucratives, trois sociétés spécialisées dans la vente de faux

diplômes. Un marché porteur. Je ne paye évidemment pas d'impôts sur ces revenus. En 2003 et 2004, j'ai sept employés sous ma coupe, en Norvège, en Russie, en Indonésie, en Roumanie et aux États-Unis. Pour accélérer le processus de blanchiment d'argent, je crée une société dans un paradis fiscal des Caraïbes. L'argent des faux diplômes est déposé là-bas et transféré vers mes sociétés norvégiennes, sous forme de paiement de services. Je parviens à gagner de la sorte plusieurs millions de couronnes, environ cinq cent mille euros, entre 2001 et 2006.

Gagner de l'argent était alors mon seul objectif. Je suis un enfant d'Internet. Je peux tout faire, car je peux tout savoir. Jusqu'à vingt et un ans, j'étais un ignorant. Je me suis métamorphosé en travaillant. Seul, j'ai étudié en quelques mois l'équivalent de neuf années universitaires. Je pouvais tout réussir.

Cinq cent mille euros, c'est bien, mais pas assez. D'après mon étude de marché relative à la diffusion massive du compendium, il me manque encore deux millions et demi d'euros. J'abandonne mes entreprises (trop long, trop prenant) et opte pour la spéculation. J'investis beaucoup, la moitié de mes gains. Je me garde l'autre moitié au chaud. En cas de perte des sommes engagées, il me restera suffisamment d'argent pour mener à bien une opération terroriste, dont j'estimais le coût minimal à deux cent mille euros. La bourse, c'est comme un casino avec des sommes énormes… Je ne suis pas bon à ce petit jeu. Je perds rapidement mes deux cent cinquante mille euros de mise. Il est alors clair que mes finances ne me suffiront pas pour distribuer efficacement le manifeste. Il fallait le coup de com'.

L'attentat suicide, par exemple.

En 2005, j'effectue plusieurs voyages, en Pologne, en Chine, en Hongrie. Puis en Biélorussie, pour suivre des entraînements paramilitaires. En parallèle, j'ai vécu une histoire de cœur avec une biélorusse, qui s'est mal terminée. J'avais rencontré Nadya sur un site spécialisé. Une jolie blonde de vingt et un ans, pianiste. Je l'avais bombardée de déclarations. Pas habituée aux hommes charmants et raffinés, elle a cédé assez vite à mes avances. Le mythe du nordique n'y est sans doute pas totalement étranger. Elle m'aimait, je l'aimais, j'étais fier de la présenter à mes amis comme une relation sérieuse. Mais comme la plupart des filles modernes, elle ne semblait pas disposée à devenir la femme d'un chevalier, attentive et

obéissante. Elle me trouvait trop sexiste et dirigiste. Après une romance de cinq mois, elle m'a quitté. Il m'a fallu du temps pour m'en remettre. Si nous nous étions mariés, peut-être que la face du monde en eût été changée…

En 2006, je me dis qu'il est temps de passer aux actes. Je quitte le Parti du Progrès, dégoûté par le blabla parlementaire, fait d'un éternel consensus entre matrones inutiles et vieillards liquéfiés.

À partir de là, je vais devoir gérer mon matelas d'argent tout en prenant le temps d'écrire mon compendium. Pour ce faire, un retrait de la vie sociale est impératif. Je décide de quitter mon appartement, qui me coûtait mille deux cent cinquante euros de loyer par mois, pour revenir chez ma mère, prétextant mon besoin d'économiser pour écrire un livre. Dès lors, je ne dépensais plus que quatre cent cinquante euros par mois en frais courants. Sans compter les achats relatifs à l'opération, bien entendu.

Les finances ne sont pas un détail. Une opération terroriste crédible coûte facilement de dix à deux cent mille euros. En Europe de l'ouest, il faut un an de dur travail pour économiser trente à cinquante mille euros. En négociant serré, on peut obtenir des crédits de vingt à cent mille euros. Ça correspond à une opération terroriste de base. Tout dépend ensuite du plan d'action, il faut être imaginatif. Les opérations du 11 septembre ont coûté cinq cent mille dollars pour douze terroristes. Quant à moi j'estime que la création du livre m'a coûté cent mille euros, que l'opération m'en coûtera cent quarante mille. Je vais décevoir beaucoup de guerriers du clavier, mais la première des choses à faire, c'est travailler. Et pas qu'un peu. Les couvertures, le logement, le matériel, les imprévus, le laboratoire, le quotidien, les véhicules, les armes, les produits, tout ça pèse très, très lourd. J'ai dû emprunter, tromper les banques, négocier l'étalement de mes créances. Si on calcule mal son élan, on est obligé d'agir au bout de quelques mois, à la limite de la précipitation.

En attendant, je retourne chez ma mère en septembre 2006. Je stocke quarante mille euros de liquidités dans une cachette aménagée dans le plancher de ma chambre. Il faut savoir anticiper les coups durs.

Très vite, je trouve la couverture idéale pour justifier mon isolement. Prendre du temps pour me consacrer aux jeux vidéos. C'était un vieux rêve, je décide de le réaliser. World of Warcraft (WoW), c'est aussi simple qu'addictif. Un jeu de rôle en ligne, de type fantasy, dans lequel les joueurs peuvent collaborer pour accomplir un objectif commun. Il s'agit de missions très variées. On y gagne de l'expérience et notre personnage

évolue. C'est addictif. Je peux y passer jusqu'à seize heures par jour, parfois six jours sur sept. Les joueurs se connaissent, jouent en temps réel, communiquent par casque audio. On peut parfois passer plusieurs semaines pour mener à bien certaines missions. Entre deux parties, je deviens franc-maçon.

De 2006 à 2009, malgré de larges pauses, j'ai beaucoup joué. Ça m'a fait énormément de bien, de me couper du monde du travail, de réapprendre quels étaient les objectifs de nos ancêtres, même virtuellement. Ma sœur n'a jamais compris ça. C'est une femme…

Ces années-là, je consacre de plus en plus de temps à l'écriture de mon ouvrage. Je l'alimente d'extraits de textes qui me plaisent, solidement argumentés, qui définissent au mieux notre situation.

Je ne réponds plus au téléphone. Le fait que je loge chez ma mère est un peu gênant vis-à-vis de mes connaissances, ça fait vieux garçon, mais ça n'a pas d'importance : je suis un chevalier Templier.

Quand mes amis me demandent des nouvelles, je leur présente mon immersion temporaire dans l'univers des jeux en ligne comme une expérience captivante, la réalisation d'une sorte de rêve que j'avais depuis l'enfance. À ceux qui insistent pour m'en détourner, je demande un peu plus fermement de respecter ma décision. Quand j'ai un voyage à faire, je prétexte une rencontre avec une fille de ma guilde. Parfois faux, parfois vrai, en tout cas plus personne ne me pose de questions.

Ces moments de solitude me permettent de faire le point et de penser à ma future opération. Elle n'est plus une option. Je ne vois à ma vie pas d'autre issue.

2009 est l'année d'activation de ma cellule. Je crée l'adresse year2083@gmail.com. Cette adresse mail, dont je me servirai énormément par la suite, marque le début de la phase de préparation. Plus le temps passe, plus je m'efforce d'avoir l'air politiquement correct. Sur les forums aussi, je me suis calmé. Aucun mail compromettant, aucune conversation téléphonique suspecte. Je fais très attention sur les réseaux sociaux. Je coupe mon portable lors de tous mes déplacements. Il ne faut jamais utiliser sa carte bleue, être vigilant sur les autoroutes, éviter les caméras, etc. Il faut tout faire soi-même et ne se fier à personne.

À partir de là, mon manifeste prend la forme d'un carnet de bord, la propagande pure s'effaçant au profit d'un véritable manuel du petit terroriste, alimenté quasiment au quotidien. Cette même année, j'ai

participé à la création de la Norwegian Defence League sur le modèle de l'English Defence League. J'en ai été exclu en mars 2011 par les responsables, car ils me considéraient comme trop extrême. L'histoire de ma vie…

En août 2009, je contacte les médias NRK et TV2 pour leur demander de couvrir les émeutes musulmanes à Göteborg. Ils me répondent que ce n'est pas d'actualité. Irresponsables connards.

À l'automne 2009, je suis à Budapest pour fêter cinq jours durant l'anniversaire de mon meilleur ami Peter, dont les parents sont hongrois. J'aime beaucoup cette ville, on y trouve d'excellents clubs, leur musique électro est une des meilleures du monde. Et les Hongroises…

De retour en Norvège, j'entre dans une phase de préparation plus active, en créant mes deux couvertures. Une ferme, que je baptise la *Breivik Geofarm,* officiellement pour cultiver la betterave, et une société minière. Tout est fictif : je me contente d'éditer des cartes de visite crédibles. Je passe deux semaines à copier un prospectus d'exploitation minière, en le remaniant à ma sauce. Mon expérience dans l'édition de faux documents m'aide beaucoup. Je n'ai pas choisi mes couvertures par hasard : de telles sociétés pourront me donner accès à des produits potentiellement explosifs, comme le nitrate d'ammonium, sous forme d'engrais. Un grand classique du terrorisme.

N'ayant pas encore d'objectif arrêté dans le temps, je collecte surtout des informations, en attendant d'acquérir du matériel. En novembre 2009, je tente de développer le site Document.no, un blog conservateur. Je veux en faire un journal papier, et le lier au Parti du Progrès. Comme le patron de ce site est un gars bizarre, ça échoue. Les nationalistes parlent beaucoup, agissent peu… Dès qu'on leur propose de faire un pas vers la lumière, ça indispose leur petit orgueil.

En fin d'année 2009, je débute une vaste collecte de mails, pour diffuser mon manifeste quand il sera terminé. Pour ce faire, je contacte des nationalistes, sur Facebook, un à un. Terriblement chiant. Hélas c'est le seul moyen de quérir des lecteurs à peu près concernés.

Je réfléchis au meilleur moyen de frapper la Norvège marxiste. Du fait de mon entraînement en Biélorussie et de mes aptitudes à manier les armes, j'envisage une action à main armée. Puis je me dis que pour frapper

l'opinion et avoir une chance d'éliminer des individus hauts placés, il n'y a rien de plus efficace que les bombes.

Il me fallait définir un objectif principal, des cibles auxiliaires, des plans de secours… J'ai d'abord pensé à un meeting du parti travailliste. Mais ils sont toujours gardés. Attaquer un bâtiment officiel est encore plus compliqué. Je devais me trouver des cibles moins prévisibles, moins protégées. Me donnant une chance de pouvoir ensuite mener une attaque à main armée, sans avoir aussitôt des policiers sur le dos. Je pensais pouvoir piéger quatre voitures et frapper plusieurs cibles au cœur d'Oslo, pour créer le chaos. Suite à quoi, vêtu d'un uniforme de policier, je profiterais de l'effet de surprise pour me servir de mes armes contre d'autres cibles. Après étude au cas par cas, il m'est apparu possible de poser mes bombes devant les ministères, un centre commercial, le siège du parti travailliste et le palais royal. Les bombes pouvaient faire l'essentiel du boulot. Le « plan bonus », en cas de survie de ma personne, serait de mener une véritable guerre de rue, abattre le maximum de cibles avant que le groupe d'intervention Delta ne me neutralise. Lors d'une attaque à main armée, j'aurais pu viser la maison du Blitz, un mouvement ultramarxiste antinationaliste, les locaux du journal Dagsavisen et le siège du parti socialiste. Les médias NRK2 et TV2 auraient fait de bons objectifs, symboliques et réalistes, eux aussi.

Selon mes estimations, douze meurtres suffiraient pour faire du bruit en Norvège. Plus de cinquante me permettraient de toucher l'Europe entière. Je me suis dressé un tableau des traîtres à abattre. Le ministre Jonas Gahr Støre, ministre des affaires étrangères, était le numéro un sur ma liste. Je le considérais comme idéologiquement plus dangereux que le premier ministre Jens Stoltenberg.

J'ai envisagé de m'en prendre au congrès annuel des journalistes. En Norvège se tient chaque année la conférence SKUP (l'organisation pour une presse critique d'investigation). Elle rassemble environ cinq cents propagandistes stipendiés, des cibles de choix sorties de la Volda, université « prestigieuse », fabrique de bobardiers marxistes. En général, la sécurité y est quasi inexistante. Le problème, c'est que cette conférence se tient à Larvik. C'est loin d'Oslo, trop loin. Rien ne serait plus stupide que d'être intercepté durant le trajet…

L'île d'Utøya, symbole de l'endoctrinement de cette jeunesse ignorante qui m'agace tant, était alors un objectif secondaire, retenu pour la

configuration des lieux, parmi une trentaine d'autres possibilités. Elle me paraissait elle aussi un peu trop éloignée d'Oslo. Mes plans allaient évoluer.

Janvier 2010. Après les fêtes passées entre amis, je constate les dégâts : sept kilos de trop.

Je débute alors un programme de préparation physique. Ni la collecte de mails ni la phase d'écriture ne sont terminées, et ça m'inquiète : il me reste moins de soixante-dix mille euros en banque, sans même avoir entamé la phase d'acquisition du matériel.

Je ne peux m'empêcher de parler de mon livre à mes meilleurs amis, en ménageant le suspense à propos du contenu. Pour une amie, je suis un « idéaliste qui va au bout de ses rêves ». En fait de rêveur, je crois plutôt que je me sacrifie. Je veux me convaincre que j'agis parce que je sais que personne d'autre ne le fera. Je veux me convaincre que je préférerais fonder une famille, réussir ma carrière. Nous sommes sur un bateau en flammes. La plupart des passagers préfèrent ignorer le feu et se cuire des nouilles. Ça ne me fait pas plaisir d'affronter le sinistre, mais je crois que je n'ai pas le choix. Les membres d'équipage sont affectés par un virus pyromane qui les pousse à m'empêcher d'éteindre l'incendie. Je ne peux pas les laisser faire, et je réussirai. Tous les passagers me détesteront, ma récompense sera d'avoir raison, seul.

Tout en mûrissant intensément mon plan et en peaufinant mon manifeste, je n'oublie pas de me détendre. Je mange du chocolat, je joue à WoW, je pirate des films. *Nobody's perfect.*

En février 2010, je joue à Modern Warfare, excellent simulateur militaire. Je m'énerve tout seul en constatant à quel point, sur Internet, les nationalistes peuvent être idiots et contre-productifs. J'espère que mon manifeste amorcera une grande évolution de notre mouvement.

En mars, je suis parvenu à rassembler huit mille adresses mails en tout. Ce sera suffisant pour une diffusion virale et incontrôlable du manifeste. L'effet de curiosité énorme généré par l'attentat va conduire des centaines de milliers de gens à me lire. Les flics ne pourront rien y faire.

Mon compte en banque fondant à vue d'œil, je décide de vendre mon complet Versace-Rosenthal pour deux mille euros. Je pourrais brader ma Breitling sept mille euros, mais je suis un sentimental… J'envisage de vendre mon imprimante d'entreprise et ma collection de vin. Je compte bien boire un verre du meilleur d'entre eux, avant l'opération. J'ai conservé trois

Château Kirwan de l'année de ma naissance, réservés aux grandes occasions.

Il est temps de passer aux choses sérieuses. Dans mon manifeste, je consacre de nombreuses pages aux armures pare-balles, permettant de tenir tête à des policiers ou des militaires. Un chevalier Templier se doit d'y être particulièrement attentif. J'ai commandé un casque d'acier (plus de quatre kilos) sur un site israélien, conçu pour résister à du 7,62. Très lourd, mais les casques modernes plus légers sont introuvables sur le marché noir. Quant à l'armure, elle est complète, avec pare-balles, jambières, veste de combat, chaussures, insignes et équipements divers. Mes fournisseurs : Ebay et le marché noir, en Europe de l'est. J'ai des exigences, je voulais un équipement comparable à celui des soldats de Tsahal. J'en ai payé le prix : plusieurs milliers d'euros au total, pour soixante kilos de matériel.

N'ayant jamais été condamné pour des faits graves, je ne suis pas fiché. Je pense donc que ces achats sont sans risque. En cas de problème, je justifierai cette commande par ma volonté de m'adonner au paintball, de manière réaliste.

Je fête la réception de l'armure en juillet 2010. Ma première commande sérieuse ! Ne pouvant en aucun cas conserver un tel matériel chez ma mère, j'ai fourré le tout dans une mallette étanche Pélican, puis j'ai utilisé Google Earth pour localiser un endroit désolé au fond des forêts de Norvège, près de la Suède, à plusieurs heures de chez moi. Je me suis donné du mal pour creuser un trou convenable, ça m'a pris du temps. Cinq heures sur place, j'étais en nage, harcelé par les moustiques. Pour ne rien arranger, j'ai horreur des araignées, les bois en étaient infestés.

J'avais des ampoules énormes, j'étais épuisé et déshydraté. Je peux vous dire que j'ai apprécié comme jamais mon hot-dog coca à la station service, sur la route du retour.

J'ai sous-estimé cette étape, mais j'ai retenu la leçon…

J'étais assez impatient d'étrenner mon armure sur le terrain. Je pense qu'elle me rendra tout à fait crédible.

Je n'ai pas véritablement douté de cet homme, jusqu'aux premiers coups de feu.

Je m'appelle Even Andre, j'ai trente-deux ans, je travaille pour l'Entraide norvégienne. Nous étions une demi-douzaine de permanents,

installés sur l'île, pour soigner les petits bobos. Utøya, pour nous, c'est comme les vacances.

Le 22 juillet à 17 heures, le ferry restait amarré à l'île, à cause de ce qui se passait à Oslo. J'étais coincé sur la rive continentale. J'ai vu ce flic arriver. Il a demandé qu'on fasse venir le bateau. Quand le ferry a accosté, j'ai demandé à Monica si je pouvais faire la traversée avec eux. Elle a demandé au policier, il a accepté.

Durant la traversée, ils ont discuté tous les deux.

En regardant son pistolet, j'ai remarqué qu'il avait un chargeur très long, dépassant largement de la crosse. Je connais un peu les armes, ça m'a paru inhabituel. J'ai vu qu'il portait beaucoup d'autres chargeurs sur sa veste.

En débarquant à Utøya, le policier a demandé de l'aide pour transporter sa lourde caisse noire derrière le bâtiment d'accueil. Étant moi-même affublé d'un sac très lourd, j'ai dit à Monica qu'on se verrait plus tard et me suis dirigé vers les bâtiments. En haut de l'escalier, j'ai croisé Trond, le responsable des gardes. Il avait l'air préoccupé. Il m'a simplement dit qu'il était étrange que ce policier soit là.

Je suis parti vers le camp, hors de vue du quai. Quand j'ai entendu les tirs, j'ai immédiatement su que c'était ce policier. De peur qu'il se dirige vers le camp, j'ai couru vers le sud est de l'île. Avec un important groupe de jeunes, nous nous sommes réfugiés dans l'école. J'ai fait le compte : nous étions quarante-sept. Au loin, des cris, et des crépitements étouffés, presque continus. Après une dizaine de minutes, les tirs se sont rapprochés.

Je me suis efforcé de faire éteindre les téléphones, les lumières, de barricader les fenêtres. J'ai verrouillé la porte et je tenais la poignée. Soudain, à travers la vitre, j'ai vu quelqu'un. Une silhouette trop calme pour être un jeune. C'était un homme vêtu de noir. J'ai dit à tout le monde de se coucher sur le sol. Je me suis éloigné de la porte en rampant.

De son côté, Breivik ne pouvait pas voir à travers la vitre. Il a actionné la poignée. Puis il a tiré à deux reprises à travers la vitre. Les jeunes ont hurlé. Je me suis muni d'un extincteur, pensant que ça pouvait faire une bonne arme. J'étais prêt à tout pour le stopper, pour le tuer.

Quand j'ai raconté ça au procès, Breivik a affiché un large sourire. Insupportable jouissance du méchant.

Après un long moment d'angoisse, de nouveaux crépitements. Très éloignés. Soulagement. Mais il avait entendu des cris et des mouvements. Il savait que nous étions là. Cette école était la pire des cachettes… Il allait sans doute revenir.

« Ce n'est que si le mal est à la porte que le bien peut entrer à la maison », dit un proverbe de chez nous. J'ai beaucoup réfléchi à ça. Je crois qu'on peut se servir de ce qui nous est arrivé, pour comprendre, pour grandir. Quand on a vécu ça, on relativise, croyez-moi. On apprécie la vie comme personne.

Au bout d'une longue attente émaillée de crépitements lointains, de nouveaux coups de feu se sont fait entendre à proximité. L'angoisse est revenue. Puis on a frappé à la porte. Nouveaux cris de terreur. « Police ! » Ils sont entrés. On a alors su que ces flics-là étaient des vrais. On les a acclamés. Le tueur avait été arrêté à une cinquantaine de mètres de là.

Quand on nous a conduits vers le bâtiment d'accueil, il était là, sur les escaliers, encadré par la police. Cheveux blonds courts, yeux sombres. Pas laid, mais profondément maléfique. Il souriait et il riait. Quelques instants après, j'ai vu Marte, dix-huit ans, la seule survivante du sentier des amoureux. Là-bas, au bout du camp, ils s'étaient allongés sur le sol et avaient décidé de faire les morts. Ils ne savaient pas qu'il n'y avait qu'un seul tueur. Ils étaient onze. Breivik en a exécuté dix. Marte a reçu une balle dans la tête. Elle tenait la main de sa meilleure copine quand il l'a tuée… Marte s'est relevée seule, au milieu des morts. Une partie de son cuir chevelu pendait sur son visage.

Quand j'ai vu Breivik, il souriait et il riait.

Étape suivante, les armes. Voilà qui est excitant.

Je pensais naïvement que tout irait de soi, qu'il me suffirait d'aller dans la première banlieue louche venue auprès du premier type louche venu pour me procurer à peu près ce que je voulais.

C'est loin d'être aussi évident. J'ai approché des gangs de bikers, sans succès. Puis j'ai pensé aux réseaux immigrés des banlieues d'Oslo… Mais je n'allais quand même pas me fournir chez l'ennemi !

Je comprends vite que ce sera compliqué en Norvège. D'autant que si une transaction tourne mal, je risque d'être fiché par la police, ce qui peut compromettre la suite des opérations.

En août 2010, je m'embarque pour un séjour à Prague. Je vise un AK47 et un Glock. J'ai préparé ma voiture en aménageant une planque sous les sièges arrière. Ma vieille Hyundai est bien mal en point, j'espère qu'elle survivra au voyage.

J'ai pris le ferry pour Kiel, puis, gavé de boissons énergisantes, j'ai roulé jusqu'à Prague. Je pensais que ce serait du gâteau. Six jours à visiter les lieux, à faire la fête et à tenter d'établir des connexions. En deux jours, j'ai pu me faire fabriquer des insignes de police et imprimer de faux autocollants. Contrairement à ce que j'avais lu sur Internet, Prague a l'air d'une ville très sûre. Ça m'inquiète : vais-je ou non trouver mon bonheur ? Je ne parle pas la langue, et frayer avec quelqu'un de louche est plus compliqué qu'on l'imagine. Les gens ont peur de moi, me prennent soit pour un flic soit pour un fou. Au terme de mon séjour, je suis rentré en Norvège les mains vides. Échec lamentable, démoralisant.

J'allais devoir me contenter d'un processus légal d'acquisition, qui est long, entièrement traçable, et ne me donne accès qu'à des armes de seconde zone. Pas de fusil d'assaut…

J'ai un permis de chasse et à ce titre je détiens un fusil à pompe depuis sept ans. Je m'étais inscrit à l'Oslo Pistol Club en 2005. J'avais fait ça sans plan précis, simplement parce qu'il fallait que je le fasse. C'est très curieux, un peu comme si je ne maîtrisais pas mon destin. Un peu comme si j'étais manipulé pour servir les desseins de quelque puissance qui me dépasse.

Comme je n'ai aucun antécédent judiciaire, on ne risquait pas de me refuser une arme. Ça nécessite juste du temps et de la paperasse. C'est l'administration : si on a l'intention de massacrer quelqu'un, il faut prévenir la préfecture.

Pour les combats rapprochés, mon fusil à pompe est une bonne arme de défense, très destructrice face à une foule ou des adversaires vêtus de pare-balles. Mais pour une opération terroriste, il me fallait des armes plus précises, et surtout semi-automatiques.

Le Ruger Mini-14 calibre .223 Remington, est un des meilleurs fusils semi-automatiques qu'on puisse se procurer légalement en Norvège. Précis et fiable. Sur la déclaration d'achat, je précise « pour la chasse au chevreuil ». J'ai hésité à écrire « au marxiste », mais ça n'aurait pas amusé

les policiers autant que moi. Le Ruger Mini-14 coûte mille deux cents euros. Avec l'équipement et les munitions on monte facilement à trois mille.

Il me fallait une arme secondaire. Un Glock. J'ai dû assurer des entraînements réguliers à mon club de tir pour être admissible à la détention d'un pistolet 9mm Parabellum. Dès que possible, en janvier 2011, j'ai choisi un Glock 34, carcasse de compétition, avec pointage laser. Un bon Glock, c'est sept cents euros. Pour deux cents euros de plus, vous avez un millier de balles. Pas la peine de chercher plus loin que le 9mm. Si vous atteignez le cerveau d'autrui, vous verrez qu'en général, ça suffit.

J'ai équipé aussi le fusil d'un pointeur laser. Comme il est beaucoup plus bruyant que le Glock, j'ai tenté de me procurer un silencieux, sans succès. Puisque le canon était libre, je l'ai équipé d'une baïonnette. L'empalement de marxiste va devenir la marque de fabrique des chevaliers Templiers.

J'ai acheté quantité de munitions et suffisamment de chargeurs de grande capacité pour mener une opération. Ce qui détermine le choix des munitions, c'est d'abord leur poids. Huit grammes la balle classique. Sachant que j'en transporterai un bon millier, il me fallait choisir les plus légères.

Il y a trois sortes de balles. Les balles à tête creuse, dites expansives, ou dum-dum, qui ont la fâcheuse tendance à s'émietter dans le corps des cibles. L'acier s'éparpille dans la chair, en milliers de micro-fragments. La plupart des balles destinées au gibier sont des balles à tête creuse. C'est même obligatoire en Norvège. Ces balles sont en revanche interdites pour un usage militaire par les conventions internationales. Mais moi je ne les ai pas ratifiées.

Lors d'essais, j'ai remarqué que ces balles étaient décevantes, dans 80 à 90% des cas, elles n'éclataient pas en « champignon » comme elles le devraient. J'ai donc eu tendance à remplacer les têtes creuses par des têtes souples, une deuxième catégorie de balles. Entourée d'une couche de métal dur, seule la tête souple de la balle s'éparpille en éclats dans la cible. Ces projectiles sont plus aptes à infliger un maximum de dommages à la vermine marxiste.

Enfin, il y a les balles chemisées à tête pleine. Les *full metal jacket.* Elles se fragmentent peu, mais ont une capacité de perforation supérieure aux premières, en particulier à travers une veste. Même si c'est plus compliqué, on peut trouver des têtes en acier renforcé, destinées à percer

des armures. Les balles au Teflon, en particulier. Elles sont plus onéreuses, je n'en ai acheté que quelques dizaines, que j'ai placées en fin de certains chargeurs, donc en début de tir. Elles me permettront de transpercer de part en part un policier des forces Delta à travers le meilleur des pare-balles.

J'ai eu l'occasion de m'entraîner au tir dans les forêts du nord du pays. J'ai lu tous les manuels des GI. J'ai passé des heures à m'exercer. J'ai appris à tirer dans toutes les positions, dans toutes les situations de combat imaginables. Mes armes sont devenues des prolongements de moi-même. Je suis devenu une machine à tuer. La *partie adverse* ne sait pas ce que je lui réserve.

J'ai accompli de grands treks forestiers, chargé de matériel. Je me suis infligé de sévères séances de musculation. J'ai pris des stéroïdes. Et des protéines, en shaker, comme les boxeurs. Je pesais dans les quatre-vingt-dix kilos, le but était de monter à quatre-vingt-quinze. J'ai remarqué aussi que le cocktail ECA, ou e-stack (éphédrine-caféine-aspirine) me réussissait bien. Il accroissait mon énergie et ma force de manière spectaculaire. Petit à petit, j'ai acquis un souffle de sportif, une grande endurance. Physiquement, j'étais aussi irrésistible que le Doryphore de Polyclète ! En tout cas je savais que mes petits travaillistes empâtés n'y résisteraient pas.

Je me souviens de mon premier gibier, je veux dire, mon premier *vrai* gibier : j'avais déjà tué un lièvre et un petit chevreuil. C'était au fin fond d'une forêt du grand nord. Un superbe élan, apparu face à moi comme un don du ciel. J'avais peine à y croire. Et je me disais que j'étais un piètre chasseur, parce que lui m'avait sans doute vu avant moi. Mâle. Ramure superbe. Dans les sept cents kilos au moins. Il est immobile et me fixe. Je ne bouge plus. Je lève lentement mon arme. Il me regarde, résigné. Le réticule de la lunette de visée se fige sur son encolure. Je tire, il tombe. Il y a quelque chose de scandaleux là-dedans. L'évolution a adapté ces animaux à des prédateurs, pas à des balles.

Je me suis approché et j'ai constaté qu'il vivait encore. Son œil me regardait, animé d'une détresse très humaine. De cet élan, un avocat aurait sans doute dit qu'il refusait d'entrer dans le monde que j'étais en train de construire.

Pris de pitié, je l'ai achevé. À cet instant j'ai été plongé dans un doute abyssal. Je me suis demandé ce que ça pouvait faire de tuer un homme.

Poser une bombe, à la limite, ça n'implique ni préparation physique ni conditionnement psychique. On sait qu'on va tuer, mais on n'agit pas directement. On est déconnecté de l'acte. Tout le monde est capable d'allumer une mèche et de courir. Par contre, quand on a un être vivant à un mètre de son arme, et qu'il ne tient plus qu'à notre doigt de l'envoyer *ad patres*, ce n'est pas la même histoire. Il y a une réalité qui vous regarde, qui vous supplie, qui vous met en garde, que vous ne pouvez ignorer.

Avant de penser une action à main armée, il faut annihiler tout doute, détruire toute l'empathie qui peut nous encombrer. Nous devons être prêts à exécuter nos cibles, sans le moindre état d'âme. Esprit létal, guerre totale.

Comment y parvenir ? De la même manière que les cosmonautes se préparent à la solitude et l'exiguïté d'une capsule dérivant dans l'infini : par la simulation. Dans l'espace, les cosmonautes agissent comme s'ils étaient encore dans leur cabine de simulation. Ils gardent le contrôle, parce qu'ils se sont fait à cette idée. C'est le défi que je me suis lancé.

Les jeux vidéos peuvent aider. Modern Warfare, par exemple. Ça met en situation. Ça aide sans doute à déshumaniser les cibles, ce qui est essentiel et que nous avons, hélas, désappris à faire.

Une société saine est une société capable de se débarrasser de ses rebuts, de les pousser hors de l'humanité. « Le serviteur inutile, jetez-le dans les ténèbres du dehors », dit la parabole des talents. Chez les vikings, l'individu qui se rendait coupable de vol, de viol ou d'homosexualité, perdait sa qualité d'humain et pouvait donc être mis à mort. À cette liste j'ai ajouté les traîtres, dont on se débarrasse depuis toujours, dans toute civilisation.

La morale marxiste en a décidé autrement. On nous a élevés dans la diabolisation de la violence, comme on a pu jadis diaboliser le sexe. Avons-nous la force de transgresser notre conditionnement mental ? Les psychopathes n'ont pas à se forcer : ils ont un défaut de programmation. Ils sont insensibles à la pression sociale. Ni peur, ni empathie, ni regrets… Un individu commun, en revanche, doit se couper de la norme morale, doit passer au-delà de toute son instruction, de tout son conditionnement culturel. Pour y parvenir, il faut presque se convaincre qu'on est fou, qu'on joue un rôle, sans quoi la pression de la réalité est paralysante.

En ce qui me concerne, je l'ai dit, j'ai peut-être des prédispositions. Il m'a fallu les développer. Sur des sites américains spécialisés, j'ai consommé d'innombrables vidéos d'assassinats, pour m'anesthésier les émotions. Au début, je me souviens : je tremblais, j'étais mal à l'aise,

dérangé, honteux. Un puceau de l'horreur. Comme si je regardais mon premier porno. C'est le poids du tabou.

Et petit à petit, on s'habitue. Après quelques années, je pouvais supporter toutes les vidéos.

Mais la réalité ?

Incertitude d'autant plus vive que j'avais décidé de frapper les miens. Tuer des cibles musulmanes aurait été plus facile. Mais il est bien plus cohérent – et courageux – de frapper les idéologues à l'origine de l'invasion musulmane. Ce sont des traîtres. Les instigateurs du désordre. Selon les anthropologues, on peut tuer les membres d'autres groupes sans trop de problèmes de conscience. Mais ceux de son propre groupe ? Les Khmers l'ont fait, au nom du communisme. Les Chinois l'ont fait, lors de la révolte des Taiping. Vingt à trente millions de morts. Je peux bien en faire autant, au nom de l'anticommunisme. On ne peut pas faire moins que les Jaunes. Même s'ils ont une détermination que nous n'aurons peut-être jamais, ils sont trop écrasés par les normes sociales et la discipline collective pour faire de bons solistes. Ils ne peuvent agir ainsi qu'en devenant fous, donc désordonnés, donc inefficaces.

Dès octobre 2010, je me fixe un ultimatum. Agir à l'automne 2011 au plus tard. Je n'avais plus le choix. Mes engagements auprès des chevaliers Templiers et mon compte en banque m'interdisaient de revenir en arrière.

En décembre, j'effectue de nombreuses sessions de tir au pistolet et au fusil. Je règle la lunette de visée pour être précis à cent mètres de distance.

De solides séances de documentation sur Internet me permettent de peaufiner les modalités de mon opération. Je dois mettre au point des bombes fonctionnelles, d'une puissance suffisante, manipulables seul. J'ai lu plus de six cents manuels pour en fabriquer sur Google, grâce lui en soit rendue.

Inspiré par Fuchs et Kaczynski, je songeais d'abord à expédier des colis piégés. Mais les techniques d'investigation sont trop perfectionnées. Mon petit manège n'aurait duré qu'un temps, sans être bien spectaculaire. Ça faisait un peu petit bras. Je voulais réussir un acte unique marquant, un *all in*. J'attends le bon moment et je mise tout sur un gros coup. Soit je gagne soit je perds.

Je précise que la loi interdit de fabriquer des bombes. Si vous le faites, ne le notifiez pas sur Facebook. Après de longues recherches, j'opte pour l'ANFO comme explosif principal. C'est le plus simple, le moins cher, le plus

stable, et le plus performant. Plus précisément l'ANALFO. AN pour nitrate d'ammonium, AL pour aluminium et FO pour fioul. Le nitrate d'ammonium, c'est de l'engrais, utilisé dans de nombreuses fermes. Ces énormes sacs blancs de six cents kilos pièce qu'on aperçoit souvent à la campagne, sous les hangars. Il faut le concasser, le mélanger au fioul et à la poudre d'aluminium. Le tout a un potentiel explosif dévastateur. À part la poudre d'aluminium qui nécessite quelque astuce, tout s'achète en un clin d'œil.

Il me restait à régler les détails quantitatifs et méthodologiques. Une bombe ? Plusieurs ? De quelle taille ? Où ? Quand ? Comment la ou les transporter ? Je me suis inspiré de précédents historiques, d'explosions de nitrate d'ammonium accidentelles et criminelles.

La catastrophe la plus célèbre est celle d'Oppau, en Allemagne, en 1921. Quatre mille cinq cents tonnes de nitrate et de sulfate ont explosé (les ouvriers avaient voulu s'en débarrasser à la dynamite), cinq cent soixante et un morts, mille neuf cents blessés. La même chose est arrivée en Belgique, en 1904. Cent cinquante tonnes. Plusieurs centaines de morts.

En 1947 au large de Texas City aux États-Unis, un navire transportant plus de deux mille tonnes de nitrate a explosé à cinquante mètres des quais. Cinq cent quatre-vingt-un morts, trois mille cinq cents blessés. La même année à Brest, en France, les sept cents tonnes de nitrate d'un navire norvégien explosaient. Vingt-six morts, des centaines de blessés.

En 2001 à Toulouse, toujours en France, quatre cents tonnes de nitrate d'ammonium explosent dans une usine. Trente et un morts, deux mille cinq cents blessés.

Les attentats à la bombe atteignent rarement de tels bilans… En 1993, des terroristes voulaient faire basculer la tour nord du World Trade Center sur la tour sud. Ils ont placé six cents kilos de nitrate d'urée et d'aluminium sous la tour nord. Elle n'est pas tombée, mais l'explosion a tué six personnes et en a blessé un millier d'autres.

L'attentat le plus intéressant est à mon sens celui d'Oklahoma City, de 1995. En réaction au massacre de Waco et à la volonté du gouvernement fédéral de réduire les libertés des citoyens (comme le port d'armes), Timothy McVeigh et son complice garent un camion chargé de plus de deux tonnes de nitrate d'ammonium devant un bâtiment fédéral. Cent soixante-huit morts, six cent quatre-vingts blessés.

Une telle explosion est meurtrière par son souffle : elle transforme chaque grain de béton, chaque éclat de verre en projectile mortel. Les vitres

sont à la mode, dans les bâtiments officiels.

Je dois la jouer comme McVeigh. Peut-être même que je peux piéger plusieurs véhicules. Il me faudra du nitrate d'ammonium en grande quantité.

Dès la phase de recherche terminée, je commande sur Internet les premiers produits interdits, au nom de mes sociétés. C'est la phase la plus délicate, durant laquelle j'estime à 30% le risque d'être repéré. Eau distillée, poudre de souffre, acide sulfurique, nitrate de sodium, poudre d'aluminium…

J'ai aussi commandé de la nicotine pure à 99% sur Internet, en provenance de Chine. C'est un des poisons les plus puissants du monde, le seul qui soit relativement simple à acquérir. Il en suffit de quatre-vingt milligrammes, une seule goutte, pour tuer un homme. Je comptais en injecter dans la chemise de mes balles. Mais je suis très inquiet : si par malheur un douanier déballe mon colis et s'en verse sur la peau… Finalement, le produit ne me servira à rien : je n'ai pas pu injecter mes poisons dans les trop petites balles de calibre .223. Et comme je n'ai pu acquérir que tardivement le Glock et les balles de 9mm, le temps manquait pour m'amuser à les empoisonner.

À la fin de l'année, je fais mes comptes. Je n'ai plus que quinze mille euros d'économies, et trente mille euros de crédits. Ma sœur m'a invité à passer Noël avec elle à Los Angeles. Je suis tenté, mais ça me coûtera cher.

Je passe finalement mon dernier réveillon seul, à jouer à World of Warcraft. Dix-sept heures non-stop.

Début 2011, je me lance dans un nouveau cycle de stéroïdes. Combiné à l'inquiétude quant aux commandes de produits, mon régime « enrichi » doit influer sur mes hormones et mes humeurs… Je dois faire de grands efforts pour maintenir mon moral. Je joue à WoW. J'écoute de la musique stimulante (Helene Bøksle). En février, je réalise avec soin ma vidéo de propagande, sorte de bande-annonce du manifeste, que je publierai le jour J sur Internet. J'en suis assez fier. Si je réussis mon coup, dans quelques mois, des millions de personnes prendront connaissance de mon travail. Et mon manifeste est tellement solide, je ne vois pas comment sa lecture pourrait laisser indifférent.

Pendant ce temps-là, les services secrets (PST) publient leur rapport sur les risques terroristes. L'islamisme est présenté comme leur principale préoccupation. Parfait.

Nous sommes en mars 2011, je dois maintenant passer à la phase de fabrication. Ne pouvant jouer à l'apprenti terroriste chez ma mère, je me mets en quête d'un terrain agricole. Indispensable, car il donne accès à un numéro d'exploitant… numéro requis pour commander l'engrais. Sans engrais, pas de bombe.

Ne pouvant prendre le risque de tomber en panne avec une voiture usagée, j'ai loué une Fiat Doblo grise métallisée, un utilitaire avec très grand volume de charge. Je l'étrenne pour aller négocier la location d'une ferme à plus de deux heures au nord d'Oslo, avec des propriétaires rencontrés sur Internet.

Je les baratine avec mon projet de culture expérimentale de betterave. J'ai l'air sérieux et je suis prêt à payer d'avance, ils sont contents de tomber sur moi. Le gars souhaite louer sa ferme pour deux ans et demi, en raison d'une peine de prison à purger. Il avait loué la ferme à un cultivateur de marijuana, sans doute en connaissance de cause. En 2006, la police d'intervention a interpellé ici même le cultivateur, qui finançait ses plantations avec une partie de l'argent du braquage de la Nokas, le plus gros hold-up de toute l'histoire de la Norvège (huit millions d'euros de butin). Un policier avait été tué dans l'assaut.

Quoiqu'il en soit, cette ferme est parfaite. Située à sept kilomètres au sud de la petite ville de Rena, dans le comté de Hedmark, dans une zone très calme, entourée d'eau et de bois. L'hiver, il s'y déroule des courses de ski de fond de réputation mondiale. Rena, deux mille habitants, une belle église en rondins noirs. Des nordiques serviables, qui se connaissent tous, qui savent tout sur tout le monde. Le genre de petite ville de campagne sortie d'un roman américain, celle où il ne se passe jamais rien, jusqu'à ce que le héros s'y installe.

Rena est une bourgade reposante, typique du nord de la Norvège, loin de la folie multiculturaliste et travailliste d'Oslo, mais elle est aussi frustrante, parce qu'on s'y sent dépourvu de toute utilité. L'institution importante, c'est la base militaire, une des plus grandes du pays, située au nord de la ville. J'ai fait la connaissance de quelques soldats, qui descendaient au même pub que moi, le Nid du coucou, situé dans la rue principale, près de l'église. Dans la même rue, il y a un bon petit restaurant, le Milano Pizza, tenu par des Turcs, sympathiques. Envahissants, mais sympathiques. Je passais commande et m'asseyais dans un coin, avec mon carnet de notes. Je profitais du calme pour avancer dans la rédaction du manifeste. J'y allais le

soir et j'écrivais le résumé de ma journée. Je n'étais jamais dérangé par les autres clients. La plupart du temps, j'y commandais un bœuf à la Rena, une tarte aux pommes et du coca. Très bonne cuisine, copieuse et goûteuse.

Évidemment, à part ces quelques sorties essentielles au moral, je ne parlais aux gens que par obligation. J'étais très préoccupé par mes projets. Les gens me remarquaient parce que je m'habille bien, cher. Ça sautait aux yeux que je venais d'Oslo. Toutes mes connaissances vivant là-bas, la ferme était un prétexte idéal pour justifier mon retrait de la vie sociale.

Depuis chez moi, à perte de vue des fermes, des lacs, des forêts et de la Norvège profonde. Le bon air de la campagne… J'avais des voisins, mais à part ça le coin était idéal pour travailler. Dans les bois environnants, je pouvais me promener et m'exercer. Tester mes explosifs. Parfait.

Contrat signé le 10 avril. Je voulais m'y installer au plus vite, pour démarrer la phase de fabrication, mais la petite amie du propriétaire souhaitait y rester jusqu'au 1er mai. Je resterai donc chez ma mère jusqu'à cette date. Ça me laissera le temps de peaufiner mes préparatifs.

Enfin, c'est ce que je croyais… Ma mère m'a refilé une saloperie de virus, très résistant. C'est fâcheux. La phase de fabrication étant presque engagée, chaque semaine perdue vaut de l'or, et un contretemps peut signifier l'échec de l'opération. Le 25 avril, mon état de santé s'améliore. J'enregistre aussitôt ma ferme, obtient le numéro d'exploitant, et commande six tonnes d'engrais chez un fournisseur spécialisé. La culture de la betterave n'attend plus que moi.

Je prends soin de détailler à mes fournisseurs de faux projets agricoles, histoire d'avoir des témoins capables de crédibiliser ma couverture, en cas d'ennuis.

Il est important de TOUT pouvoir justifier. De toute façon, j'ai l'habitude de demander des reçus, toujours, pour tout. Plus d'un barman me prenait pour un aliéné, avec mon habitude de demander un reçu par bière consommée.

À ce moment, j'ai vécu mes dernières soirées entre amis à Oslo… Je n'avais plus qu'une semaine pour profiter de leur présence.

Et j'ai enclenché le décompte. Quatre-vingts jours avant l'opération.

Quoiqu'il arrive, je dois m'en tenir à ce délai, mes finances ne me laissent plus le choix. Si je ne parviens pas à fabriquer de bombe, je me contenterai d'une opération à main armée.

Le 2 mai, je prends la route pour Rena, la Fiat chargée de tout mon matériel. Je passe la journée à emménager.

Dès le lendemain, j'installe ma hotte d'aération et me plonge dans la fabrication.

Rapidement, je m'aperçois que les manuels que j'ai téléchargés sont la plupart du temps incomplets ou inexacts. Je passe plusieurs jours à combler leurs lacunes, en effectuant de longues recherches sur Internet.

Quand je comprends à quel point il est compliqué de fabriquer une bombe, j'ai de gros doutes quant à la possibilité de mener à bien mon projet initial, impliquant quatre véhicules piégés.

Le plus compliqué, c'est le booster. Le nitrate d'ammonium mélangé au gasoil est stable, difficile à faire exploser. Il faut le porter à deux cents degrés. Il faut donc un explosif primaire créant une source de chaleur suffisante pour amorcer le bazar, afin qu'il explose d'un bloc. L'idéal, c'est la dynamite, ou le plastic. Mais impossible de s'en procurer.

Pour compenser, on peut créer de la poudre noire, le résultat n'étant pas garanti. Finalement, j'ai opté pour le diazodinitrophenol (DDNP) comme explosif primaire. De la poudre jaune. C'est plus stable donc moins risqué que les autres produits. Et radical : il suffit d'une petite flamme pour le faire péter, et son explosion est assez forte pour mettre à feu un booster et exploser toute la charge.

Comme booster, je compte me préparer une solution d'acide picrique. C'est instable et compliqué à synthétiser, mais ça fera un excellent exhausteur.

Pour le détonateur, pas de raison de se compliquer la vie avec un téléphone, ou un truc à distance. Une simple mèche suffit. En période de feux d'artifice, ça se trouve partout. Visco, par exemple, c'est une bonne marque. Un centimètre de mèche se consume en une seconde. Si je veux sept minutes pour fuir, j'utilise quatre cent vingt centimètres de mèche.

Toutes ces nécessités sont accessibles, sauf si vous vous appelez Abdul, Rachid ou Mohamed.

Le 10 mai, mes préparatifs encombrent toute la ferme. Je m'en inquiète. Qu'arriverait-il si quelqu'un me surprenait ? La femme du propriétaire, un voisin, un livreur ? Je ressens le besoin de mettre au point un plan d'évacuation. Je me prépare une mallette de survie me permettant de quitter

les lieux en moins de dix minutes. J'irai ensuite déterrer l'essentiel de mes armes, pour improviser une opération d'urgence. Sans bombe.

Le 11 mai, des militaires armés jusqu'aux dents réalisent une grande manœuvre à deux kilomètres de ma ferme. Comme ils m'en ont gentiment informé, il était question d'entraînement anti-terroriste, ce qui m'a beaucoup amusé. Ils étaient serviables, j'aurais dû leur demander s'ils n'avaient pas un peu de C4 en rab.

Les jours qui suivent, je continue à synthétiser les produits de la charge primaire et du booster. Opérations délicates et ennuyeuses.

Le 14 mai, détente : je regarde la finale de l'Eurovision. Beaucoup de musique de merde. Mon pays est lamentable, comme toujours. Un demandeur d'asile du Kenya chante un truc de chez lui. Très représentatif de la culture nordique…

Je me remets à fabriquer le DDNP et synthétiser l'acide picrique.

Durant toute ma préparation, je me suis énormément méfié. J'étais persuadé que ça merderait à un moment donné. J'avais tort, mes précautions étaient largement suffisantes. Mais les autres ne se méfient pas autant. Ils commettent des erreurs, foirent 99% de leurs projets parce qu'ils n'anticipent rien. Quand je vois tous ces terroristes islamistes qui se font pêcher comme des vairons alors qu'ils n'en sont qu'au début de leurs préparatifs… C'est affligeant.

Je changeais et détruisais régulièrement mes disques durs. Je n'allais sur Internet que sous une IP cachée. On n'annule pas les risques, on les divise. Malgré toutes mes précautions, je savais ce que je risquais. Je l'ai dit, je suis loin d'être inconscient. J'étais fébrile. Parfois, j'ai eu peur.

Je me souviens, le soir du 21 mai. Je rentrais avec un mauvais pressentiment. Engagé sur le chemin de la ferme, j'aperçois une voiture, garée bizarrement, juste en face de chez moi. Mon cerveau voulait voir une voiture de flics. J'ai hésité, le temps d'une cigarette. La porte de la grange était ouverte… Mon kit d'évacuation était à l'intérieur. Mon arme aussi. J'ai mis les pleins phares et j'ai foncé. Je me suis rué à l'intérieur et j'ai récupéré le Glock. Chargé, armé. J'ai parcouru toute la maison sans trouver personne. Le vent avait ouvert la porte. La voiture garée à proximité devait être celle d'un invité du voisin… J'ai mis du temps à m'en convaincre. J'ai fouillé partout pour vérifier si on n'avait pas laissé des caméras ou des micros. Petite crise de paranoïa. Pour autant, il n'était pas normal que je

puisse trouver ma porte ouverte, par le vent ou quoi que ce fût d'autre. À chaque incident, j'élevais mon niveau de vigilance.

Le 22 mai, j'éventre un sac de six cents kilos, pour en répartir l'engrais dans douze sacs de cinquante kilos, que je transporte un à un dans ma grange. Dès le lendemain, je dois commencer à concasser l'engrais. Cette phase s'annonce particulièrement fastidieuse.

L'engrais n'étant pas du tout absorbant, je décide de pulvériser le gasoil dessus, sac par sac.

Je tente d'écraser l'engrais à l'aide d'haltères, c'est un échec. Je suis inquiet. La phase de préparation du DDNP a été beaucoup plus longue que prévu, et la phase de concassage s'annonce tout aussi mal. Les haltères m'ont coûté sept cent cinquante euros, en pure perte !

Le 26 mai, j'achète une douzaine de mixers électriques différents, pour les tester. L'un d'entre eux fonctionne beaucoup mieux que les autres. Je décide d'en commander six exemplaires.

À la fin du mois, j'ai éventré deux autres sacs de six cents kilos, pour transférer leur contenu dans vingt-quatre petits sacs de cinquante kilos. Mes doigts sont engourdis, je pense que le nitrate les endommagera durablement. Je décide de limiter le concassage à une tonne huit d'engrais. J'en avais prévu trois, mais c'est beaucoup trop pour un seul homme.

Les mixers tournent à plein régime, de nuit comme de jour.

Le 6 juin, j'ai concassé mille six cents kilos d'engrais, vaporisés de diesel, placés dans des sacs aussitôt refermés pour ne pas que le tout moisisse. Ce travail m'a totalement épuisé, je décide qu'une telle dose d'ANFO est suffisante. Je ne fabriquerai qu'une seule bombe, en espérant qu'elle suffise. Le potentiel meurtrier du nitrate d'ammonium est étroitement lié à sa quantité. McVeigh disposait d'un vrai camion et d'un complice. Sa bombe de plus de deux tonnes a représenté l'équivalent de deux mille trois cents kilos de TNT. Ils ont eu accès à bien plus de matériel que moi. McVeigh a pu voler près d'une carrière des détonateurs et des explosifs Torvex, pour amorcer sa charge.

Sans permis de conduire spécial, je ne pouvais louer qu'une grosse camionnette. Ma bombe à moi pèsera donc un peu plus d'une tonne, comme celle de l'attentat de Bali, en 2002. Une camionnette avait explosé au beau milieu de la foule, devant une boîte de nuit. Deux cent deux morts et deux cent neuf blessés. Une telle bombe doit dégager huit cents kilos de TNT

environ. À faible distance, elle peut détruire le béton armé. En espérant que ça suffise pour faire tomber un bâtiment moderne.

J'aurais pu faire mieux. J'aurais pu voler une citerne de trois à quatre tonnes. Mélanger le fuel et le nitrate à l'intérieur. Mais je ne suis pas un surhomme. Et je me vois mal trimballer une citerne dans le quartier ministériel…

Si j'arrive à fabriquer ma bombe d'une tonne en un mois, ce sera déjà bien.

Pour me détendre, je regarde la série *The Shield,* entièrement téléchargée le mois dernier.

Dès le lendemain, je synthétise l'acide picrique.

Le 10 juin, je tente d'en faire exploser un petit échantillon. Rien ne se passe… Comment est-ce possible ? J'ai pourtant suivi très précisément mon manuel, et le mélange est parfait !

Mon moral s'effondre ce jour.

Pour un chevalier solitaire, le moral est très important. J'ai remarqué que beaucoup de choses accroissaient le niveau de sérotonine : la cigarette, le tabac à mâcher, Internet, les bonbons, la musique, le café, les séries télé et la bonne bouffe…

Mais ça ne suffit pas toujours.

Le 11 juin, un violent orage se déclare. Soudain, mon ordinateur explose et l'électricité se coupe. Quand les lumières sont revenues, j'ai constaté le décès du PC… Inutile de décrire mon état d'esprit. Ce jour-là, j'ai prié. Pour la première fois depuis une éternité. J'ai demandé à Dieu, très humblement, de veiller à ce que les guerriers luttant pour la préservation de la chrétienté l'emportent.

Je suis au bord du renoncement.

Le 12 juin, je décide d'un dernier essai. Une dose de trois grammes de DDNP et trente grammes de mon meilleur acide picrique. C'est décisif. Si le mélange n'explose pas, j'abandonnerai la fabrication de la bombe. Je me rabattrai sur une simple attaque à main armée.

Le 13 juin, je roule vers un endroit très isolé. Je creuse la terre humide, au milieu des bois. Une fois que mon cratère est prêt, j'y installe mon petit mélange. Tout est prêt. J'allume la mèche, je cours me planquer et j'attends.

J'écoute le crépitement de la mèche qui se consume. Puis plus rien.

À l'instant où je jette un œil vers mon cratère, un énorme claquement fait trembler les arbres. Je reçois des morceaux de terre et d'écorce sur le

visage. Le sol se tapisse d'épines.

Je suis à la fois soulagé et paniqué. La détonation est bien plus violente que je ne l'imaginais. L'écho de l'explosion semble interminable… Je décide de quitter la zone pendant quelques heures, par précaution. Je ne reviens dans les bois qu'après m'être assuré qu'aucun rôdeur ne déambule dans les parages.

En examinant le site, je constate que le DDNP a bien explosé, mais pas l'acide picrique. Pas grave. À partir du moment où mon explosif primaire daignait fonctionner, tout irait bien. J'avais tellement besoin de ce succès ! Sur la route du retour, je me suis souvenu que Kaczynski en personne s'énervait quand ses bombes n'explosaient pas comme prévu.

Mon moral n'a jamais été aussi bon. Mes finances sont dans le rouge, mais rien ne peut plus m'arrêter. Je vais bloquer mes cartes de crédit les unes après les autres. L'échec n'est pas une option pour moi. Plus motivé que jamais, je continue à synthétiser l'acide picrique les jours suivants. En quantité et correctement purifié, je suis persuadé qu'il fera son œuvre.

Je m'attelle ensuite à la préparation de la poudre d'aluminium. Il m'en faut cent cinquante kilos, pour ajouter à l'ANFO. C'est une substance très dangereuse. En cas de friction, de choc, de contact avec l'oxygène, le métal, le béton ou le plastique, le risque qu'un baril de poudre m'explose entre les mains n'est pas négligeable. Je pense que ça m'arrachera les bras, au minimum. Pendant l'opération, je pose mon Glock armé à proximité, afin de pouvoir m'achever en me tirant une balle dans la tête avec l'orteil. Si besoin.

Confectionner ces explosifs me ruine nerveusement.

Le samedi 18 juin, en me réveillant tranquillement à onze heures du matin, je m'aperçois que j'ai reçu un SMS à neuf heures et demie, de la copine du propriétaire, m'expliquant être en chemin pour récupérer des affaires dans la grange. Panique absolue : elle sera là dans une demi-heure. Impossible de ranger le matériel en si peu de temps, les sacs d'ANFO occupent toute la grange. Il y a la plate-forme de chimie, la hotte d'évacuation, tout le reste…

Je prends ma décision : si elle débarque, j'utilise le Glock et je lance le plan d'évacuation. Je tente de la rappeler, au cas où. À mon grand soulagement, elle est encore chez elle, à Oslo… Je la baratine à propos d'expériences agricoles en cours, et elle décide de ne venir que lundi soir.

Durant tout le week end, j'ai rangé le trop visible, tout nettoyé, tout aéré. À son arrivée, j'ai veillé à être serviable et rassurant. Je lui ai parlé de la ferme, de l'avancement de mes projets agricoles. Je sais très bien mentir, j'étais assez content de moi.

Elle passe la nuit sur place et quitte la ferme le lendemain. Si elle a remarqué quelque chose et décide de me dénoncer, je ne peux rien y faire…

Le 23 juin, un nouvel orage plonge ma ferme dans le noir. Quand les lumières reviennent, mon nouveau PC sent le brûlé… Je me dis que je suis maudit. Après vérifications, ce n'est que le modem Internet. J'en ai deux de rechange. Je crois bien que la chance a tourné !

Pour fêter ça, épisodes de la série *Rome* et bouffe chinoise.

Le 25 juin, je procède à un nouvel entraînement particulièrement rude, avec vingt-sept kilos sur le dos, et un poids de cinq litres au bout du bras droit, que je m'efforçais de garder tendu, pour me préparer à ce qui m'attend.

À cette période, ma famille et mes amis insistent de plus en plus pour passer me voir à la ferme. Se douteraient-ils de quelque chose ? Je leur explique que je travaille dur en ce moment, et qu'ils seront les bienvenus dans deux mois pour visiter mes installations.

Je devais avoir l'air normal, les rassurer, continuer à leur présenter mon meilleur visage.

Mon plan d'action est opérationnel. Pour la bombe, ce sera le quartier gouvernemental. Neuf bâtiments, au cœur d'Oslo, occupés par des gouvernants, des parlementaires, des institutionnels. L'un d'eux m'intéresse tout particulièrement. Le H-block, immeuble contenant les bureaux du premier ministre. Assez accessible, situé dans une petite rue. Il est possible de laisser un véhicule piégé sous les fenêtres. Beaucoup de vitres dans le quartier. Elles éclateront en une pluie mortelle.

Je sais où poser ma bombe. Où frapper ensuite ? Trop tard pour la conférence SKUP, trop tard pour le congrès du parti travailliste. Utøya est devenue LA cible. À la faveur des vacances, il y aura moins de policiers et de gardes en activité.

Sur mon calendrier, j'ai coché cinq jours en particulier, du mardi 19 au dimanche 24 juillet. J'ai lu sur leur site : « Le clou du camp d'Utøya sera cette année Gro Harlem Brundtland, Jens Stoltenberg, Jonas Gahr Støre, des spectacles de stand-up et des concerts, tout ce qui fait d'Utøya la meilleure expérience de l'été ! »

Ils ne croient pas si bien dire.

Speed dating, tournois de foot et de volley, propagande sur le Moyen-Orient, les LGBT, la guerre civile espagnole, le sud-Soudan, la « domination bourgeoise », l'égalité « réelle » et l'intégration, les violences faites aux femmes… Bref, un programme alléchant.

Toute la journée, chaque heure, de huit heures à vingt-deux heures, un ferry dessert l'île.

Stratégiquement, c'est une cible idéale. Six cents travaillistes encerclés sur un espace réduit. L'eau est une arme terrible. Je n'aurai qu'à effrayer mes cibles pour qu'elles se noient en masse. L'île est située à une heure au nord-ouest d'Oslo. C'est un peu loin, mais avec l'effet de surprise, j'ai une chance de l'atteindre sans être interpellé. Sur place, si je ne peux pas embarquer dans le ferry, je tenterai de réquisitionner un bateau, en prétextant des raisons de sécurité dues à l'attentat terroriste d'Oslo. Cynique et efficace. L'éloignement de la capitale pourrait tourner à mon avantage : d'ici à ce que les secours arrivent, j'aurai le temps de *travailler*.

Seul bémol : le site du parti indique une « présence policière » en plus des gardes civils. Avec l'effet de surprise, mon armure et mes armes, je dois pouvoir m'en débarrasser.

J'arrête mon choix sur le vendredi 22 juillet, jour de la visite de Gro Harlem Brundtland, l'ancienne ministre, cible la plus attractive avec Eskil Pedersen, le chef des jeunes travaillistes. Si je pose ma bombe à dix heures du matin à Oslo, je peux être sur Utøya à onze heures. Avec une caméra. J'y décapiterai Harlem Brundtland et Pedersen, en lisant un message de revendications. Et je mettrai la vidéo en ligne. Je prendrai des menottes pour les maîtriser.

Malgré sa force symbolique, Utøya reste un plan B. Si ma bombe détruit le H-block et tue le premier ministre, ma mission sera terminée. Si la bombe ne fonctionne pas, alors l'île deviendra la partie essentielle de l'opération. Si je suis arrêté avant de l'atteindre, je me battrai jusqu'à la mort.

En attendant, je reste prudent. Le mot Utøya n'apparaît pas une seule fois dans mon manifeste.

Le 2 juillet, je me familiarise avec les itinéraires à parcourir. Je suis allé reconnaître l'embarcadère d'Utøya et le quartier gouvernemental. Je programme mon GPS pour l'opération.

Physiquement, je suis en grande forme. À la salle de musculation, je me surprends moi-même par les charges que je suis capable de soulever. Le soir, j'emmène maman dîner. Puis je vais boire un café avec un ami. Nous parlons politique. Mon Dieu ! Comme ces discussions m'ont manqué…

Le 4 juillet, je vais déterrer mon armure, qui m'attendait depuis un an près de la frontière suédoise. J'étais anxieux. Et si quelqu'un l'avait découverte ? Sur place, soulagement. Elle est à sa place, parfaitement conservée. Les moustiques du coin m'ont accueilli à bras ouverts…

Le lendemain, je fais le plein de munitions, une dernière fois. Tout mon équipement est maintenant rassemblé chez moi. En cas de descente de la police, j'aurais bien du mal à me justifier…

Le 6 juillet, je commence à mélanger l'ANFO à la poudre d'aluminium. Travail pénible et risqué.

Quelques jours plus tard, un van se gare devant ma grange. En plein travail, je n'ai pas le temps de réagir. Quatre types en sortent… Un groupe d'intervention ? Non, des Polonais qui cherchent un boulot ; je ne pouvais décemment pas les embaucher pour mélanger mes explosifs.

Encore une belle frayeur…

Il est grand temps que l'opération arrive. J'ai emprunté au maximum, toutes mes cartes de crédit sont bloquées. *All in* ! Avec autant d'investissements en jeu, je ne peux plus faire machine arrière.

Le 11 juillet, je réserve une camionnette de location. J'opte pour un Volkswagen Crafter, qui peut transporter près de mille quatre cents kilos de charge, tout en m'assurant une discrétion relative.

À force d'ajouter du gasoil à l'engrais, je ne me sens pas bien. Les vapeurs de diesel me font tourner la tête. Peut-être que ça va me bousiller les reins. Pourvu que ça ne mette pas en péril ma mission… J'ai inhalé tellement de produits chimiques… si je survis à l'opération, je mourrai probablement d'un cancer dans les douze mois.

Ma ferme est infestée de coccinelles. Dans mon garde-manger, dans la grange. Je n'aime pas ça.

Le 15 juillet, je prends le train pour Oslo. J'y récupère la camionnette de location, que je baptise *Sleipnir*, comme la monture à huit jambes du dieu Odin.

De retour à Rena, j'ai gratté des heures durant pour virer les autocollants de la société de location. J'espère pour eux qu'ils sont assurés tout risque.

À une semaine du jour J, je me lance dans le rush final. Un travail de titan. Aménager la camionnette, assembler entièrement la charge principale, les sacs d'ANALFO, et les charger un par un. Je les dispose de manière à canaliser la force de destruction du souffle latéralement, vers le côté gauche de la camionnette, que je stationnerai contre les piliers du H-block.

Je n'oublie pas de prendre mes cocktails de protéines, régulièrement, pour maximiser mes efforts.

Entre deux sacs, le 17 juillet, je laisse mon seul et unique message sur mon compte Twitter : « Un homme avec une croyance en vaut 100 000 avec des intérêts. »

Je charge le dernier sac dans la nuit du 18 juillet…

Je suis totalement exténué. Fier, aussi. Très bon boulot. Au total, ma bombe pèse mille cent soixante kilos. L'échéance est proche. Je devrais être terrifié par ce qui m'attend, mais je suis trop fatigué pour y penser. Il ne me reste plus qu'à en terminer avec les charges primaires et secondaires.

Le 19 juillet, je chauffe le DDNP et l'acide picrique, pour les rendre opérationnels. Ça me prend beaucoup plus de temps que prévu. Bordel ! Je n'ai plus que deux jours. Si je prends un jour de retard, nous serons samedi, il n'y aura plus personne dans le H-block.

Je vais devoir transporter les charges primaires et secondaires dans le coffre de la voiture, dans des casiers séparés. Je fais le plein des deux véhicules.

Par acquis de conscience, je décide de tester le détonateur. J'enfile une mèche dans un cathéter, un petit tuyau médical de l'épaisseur d'une paille, comme celui qui doit la conduire à l'explosif primaire. Soixante-quinze centimètres de mèche = soixante-quinze secondes. En théorie… En raison du manque d'oxygène dans le cathéter, la mèche s'est consumée en moins de deux secondes. J'ai bien fait de faire ce test ! Je me passerai du cathéter.

Je m'offre un bon restaurant.

Je trouve la force de mentir, à la fin du manifeste. Je m'invente des alibis. Au cas où. Un séjour dans le Grand Nord, des projets de prospection de métaux précieux, de création d'une société de sécurité privée…

Je suis prêt.

Je suis dans un état de tension indescriptible.

J'arrive au terme de quatre-vingts jours de préparation active. Trente auraient suffi, avec de l'expérience. Je n'ai plus le temps ni l'énergie pour

écrire quoi que ce soit de cohérent. Je dois conduire les véhicules à Oslo. Le moment est venu.

« C'est dans la mort qu'on parle le mieux de la vie », disait Björnson. Vous connaissez la fin de l'histoire. Vous savez déjà ce qui s'est passé sur Utøya. Avant Utøya, il y a eu Oslo. Je vous ai raconté la fin de la guerre, je vous ai raconté sa préparation.

La suite ne m'appartient plus.

JE SUIS POLICIER

11

Ce sera le jour le plus long

ERWIN ROMMEL

Je n'oublierai jamais ce jour, ce 22 juillet qui ne s'est terminé que le 25, date où j'ai enfin pu dormir un peu. Nous avons appris vers 18 heures qu'une fusillade était en cours sur Utøya, alors que tout le monde cherchait encore à comprendre ce qui se passait à Oslo. L'ampleur des attaques dépassait l'entendement, jamais nous n'avions imaginé de tels scénarios, lors de nos exercices. J'étais de garde, donc déjà sur le pont. Tous les gars au repos ont été rappelés. État de guerre. Le jour même, les équipes ont été divisées en deux. L'équipe d'Oslo et l'équipe d'Utøya.

Je m'appelle Christian, j'ai quarante-trois ans. Je suis policier. Je suis allé sur l'île, ce soir-là, sous cette pluie fine et glacée. J'ai vu. J'ai vu cette île éclairée par la rive flamboyante de gyrophares, par les projecteurs des hélicoptères, par les phares des plaisanciers. J'ai vu le regard effaré de tous ces collègues. J'ai vu le va-et-vient interminable des zodiacs chargés de corps. J'ai vu ces ambulanciers livides travailler comme sur un champ de bataille. J'ai vu ces centaines de blessés, ces gosses affolés, hystériques, pour la plupart à moitié nus, couverts de sang. J'ai vu tous ces cadavres. Puis toutes ces formes couvertes d'un drap blanc.

Dans la maison d'accueil de l'île, j'ai vu cet homme, habillé en policier, menotté dans un fauteuil, ce blond au visage dur, ce bloc de glace, interrogé par l'équipe Delta. J'ai vu sa détermination, ses petits yeux noirs, sa folie, son sourire vide. J'ai entendu sa voix. Je l'ai entendu se plaindre de sa coupure au doigt. Autour de nous, il y avait soixante-neuf cadavres.

J'ai entendu ses délires, sur le multiculturalisme.

J'ai vu ses armes, trempées de sang.

J'ai lu cet énorme dossier, des dizaines de fois. J'ai parcouru ces soixante-neuf rapports d'autopsie. Soixante-neuf. Illustrés. J'ai vu les photos, sous tous les angles. Sur Utøya, tels qu'on les a découverts. Puis sur leur table d'autopsie. Ils étaient accompagnés de biographies, de témoignages. Sur la page de gauche, des photos d'eux pleins de vie, avec le sourire. Sur la page opposée, les visages clos, pâles, couturés. L'horreur de la mort.

J’ai vu ce show indécent, au tribunal. Devant les caméras j’ai vu parader l’assassin, des mois durant.

Tous les sentiments imaginables m’ont traversé.

Tuer cet homme, comme Ruby avait tué Oswald. J’y ai pensé.

Me tuer. J’y ai pensé.

Cette affaire m’a bouleversé. Les témoignages des familles, des amis… Le nombre de gens auxquels il a fallu annoncer de terribles nouvelles, expliquer l’inexplicable. Ce qu’un tel acte impliquait mentalement, socialement. Ça remettait tout en cause.

Qu’est-ce qui nous arrivait ?

Puis j’ai su. J’ai su que ce gars n’était pas comme nous. Ni comme personne.

J’ai fait partie de l’équipe qui a investi et fouillé la ferme de Breivik, à Rena. Ce qui m’a frappé, c’est l’ampleur de son travail. Des dizaines de sacs d’engrais, de produits, de mixers, un laboratoire, quantité de matériel, des milliers de documents, d’appareils électroniques, informatiques… Il y avait plusieurs vies là-dedans. Pour entrer nous avions coupé le courant – on se méfiait des pièges —. Les torches des fusils de l’équipe Delta nous éclairaient. Il régnait là-dedans une ambiance irréelle. L’odeur de produits chimiques était forte, imprégnant cette atmosphère délétère et maléfique. J’étais persuadé que le pire était là, qu’on allait découvrir des animaux mutants dans les cages du sous-sol, ou des morceaux de cadavres empilés dans son grand congélateur.

Pour la première fois depuis des années, j’ai eu peur. Cette peur irrationnelle d’enfant dans le noir, qui trouve raisonnable d’imaginer qu’un cadavre en surgisse, avant de mettre le doigt sur l’interrupteur. À ce moment-là j’ai presque admiré cet homme, qui avait vécu là des années, dans cette atmosphère si irréelle, si terrifiante, pour y construire patiemment son acte dément. Ce qui m’intéresse n’est pas ce baratin idéologique derrière lequel il se cache. Ce qui m’intéresse est sa psychologie. Pourquoi ?

Ce qui m’effraie, c’est que je comprends qu’on puisse envisager de tuer. Mais je le garde pour moi, je fais comme si c’était simplement abominable, qu’il était convenu de s’en indigner, uniquement s’en indigner. Ce que je ne comprends vraiment pas, c’est qu’on puisse tuer. Le « courage » que ça implique. Le degré de psychopathie. Il faut un

cerveau malade, pour passer à l'acte. Quelque chose dans le câblage qui ne fonctionne pas, ou qui ne fonctionne que trop bien.

Après tout ce que j'avais lu sur les chevaliers Templiers, ce manifeste écœurant, le ridicule et la grandiloquence de ses déclarations, sa paranoïa évidente, le décalage vis-à-vis de la réalité… les rapports des psychiatres m'ont déçu. Comme tous les autres, j'espérais qu'un nom de pathologie en sorte, un truc indiscutable, un terme médical, une étiquette rassurante, définitive, où tous les symptômes s'imbriqueraient dans ce dossier comme un puzzle d'enfant. Breivik = malade. N'importe quel désordre mental aurait fait l'affaire. Ça nous aurait tous soulagés. Ça aurait enfin normalisé toute cette folie échappée de la tête d'un homme, dont j'avais l'impression qu'elle nous contaminait tous, petit à petit. Je voulais faire de Breivik un accident, une catastrophe naturelle. Ce serait trop facile. La réalité, c'est qu'il n'y a pas d'explications. Du moins pas une explication aussi claire. Il y a un « faisceau de causes », comme disent les enquêteurs à propos des crashs aériens, quand le drame provient de la défaillance d'un système, et pas seulement d'un homme.

Ce que j'ai vu en Breivik, c'est un mégalomane égocentrique, obsédé par la puissance, par l'aspect des choses et de sa personne. C'est un maniaque capable de tout comprendre et de tout réaliser, car suffisamment obsessionnel pour parvenir à ses fins. Il n'était pas assez intelligent pour réussir dans la société. Il a compris qu'il pouvait réussir contre. Il a commencé à se rebeller contre sa mère. Puis à travers ses graffitis. Puis par l'intermédiaire d'un parti politique sulfureux. Il ne pouvait pas s'arrêter là. Ce gars a la folie des grandeurs, une grandeur à la mesure de sa petitesse. Il se voit éminent, immense. C'est un gouffre. Quand il a compris que sa vision de lui-même n'avait aucun rapport avec la réalité, il a voulu se construire, dans son jeu vidéo mental, un scénario à la mesure de ses fantasmes. Un acte de terrorisme géant, dont il serait le seul et unique auteur. Il a voulu imposer à la réalité sa vision de lui-même. Et comme il est intelligent et obsessionnel, il a réussi.

La créature Anders Behring Breivik est son propre docteur Frankenstein.

Ce qui m'a le plus impressionné en lui, c'est sa certitude absolue que son monde est le bon. À vous faire douter que la réalité existe. La

réalité peut se modifier à son contact, pour devenir non pas ce qu'elle est, mais ce qu'il a décidé qu'elle soit. Tant il est déterminé, je pense qu'il n'en a même pas conscience. Il a fabriqué son univers dans sa tête et l'a cuirassé derrière plusieurs couches de blindage mental.

Dans son manifeste, Breivik cite une définition du chevalier Templier, donnée par Bernard de Clairvaux, qui lui sied parfaitement. « Le Templier est un chevalier sans peur, dont l'âme est protégée d'une armure de foi et le corps d'une armure de fer. Il ne craint ni démon, ni homme. La mort non plus ne l'effraie pas, parce qu'il l'a désirée. »

Breivik s'est débarrassé de ses sentiments. Son esprit est si verrouillé que le monde extérieur n'en peut ébranler les constructions.

Nous avons longtemps cherché ses réseaux. Nous avons traqué dans toute l'Europe d'autres chevaliers Templiers. Nous n'en avons pas trouvé. Breivik est un loup solitaire. Ses amis sont comme lui. Ils agiront comme lui, ne seront saisissables que quand ils sortiront de leur tanière. Hélas, il sera toujours trop tard.

Ce constat n'est pas fait pour me rassurer, moi, partisan d'un monde progressiste et rationnel. Je croyais en la paix, je croyais en notre société. Je pensais que nous avions réussi à dépasser la violence. Je ne le crois plus. Breivik nous a inoculé le venin du doute. Je pense que notre pays est terrifié par ce qui se réveille, par ce que nous n'avons pas voulu voir. Breivik ne sera pas notre dernier cauchemar.

Il faut s'y préparer. Que sommes-nous devenus ? Qu'avons-nous oublié d'être ? Hélas, il faut que la Norvège regarde en face cette réalité barbare, pour mieux la combattre. On ne pourra plus organiser ce genre de procès théâtre à l'avenir, pour deux, trois ou quatre nouveaux Breivik. Il y en aura. Il y a soixante-cinq ans, nous avons exécuté Quisling, le collabo. Aujourd'hui, nous avons offert à Breivik un meeting télévisé de deux mois. Le monde auquel nous avons cru n'est plus celui dans lequel nous vivons. Breivik ne doit pas gagner, mais nous devons faire notre autocritique. Notre société de publicité et de communication a mis en place les conditions objectives du massacre. En croyant combattre nos cauchemars, nous les avons réalisés.

Nous sommes le 22 juillet 2011, il est 8 heures du matin.

Anders Behring Breivik se réveille seul, dans l'appartement de sa mère, à Skøyen, dans l'ouest d'Oslo. Il a prévu de mourir aujourd'hui.

Dans la soirée du 20 juillet, il a garé son Volkswagen Crafter blanc, destiné à devenir son véhicule-bombe, à huit cents mètres de chez sa mère. Rue Sigurd, le nom de son héros… Il s'agit d'une précaution pour de ne pas être repéré et mettre à l'abri sa mère d'un éventuel accident. Le véhicule est relativement isolé. Peu de passants, peu de trafic. Seule la charge tertiaire est à bord. Près d'une tonne d'engrais mélangée au gasoil et à la poudre d'aluminium. Pour tranquilliser les passants quant aux odeurs âcres et agressives émanant de la camionnette, Breivik a imprimé un faux logo d'une entreprise de nettoyage, placé derrière le pare-brise. Son équipement de combat, armure, casque, pare-balle, tenue de policier, est rangé derrière les sièges.

Peu de temps avant d'arriver à Oslo, la camionnette a été filmée par la station Shell sur la E6 à Hedmark, puis repérée par deux péages automatiques sur l'autoroute 6. Il faisait la route depuis sa ferme de Rena. Cent quatre-vingts kilomètres parcourus en 2h20 environ. Il a passé la nuit dans l'appartement de sa mère, puis a pris le train pour Rena le lendemain, 21 juillet, vers 10 heures. Dans une trousse de toilette, Breivik emporte son Glock, chargé. Ces instants sont critiques : s'il est arrêté maintenant, il sera probablement condamné à vingt et un ans de prison, sans avoir eu le temps d'accomplir quoi que ce soit : ni la distribution du manifeste, ni ses attentats. Il n'y a plus de retour en arrière possible. Un taxi le conduit de Rena à sa ferme. Durant tout le reste de la journée, il procède à ses derniers préparatifs sur place. Ils concernent l'apprêt de la charge primaire, qu'il réalise notamment à l'aide d'une brosse de toilettes. Il termine ses travaux vers 20 heures. Il ramène ensuite a Oslo sa mallette de munitions, ses armes, son PC, les charges primaires et secondaires (lesquelles sont peu encombrantes et aisément transportables) dans la Fiat Doblo grise. Son passage est enregistré par un péage, et il est filmé à nouveau par la station Shell, au volant de cette voiture qui allait devenir son véhicule de fuite. Vers 23 heures 30, il se gare devant l'appartement de sa mère.

Il a encore beaucoup à faire : après l'installation de son ordinateur chez sa mère, il doit charger son film et le mettre en ligne, achever son texte, et l'expédier. Il lui faut assembler les charges primaires et secondaires à la charge principale. Il est tard et il est épuisé par sa journée de travail. Ayant

prévu d'agir tôt le lendemain (bombe posée à 10 heures et arrivée sur Utøya à 11 heures), il hésite à passer une nuit blanche en terminant ses préparatifs, pour tenir les délais. Son plan était de démarrer la diffusion du manifeste à ses contacts vers 3 heures du matin, et de laisser l'ordinateur faire le travail durant la nuit. Mais il est si épuisé qu'il décide d'aller dormir, choisissant délibérément de se mettre en retard pour le jour J.

Il est 8 heures du matin.

Assis sur son lit, il contemple en silence les quatre tableaux cubistes de sa chambre, accrochés au-dessus de l'ordinateur et du lit. Dans cette pièce terne d'à peine dix mètres carrés, sa garçonnière aménagée à la spartiate, il a vécu de 2006 à 2011, essentiellement pour écrire son manifeste et jouer à World of Warcraft. Beaucoup de matériel informatique est encore entreposé là, ainsi qu'un micro-onde et un petit coffre-fort. Il n'a pas pris la peine d'ouvrir le rideau de l'unique fenêtre, au-dessus du lit.

Il écrase sa cigarette dans le cendrier de table. Il a pris beaucoup de retard, il est temps.

Il commence par se préparer des sandwichs, jambon-fromage.

Il espère encore faire exploser sa bombe à 10 heures, mais doit d'abord installer un modem très performant sur son PC, puis configurer Outlook, afin d'expédier massivement le manifeste. Ça prend du temps. Il s'inquiète de plus en plus. De 8 heures 15 à 10 heures 39, les yeux vissés sur l'écran, il ne décolle pas de son fauteuil de cuir.

Sur Utøya, les jeunes travaillistes tiennent leur camp d'été. Cette cible par défaut, son troisième choix, est désormais la seule qu'il envisage. Breivik estime que son opération deviendra une réussite à partir de douze morts. Si sa bombe n'atteint pas ce seuil critique, si elle ne fait pas s'effondrer l'immeuble gouvernemental, Breivik se rendra à Utøya.

Ce matin-là, vers 11 heures, Gro Harlem Bruntland est accueillie sur l'île par les jeunes militants, sous une pluie battante. Ancienne ministre et présidente de l'OMS, elle est la cible principale de Breivik. À 11 heures 10, elle prononce un discours dans la grande salle du café.

À la même heure, Breivik quitte l'appartement de sa mère avec la Fiat, sous la pluie. Il se gare ensuite vers la camionnette. Il lui faut coupler ses charges secondaires et tertiaires à la charge primaire. Cette opération lui prend une bonne trentaine de minutes.

Dans la Fiat, un gyrophare, des chausse-trappes, des logos adhésifs du PST, sa caisse de munitions, son gilet tactique, une mallette contenant son fusil à pompe et son Ruger Mini-14.

Dans la caisse de munitions, huit litres d'essence, des fumigènes, des menottes en plastique, un masque à gaz, quelques barres énergétiques, du matériel de survie, beaucoup d'eau. Le stress déshydrate, et les cocktails e-stack, éphédrine-caféine-aspirine, sont de puissants diurétiques. Il lui a fallu faire des choix logistiques. Son armure pèse trente kilos, auxquels il faut ajouter les armes et les munitions. Plus de mille cinq cents munitions. Du 9mm Para tchèque pour le Glock, tête chemisée classique. Pour le Ruger Mini-14, du .223 Remington serbe, américain, italien, suédois… Sept types de balles : des têtes souples, blindées, chemisées classiques, etc. Les armes sont nettoyées, rangées, impeccables. La plupart des six chargeurs de Glock et des dix chargeurs de fusil sont fourrés dans les poches de la veste de combat. Breivik emporte également avec lui un « easy-loader », permettant de réintroduire rapidement des munitions de fusil dans un chargeur. Il y a aussi son fusil à pompe Benelli Nova et sa cartouchière. Tout ça pèse très lourd.

On peine à imaginer son état d'esprit à ce moment-là. Sans doute était-il très nerveux, à l'idée d'oublier quelque chose, et parce que la réalité de l'acte qu'il avait tant fantasmé approchait à grands pas. Un compte à rebours de neuf ans allait arriver à son terme, dans quelques minutes…

Breivik prend l'autoroute E18 pour aller de Skøyen à Oslo. À 11 heures 51 puis à 11 heures 55, il est filmé par des caméras de vidéosurveillance au volant de sa Fiat Doblo, non loin du quartier gouvernemental. Il respecte les limitations de vitesse.

Il stationne ce véhicule de fuite dans une rue perpendiculaire à son objectif, à deux cent cinquante mètres du bâtiment ministériel contre lequel il doit faire exploser sa bombe.

À cet endroit, la Fiat est à l'abri de l'explosion et peut lui permettre de fuir rapidement vers le nord-est d'Oslo. Il prend un ticket de stationnement à 12 heures 03. Le temps est lugubre. Ciel sombre, pluie continue.

Le visage dissimulé sous son parapluie, vêtu d'un polo rayé, Breivik longe tranquillement les bâtiments gouvernementaux, repère une dernière fois le H-block, sans s'arrêter. Il sait exactement où laisser sa bombe. En

voyant que beaucoup de gens quittent déjà les immeubles gouvernementaux pour partir en week end, il réalise qu'agir est devenu urgent.

Sur la place de la cathédrale, il prend un taxi et rentre chez sa mère. Skøyen est à quatre kilomètres du centre d'Oslo, soit dix minutes de route environ.

Il pleut. En effectuant mon dernier repérage devant le H-block, je n'ai pas eu l'impression que ce jour était celui que j'attendais depuis neuf ans. Sensation étrange. Je me dis qu'après tout ce n'est peut-être qu'une répétition. Pour l'instant, je n'ai encore rien fait. J'ai encore le choix. Je pourrais renoncer.

Mais je sais que je me mens. Je suis comme dans un jeu. Le monde défile autour de moi, je ne peux qu'avancer. Et chaque pas en avant m'éloigne de la normalité. Depuis mon taxi, j'ai l'impression que les immeubles d'Oslo me regardent. Cette ville insouciante, déjà envahie. Cette ville affreuse, architecte de l'invasion. Norvège, Norvège, pourquoi t'es-tu abandonnée ? Je vais marquer à jamais cette ville. Je vais défigurer son bonheur imbécile et pulvériser son tranquille consentement à l'horrible. Je songe aux dégâts que peut faire un homme.

À 12 heures 30, avec son dernier repas, il prend un e-stack et une canette de Red Bull. L'e-stack stimule le système nerveux central, comme l'amphétamine. Cela accroît la confiance, la volonté de prendre des risques, l'agressivité. Les prélèvements sanguins ont montré qu'il était sous l'influence de ce produit.

Il retourne au plus vite à son manifeste, tente d'enlever ses dernières mises à jour « couvertures », censées lui permettre de tromper les policiers s'il était arrêté à ce moment-là. Son séjour dans le Grand Nord, des digressions sur l'or, sur une société de sécurité… Il n'y parvient pas.

Parmi ses dernières phrases, celles-ci : « À la première fête costumée de cet automne, je viendrai habillé en policier. Avec les insignes. Ce sera magnifique, les gens seront très étonnés :) »

« Si des policiers venaient à me rendre visite ces prochains jours, ils auraient probablement la mauvaise idée de me prendre pour un terroriste, lol:o) »

Puis il parachève :

« Je crois que ce sera ma dernière entrée. Nous sommes le vendredi 22 juillet 2011, il est 12h51. Sincères salutations,

Andrew Berwick,

commandeur chevalier justicier,

chevaliers Templiers d'Europe,

chevaliers Templiers de Norvège. »

Il fait défiler le texte une dernière fois, en entier. Colossal ouvrage. Neuf ans.

Ce n'est pas un texte accessoire. Breivik met tous ses espoirs de postérité dans ce manifeste, c'est le point culminant de son travail, qui a commandé à son existence des années durant. Aux psychiatres qui l'ont interrogé, il a déclaré que quiconque lirait ce manifeste se radicaliserait aussitôt. Délire des grandeurs typique des schizophrènes.

Breivik met en ligne son film de propagande sur les chevaliers Templiers, sur Veoh et Youtube. Douze minutes de photos et de textes, sur fond musical. C'est cette vidéo dont il est si fier qui lui arrachera quelques larmes durant son procès.

À 14 heures 09, il tente d'expédier le compendium à ses huit mille cent neuf contacts, récoltés sur une période de quatre mois. Devant la masse de données à traiter, Outlook inonde l'écran de messages d'erreur. C'est un moment très frustrant pour Breivik, cette phase d'envoi est primordiale. Tant qu'elle n'est pas accomplie, il ne peut pas passer à l'acte.

Il voulait détruire son disque dur, mais n'en aura pas le temps. Outlook a besoin de trop longues minutes pour tout expédier, si bien que Breivik hésite à annuler une partie du plan. La bombe ou Utøya. En constatant que six cents e-mails ont déjà été envoyés, il décide de laisser l'ordinateur travailler, et de passer à la suite du programme. Le délai est néanmoins désastreux. Le vendredi, en pleines vacances d'été, la plupart des gens cessent le travail à 14 heures. Il est 14 heures 30. Tant pis, il ne peut plus reculer.

Il quitte l'appartement de sa mère peu avant 15 heures, en lui disant qu'il a besoin de pièces pour son PC.

En l'embrassant, il la serre contre lui un peu plus fort que d'habitude.

Un filtre à spam limitant les envois à mille par jour, seuls neuf cent cinquante huit contacts reçoivent réellement le manifeste. Certaines adresses étaient effacées ou saturées. Les destinataires sont très variés. Cinq cent trente sympathisants, mais aussi lui-même, sa famille, ses amis,

ses anciens collègues, des joueurs en ligne, des politiciens, des parlementaires, des partis, des journalistes, des villes…

En refermant la porte du rez-de-chaussée, il regarde le nom de sa mère, sur l'interphone. Wenche Behring. Toujours en vêtements civils, il rejoint le Volkswagen Crafter et s'installe derrière le volant. Il entreprend alors de revêtir sa tenue opérationnelle.

Pantalon à damiers réfléchissants, insignes, équipement tactique, armure, pièce par pièce, comme un chevalier Templier. Il enfile ses bottes à éperons d'acier, doit se sentir à l'étroit derrière le volant. Pour l'instant, le casque à visière blindée et le plastron pare-balles restent sur le siège passager.

À 15 heures 04, la camionnette roule sur l'E18, près de Skøyen en direction du centre. Quelques instants après son départ, Breivik a dû emprunter des routes secondaires, en apercevant une déviation régulée par la police, de peur d'être intercepté avec son armure et ses insignes.

C'est déjà l'automne en hyperborée. Je vais passer à l'acte pendant que les Dieux boivent au festin d'Ægir. C'est un jour sombre et mélancolique. Un beau jour pour mourir.

Je n'arrive plus à réfléchir rationnellement. J'ai la sensation d'avoir un rendez-vous capital et de ne pas être à la hauteur. Le stress me vient par bouffées, me congestionne l'abdomen. Par moment je me dis que je n'y arriverai pas. Et je fais le point, et je me calme, et ça passe. Je dois y arriver. Je n'ai pas le choix.

J'ai vérifié mon Ipod. *Requiem for a dream,* la version *Seigneur des Anneaux*. Cette musique tournera en boucle si massacre il y a. Je n'entendrai que cela. Et pendant ce temps je leur jouerai une autre partition.

Je suis policier. Pourquoi ? Parce qu'être policier, c'est maintenir *l'ordre*. Une récente étude d'opinion a montré que 98% des Norvégiens avaient confiance en leur police. Les probabilités sont avec moi. J'ai l'intuition que je vais pondérer ce taux de confiance.

Je conduis *Sleipnir* à l'endroit convenu. Derrière moi, il y a de quoi faire sauter un stade de football. Dans la Fiat m'attend mon fusil, *Gungnir*. J'ai mon pistolet, *Mjöllnir*. Les Dieux sont avec moi. J'ai l'impression d'être quelqu'un d'immense. Seuls les Dieux savent. Il y a la peur aussi. Mais rien ne peut m'arrêter. Avec l'équipement, j'ai passé un cap. Le déguisement nous fait oser davantage.

Les rues d'Oslo me paraissent plus étroites que d'habitude. Les piétons semblent suspicieux. Les chauffeurs que je croise me regardent. Et si j'étais attendu ? Et s'ils m'avaient tendu un piège, pour me prendre sur le fait ?

La circulation est plutôt fluide. Je me rends compte que j'aurais dû davantage m'entraîner à manœuvrer la camionnette. Déjà que les vitesses ne passent pas sans craquer, la taille du bahut est difficile à appréhender : j'ai manqué d'accrocher un panneau de signalisation, puis une voiture en stationnement, en tournant trop serré. Et le capot est long aussi, on dirait l'étrave d'un paquebot ! Il faut virer large.

Au procès, le procureur a fait rire le tribunal en racontant qu'une semaine avant le massacre, j'avais appelé un service d'assistance parce que je n'arrivais pas à enclencher la marche arrière de la camionnette.

Dans quelques minutes, ma bombe éventrera ce monde.

Breivik passe devant le théâtre national. À 15 heures 13, le Volkswagen Crafter blanc est filmé par une caméra de vidéosurveillance à l'entrée de la rue menant aux bâtiments ministériels, à deux cents mètres de la cible. La camionnette stoppe ici, en feux de détresse, pendant deux minutes. Moment décisif. Breivik envisage un instant de s'allumer une cigarette ou de mâcher du tabac, renonce. Il enfile le plastron pare-balles marqué du sigle POLITI et le casque à visière, puis branche un gyrophare bleu. Il hésite à coller sur la camionnette les logos du PST, puis décide qu'il n'a pas le temps.

Les policiers peuvent encore l'arrêter. Lui est armé et prêt à faire face. S'il avait été inquiété à ce moment-là, il aurait allumé la mèche à ras la charge et défendu la voiture jusqu'à ce qu'elle explose, lui avec. C'est du moins ce qu'il a expliqué. Il avait calculé que ses chances de survivre à l'explosion étaient de 5%.

À 15 heures 15, la camionnette avance et longe les immeubles, dans une rue réduite à une voie par des travaux. À 15 heures 16, elle tourne à gauche sur l'esplanade de l'immeuble du ministère, le fameux H-block, en ignorant une pancarte « entrée interdite ».

Sa charge est préparée pour dégager une puissance optimale à condition qu'il stationne le côté gauche de la camionnette contre les piliers du bâtiment. Une voiture garée là l'en empêche. Il tourne donc encore à gauche et stationne le côté droit de la camionnette à cinq mètres des piliers et des vitres du bâtiment. La vélocité de l'explosion sera plus faible. Il le

sait, mais il agit dans l'urgence. À 15 heures 17, il allume la mèche, persuadé que des gardes vont intervenir.

GPS dans la main gauche, Glock dans le poing droit, il sort du véhicule, vérifie que la mèche se consume, puis s'éloigne d'un pas rapide vers sa voiture de fuite. La longueur de la mèche est calculée pour lui laisser sept minutes.

À 15 heures 18, il est filmé au même endroit qu'à midi, cette fois en tenue paramilitaire, en se déplaçant à grandes enjambées et en jetant de nombreux coups d'œil derrière lui. L'attention d'un promeneur est retenue par ce « policier » casqué et lourdement équipé, tenant un pistolet automatique dans la main droite. Ce témoin a beaucoup de chance de n'avoir esquissé le moindre geste, Breivik le considérait comme une « menace » et était prêt à l'abattre.

À quelques mètres de sa Fiat, Breivik demande à une jeune femme promenant son bébé de s'éloigner au plus vite du quartier gouvernemental, ce qu'elle fait.

Le témoin voit le « policier » prendre place à bord d'une voiture grise. Breivik installe son GPS, démarre et s'engouffre dans un sens interdit l'éloignant des bâtiments ministériels.

Il agit à l'instinct. La radio de la Fiat est programmée sur la station P4, qui interrompt régulièrement ses émissions pour diffuser des bulletins de nouvelles fraîches. Breivik se prépare à utiliser ses chausse-trappes, ces clous étoilés qu'on appelle aussi « pieds de corbeau », rangés dans un sac Ikéa bleu posé devant le siège passager, destinés à crever les pneus de ses poursuivants.

Personne ne le poursuit…

Agité par une angoisse indescriptible, il roule et tend l'oreille. Il n'entend rien. Rien ne se passe. La Fiat a dépassé deux blocs d'immeubles en direction du nord quand Breivik entend un bruit à l'arrière de sa voiture. Il pense d'abord que quelque chose vient de se renverser dans le coffre.

La bombe a explosé à 15 heures 24, d'après l'institut géologique.

Derrière les essuie-glaces, le ciel est sombre. Pendant qu'Oslo s'agite, s'éveille, fend la fumée, marche sur le verre, découvre, entre dans le drame, relève ses blessés et compte ses morts, je file vers mon île. Vers mon destin. Des gens sont morts. Des gens vont mourir. Beaucoup de gens. Peut-être moi avec eux. Pour l'instant, moi seul le sait. *Moi seul sait ce qui se passe.*

J’ai un coup d’avance sur le monde entier. C’est un sentiment incroyable. Je fais l’Histoire, je fais le monde.

J’ai vaguement ressenti ça, une fois, quand j’étais môme. Une amie de la famille venait de mourir, et c’est à moi qu’on a annoncé ça, au téléphone. J’avais à peine décroché. Et quand la dame au bout du fil a compris que ce n’était pas à ma mère qu’elle parlait, elle a bafouillé un tas d’excuses. Je ne suis pas un idiot. J’ai raccroché et je suis allé dans le salon. Ma mère était attablée avec de la famille et des amis. Un joyeux repas. Visages échauffés par l’alcool et les rires. Dès qu’ils ont vu mon air grave, moi toujours si souriant, ils ont su que quelque chose n’allait pas. Ils ont su que le téléphone venait de tuer. Leurs yeux ont cessé de rire. Les voix sont tombées. Gravité. Ma mère s’est levée, pâle comme un linge. J’ai ouvert la bouche. Puis je l’ai refermée. J’ai regardé tout le monde. J’ai calculé mes effets, j’ai réfléchi à mes paroles. J’ai dosé. C’est horrible à dire mais j’ai savouré. J’avais le pouvoir de celui qui sait. Le pouvoir du messager. C’est pour ça qu’on les massacrait, je suppose, dans l’Antiquité. Ils avaient trop de pouvoir. Celui d’annoncer la mort, la défaite ou la victoire. D’annoncer le destin des choses. De détenir la réalité. Rien de plus fort.

C’est ce même sentiment qui m’anime maintenant.

À 15 heures 27, un bulletin d’information de la radio P4 annonce une détonation, près du centre d’Oslo. C’est un moment très fort pour Breivik. Des années de fantasmes deviennent réalité. Le Breivik dont il a tant rêvé vient de naître de ses propres mains. Instant orgasmique de toute-puissance. Bien plus que de donner la mort, il se réjouit de concrétiser des d’années de travail et d’angoisses. Pour lui, ceux qui occupent ces immeubles sont des traîtres qui méritent amplement ce qui leur arrive.

À 15 heures 28, la police est sur la zone de l’explosion. Une minute plus tard, la Fiat est repérée vers le sud d’Oslo. Breivik n’est pas conscient de la portée de l’explosion. Il attend les prochains bulletins d’informations. Après avoir roulé vers le nord de la ville, puis vers l’est et le sud afin de contourner largement la zone cible, il entreprend de longer le fjord qui borde le sud d’Oslo, en direction de l’ouest, de Skøyen. Il prend l’E18 dès que possible, emprunte les longs tunnels percés sous la ville, avant de quitter cette artère, obstruée par un accident.

À 15 heures 32, le centre de sécurité annonce disposer de photographies d’un homme ayant couru hors d’une camionnette, juste avant l’explosion.

À 15 heures 37, un pompier d'Oslo signale à la police qu'il a vu un homme vêtu d'un uniforme de police, casqué et armé, arpenter la rue des immeubles gouvernementaux, juste avant l'explosion.

Vers 15 heures 40, un autre témoin communique à la police l'immatriculation d'une Fiat Doblo suspecte. Au même instant, la station P4 annonce que l'entrée d'un immeuble gouvernemental s'est effondrée et qu'il y a au moins un mort. Les piliers du H-block sont toujours debout. C'est un coup dur pour Breivik. Estimant que l'opération est un échec, il décide de se rendre à Utøya.

Breivik atteint Skøyen vers 15 heures 50, où il est filmé sur un rond-point, après avoir emprunté plusieurs routes secondaires. C'est la dernière fois qu'il voit les quartiers de son enfance.

Il regagne l'autoroute E18 quelques instants plus tard, et roule vers l'ouest. Il y croise des camions de pompiers, des ambulances et des véhicules de police.

À 15 heures 57, Breivik dépasse une voiture de police sur la E18, à Lysaker. Le policier ne réagit pas, le signalement de la voiture de fuite n'étant pas encore donné…

À 15 heures 58, la radio annonce que le premier ministre est sain et sauf, et qu'aucun membre du gouvernement n'est « affecté par la crise ». Cela conforte Breivik dans son idée de se rendre à Utøya.

À 16 heures 03, il traverse Sandvika, petite ville située à neuf kilomètres à l'ouest de Skøyen. De là, il bifurque vers le nord-ouest, sur la E16 qui mène à Sollihøgda, au Tyrifjord et à Utøya. La E16 est une route sinueuse et vallonnée. Les voies sont séparées par une épaisse bordure de béton. Une falaise vient border la droite de la route. À gauche, le vide. Les résineux, le fjord. Un des cinq plus grands du pays.

À 16 heures 22, la Fiat est filmée par un radar à trois minutes de l'embarcadère menant à Utøya.

Je roule doucement, en essayant de dominer mon stress. Je ne dois pas me prendre pour Petter Solberg : après l'attentat d'Oklahoma City, McVeigh a été interpellé parce qu'il n'avait pas de plaques d'immatriculation et qu'il portait une arme chargée.

Un mélange de peur et d'euphorie ne me quitte pas. Difficile à décrire. Mes mains moites sont crispées sur le volant. Je me regarde sourire dans le

rétroviseur. *Ça y est.* J'écris ma légende. Le Ragnarök est proche.

À la radio, ils ne comprennent rien à ce qui leur arrive, commencent à évoquer une hypothèse terroriste. Ils expliquent qu'on a des soldats en Afghanistan. Ils vont attribuer ça aux musulmans.

Les distances et le temps me paraissent distendus, déformés. Je ne saurais dire si tout se passe très vite ou très lentement. Les deux. Je suis impatient, mais il ne me tarde pas d'arriver. Utøya est une certitude. Peut-être que si l'explosion avait fait s'effondrer l'immeuble, ça n'aurait pas été utile. Mais j'étais certain, en plaçant ma bombe, que ça ne fonctionnerait pas. J'en étais certain depuis longtemps. Depuis toujours, j'ai su que j'irais à Utøya, que tout se finirait là-bas.

Je croise des voitures de flics, sirènes hurlantes.

Vais-je réussir à me maîtriser, à avoir l'air crédible, à atteindre l'île ? À éliminer les flics qui me barrent la route ? À tuer ? Vais-je réussir à tuer quelqu'un de mes mains ? Je ne l'ai jamais fait, comment savoir si j'en suis capable ?

Et si au lieu de descendre vers l'embarcadère je continuais tout droit ? Et si je filais dans le Grand Nord ? Je suis libre : tout est encore possible. Mais ma mission est trop forte. Je l'ai dit, je suis têtu et déterminé, je sais que j'ai raison et je sais que je dois aller au bout. Je suis aimanté par Utøya. J'ai commencé, je dois finir. La mort est ma seule issue.

Face au panneau indiquant l'île du parti travailliste, Breivik prend à gauche la petite route menant à l'embarcadère.

La Fiat descend quelques mètres et stationne aussitôt dans un renfoncement menant à une remise, de manière à n'être vu ni depuis la grande route ni depuis le quai. Selon le site du parti travailliste, le ferry y accoste toutes les heures. Il décide donc d'attendre jusqu'à 17 heures dans sa voiture.

Un dernier bulletin d'informations fait état d'une voiture piégée. Un expert évoque la possibilité de représailles consécutives à la mort de Ben Laden. Le décès d'une personne est confirmé.

En réalité, la bombe a tué six femmes et deux hommes. Au moment de l'explosion, deux cent cinquante personnes se trouvaient dans le H-block, et soixante-quinze piétons marchaient dans les rues à proximité. Les secours relèveront neuf blessés sérieux. Deux cents personnes seront touchées en tout. L'explosion a laissé un cratère de quatre mètres de large dans le

béton. À quatre cents mètres à la ronde, toutes les vitres ont volé en éclats. Aucun immeuble ne s'est effondré, mais sept bâtiments gouvernementaux sont totalement détruits de l'intérieur. On estime qu'il faudra dix années pour les reconstruire. Deux ans après les faits, le quartier entier est encore bouclé, sécurisé, en pleins travaux. On ne peut plus traverser le centre d'Oslo sans penser à Breivik.

À 16 heures 30, sur le camp d'été d'Utøya, une réunion est organisée dans la grande salle du café pour informer les participants de l'explosion d'Oslo. Monica Bøsei, responsable du camp, et Eskil Pedersen, chef des jeunes travaillistes, les larmes aux yeux, annoncent qu'une explosion visant le quartier gouvernemental a fait au moins une victime. Certains jeunes fondent en larmes, passent des coups de téléphone à leurs proches. Nombreux sont ceux qui souhaitent rentrer chez eux. Monica Bøsei affirme qu'Utøya est l'endroit le plus sûr de Norvège.

Breivik hésite. Il doit choisir entre les munitions et l'armure. Son matériel est trop lourd. Comme il n'aperçoit pas de policiers sur le quai, il décide alors de retirer son plastron pare-balles, de laisser son casque sur le siège passager, et de s'équiper du seul gilet tactique, contenant la plupart de ses chargeurs. Il range les boîtes de munitions et les chargeurs surnuméraires dans sa mallette. Autour du cou, il porte sa fausse carte de membre des services de renseignements (PST). Son sac à dos de protection, contenant une réserve d'eau, est frappé de l'inscription POLITI.

Breivik connecte un gyrophare et le fixe au pare-brise. Après une hésitation, il choisit de ne pas coller de sigles PST sur la voiture.

À 16 heures 55, il se décide à parcourir lentement les trente mètres qui le séparent de l'embarcadère, endroit qu'il est venu reconnaître il y a un peu plus de deux semaines.

Alors que les forces armées occupent les rues d'Oslo, Breivik, à Utøya, a décidé de faire face à son destin. D'aller au bout.

À 16 heures 55, gyrophare activé, je tourne devant l'embarcadère et stationne mon véhicule sur les graviers, à une dizaine de mètres du quai. Je ne sais pas ce qui m'attend sur place. S'il y a des « collègues », je sors le fusil à pompe. C'est un risque énorme d'avoir enlevé l'armure : elle est conçue pour résister à une rafale de fusil d'assaut. Mais face à des jeunes, mobiles et nombreux, elle ne sera qu'encombrante. C'est aussi une question

de cohérence : un officier des renseignements ne porte pas une armure de la Delta force.

Le quai est une jetée de pierres d'un demi-mètre de haut. Je constate que le ferry n'est pas là.

Il y a quatre personnes sur le quai, dont un garde. Comme ils viennent vers moi, je sors et marche à leur rencontre. Pas envie qu'ils regardent de trop près à travers les vitres. Je jette un œil vers l'île. Le ferry y est amarré, à six cent vingt mètres de là.

J'espère qu'ils vont accepter de me l'envoyer pour me faire traverser. Il est maintenant trop tard pour reculer, je dois jouer mon rôle jusqu'au bout. « La guerre est une tromperie », disait Mahomet. Je suis policier. Je m'appelle Martin Nilsen, du service de police et de sécurité (PST). C'est écrit sur mon badge. Martin Nilsen, c'est le nom d'un ami. Il me fallait un faux nom, parce que la police peut connaître mon identité du fait de la location, sous mon vrai nom, des deux véhicules ayant servi à l'opération.

Ce garde, cet homme à la drôle de tête, je sens que je l'impressionne. Visage étroit et haut, gros menton barbu, lunettes carrés aux épaisses montures, cheveux ras, barbe et moustaches blondes. Il s'excuse presque de me demander ma carte. Je lui passe sous le nez en expliquant être là en raison de l'attaque terroriste d'Oslo. J'affirme que d'autres policiers sécurisent les environs. Quarante officiers exactement. Pour l'instant, nous n'avons arrêté personne.

Les yeux du garde s'attardent sur ma hanche droite. Il observe le Glock dans son holster. Ça n'a pas l'air de lui paraître anormal. Il m'explique que depuis l'explosion ils ont décidé de fouiller tous ceux qui voulaient se rendre sur l'île. Je lui réponds que c'est une bonne mesure. Je lui demande d'appeler le ferry pour qu'il vienne me chercher, ayant pour mission de sécuriser l'île et d'informer les gardes de ce qui s'est passé à Oslo.

Je remarque alors que deux jeunes regardent ma voiture d'un peu trop près. Sèchement, je leur demande de garder leurs distances, ce qu'ils font aussitôt.

Mon regard sévère se plonge à nouveau dans les yeux fuyants du jeune garde. J'ai l'air de lui demander ce qu'il attend. Il bredouille quelque chose et sort son téléphone. Je sens chez lui cette fameuse angoisse que l'on éprouve toujours face à un policier, tout innocent que l'on soit. Je suis distant, direct. Rigide. Je me sens crédible. « On devient l'homme de son uniforme », disait Napoléon.

À ce que j'entends de la conversation, le capitaine du ferry accepte de venir me chercher. Il faudra compter une quinzaine de minutes pour faire l'aller-retour. Le vigile raccroche et m'explique que depuis l'explosion d'Oslo, la barge est amarrée sur l'île, par mesure de précaution. Elle devait y rester. Je lui assure que ma mission est une mesure de sécurité standard, qu'il est important que j'installe sur Utøya mon matériel de détection des explosifs. Il commence à me poser des questions sur l'attentat, à me demander ce que je sais. Pour couper court à la conversation, je lui demande un instant et feins d'appeler mes supérieurs.

Je fais quelques pas sur le quai.

Je me tourne face à l'île. Mon tombeau, mon destin. Là-bas, ils ne savent pas.

Utøya, ça veut dire l'île au large. Elle est vautrée là, trempée dans des eaux qu'on jurerait mazoutées. Elle a l'air froide, cette île. Elle me fait l'effet d'une vieille prostituée tout juste désirable, avec de l'alcool plein le sang. Une Russe. Je la voyais plus plate que ça.

C'est mon champ de bataille, ma place forte. Il ne me manque que la lorgnette de général. À cet instant, le vigile approche et lance : « Il arrive, Monsieur. » Et lui il repart, comme un bon aide de camp. Suis-je Léonidas face aux Thermopyles ? Un kamikaze face à Okinawa ?

Ce que je prépare deviendra plus célèbre que Poitiers, Lépante ou Vienne. Je vais entrer dans l'Histoire, sans tricher, en quelques minutes. J'ai rendez-vous avec l'éternité.

J'ai l'impression que l'île a remué. Elle est grande, mon île. Cinq cents mètres de long, trois cent trente mètres de large. Les bâtiments ont l'air minuscules. Ses occupants lilliputiens.

Son dos hérissé d'épines noires a sans doute tressailli à l'idée de ce qui allait lui arriver. Mais le monstre reste immobile, tapi dans son ombre, feignant l'indifférence. Il essaie de m'impressionner, de me faire douter. C'est une vraie montagne, cette île. Une montagne qui trie les hommes, comme les plus hauts sommets. Il y a l'immense majorité qui a peur et qui regarde. Il y a les très rares qui se lancent dans l'ascension. Et il y a la poignée d'élus qui parvient au sommet. Très peu sont ceux qui en redescendent. Exceptionnels sont ceux qui savent raconter.

Nous autres grands alpinistes ne sommes pas fous. Juste ambitieux. Des types escaladent tous les jours l'Annapurna, le K2 et l'Everest, avec des taux de mortalité de 33%, de 20% et de 10%. Des gars sont partis à l'assaut

de la lune et des abysses, des airs et des eaux. Certains de nos ancêtres ont réalisé des exploits si invraisemblables qu'ils avaient décidé que le prix de leur vie était inférieur à celui de la réussite.

Il faut le sentir et il faut oser. Oser mettre sa peau en jeu. C'est ce grain de folie purement occidental qui restera toujours le doigt humain qui guide l'Homme, qui montre la voie.

Utøya, c'est un peu tout ça. La lune, les abysses, le sommet, la terre inconnue, la chimère, le début, la fin, la partie, le tout, l'ennemi, l'ultime. Cette île n'est pas un lieu, elle est un être, l'incarnation de mes ennemis, du mal qui dévore la Norvège depuis des décennies.

Aux journalistes qui me demandent pourquoi je voulais foutre cette île en l'air, je réponds comme l'alpiniste Georges Mallory à qui on demandait pourquoi il voulait tant escalader sa montagne, l'Everest. « Parce qu'elle est là. » Mallory est mort près du sommet. À mon tour, je suis face à mon œuvre.

À 16 heures 57, dans son registre des traversées, un marin note : « un policier ». *C'est écrit.* Mille pensées se bousculent dans ma tête. Tout devient plus intense. Le ferry n'est qu'à quelques coudées de la rive.

Je m'affaire dans le coffre de ma voiture, pour préparer mon matériel. Quand la barge accoste, je sors le Mini-14 de sa mallette. Le garde est impressionné. Il y a de quoi.

Selon mes plans d'origine, je devais embarquer bien plus tôt. En arrivant sur l'île à onze heures, j'aurais pu trancher la tête de cette vieille salope de Gro Harlem Brundtland. Sait-on jamais, si le ferry est bloqué, elle sera peut-être encore là. Les ministres adorent parader sur Utøya, comme les maîtres romains visitaient leurs esclaves, avec la satisfaction du propriétaire, comme les patrons marxistes visitent leurs ouvriers, avec leur fausse bonhomie de « camarade ». Il y aura Eskil Pedersen, le patron des jeunesses travaillistes. Une cible de premier choix. J'ai étudié son visage sous toutes les coutures, si je le croise je ne le manquerai pas.

Le ferry est de dimensions modestes. Une barge rouge et noire de sept mètres de long, timonerie fermée blanche posée près de la poupe. Une bouée y est accrochée, sous l'inscription « MS THORBJØRN ». Devant la cabine, on peut charger une voiture, ou quelques dizaines de personnes. La gueule de la barge s'ouvre et vient se poser délicatement sur l'embarcadère. De loin, ce bateau me paraissait en fin de vie. Je me trompais : rien n'est

trop beau pour les petits travaillistes. L'intérieur bleu canard donne l'impression d'avoir été repeint récemment.

Un marin se charge de l'amarrage. Une femme et un homme descendent de la barge et marchent à ma rencontre. Elle, la brune un peu défraîchie, je la reconnais immédiatement. Maman Utøya. La patronne de l'île. L'hôtesse. Monica. La prêtresse de ce cirque depuis des décennies. Vêtue d'un blouson sombre à capuche, elle vient à ma rencontre, sourire aux lèvres.

Je lui répète mon histoire.

« Pourquoi ne sommes-nous pas prévenus ? » demande-t-elle. « C'est le chaos à Oslo, la moitié des forces sont en vacances. » Elle semble marcher. Toute travailliste et féministe qu'elle soit, elle est impressionnée par un nordique si bien bâti, bardé d'un tel équipement.

Je demande que l'on m'aide à transporter mon matériel de détection dans la barge.

Le capitaine s'avance, me salue timidement, m'explique qu'il a fait venir son navire, comme il dit avec optimisme, juste pour moi. Spontanément, il se dirige vers ma voiture, m'aide à transborder la lourde caisse de munitions.

Je sens l'inquiétude dans le regard de Monica. Elle voit tous mes chargeurs, le Glock dans son holster, le fusil à pompe dans ma main droite, le semi-automatique en bandoulière, sa baïonnette, sa lunette de visée… Elle me dit que toutes ces armes vont effrayer les jeunes.

J'accepte aussitôt de me passer du fusil à pompe. Je le laisse dans le coffre. Je m'attendais à rencontrer une résistance acharnée sur le quai. Peut-être des policiers, Utøya étant le plus grand événement politique de la saison. Pour me débarrasser d'eux, la force d'arrêt du fusil à pompe était idéale. Il n'est plus nécessaire. J'accepte aussi de dissimuler mon Mini-14 sous un sac plastique noir ramassé dans mon coffre. Le capitaine, décidément serviable, m'apporte un autre sac trouvé dans son ferry.

Je redis à Monica que je dois briefer tous les gardiens de l'île, qu'il est important de les convoquer vers les bâtiments d'accueil. Elle m'explique qu'elle va en faire la demande au chef des gardes, un policier. Cette information ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd. Un policier, sur l'île…

Nous montons à bord. Il y a un gars de l'Entraide norvégienne, le marin, le capitaine, Monica et moi. Ils m'expliquent qu'il faudra un peu de temps pour appareiller. Je leur demande de mettre en route aussi vite que possible. Je parle comme un militaire : net et concis. Un ton décisif, sans réplique.

Le ferry relève son étrave et s'éloigne pesamment du quai, en machine arrière, vire sur tribord, laisse penser que sa poupe va tutoyer le rivage. Puis il repart en machine avant sur bâbord.

Cap sur Utøya.

Le capitaine est à la manœuvre, dans sa timonerie. Tout en me désaltérant sur le pont, j'interroge Monica sur le policier de l'île. Je lui demande s'il est armé. Elle m'explique que c'est un policier expérimenté qui garde l'île en volontaire, en dehors de son travail. Il n'est pas en service, n'a donc pas de pouvoirs de police, et n'est donc pas armé. Ça ne me convainc guère : je pense que les gardiens ont une arme, un fusil ou une carabine quelque part dans une maison. Je lui demande une nouvelle fois de tous les convoquer vers la maison principale, « en raison des menaces qui ont été faites. » Troublée par ces révélations sibyllines, elle s'exécute. C'est une femme, elle brûle d'envie de savoir. C'est pour ça qu'elle marche.

Sur la petite barge, la traversée est courte. La bruine m'humecte le visage. Je regarde les eaux grises du Tyrifjord, un peu agitées. Utøya change de profil, dévoile son flanc et sa croupe. Se rapproche.

Bizarrement, je me remémore une chanson de mon enfance, typiquement norvégienne. *Rame, rame, rame sur ton bateau*… J'essaie de penser à autre chose, la pression monte. Je suis préoccupé par ce fameux policier. Comme pour me rassurer, j'ai envie de poser des tas de questions à Monica, qui m'est sympathique, en dehors du fait qu'elle représente tout ce dont j'ai horreur. Je me retiens.

Je pourrai la prendre en otage, pour tenir à distance des assaillants.

Plus j'en approche, plus cette île me paraît impersonnelle. Une mutation s'opère. Je suis de plus en plus grand. C'est moi le monstre. C'est elle que j'impressionne. C'est à ces petits individus, vivotant ça et là, d'avoir peur.

L'île est maintenant toute proche. Très grande. Face à nous, l'embarcadère, comme un doigt qui nous désigne, qui veut prévenir. L'île couverte de résineux forme une colline, au milieu de laquelle est édifiée une grosse maison blanche. Peu de jeunes sont ici. La pluie les aura fait s'abriter. Et s'ils étaient partis ? Absurde.

L'approche me donne cette impression que l'on a toujours en accostant, sans doute due au courant, que le bateau va manquer le quai.

La barge touche terre dans une secousse. *Terminus*. Je ne peux plus reculer. Débarquement par plageage : le capitaine actionne les vérins de

l'étrave, qui s'abat lentement sur la rive. Le marin descend sur le quai et y amarre le ferry. Tout est encore calme.

J'enlève la sécurité du Glock, de cette arme qui va me faire entrer dans l'histoire. J'essuie ma main gauche sur mon pantalon et la crispe sur mon fusil. Il est 17 heures 18. Je pose le pied sur le béton.

À 17 heures 22, Breivik tue la responsable et les deux gardes. La police d'Oslo est informée d'une fusillade en cours sur Utøya à 17 heures 25. Le ferry prend la fuite vers le nord au même instant. La police locale est prévenue une minute plus tard. Breivik tue vingt autres personnes.

À 17 heures 30, la force Delta, l'unité anti-terroriste d'Oslo, se met en route pour Utøya, aucun hélicoptère n'étant disponible. Breivik tue seize autres personnes.

À 17 heures 38, deux policiers locaux, disposant d'armes 9mm et de tenues de combat, demandent l'autorisation de se rendre à Utøya. Ils arrivent à 17 heures 50 sur l'embarcadère, mais n'ont pas de bateau pour traverser.

À 17 heures 52, se préparant à réceptionner les jeunes fuyant à bord du Reiulf, avant qu'il ne sombre à quai, les deux policiers observent une fumée orange vers la maison principale. Trois kilomètres plus au nord, sur le quai de Storøya, leurs quatre collègues envisagent de se rendre sur Utøya. Ils décident finalement de réserver leur bateau à la force Delta, dont l'arrivée est imminente.

À 18 heures 01, Breivik compose le 112 pour se rendre, sans succès. Il tue huit autres personnes. Des plaisanciers et des riverains commencent à secourir les jeunes qui s'éloignent à la nage.

À 18 heures 09, la force Delta est à quai, à Storøya. Le ferry a accosté encore plus au nord. Un Zodiac est mis en route. Surchargé par les policiers et leur lourd matériel, il prend l'eau et tombe en panne à 18 heures 19. Deux bateaux de plaisance abordent le Zodiac, récupèrent les membres de la force Delta et les conduisent sur l'île. Dans l'intervalle, Breivik tue quatorze personnes.

À 18 heures 25, une partie de l'équipe d'intervention est débarquée sur le quai principal.

Une minute plus tard, Breivik contacte à nouveau la police pour se rendre, en vain. Il poursuit sa progression et tue cinq autres personnes. Un hélicoptère de la télévision survole l'île et filme partiellement la scène. À

18 heures 34, six policiers interpellent Breivik, qui se rend sans opposer de résistance. Les autorités annoncent l'arrestation d'un tireur et demandent des hélicoptères en toute urgence. Il faudra attendre 21 heures 08 pour qu'un hélicoptère de la police décolle enfin pour Utøya.

Les déclarations officielles se succèdent alors, parfois contradictoires. À 21 heures 30, on annonce dix tués sur l'île. À 22 heures 45, le premier ministre déclare que l'agresseur est « ethniquement norvégien ». À 23 heures 20, la police parle d'explosifs non utilisés trouvés sur Utøya, avant de démentir.

À mesure que la nuit avance, les autorités prennent conscience de l'ampleur du massacre. À 3 heures 17, la police annonce que le bilan va être revu à la hausse. À 3 heures 50, le directeur de la police, grave, déclare qu'il y a au moins quatre-vingt tués sur l'île.

Ce samedi-là, la vie s'est arrêtée en Norvège, et dans toute la Scandinavie. Stupeur et consternation. À 15 heures 30, les autorités annoncent « au moins » quatre-vingt-cinq morts. Le visage d'un jeune homme blond circule sur Internet puis dans les médias. Les photos extraites de son manifeste, où il pose en uniforme, en tablier maçonnique, en combinaison de protection chimique et en tenue de combat, armé de son fusil, sont largement reprises et diffusées, conformément à son plan.

Dans la soirée, à 23 heures 30, l'avocat Geir Lippestad annonce que Anders Behring Breivik, trente-deux ans, reconnaît et revendique l'attentat d'Oslo et l'attaque d'Utøya.

L'affaire était tellement grave… Breivik ne pouvait pas être le seul coupable. On en a trouvé d'autres. Les policiers. On s'est interrogé à voix haute. On a désigné, de façon très malsaine. J'ai vu les journalistes s'interroger sur Eskil Pedersen, le responsable des jeunes travaillistes, qui a pris la fuite sur le ferry au début de la tuerie, sans se soucier du sort de ses camarades. J'ai vu les journalistes se demander si l'attitude du capitaine, qui a laissé sur l'île sa compagne morte et sa fille vivante, était « appropriée ». Et ce garde, qui n'a pas démasqué Breivik sur l'embarcadère ? Et ces secours, qui ont mis tant de temps ? Et les policiers ?

Les policiers ont procédé à trente et un interrogatoires, de deux cents vingt-trois heures et quarante-sept minutes. Ils étaient trois cent cinquante enquêteurs permanents, à travailler sans relâche sur cette

affaire démentielle. Breivik a monopolisé toute la police du pays. Nous avons entendu des centaines de personnes, rassemblé un nombre d'indices sans précédent. Beaucoup d'entre nous ont vécu ça comme une affaire personnelle. En Norvège, tout le monde connaît une victime, ou une famille de victime. Et nous, policiers, avons été particulièrement touchés, parce que ce monstre a utilisé notre uniforme, notre travail, notre réputation. Il a abusé de la confiance que la population nous manifestait, pour mieux la massacrer. Au procès, j'ai entendu Helen Brenna, une des responsables d'Utøya, nous expliquer que la tenue de policier était « sans doute le seul moyen » pour Breivik d'accéder à l'île.

Le soir du massacre, de nombreux jeunes ont demandé aux policiers qui venaient les sauver s'ils étaient bien réels. C'est terrible, non ? À cause de Breivik, nous n'existions plus.

Jusqu'à la fin de nos jours, nous porterons le poids de ce que nous avons vu ce soir-là. Je n'oublierai jamais la vision de cette jeune fille, assise dans un bosquet au point sud, touchée aux bras et aux jambes. Elle ressemblait à un fantôme. Tous les jours, cette image me traverse la tête.

Il est des choses qui ne s'anticipent pas.

En Norvège, on dénombre trente meurtres par an.

Breivik, c'est soixante-dix-sept morts. Soixante-dix-sept familles. Ça n'a pas de sens, un tel chiffre. Ça ne se mesure pas. Imaginez que vous êtes policier. Imaginez que votre devoir soit d'annoncer à des parents la mort de leur enfant, sous les balles de quelqu'un qui se présente comme le « commandeur des chevaliers Templiers de Norvège ». Imaginez que vous ayez à le faire, soixante-dix-sept fois.

Même s'il est presque indécent de parler d'argent, l'addition est lourde. Le seul déblaiement des quatre mille trois cents tonnes de gravats a coûté plus de quarante millions d'euros. Le montant de la reconstruction intégrale des bâtiments détruits avoisinera probablement le milliard d'euros.

On parle d'une affaire hors-norme, que nous n'oublierons jamais, quoi que nous fassions.

On parle de cet homme, qui a abattu froidement deux gardiens dont les fils de dix et onze ans étaient présents sur l'île. On parle de cet obsédé des pourcentages, ce type méticuleux et paradoxal, qui a passé des mois à se documenter sur les produits chimiques et explosifs, et qui débarque sur l'île en pensant que son gasoil est un produit inflammable…

Cet homme qui considère qu'épargner les marins du ferry était « une énorme erreur tactique ».

Cet homme qui se vante d'être bon tireur et d'avoir une bonne gestion des munitions parce qu'il a logé « 90% de ses tirs » dans la tête de ses « cibles ».

Cet homme qui se dit fier de son « opération » et qui explique « réussir à maintenir ses souvenirs et son anxiété sous contrôle. »

Cet homme qui parle sans la moindre émotion « d'effacer de sa mémoire » la vision de la « matière cérébrale » qu'il vient de répandre. Cet homme qui se dit humble et modeste, et qui assure dans la phrase suivante qu'il ne connaît pas de chevalier Templier « plus parfait » que lui…

Je me souviens aussi de cette jeune blessée courageuse, hospitalisée avec une température corporelle tombée à 33,8°, et qui parlait simplement d'un « mauvais karma ». Elle n'est sortie de l'hôpital que pour Noël.

À l'audience, j'ai entendu cette jeune fille, enfermée dans les toilettes du café, nous hurler sa terreur au téléphone. « Il est à l'intérieur ! Il arrive ! Il arrive ! ». J'ai entendu ce standardiste incrédule n'être d'aucun secours à cette malheureuse. Les balles claquaient si fort, à quelques mètres, qu'elles couvraient ses paroles, aussi bien qu'elles ont fait taire les victimes.

La réaction de Breivik ? Il était comme une statue de pierre.

On ne parle pas que de lui. On parle de tous ces cris que nous n'avons pas entendus… Pour ne rien arranger, pendant le procès il a pris la parole à plusieurs reprises, pour nous dédouaner, expliquer que la police avait fait de son mieux. Exaspérant. Et ça ne nous aidait pas.

Oh oui des regrets nous en avons. On se sent tous coupables. Et lui ?

Ce qui m'intéresse maintenant, n'est pas vraiment ce que nous allons faire de lui. Nous avons décidé. Il mourra en prison. Ce qui

m’intéresse est de savoir, dans l’isolement des années, le véritable isolement, ce que lui va faire de lui. Tout ne peut pas « s’effacer ».

LES PREMIÈRES GOUTTES

12

Dieu sait qui a tort et qui a péché,
le malheur s'abattra bientôt sur ceux qui nous
condamnent à tort

JACQUES DE MOLAY, DERNIER GRAND MAÎTRE LE L'ORDRE DU TEMPLE

Le verdict de la justice marxiste est tombé le 24 août 2012.

L'accusé est reconnu coupable d'avoir perpétré deux actes de terreur au cours desquels soixante-dix-sept personnes ont été tuées, de nombreuses autres personnes ont été blessées et/ou sujettes à des traumatismes psychiques. L'accusé, déclaré sain d'esprit au moment du crime, est pleinement responsable de ses actes, et donc accessible à un jugement. En conséquence de quoi, l'accusé a été condamné à purger une peine de vingt et un ans de prison dans le centre pénitentiaire d'Ila, avec possibilité de prolonger cette peine si l'accusé est jugé dangereux.

E pur se muove !

Ils n'ont même pas examiné le principe de nécessité que j'ai défendu. Ils ont obéi aux ordres du parti travailliste. Cette sentence est politique. Je ne peux pas faire appel, ce serait légitimer le tribunal.

Lors de ma dernière prise de parole, je me permets un énième bras d'honneur : « Pour terminer, je voudrais vous faire part de mes regrets. Je souhaite m'excuser auprès de tous les nationalistes de Norvège et d'Europe pour ne pas avoir exécuté davantage de traîtres. »

Madame le juge n'a pas aimé… Je n'ai pas pu terminer ma plaidoirie.

Plaisanterie que ce procès. Il y a tant de témoins, d'avocats, de victimes, de pièces matérielles, qu'il devait durer au moins dix ans pour être honnête.

Ce n'est pas grave. Les actes décisifs pour l'histoire des nations ont toujours supplanté la justice de leur temps. L'enjeu n'est pas mon avenir, l'enjeu n'est pas une simple infraction. C'est la continuité de notre histoire. Je fais appel à la conscience du peuple dont la survie est menacée.

Ce qui est grave, c'est qu'un peuple implique une homogénéité.

Il y a un gouffre gigantesque entre les Norvégiens et moi. Ils n'ont ni recul, ni sens critique, ni conscience des choses. Que quelques émotions convenues. Ils font tout ce qui se fait. Ils sont à la remorque de tout. Ils ont peu d'ambition, sinon celle d'être de bons animaux domestiques, d'avoir une vie de jouisseurs, déculpabilisés par leurs actions humanistes et leur morale marxiste, assommés de divertissements et liquéfiés de confort. Ils sont déjà morts.

On a beau leur faire toutes les démonstrations scientifiques que l'on veut, ça n'y changera rien. Ils préféreront suivre le premier marchand de glaces venu. Le problème, c'est que pour gagner nous avons besoin du

nombre. Les sots sont majoritaires partout, nous avons besoin d'eux. Or, les sots se contentent parfaitement de perceptions, de ressentis et d'émotions. Il ne faut pas les raisonner, il faut les passionner. C'est à ça que les chevaliers Templiers doivent travailler et je pense que c'est la chose la plus complexe à faire, une fois que l'on dispose d'une base idéologique solide.

Le pouvoir passionne. C'est le pouvoir qui crée le désir. Rien d'autre. En frappant la Norvège travailliste, j'acquiers la masse critique de pouvoir suffisante pour passionner d'autres chevaliers Templiers potentiels. La passion est essentielle. Il faut saisir celle des gens. C'est à elle que je m'adresse, c'est tout le sens de mon travail. C'est pour ça que je crains tant la confrontation. Le pouvoir compte davantage que la raison. Si je suis humilié par un rhétoricien plus habile et surtout plus passionnant que moi, j'aurai tort. J'aurai perdu.

Je ne suis pas un pervers narcissique. Je suis un homme de pouvoir. Je dois, nous devons agir, manipuler, séduire, effrayer, soumettre, diriger… Tous les moyens sont bons. C'est une guerre de survie, une guerre totale. Il n'y a pas d'honnêteté qui vaille : nous voulons vaincre l'autre pour avoir le pouvoir, par tous les moyens. Il faut aller au-delà des preuves, de la vérité et de la raison, chercher ce qui plaît au reptile, le maître des sentiments inférieurs. Il nous faut un soulèvement. Il nous faut la foi, la haine et la barbarie. Utøya est un défi lancé à la raison.

J'ai compris que mes digressions théoriques n'intéresseraient pas les gens. En tout cas pas 99% des gens. Ceux qui savent seront d'accord, les autres me vomiront. J'ai merdé sur un point. J'ai cru que le choc de mon acte pousserait les gens à lire. Surtout un bouquin de mille cinq cents pages. Et encore, au début, il en faisait quatre mille, avant que je me décide à tailler dedans. Ce n'était pas facile, d'ailleurs. C'est mon côté syndrome de Diogène. J'amasse, j'écris, j'entasse, je ne peux jamais rien jeter ni effacer. Quoiqu'il en soit, mon livre sera lu par ceux qui comptent. Par ceux qui vont agir. Il suffit d'une poignée de vrais nationalistes pour créer quelque chose. Utøya crée la passion, le manifeste lui fournit des armes.

Pour les masses, au procès comme dans mon livre, j'ai délivré quelques phrases clés, des slogans dont on se rappellera. Les gens ne lisent plus, ils sont habitués à ça. Ce qui remplit leur cerveau, c'est la télévision, ce gramophone d'Orwell. Entre deux pubs ordinaires, j'ai glissé quelques encarts.

Ce qui compte, d'abord, c'est l'acte. Au fond, on se fout de la motivation d'Ulysse, d'Oswald ou de Breivik. On entre dans le personnage par l'acte. L'acte est magnétique. Il crée la force de marée de l'homme. Là est le réel esthétisme, là est tout le pouvoir. Les foules ne retiendront qu'Utøya, pas mon compendium. Utøya dépasse tout, englue tout. Le pouvoir n'est plus nulle part, sauf dans un tel acte, dans la création d'un événement esthétique, radical, historique. Le poétique qui amène au politique. La passion à la raison.

On ne sait plus ce qui a déclenché la guerre de Troie. On sait seulement qu'avant le cheval elle a été un combat magnifique et qu'Achille fut sublime.

J'ai fait un mauvais rêve. J'ai rêvé que Troie avait envahi la Grèce. Troie, cette Turquie dont on parle comme du cœur de l'Europe. Troie, c'est l'ensemble du monde Arabe, de l'Islam culturel, de l'Islam racial. Leurs chevaux sont des dizaines, des milliers, des millions, c'est nous qui les fabriquons. Ils sont dans nos camions, dans nos bateaux, dans nos avions. Voilà un demi-siècle qu'ils affluent sur nos côtes, se pressent dans nos provinces, s'entassent aux portes de nos villes. Athènes, Rome, Paris, Berlin, Londres, Moscou. Sans peuple, elles ne sont qu'un souvenir.

Troie est là. Troie est partout. Troie gagne. C'est la revanche de Troie.

L'invasion est différente, il n'y a ni Achille ni Hector. Achille, s'il existe, doit regarder la télévision, en compagnie de Léonidas, de Charles Martel et de Juan d'Autriche. Hector non plus n'a pas lieu d'exister, puisqu'il ne trouve face à lui qu'intrigants renégats. L'Occident est Constantinople, la querelle byzantine se joue à Utøya. Nos « héros », ce sont les travaillistes, ravis d'orchestrer notre défaite. Nous n'avons même pas la fierté de mourir en tragédiens. Tout ça est pathétique. Constantinople est devenue Istanbul. Lâchons quelques ballons pour fêter ça.

On peut affirmer que les choses ont évolué, se convaincre que l'Histoire est finie. C'est faux. Nous seuls perdons. Et nous seuls allons disparaître. L'Égypte a survécu parce qu'il y avait Athènes. Athènes a survécu parce qu'il y avait Rome. Rome a survécu parce qu'il y avait la Renaissance. La Renaissance a survécu parce qu'il y avait l'Europe. L'Europe a survécu parce qu'il y avait les États-Unis. Pour sauver les États-Unis, il n'y a plus personne. Parce que l'Europe, elle aussi, s'efforce de mourir, et dans sa folie, d'occire ses héritiers hypothétiques.

Il n'y a pas d'épuration, de génocide, de poteaux, de gibets, de camps, de fusillés, de concentrés, de déportés, de gazés, d'affamés. Il y a un *mélange* à sens unique qu'on s'efforce de rendre festif. Il y a une mathématique démographique. Le sablier d'un désordre racial, déjà bien entamé.

Sans combattre, souvent sans comprendre, abrutis de propagande marxiste, nous laissons nos ruines à la haine musulmane, nous laissons le monde à l'Asie, nous laissons nos enfants à notre folie.

À Utøya, sous ma ruse et mon déguisement, j'étais le cheval de leur Troie. Je suis la dernière chance des Grecs, peut-être de tout l'Occident. Ma mission est une éclatante victoire. Deux mois de procès, retransmis dans le monde entier. En un jour, le monde a connu mon visage et lu mon nom, en deux mois, le monde a vu mon sourire et entendu mes raisons. Personne n'a pu m'échapper.

J'ai mis à genoux cette génération égoïste qui s'assure la jouissance du pouvoir et le « prestige » humaniste, qui a rendu l'immigration et le communautarisme électoral irréversibles. Ces gens se foutent de l'avenir. Ou ils sont idiots, ou ils sont cyniques, en tout cas peu leur importe de briser tous les efforts de nos aïeux, peu leur importe qu'une minute de leur volupté se paie de la vie de nos enfants. Je les ai chassés des écrans, je leur ai volé la vedette. C'est une revanche du peuple, qui reprend à travers moi ce qu'on lui a confisqué il y a bien longtemps.

Utøya et Oslo, ce sont énormément de réflexions lancées, dans les salons et les consciences.

Le parti travailliste a été intouchable, pendant des décennies. Personne n'envisageait de critiquer des gens qui luttaient pour les plus faibles, contre les inégalités, contre les violences… Ils étaient forcément *bons*. Depuis quelques années, les gens ont commencé à douter. N'était-ce pas une gigantesque escroquerie ? Une machine à créer des problèmes, à détruire notre civilisation au nom des bonnes intentions très lucratives d'une poignée de dirigeants ? Le mythe se délitait. Et sur Utøya je l'ai peut-être mortellement touché. Il fallait désacraliser ce parti de la morale, encore très respecté, montrer qu'il n'était pas au-dessus de tout. D'où l'intérêt de le frapper. Tous les travaillistes sont passés par Utøya. Je bousille leur souvenir, leur cohésion, leur mythologie. J'efface leur Paradis. J'éradique l'infestation marxiste. Ils ne savent plus qu'en faire, de leur île. Aux dernières nouvelles, on parlait d'une possible reconstruction en 2014. Eskil

Pedersen semblait pressé de piétiner les cadavres de ses amis abandonnés, pour relancer au plus vite sa fabrique de petits marxistes…

Ce que j'ai fait n'est pas un acte de folie.

Certes, on ne réveille pas les gens en leur tirant dessus. Selon certains psys, mon idéologie n'est que le fard de ma nature criminelle. J'aurais fabriqué tout ça pour assouvir mes instincts d'assassin, pour le plaisir, pour sacrifier à ma folie. Foutaises. Me déclarer fou était tellement vicieux… Le *nationalisme* devenait une folie. Une anomalie. C'est l'étape ultime du marxisme. Mais j'avais bon espoir d'y échapper. Parce que c'est réservé, la folie. À chaque fois qu'un musulman commet un acte de terrorisme, on le qualifie de fou d'Allah. Quand un musulman commet un crime en hurlant qu'Allah est grand, on décide en général que c'est « l'œuvre d'un déséquilibré ». Le terroriste musulman est forcément fou, parce qu'il est entendu que les musulmans sont bons. Le terroriste nationaliste, lui, n'est pas fou du tout, puisqu'il est *représentatif* de tous les nationalistes. Si vous voulez distinguer le bon criminel du mauvais criminel, demandez-vous lequel est une métonymie.

L'avis des Norvégiens sur mon état de santé n'a pas d'importance. Leur folie est ma raison.

Mais si j'étais officiellement déclaré fou, personne outre-Scandinavie ne se serait intéressé à mon manifeste. Terrible perspective. Mon procès a tranché : je suis un meurtrier de masse parfaitement sain d'esprit.

Ils auront beau faire, je ne rentrerai pas dans les cercueils sur mesure des fossoyeurs de la réalité. Si je ne suis pas fou ni stupide, que suis-je ?

Je suis d'ailleurs, de ma campagne et de mon cerveau, de leurs cauchemars et de leurs caveaux.

J'ai construit quelque chose qui leur échappe. Je suis quelqu'un qui les dépasse. Je suis un blasphème. Une erreur-système. En génétique, les cellules sont dites réplicatrices. Elles se copient elles-mêmes, encore et encore. Et il y a des erreurs de copies. C'est rarissime, mais inévitable, sur les dix mille milliards de cellules que contient un corps humain. On appelle ça des mutations. Notre société est conçue pour fabriquer des marxistes à la chaîne.

Je suis une erreur de copie. Je suis un mutant.

Ils m'ont poussé à ça. Ils m'ont privé de tous les moyens légaux d'exprimer ma colère et ma crainte. C'est leur attitude stupide et bornée qui

m'a créé. Je suis leur produit, le fruit empoisonné de leurs entrailles pourries.

L'incitation à la haine, c'est eux. En empêchant les gens comme moi de seulement faire remarquer leur inquiétude, ils les poussent à prendre les armes.

Depuis ma prison, confortablement installé, je vais regarder le match retour. La Révolution des fous. Je ne peux plus exister qu'à travers eux, mes disciples. Toute la propagande du monde ne suffira plus à nous arrêter. Nous aurons les idées et l'audace. Nous serons violents, nous irons au bout. Nous serons légion.

Je n'ai pas tout dit. Quand le tueur en série Landru, un Français, se dirigeait vers l'échafaud, son avocat lui demanda si oui ou non il avait tué toutes ces femmes, Landru lui répondit : « Ceci, maître, est mon petit bagage. » J'emporterai avec moi un certain nombre d'informations. Il y a d'autres chevaliers Templiers. Il y a d'autres cellules. D'autres attentats se préparent. Sur Internet, j'ai dissimulé des choses intéressantes. La prison ne m'empêchera pas d'exister. Je resterai le premier. Je ne suis que la première goutte de pluie. Je suis le premier des cavaliers de l'Apocalypse. Le XXI^e^ siècle aura le 22 juillet 2011 pour origine. Le commencement symbolique de la Reconquête de 2083.

Le but de mon attaque était de perforer les blindages de la censure. L'essentiel, c'est le manifeste. De ce texte s'inspireront d'autres chevaliers Templiers. Ils créeront un jour, comme je le prédis, la bombe nucléaire du pauvre.

Churchill avait décidé de se battre. Comme moi. Comme lui, je n'ai à vous offrir que du sang, de la sueur et des larmes. Je fais la guerre, je ne promets rien, juste qu'elle est le seul choix possible. L'histoire lui a rendu justice. Mon heure arrivera. Mon armée se lèvera.

En ce moment même, des nationalistes y pensent, se préparent, élaborent des attaques, prennent les armes. Plusieurs mini-Breivik ont été arrêtés. Un Tchèque, un Polonais, un Russe. Mais d'autres sont en train de passer au travers…

Il en faudra beaucoup avant que les marxistes ne renoncent à leur morale, parce qu'elle est leur seul pouvoir, leur seule identité, leur seule existence. Le marxisme, c'est leur mode, leur monde. Nos arguments ne sont même pas pris en compte, ils sont emballés tous ensemble sous le sigle AMALGAME et flanqués dans un coin de leur décharge cérébrale à ciel ouvert.

Suis-je Cassandre ? J'ai la logique, et je suis face à un mur, face à des gosses qui ne veulent entendre aucune évidence et me hurlent leur insolente bêtise au visage. C'est à devenir fou, et dangereux, comme un *paranoïaque* qui a *raison.* Selon un proverbe allemand, « la vérité engendre la haine. » Ne comprennent-ils pas que tous les jours en Europe, les musulmans font autant de victimes que moi ?

Seul, je le suis depuis longtemps. On pardonne facilement à un enfant qui a peur du noir : « la vraie tragédie de la vie, c'est lorsque les hommes ont peur de la lumière », disait Platon. On ne montre pas le soleil avec une lanterne. Je suis Cassandre. J'ai vu l'évidence. J'ai compris. Je sais. Ils n'écoutent pas. Je suis Lucifer, le porteur de lumière, le maudit, seul avec mes vérités dont personne ne veut.

Dans un tel monde, il vaut peut-être mieux ne rien savoir… Moi je sais.

À chaque fois que me rendais à l'ouest d'Oslo, une phrase, toujours la même, résonnait dans ma tête : « Le Titanic va couler, c'est une certitude mathématique. »

Ainsi parlait l'ingénieur Thomas Andrew. Je suis l'ingénieur Andrew Berwick.

Tous les passagers s'amusent et plaisantent. Le Titanic ne peut pas couler. En attendant, les compartiments se remplissent, il n'y a pas de portes étanches suffisamment hautes. Les riches déguerpissent, les pauvres sèment le chaos. L'équipage ne peut plus rien faire. L'orchestre joue toujours. Le Titanic va couler par l'avant.

Je suis le seul à le savoir.

Je suis l'iceberg. La catastrophe, le chaos. La chose sortie de la nuit pour réveiller la croisière. Une MORALE ne peut pas survivre quand elle va jusqu'à PERCUTER la réalité.

Les icebergs vont se multiplier. Une armée de tueurs froids, chargée de vous ouvrir les yeux, ou de vous les clore à jamais en vous emmenant dans les flammes de cet Enfer que vous aimez.

Mon seul regret serait de ne pas voir ça.

La lâcheté pathétique d'Eskil Pedersen et des siens est ce qui attend l'Occident. Quand tout éclatera, ces faiseurs de mort seront les premiers à s'installer dans les canots de sauvetage. Ils auront préparé leur retraite. Et les foules n'auront pas les moyens de fuir. Tant que les faits ne les

rattraperont pas, elles continueront à danser sur les ruines du monde, en se disant que tout ça est formidable.

Je ne suis pas persuadé que la prospérité soit une bonne nouvelle, sans mode d'emploi. La prospérité de l'Europe lui a coûté le sens des choses. De la vie.

Cela ne me plaît pas toujours de me regarder bien en face, d'aller au bout de ma logique. Les confins de nos idéologies sont souvent des terrains obscurs, choquants, paradoxaux, qu'on ne maîtrise plus. Violence. Compétition. Sélection. Amoralité.

Tout ce que nous aimons en est le fruit.

Nous refusons aujourd'hui la vie. Comme si nous avions atteint le stade ultime. Nous voulons stagner, régresser. Nous avons peur de l'avenir.

Nous avons peur d'admettre que nous allons devoir nous battre à nouveau. Le « consensus », la « tolérance », ce sont d'autres mots pour dire qu'on ne doit plus s'affronter, jamais. Nous n'en sommes plus au stade des consensus. Notre nation est en danger de mort. « Les concessions sont les marches de l'échafaud », disait Dávila.

Les hommes s'affrontent, les groupes s'affrontent, les nations s'affrontent. La volonté de pouvoir *primaire* est trop forte, et reviendra toujours. La seule chose qui peut l'arrêter est la mort. C'est le chemin que nous prenons. Avec moi les puissants et les originaux, contre moi le troupeau et les castrés. Dans ce monde à l'envers la vie est du côté des semeurs de mort.

Parce qu'elle refuse d'exclure et de contraindre, toute société moderne suit la même évolution. L'élite intellectuelle s'éloigne du peuple. Deux morales coexistent : celle de la société « visible », celle de la société massive. L'une et l'autre ne parlent pas le même langage. Le gouffre grandit.

Le seul moyen de le combler, c'est de le remplir de cadavres. Un jour, les Norvégiens paieront très cher le multiculturalisme qu'ils ont cautionné. Je n'ai fait que les en avertir. L'orage va éclater.

J'anticipe un coup d'état en France, dans les quinze années qui viennent. Le reste de l'Europe suivra. Tout peut aller très vite. Nous allons nous battre, encore. Ce sera violent. Des millions de morts. Nous sommes en marche. Nous sommes de plus en plus nombreux. On ne s'arrêtera pas, on ne s'excusera plus.

Tout ce que vous pouvez imaginer de pire vous arrivera. Ça devancera même votre imagination. La quête égalitaire est infinie. Tout ce que vous aimez sera emporté.

Utøya était une tentative de nous épargner des massacres mille fois plus terribles. Il est encore temps. Nous pouvons y arriver. Je peux y arriver, mais pas tout seul. Alors qui ? Pourquoi les autres ne font rien ?

Pour l'instant, il n'y a pas d'autres cellules que la mienne, dans la prison d'Ila.

Je m'en étais persuadé avant d'agir : la prison est exactement ce qu'il me faut. Des crédits illimités pour qu'on me nourrisse, qu'on me loge, qu'on me blanchisse, que je n'aie rien d'autre à faire que du sport, de la lecture et de l'écriture. Le combat continue. Après l'épée, la plume.

À tous ceux qui ânonnent que la justice scandinave est un « modèle de dignité », à tous ceux qui pensent que tout criminel est récupérable, qu'il faut dépasser la vengeance, je veux montrer combien ils ont tort. Je suis vivant, je ne me repentirai JAMAIS et pour que je ne trouble plus leurs rêves, ils doivent m'enfermer. Et y consacrer des dizaines de personnes et des centaines de milliers d'euros. C'est le prix de ma *dignité*. Autant dire de leur suicide. S'excuser, c'est se soumettre. Ils veulent que je me convertisse pour sauver mon âme… Ils vont l'attendre longtemps, mon repentir, ma soumission à leur morale de fous.

J'ai péché par optimisme. Dans les faits, la prison n'est pas facile à vivre. C'est un environnement oppressant, qui contamine la pensée. Je pensais être plus au calme que jamais pour réfléchir et écrire. Pour achever le marxisme. Ce n'est pas si simple.

Quand j'étais petit, ma mère a déclaré aux services sociaux que « la maison n'allait pas à Anders ». Aujourd'hui, c'est pareil. Avec le monde. En prison ou dehors, c'est pareil. Ça ne me va pas.

Je crois que toute ma vie j'ai été enfermé. Mais dehors j'avais le contact facile. La liberté de partir, d'aller, de revenir. Là il y a des limites, c'est peu de le dire. Je croyais que les contraintes aidaient. Mais là c'est trop. Ils essaient de briser mes défenses mentales. Stylo en caoutchouc. Surveillance quasi permanente. Fouilles à corps. Pas de contact. Pas de politique. J'avais une famille, des amis, une place dans cette société. Neuf années de préparation.

Qu'est-ce qu'il me reste ?

Rien de tout ça. Je suis banni. Je ne reverrai jamais ma Norvège.

Vingt et un ans de prison. Prolongeables indéfiniment. Ce sera dur. La détention, c'est pernicieux. Isolement social. Sans le groupe on n'est plus rien. Plus d'influence sur personne. Je suis entouré de gardiens qui ne m'adressent que de faux sourires. Je les trouvais sympathiques, les premiers jours. Ils sont devenus agaçants. Puis insupportables. Confiné à un si petit territoire, avec toujours les mêmes personnes, l'agressivité augmente, c'est une règle biologique. Je leur parle, mais je me rends compte qu'ils n'écoutent pas. Ils sont payés pour faire semblant. Pour garder leurs distances. On dirait des figurants. Et ces faux sourires… Ils me plagient. Ironie de la situation : je suis entouré d'autres moi-mêmes. Comme si jusqu'à la fin de ma vie, j'étais séquestré dans une pièce tapissée de miroirs, qui pousse à l'introspection. Qui me force à penser à Utøya.

On ne peut pas échapper à son cerveau. On ne peut pas se débarrasser de tout.

Je m'étais dit qu'il y avait l'humour pour supporter ça. Il paraît que sur l'échafaud les bourreaux et les condamnés ne font qu'échanger des plaisanteries. Je croyais pouvoir en faire autant, comme dans les films, le héros cynique qui massacre en rigolant. Mais ça ne marche pas comme ça. Pas du tout. J'ai le poids de toutes ces âmes à porter, je ne peux plus les fuir. J'ai perdu le groupe, j'ai perdu le pouvoir, j'ai perdu mes gènes. Mes idées, mon identité, le hasard de la vie, le délicieux hasard de la liberté. C'est long la solitude.

Toute votre vie est contrôlée. Vous êtes comme un malade hautement dépendant. Il faut tout demander, on ne vous laisse rien faire seul. Votre promenade est surveillée. Vos courriers sont lus, censurés. Vous n'avez aucune intimité. Même avec tous ces gardiens, je suis terriblement seul… Je pensais être enfermé à la merci des musulmans. Avec le recul c'eût été préférable, au moins je ne me serais pas senti si seul. Je suis passé de neuf mille amis Facebook à zéro Internet. Certes, j'ai un lecteur DVD et la télé. Certes, j'ai quelques jeux vidéos. Le moral tient à peu de choses. En prison, je pense qu'il ne peut pas dépasser 50%. Quand on m'a refusé le jeu *Heroes of might and magic*, je dirais qu'il est tombé autour de 20%.

Cette saleté de stylo en caoutchouc ! J'ai porté plainte contre le directeur de la prison, pour faire avancer les choses. En attendant je m'occupe comme je peux. Je fais du sport, sur tapis roulant, comme un écureuil dans sa roue. Je pratique la méditation. J'écoute mes chansons préférées *(Ere The*

World crumbles). Régime, sport, méditation, travail… Je vis comme un moine.

Je dors énormément depuis l'attaque. Parfois douze ou quatorze heures par nuit. J'ai l'impression d'avoir un an de sommeil à récupérer.

Je suis le protagoniste de plusieurs pièces de théâtre. On écrit des livres sur moi. On tournera sans doute des films sur moi. Il paraît qu'à cause de moi, la Norvège veut voter une loi pour faire passer la détention maximale de vingt et un à trente ans. Mon impact me survit.

J'étudie désormais les sciences politiques. Dans cinq à sept ans, je passerai un master. J'ai d'autres projets. Je veux créer une fraternité aryenne dans les prisons d'Europe. Lancer mon parti politique. « Le parti fasciste de Norvège et de la Ligue nordique. » Le but est de fonder un État réservé aux indigènes nordiques, à l'intérieur de la Norvège. J'y parviendrai. Et j'aurai des soutiens.

En novembre 2012, j'ai proposé au musée de la Résistance norvégienne de lui faire don de mon uniforme de cérémonie, de ma tenue portée sur Utøya, de mes armes et de mon médaillon de chevalier Templier. L'offre a été officiellement refusée.

Mon mental peut-il résister au temps ? Les Dieux seuls le savent. Je ne crois pas qu'on puisse s'adapter à une prison. Pour l'heure ma correspondance m'aide beaucoup. J'ai tué symboliquement mes amis et ma famille. La famille qui me reste, mes frères et sœurs, ce sont les nationalistes qui m'écrivent. C'est le fil, c'est la flamme. Le 7 mai 2012, j'ai écrit à Beate Zchäpe, une sœur allemande. Avec deux frères, elle a tué dix personnes entre 2000 et 2007. Des Turcs, pour la plupart. Je lui ai dit que nous devions être fiers. Que nous étions les premières gouttes de pluie de l'orage qui allait purifier l'Europe. Je peux à peine imaginer combien ça a dû être dur pour elle, de se battre toute seule. Je tente également de contacter Peter Mangs, le tueur suédois de Malmö. Nous devons agir ensemble. J'étudie les langues étrangères dans ce but.

J'écris beaucoup. J'ai trois livres prévus. Un sur Utøya, un sur mon idéologie, un sur le futur. On a écrit sur moi tout ce qu'il était possible d'écrire. Rien n'était vrai. Moi seul sait ce que je suis. Maintenant je vais l'écrire. C'est mon droit de réponse. Et mes mots feront bien d'autres victimes. L'important n'est pas moi, je veux le croire. J'ai plus de trente ans, l'âge auquel mourraient nos ancêtres. Peut-être vais-je mourir en

prison. Peut-être vais-je être libéré dans vingt et un ans, à condition que je commence dès aujourd'hui à faire amende honorable. Je suis bien trop obstiné pour ça. Et peut-être, peut-être que l'armée de la Reconquête viendra me libérer dans quelques années. Peut-être vais-je devenir le régent de la Norvège. Je ne suis visiblement pas le seul à le croire. Je peux le dire parce que je reçois beaucoup de courrier. Pour être honnête, il y a pas mal de factures… En dehors de ça, 60% de mes lettres sont positives. 10% émanent de gens qui me souhaitent de rencontrer Jésus, et les 30% restantes sont écrites par des gens qui me haïssent.

Celles-là ont parfois un je ne sais quoi de touchant. J'ai reçu une lettre d'une fille qui a fait la connaissance de mes balles, sur Utøya.

Monsieur Breivik,

Je ne suis pas morte.
Je suis contente de pouvoir vous le dire.
Je voulais vous parler, au procès, mais je n'ai pas eu la force.
Du temps est passé, nous sommes au calme, dans l'intimité.
Je peux vous raconter ce que j'ai vécu, sans haine et sans crainte.

Je suis membre du parti travailliste depuis début 2011. C'était la première fois que j'étais sur Utøya. J'avais attendu ça avec impatience. J'étais heureuse. Je m'étais faite une amie.

Le 22 juillet, elle se tenait à mes côtés, à demi-immergée, sur un rocher glacé, quand j'ai cru mourir assourdie par les tirs, étouffée par mon sang, assommée par la douleur. Vous m'avez tiré dessus à la pointe sud de l'île. Trois fois. Le bras, l'épaule, la bouche. Je me suis effondrée. Vous avez aussi tiré sur mon amie. Elle est morte à mes côtés.

Peu auprès, j'ai vu deux policiers approcher. Casqués, cagoulés, lourdement armés. Ils sont venus vers nous. Je n'ai pas pu m'empêcher de leur demander : « S'il vous plaît, dites-moi que vous êtes réels. » L'un d'eux a parlé avec moi, pour me tenir éveillée. Un bateau arrivait. Deux policiers m'ont aidée à monter à bord, avec plusieurs autres filles. L'eau était peu profonde, le bateau restait d'abord coincé sur les récifs. Les vagues rendaient le sauvetage difficile.

Je ne pensais qu'à rentrer chez moi. On m'a placée sur une civière et on m'a demandé mon nom. Ambulance et hôpital. Fracture de l'angle droit de la mandibule. Fracture de l'humérus. Fracture des deux os de l'avant-bras.

Les dommages des tissus du bras étaient si étendus… une infection s'y est développée. Je risquais de mourir. Après une greffe de peau, ils ont décidé de m'amputer sous l'épaule droite.

Deux jours de coma à l'hôpital d'Oslo. Je n'en suis sortie que le 19 août 2011.

C'était dur. Et je n'en ai pas terminé. J'en suis à ma douzième chirurgie. Il y en aura beaucoup d'autres. Les médecins veulent reconstruire l'épaule, l'humérus et la clavicule. Pour l'instant tout pend. Une souche de chair informe retenue par des muscles et des nerfs. J'utilise mon bras gauche. C'est difficile.

J'ai eu le temps de réfléchir. J'ai grandi. Vous avez tué ma jeunesse et ma naïveté. Mais quelque part, cette expérience m'a aidée. J'ai voulu assister au procès. J'ai laissé ma prothèse chez moi. Je voulais vous montrer, à vous et au monde entier, ce bras coupé.

Vous vous en fichiez. J'ai dû supporter votre sourire et vos théories. Vous entendre dire que votre « opération était un succès ». J'ai témoigné, au milieu des autres. Je n'ai pas pu vous dire ce que je voulais. Je n'ai rien pu vous demander.

Vous savez ce que c'est, une balle dans la mâchoire ? Et un traumatisme, vous savez ce que c'est ? Se mettre à courir quand une porte claque. Croire que les gens ont du sang qui leur coule sur le visage. Voir ce sang. Le sentir. En avoir le goût dans la bouche. Se réveiller la nuit en croyant le vomir. Trembler. Rire. Crier. Pleurer. Impossible de se concentrer, de lire, d'écrire et d'écouter.

Le cerveau n'a plus la notion du temps. Il mélange tout. Utøya est un gigantesque puzzle. Ces petites grenouilles qui sautaient sur l'île le matin de la tuerie, les coups de feu, les cris, les victimes, leur nombre sur l'écran de télévision de l'hôpital. Tout se mélange. Tout revient, tout le temps. Impossible de s'en défaire.

Vous savez ce que c'est, de perdre sa meilleure amie ? Quelqu'un qui a le même humour que vous, dont la seule pensée vous emplit de joie. Votre sœur, pour laquelle vous êtes prête à mourir. Celle dont vous regretterez toute votre vie qu'elle soit partie à votre place. Vous ne saurez jamais ce que c'est, de la voir s'effondrer, de voir son visage vidé par la mort, en une seconde. Si vite.

Je voulais vous dire que vous ne m'avez pas tuée, ni physiquement ni mentalement. Je suis plus forte. Vous n'avez pas réussi à me détruire. Au

contraire.

À la fin de l'école primaire, mes « camarades » étaient très cruels avec moi, parce que j'étais plus grosse qu'eux. Ils sont tellement insignifiants maintenant. Aujourd'hui, j'affronte la vie avec la force de ceux qui ont affronté la mort.

Je sais relativiser. Je mesure l'importance de mon combat. Je mesure aussi à quel point vous êtes petit, à quel point nos journaux ont tort de vous donner toute cette importance, fût-elle maléfique. J'ai lu qu'un psychanalyste avait écrit ça, sur vous : « L'expression idéologique d'un état extrêmement grandiose et omnipotent de l'esprit, est un mécanisme de défense contre le soi intérieur, faible et terrifié. »

Vous avez peur, Breivik. Si peur. Peur d'être dominé. Peur de perdre. Une peur de petit enfant. Vous avez tenté de nous faire partager un peu de cette peur, en croyant peut-être mieux la supporter. Ce que vous avez fait n'est pas grand, c'est tout petit. Vos aspirations n'ont rien à voir avec la Norvège ou l'Occident. Vous avez tué parce que vous êtes tout petit, terrorisé au fond de vous-même par ce monde qui change sans vous. Votre monde à vous a perdu, car il n'est pas ce que veulent les gens.

Vous avez tué des jeunes gens heureux. C'est par envie que vous avez tiré sur nous. Parce que vous n'avez pas eu le courage de tirer sur vous. Je ne vous en veux pas. J'ai dépassé le désir primitif de vengeance que vous vouliez tant attiser. Je voulais juste vous dire ça.

Vous avez bafoué mon droit à l'insouciance, mais depuis je suis plus forte. Nous sommes plus forts. Nous avons gagné. Vous avez perdu. Comme on le dit dans ces jeux que vous aimez tant : la partie est finie, Breivik. Et vous n'avez plus de crédits.

Je ne veux pas me moquer de cette fille. Son avis se respecte, si pitoyable qu'il soit. Ce qu'elle dit est touchant, sincèrement. Parfois je me prends d'affection pour eux, pour ces jeunes qui étaient là. Envie de les sauver. D'essayer de leur parler gentiment. Ça ne sert à rien.

Finalement ce sont eux les rats-taupes nus. Mordus chaque jour à pleines dents par la réalité cruelle, ils font comme si tout allait bien. Fascinant. Il faut nous y faire, les gens sont des idiots, la plupart du temps. On ne peut rien en tirer. Si Utøya est un échec, c'est parce que ces idiots n'ont rien compris. « Dans les heures et les jours qui ont suivi le 22 juillet, nous avons été une Nation, unis d'abord dans le choc et le désespoir puis

dans la défense inébranlable de l'humanité et de la diversité », a déclaré le premier ministre Jens Stoltenberg.

C'est de la foi. La foi déplace les montagnes, rien ne déplace la foi. Conclusion ? Il faut tuer les croyants.

Les mots ne servent plus à rien.

Il n'y a pas de grand discours à faire. Finalement, le seul plaidoyer valable, c'est Utøya. La parole ne peut pas dépasser un tel acte. Utøya n'est accessible à aucun pathos, ni à la justice ni à la raison des hommes. Comme le vôtre mon esprit est englué dans ce champ de force criminel, dans cette impensable nébuleuse de l'horreur, qui vous fascine, qui me fascine.

Je ne peux pas rationnellement demander aux gens de me suivre.

Je suis seulement certain que la réalité va revenir. Peut-être mes contemporains seront-ils, comme d'autres, rattrapés par la terrible lucidité qui ne point qu'au crépuscule d'une vie d'erreur. Peut-être suivront-ils, sans comprendre, le mouvement du troupeau quand celui-ci changera brutalement de direction. Parce qu'ils sont programmés pour ça. Peut-être que ce moment n'arrivera jamais. Peut-être que le troupeau atteindra la falaise. Peut-être qu'il ignorera les loups.

Je n'arrive pas à le déterminer. Je suis prisonnier du trou noir Utøya, happé par la chose que j'ai créée. L'acte dépasse tout, et moi avec. C'est l'éternel échec des terroristes. Le grand public se souvient de leurs actes, jamais de leurs motivations. Nos vagues successives finiront-elles par ébranler la masse passive ? Je n'en sais rien. Je ne sais pas ce qui va se passer. Utøya m'encombre encore trop le cerveau.

Je pensais que ça passerait. Ça ne passe pas.

Parfois je doute.

Ai-je vraiment gagné ?

Si je suis si dangereux, pourquoi ne se sont-ils pas arrangés pour m'éliminer ? Ils ont estimé que soixante-dix-sept morts valaient vingt et un ans de prison quatre étoiles. Cent jours de prison par cible. « Qui vit de combattre un ennemi a tout intérêt à le laisser en vie », disait Nietzsche.

Je croyais gâcher la fête en allumant un incendie de réalité au milieu de ces zombies. Ils se sont emparés de moi, m'ont grimé et m'ont jeté sur la scène. Ils m'ont enfermé dans un personnage, une caricature, Breivik l'extrémiste, l'intolérant, le fou, le diable.

Je suis la naturalisation du mal. Je suis leur idiot utile.

Comme Sigurd et son épaule, j'ai un point faible. Je suis dans la même situation que lui : j'ai tué le dragon, je me suis baigné dans son sang. Mais la prophétie du dragon est sur moi : je serai sa victime. Qu'il en soit ainsi.

Mon combat est-il déjà perdu ?

Les chevaliers Templiers étaient chargés de la protection des reliques.

J'ai dit que ma mission était de protéger notre identité.

N'est-elle déjà plus qu'une relique ?

Il m'arrive de penser aux familles. Elles sont tristes, c'est sûr. Un civil innocent est mort. Tous les parents ne sont pas marxistes. Pour chacun d'eux, la douleur invraisemblable de perdre une partie de son corps… Ses propres gènes. La mission d'une vie.

J'ai tout perdu le 22 juillet, moi aussi. Je sais ce qu'ils ressentent. Mon père a souhaité ma mort. Ma mère a été internée le lendemain de l'opération. Tout ce qu'on a dit sur elle l'a achevée. En particulier la publication d'un rapport psychiatrique mensonger, l'accusant de choses abominables. On a violé sa vie privée, sa dignité de mère, le peu qu'il lui restait.

Elle est morte de son cancer le 23 mars 2013, à l'âge de soixante-six ans. Elle est morte en paria. Ils le paieront. Je jure qu'ils le paieront.

En juin 2013, j'ai renoncé à mon héritage, son appartement, estimé à quatre cent quatre-vingt mille euros. Histoire de rester insolvable. Ça empêchera l'État de prendre l'argent de ma mère pour le donner aux familles des victimes, ces traîtres de catégorie B et C. Ma sœur va tout prendre. Ils n'en auront pas un centime.

Nous avions des désaccords, maman et moi. Quand j'ai quitté l'école sans diplôme. Politiquement, ce n'est même pas la peine d'en parler. Ma mère suit l'opinion publique. Je ne voulais pas la voir en prison pour cette raison.

La maladie en a décidé autrement. La politique n'est rien face à la mort. Je n'ai pas eu l'autorisation d'assister à ses funérailles. En raison de son état de santé, nous ne nous parlions plus qu'au téléphone. Peu de temps avant la fin, elle a eu l'autorisation de me faire un dernier câlin.

Un dernier câlin. Son sourire fragile. Ses mains glacées. Son regard résigné.

Le moment était très fort. Elle et moi savions, nous nous sommes dit au revoir. En fait nous ne nous sommes rien dit. Il n'y a rien à dire, dans de tels moments. Je l'aimais. C'était une bonne mère.

Et maintenant je suis seul. Dans mon crâne résonneront pour l'éternité les cris d'enfants apeurés. Les chevaliers ne tuaient pas les femmes et les enfants.

Je suis seul avec ça.

Le nationalisme est une raison impérieuse. Ce que j'ai fait, personne ne l'a fait. Je suis historique. Une légende, un mythe. Je suis un chevalier Templier. Le doute est un signe de faiblesse. Je ne peux pas me permettre de laisser mes émotions prendre le dessus.

Depuis que j'ai tué, je suis apaisé. Éteint, peut-être un peu aussi. Je crois qu'on ne tue pas impunément. Je crois qu'on y laisse à chaque fois quelque chose. Une part de son âme. Ce doit être le prix du sang.

Je me souviens de ce gamin, que j'avais épargné à la fin de la tuerie. J'y ai souvent repensé. Il n'était peut-être pas là par hasard. Il est l'enfant qui est en moi, qui était là avant la tuerie, qui regardait le chevalier Templier avec admiration et inquiétude… puis qui a disparu dès les premiers tirs, chassé par le reptile. Il s'est caché quelque part pendant que le Mal se déchaînait. Avant de revenir, à la fin du massacre, l'innocence en moins. Cet enfant est l'antithèse du reptile.

Le Bien et le Mal, dans le même homme.

On ne s'est pas posé la question de mon altérité.

Enfant et reptile, on m'a abandonné tout entier dans mon asile, comme on a abandonné la Norvège.

Suis-je du bon côté des murs ? Mon sentiment de révolte décroît avec le temps. La colère ne m'électrise plus le sang.

Odin a sacrifié son œil pour le savoir des hommes. J'ai sacrifié ma liberté et j'ai sacrifié mon âme. J'ai fait la guerre et la guerre m'a fait. C'est irréversible. Ici je suis dans ma prison comme sur une île. Comme les fantômes d'Utøya. Ici le temps est long, la solitude est rude. Je n'ai pas de nouvelles du reptile.

Pourquoi les gardiens me sourient-ils ?

Ça n'a pas de sens. C'est une provocation.

Je comprends. C'est une méthode de torture, sournoise et psychologique. Ils veulent me pousser à bout. On sait. On m'a cerné. Ils savent qu'ici ma force de marée est inopérante. Ils ont isolé Jupiter. Dans une cellule, à quoi bon ma testostérone ?

Je ne suis pas un neutrino, ces murs je ne peux pas les traverser.

Ils le savent. Ils veulent m'anéantir par privation.

Ils savent que je ne peux me construire qu'en opposition. Ils m'ont privé d'opposition. Ils m'ont enfermé avec des gardiens qui me sourient pour de faux, comme des clowns effrayants. On m'a privé de mes systèmes, et on tapisse les mûrs de simulacres d'empathie. Ils veulent tuer ma volonté.

Je crois qu'ils mettent des médicaments dans mes aliments.

Je n'ai plus accès aux produits cosmétiques que je veux.

Ils savent que j'ai besoin de gens sur lesquels exercer mon pouvoir. Pour lancer un parti politique, il faut être deux, au minimum, c'est la loi. Tous les médias ont fait savoir que je recherchais quelqu'un. Personne ne s'est manifesté.

Ou alors ils doivent trier mon courrier. Bien sûr. Ça doit faire partie de leur plan.

Ils essaient de me piéger, de m'isoler sur une île fantastique, dans un monde qui n'existe pas. Ils m'ont étudié. Ils savent comment s'y prendre pour me détruire.

Je résisterai. Il faudra plus qu'un stylo en caoutchouc pour me faire craquer.

Ici, les gardiens ne m'appellent que par mon prénom. C'est la règle. Je suis Anders.

« Anders », du proto-indo-européen *ánteros,* puis du germanique *ander,* ça veut dire « autre ». L'étymologie est une vraie garce.

Anders, l'autre.

Mes autres.

L'enfant, le reptile. Le chevalier. Le policier. Breivik. Mes personnages. Je me suis soustrait au monde. Anders a trompé sa famille et ses amis.

En prison, entouré de tous ces sourires miroirs, je me suis posé la question centrale. L'altérité d'Anders. *J'étais* le chevalier. L'autre, l'enfant, je l'ai combattu, dans toute la violence tectonique des identités scindées. Eux, les marxistes, ils aiment l'Autre. Comment peuvent-ils tant l'aimer et s'en réjouir ? Ils me narguent et m'insultent. Toute ma vie j'ai voulu me démarquer des autres, de l'Autre. Je me suis construit dans cette altérité. J'avais des amis musulmans. Ils sont mes ennemis. J'ai été marxiste. Je les exècre.

Mon altérité n'a jamais intéressé personne. Au procès, personne n'a mis ça sur la table. Ils ont laissé *l'angle mort.* J'ai voulu les prendre à témoin, montrer à l'homme moyen qu'il n'existait aucune limite, qu'Utøya était possible, que tout était possible.

Anders a imaginé et construit celui qui a noyé le monde sous le sang d'Utøya. L'Enfant père de l'Homme. Anders… En prison, il ne me reste que lui. L'enfant timide, isolé, impuissant. Nietzsche visait juste en affirmant que l'oubli est une forme et la manifestation d'une santé robuste. La vraie prison, c'est la mémoire.

La seule arme d'Anders était son sourire. Ils l'ont retournée contre moi.

Je lutte de toutes mes forces contre ces pensées qui m'anéantissent. Je ne céderai pas. Je ne veux pas leur accorder ce plaisir. Mais ils ne sont pas pressés. Ils insistent, insidieux et perfides. M'envoient des signes. Me sourient.

Peut-on imaginer supplice plus vicieux ? Je préférerais qu'ils me torturent carrément, dans une baignoire, au chalumeau, n'importe quoi…

Je dois garder la tête froide, car visiblement, *Anders est ma limite.*

Il n'y a pas que les gardiens.

« Ils refusaient d'entrer dans le monde qu'il était en train de construire ».

Ils *sont* entrés.

On a enfermé avec moi les soixante-dix-sept cadavres d'Oslo et d'Utøya. De plus en plus souvent j'y repense. Sans le vouloir. Hier matin, je me suis réveillé dans la salle de bain, en nage, face au miroir en plastique.

Des images. Des sons. Des odeurs. Des mots. Les miasmes du champ de bataille.

La pluie. Les cris. Les tirs. Le silence.

Elles sont là. Des mains ensanglantées. Des regards vides. Des voix qui murmurent. Des visages blêmes, incrustés de poudre. Un cortège de plaies ouvertes, de membres mutilés, de corps suturés.

Même quand il y a du bruit, même la nuit, il leur arrive de revenir. C'est une tactique pour me rendre fou. Je l'ai signalé, que des gens me dérangeaient dans ma chambre. Personne n'a rien fait. Ils sont complices. Pour l'instant je résiste. J'essaie de m'occuper l'esprit.

Je comprends aujourd'hui pourquoi les autres se suicident. Ils ne profitent pas de la paix que procure la puissance, de la clope après l'amour,

mais ils s’épargnent les remords qui ne vieillissent jamais.

Au-dehors il y a un monde qui s’estompe à mesure que le temps passe.

Je n’ai plus de père, je n’ai plus de mère. Je n’ai plus d’amis, je n’ai plus d’ennemis. Je ne suis plus qu’un pixel dans l’espace numérique.

Ils m’ont condamné à vivre, sans savoir qu’Utøya m’avait emporté avec elle et ses enfants.

Ils ont le temps pour eux.

Ils sont là.

Ils me sourient.

Remerciements : David Serra, Raphaël Sorin, Simon Riaux, Gaël Giovannelli, Jany Bassey, Romain Durand, et tous ceux qui ont contribué à la réalisation de ce livre.

Achevé d'imprimer sur rotative
PAR L'IMPRIMERIE GRAFICA VENETA
en AOÛT 2013

Dépôt légal : AOÛT 2013
Numéro d'édition : 0007
Imprimé à Trebaseleghe (Italie)

Direction artistique
Jany Bassey

ISBN : 979-10-91447-08-9